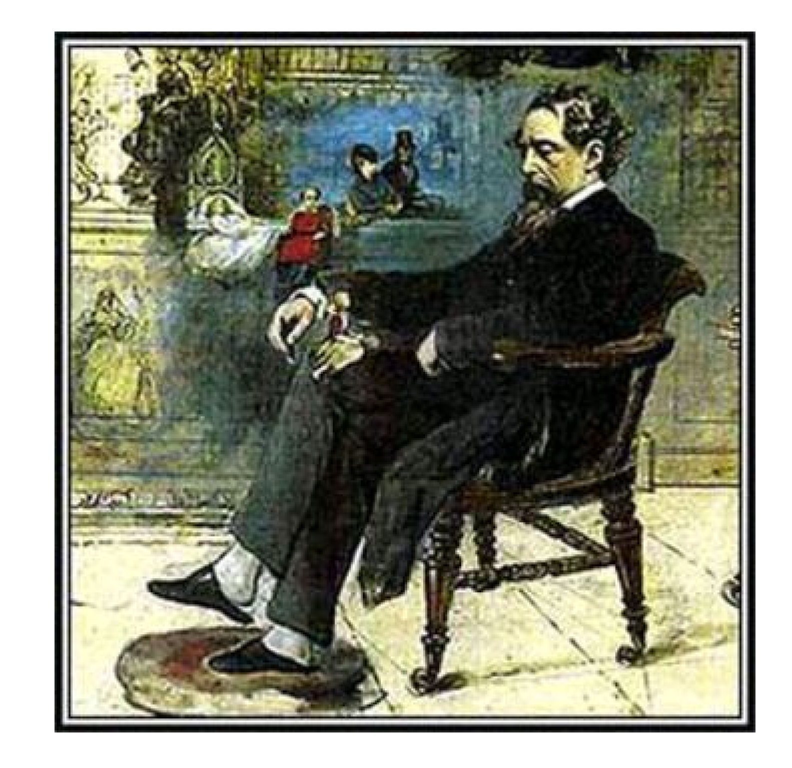
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Charles Dickens

DOMBEY ET FILS

Tome II

Traduction par Mme Bressant
sous la direction de P. Lorain

(1846-1848)

Table des matières

CHAPITRE PREMIER.

Un petit échantillon de l'administration du gérant Carker.

M. Carker, le gérant, est assis à son bureau ; c'est toujours le même homme calme et doucereux ; il est occupé à lire des lettres, dont lui seul a le droit de briser le cachet. De temps en temps, il les annote ou y ajoute des renvois suivant les affaires dont elles traitent ; puis il en fait de petits paquets pour les distribuer dans les bureaux, chacune à sa destination. Ce jour-là, le courrier avait été abondant, et M. Carker avait de la besogne.

À voir cet homme ainsi occupé, à le voir tantôt regarder attentivement une liasse de papiers qu'il tenait à la main, ranger les feuilles autour de lui en petits tas, reprendre une autre liasse, en examiner le contenu en fronçant le sourcil et en pinçant les lèvres ; à le voir classer, trier, méditer tour à tour, on eût pu le prendre aisément pour un joueur de cartes. Ressemblance bizarre à laquelle prêtait singulièrement la mine de M. Carker ! N'était-ce pas l'air réfléchi d'un homme qui étudie son jeu, qui se rend compte du côté fort et du côté faible, qui classe dans sa mémoire chacune des cartes qui passent sous ses yeux, qui connaît exactement leur valeur relative, qui devine le jeu de l'adversaire et ne trahit jamais le sien ?

Quoique les lettres fussent écrites en différentes langues, M. Carker les lisait toutes. S'il n'avait pas été capable de lire tout dans la maison Dombey et fils, c'est qu'il aurait manqué une carte dans le jeu. D'un coup d'œil, il embrassait presque tout, formait des combinaisons, pressentait une affaire, et, à chaque tas, il ajoutait quelque nouvelle combinaison ; on eût dit un homme qui reconnaît les cartes à première vue, et qui, lorsqu'elles sont retournées, calcule dans son esprit tous les coups possibles. Éclairé par les rayons du soleil qui, frappant le châssis vitré, tombaient obliquement sur lui, M. Carker, partenaire un peu trop profond, adversaire beaucoup trop habile, jouait donc son jeu tout seul.

Quoiqu'on ne puisse pas dire précisément qu'il entre dans les instincts sauvages ou domestiques du chat de jouer aux cartes, M. Carker jouait pourtant, lui, et, certes, il tenait du chat des pieds à la tête, (à le voir se réchauffer aux rayons brillants du soleil d'été, qui faisait de la table et du plancher comme un cadran solaire dont il était le chiffre unique. Ses cheveux et ses favoris, dont la couleur n'est jamais bien tranchée, semblent d'une teinte moins franche encore à la lumière éclatante du soleil ; ne dirait-on pas la fourrure d'un chat gris cendré ? voyez-vous ses grands ongles propres et effilés ; voyez-vous comme il a peur de se salir ; comme il s'arrête dans son travail pour guetter les atomes de poussière qui vont tomber sur lui ; comme il souffle délicatement sur sa main douce et blanche, sur son linge fin et lustré ! Regardez-le bien, ce M. Carker le gérant, aux manières insinuantes, aux dents acérées, aux pattes de velours, à l'œil pénétrant, à la langue mielleuse, au cœur dur, à l'habit propre, il est là à l'ouvrage, travaillant avec patience et avec constance, et comme alléché par une proie qu'il espère… Ne vous semble-t-il pas voir un chat aux aguets devant un trou de souris ?

Enfin toutes les lettres sont rangées ; une seule reste encore, mais il la réserve pour un examen tout particulier ; puis, ayant serré dans un tiroir la partie de la correspondance la plus confidentielle, M. Carker agite sa sonnette. Son frère se présente.

« Pourquoi est-ce vous qui venez, quand j'appelle ?

— Le domestique est sorti, et je suis le plus près de vous, répliqua humblement John Carker.

— Le plus près, murmura le gérant ; le bel honneur pour moi ! » Puis lui indiquant du doigt les paquets de lettres ouvertes, il se retourna dédaigneusement dans son fauteuil, et brisa le cachet de la seule lettre qui lui restait dans la main.

« Je suis fâché de vous déranger, James, dit le frère en ramassant les lettres, mais…

— Allons, vous avez encore quelque chose à me dire. Je le savais bien. Qu'est-ce encore ?

M. Carker, le gérant, ne daigna ni lever les yeux, ni les diriger du côté de son frère ; il les tenait toujours fixés sur la lettre, sans l'ouvrir cependant.

« Eh bien ? répéta-t-il avec aigreur.

— Je suis inquiet pour Henriette.

— Pour Henriette ? Henriette qui ?… Je ne connais personne de ce nom-là.

— Elle n'est pas bien : elle a beaucoup changé depuis quelque temps.

— Il y a longtemps, répliqua Carker le gérant, qu'elle a changé ; c'est tout ce que je puis dire.

— Si vous vouliez m'écouter.

— Vous écouter, *frère John* ? pourquoi ? »

Et en appuyant sur ces mots : *frère John*, il ne dissimulait pas une intention d'amère raillerie ; puis levant la tête, sans lever les yeux, il ajouta :

« Tout ce que j'ai à vous dire, c'est qu'Henriette Carker a fait son choix il y a longtemps entre ses deux frères. Elle s'en repent peut-être maintenant, mais il faut qu'elle en subisse les conséquences.

— Ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles : Je ne dis pas qu'elle se repent : ce serait une noire ingratitude de ma part que de dire pareille chose. Et pourtant, croyez-moi, James, je suis tout aussi désolé que vous du sacrifice qu'elle a fait.

— Que moi ? s'écria le gérant. Que moi ?

— Je veux dire que je suis aussi désolé de son choix, de ce que du moins vous appelez son choix, j'en suis aussi désolé que vous en êtes irrité.

— Irrité ? répliqua l'autre en montrant toutes ses dents.

— Sinon irrité, du moins mécontent. Mettez le mot que vous voudrez, vous savez ce que je veux dire. Je n'ai nullement l'intention de vous offenser.

— Vous m'offensez dans tout ce que vous faites, répondit le frère en lui lançant un regard menaçant (ce regard fit bientôt place à un sourire, ou plutôt à un mouvement de lèvres qui découvrit ses dents plus loin encore que la première fois) ; emportez ces papiers, s'il vous plaît, j'ai affaire. »

Sa patience glaciale était plus redoutable que sa colère ; aussi Carker le subalterne se dirigea-t-il du côté de la porte ; mais, s'arrêtant sur le seuil, et promenant ses regards autour de la chambre :

« Quand Henriette, dit-il, tenta vainement de plaider devant vous en ma faveur pour apaiser votre première et légitime indignation et justifier ma première faute ; quand elle vous délaissa, James, pour suivre ma mauvaise fortune, et pour se consacrer dans son affection trompée, au service d'un frère ruiné qui, sans elle, était perdu, elle était jeune et belle alors. Si vous consentiez à la voir, si vous vouliez… elle exciterait à la fois votre admiration et votre pitié. »

James Carker pencha la tête en montrant ses dents, de l'air d'un homme qui va répondre à une nouvelle insignifiante : « Ah ! vraiment ? » mais il ne répondit rien.

« Nous pensions alors, vous et moi, qu'elle se marierait jeune, qu'elle aurait une vie heureuse et exempte de peines. Oh ! si vous aviez vu avec quelle gaieté elle renonçait à toutes ces belles espérances, avec quelle gaieté elle entrait dans cette nouvelle voie, pour ne plus jamais regarder derrière elle ; vous ne me diriez pas que son nom vous est maintenant inconnu. »

Le gérant pencha encore la tête, montra encore ses dents en ayant l'air de dire : « C'est curieux ! Vous me surprenez en vérité, » mais il ne dit rien.

« Puis-je continuer ? dit doucement John Carker.

— Votre route ? répliqua son frère en souriant ; si vous voulez avoir cette bonté. »

John Carker, poussant un soupir, se glissait lentement le long de la porte, lorsque la voix de son frère le rappela :

« Si elle marche gaiement dans la voie qu'elle a suivie, dit-il en jetant sur son pupitre la lettre qu'il n'avait pas encore dépliée, et en mettant brusquement ses mains dans ses poches, vous pouvez lui dire que je ne marche pas moins gaiement dans la mienne. Si elle n'a jamais regardé derrière elle, dites-lui que, moi, j'ai souvent regardé en arrière pour me rappeler qu'elle a pris votre défense, et répétez-lui que je suis aussi inébranlable qu'un bloc de marbre. »

Ces dernières paroles furent accompagnées d'un sourire mielleux.

« Je ne lui parle pas de vous. Jamais nous ne causons ensemble de vous. Une fois dans l'année, le jour de votre fête, Henriette dit toujours : Souvenons-nous de James et fasse le ciel qu'il soit heureux !… puis c'est fini.

— Eh bien ! si vous ne lui parlez pas de moi, répétez-vous à vous-même ce que je viens de vous dire ; vous ne le ferez jamais assez. Ce sera pour vous un avertissement de ne jamais prononcer son nom devant moi. Je ne connais pas d'Henriette Carker ; il n'y en a pas pour moi. Si *vous*, vous avez une sœur, tant mieux pour vous moi, je n'en ai pas. »

M. Carker reprit la lettre à la main, et s'en servit pour indiquer la porte à son frère avec une courtoisie moqueuse. Il la déplia lentement pendant que son frère se retirait, et son regard sombre le suivit jusqu'au moment où il eut quitté la chambre. Puis il se retourna sur son fauteuil et s'apprêta à lire tout à son aise le contenu de cette missive intéressante.

Elle était de son chef, M. Dombey, et datée de Leamington. Quoiqu'il fût fort habile à lire vite les autres lettres,

M. Carker lut celle-là lentement : il pesait tous les mots et les épelait pour ainsi dire avec toutes ses dents l'une après l'autre. Quand il l'eut parcourue une fois, il la relut encore et s'arrêta aux passages suivants :

« Je me trouve bien de mon voyage et je ne puis pas encore fixer l'époque de mon retour. Je désire, Carker, que vous vous arrangiez pour venir me voir ici, et que vous me donniez personnellement des détails sur l'état des affaires. J'ai oublié de vous parler du jeune Gay. S'il n'est pas parti par le navire *le Fils-et-Héritier*, ou si le bâtiment est encore dans les docks, envoyez là-bas un autre jeune homme et gardez-le dans la cité pour le moment. Ma résolution à cet égard n'est pas encore arrêtée. »

« À cela, dit le gérant, il n'y a qu'un petit malheur, c'est qu'il est déjà bien loin, et, ce disant, M. Carker ouvrit jusqu'aux oreilles une bouche élastique comme du caoutchouc.

Ce passage en post-scriptum attira une seconde fois son attention et mit ses dents encore en mouvement.

« Il me semble, dit-il, que mon bon ami le capitaine Cuttle avait dit quelque chose comme cela, quand il voulait faire rester le jeune homme en panne, dans l'espoir de ce revirement. C'est bien dommage qu'il soit si loin !

Il replia la lettre, la tint quelque temps de près ou de loin sur la table, la tournant et retournant dans tous les sens, et son esprit n'était probablement pas autrement ému du contenu, lorsque plusieurs petits coups furent frappés à la porte. C'était Perch, l'homme de peine. Il entra sur la pointe du pied, faisant à chaque pas un profond salut, comme s'il aimait les révérences, et déposa des papiers sur la table.

« Monsieur est toujours occupé ? demanda Perch en se frottant les mains et en tournant sa tête de profil, marque de respect qu'il croyait nécessaire en présence d'un tel personnages, car il n'était pas convenable de tenir la tête droite et de gêner ainsi la vue de M. Carker.

— Qui me demande ?

— Oh ! monsieur, répondit Perch parlant tout bas, à vrai dire, ce n'est pas grand'chose. C'est M. Gills, l'opticien, qui est venu voir s'il y a quelqu'un pour un petit payement, disait-il ; mais je lui ai répondu que vous étiez occupé, monsieur, très-occupé. »

Là-dessus Perch toussa, la main sur la bouche, et attendit des ordres.

« Il n'y a personne autre ?

— Monsieur, dit Perch, je ne voudrais pas prendre sur moi de dire qu'il n'y a personne autre, mais le jeune gars qui est venu ici hier et la semaine dernière, rôde toujours de ce côté ; il a furieusement l'air de n'avoir rien à faire, ajouta Perch en s'interrompant pour fermer la porte, car on le voit toujours dans la cour siffler aux moineaux pour les seriner.

— Vous me disiez qu'il demandait de l'ouvrage, n'est-ce pas, Perch ? demanda M. Carker se penchant sur son fauteuil et regardant l'homme de peine.

— Sans doute, monsieur, dit Perch toussant encore, toujours la main sur la bouche, sans doute qu'il avait l'air de désirer une place et qu'il croyait qu'on pourrait lui donner quelque chose à faire dans les docks, vu l'habitude qu'il a de pêcher à la ligne, mais… Perch branla la tête d'un air qui semblait dire qu'il ne réussirait probablement pas.

— Eh bien ! que dit-il quand il vient ? demanda M. Carker.

— Mais, monsieur, dit Perch toussant une troisième fois, toujours la main sur la bouche, par excès d'humilité, il a l'air de désirer très-humblement pouvoir parler à un de ces messieurs, et il dit qu'il a besoin de gagner sa vie. Mais voyez-vous, monsieur, dit Perch en parlant tout bas (et en même temps il se retourna pour donner dans la porte, qui était cependant bien fermée, un bon coup de poing et de genou. On eût dit qu'il allait dévoiler un secret d'État), il y a une chose que je ne puis pas digérer : croiriez-vous que ce petit drôle là flâne par ici répandant partout le bruit que sa mère a nourri le petit monsieur de notre maison et qu'il espère bien que notre maison s'occupera de lui pour la peine. Ah ! monsieur, continua Perch, dans ce temps-là, ma femme nourrissait une petite fille ; une petite, monsieur, qui était bien la mieux portante que n'importe quel mioche que nous nous soyons jamais permis d'ajouter à la famille. Eh bien ! là, bien vrai, je n'aurais jamais pris la liberté de laisser entendre que Mme Perch aurait pu être la nourrice aussi bien qu'une autre. Oh ! non, jamais, et ce serait à recommencer, que je ferais encore de même. »

M. Carker lui fit une grimace de requin, mais d'un air distrait et préoccupé.

« Peut-être, ajouta Perch après un moment de silence et après avoir toussé une quatrième fois, ferais-je bien de lui dire qu'il ne remette plus les pieds ici, ou sinon qu'on le dénoncera à la police et qu'on le fourrera en prison. Dame ! on peut bien craindre pour sa sûreté personnelle. Je suis de ma nature fort craintif, et puis la position de Mme Perch m'a mis

les nerfs dans un tel état ! oh ! je ne balancerais pas à jurer que ce garçon-là est un vaurien !

— Je veux le voir, Perch, dit M. Carker, amenez-le-moi.

— Oui, monsieur. Mais… pardon, monsieur, je dois prévenir monsieur que le gars n'a pas l'air commode, et Perch restait indécis à la porte.

— N'importe, s'il est là, amenez-le-moi. Je recevrai M. Gills tout à l'heure. Priez-le d'attendre. »

M. Perch salua, puis fermant la porte avec le même soin et les mêmes précautions que s'il ne devait pas l'ouvrir de huit jours, il alla chercher son vaurien au milieu des moineaux de la cour. Lorsqu'il fut sorti, M. Carker se posta devant la cheminée, dans son attitude favorite, et resta debout le regard fixé sur la porte : ses lèvres entr'ouvertes pour sourire et toutes ses dents supérieures en étalage, avec l'air d'un faux bonhomme, ou d'un chat qui se réveille pour sauter sur sa proie.

Perch ne fut pas longtemps à revenir, ses pas étaient suivis d'une paire de grosses bottes qui faisaient un bruit infernal dans le corridor. On aurait cru entendre marcher des boîtes.

« Allons ! avancez donc par ici, criait Perch, sans avoir le moins du monde égard aux convenances, quoique cette brusque façon d'annoncer les étrangers ne fût pas dans ses habitudes.

Perch donc introduisit en présence de M. Carker un jeune gaillard de quinze ans, solidement bâti, à la figure ronde et vermeille, à la tête ronde et luisante, aux yeux ronds et noirs, aux membres arrondis, au corps rond, et pour

que tout fût rond dans sa personne, il portait à la main un chapeau rond, dépourvu de toute espèce de rebord.

Sur un signe impératif de M. Carker, Perch, aussitôt après avoir amené l'étranger en présence de son maître, sortit de la chambre. À peine le visiteur et M. Carker furent-ils restés seuls, que celui-ci, sans aucune espèce de préliminaire, le saisit à la gorge et le secoua d'une si belle manière, qu'on eût dit que sa tête allait se détacher de ses épaules. Le pauvre garçon, tout pétrifié, ne put s'empêcher de tourner des yeux effarés sur le monsieur aux nombreuses dents blanches qui était en train de l'étrangler, et sur les murs de la chambre, voulant au moins, s'il était réellement étranglé, contenter sa curiosité en jetant ses derniers regards sur cette mystérieuse demeure dans laquelle il avait pénétré, imprudence qu'il payait si cher. Enfin il essaya de parler :

« Allons ! monsieur, s'il vous plaît, laissez-moi tranquille.

— Que je te laisse ! dit M. Carker. Comment, que je te laisse ! Je te tiens maintenant ! n'est-ce pas que je te tiens ? La réponse à cette question ne pouvait être qu'affirmative, car il le tenait ferme. Maudit chien que tu es, dit M. Carker serrant les mâchoires, je vais t'étrangler. »

Là-dessus Biler se mit à pleurnicher en disant :

« Est-ce que vraiment il m'étranglera ? Oh ! non, il ne le fera pas. Qu'est-ce qu'il me veut donc celui-là ? Pourquoi n'étrangle-t-il pas quelqu'un d'aussi fort que lui, au lieu de s'en prendre à moi ? »

Le pauvre Biler, en se voyant reçu d'une façon si extraordinaire, avait perdu son aplomb, et lorsque sa tête eut repris une position moins chancelante, qu'il regarda M. Carker dans le blanc des yeux, ou plutôt dans le blanc des

dents, et qu'il l'entendit grogner contre lui, il eut peur, il eut la faiblesse de pleurer pour tout de bon.

« Je ne vous ai rien fait, monsieur, dit Biler, autrement Robin, autrement encore le rémouleur, mais dont le vrai nom patronymique était Toodle.

— Jeune drôle, répondit M. Carker, lâchant prise peu à peu et reculant d'un pas pour reprendre son attitude favorite, quelles sont vos intentions en osant venir ici ?

— Je n'ai pas de mauvaises intentions, monsieur, répondit Robin en pleurnichant ; et en même temps il portait une main à sa gorge et se frottait les yeux du revers de l'autre. Je ne reviendrai plus, monsieur ; je venais seulement demander de l'ouvrage.

— De l'ouvrage ! petit Judas ! dit M. Carker en le regardant bien en face ; n'es-tu pas le vagabond le plus fainéant de Londres ? »

Ce reproche, qui affecta beaucoup M. Toodle le jeune, n'en était pas moins fort mérité ; aussi ne répondit-il rien pour se justifier. Il était là immobile, regardant M. Carker d'un air épouvanté, comme accablé par sa conscience et ses remords. Quant à son regard, M. Carker le fascinait, car il ne le détourna pas un seul instant de lui.

« N'es-tu pas un voleur ? dit M. Carker les mains dans ses poches de derrière.

— Non, monsieur, dit Robin voulant se défendre.

— Si, tu es un voleur.

— Mais non, monsieur, je ne suis pas un voleur, dit Robin en sanglotant. Je n'ai jamais volé, monsieur, croyez-le

bien. Je suis entré, c'est vrai, dans une mauvaise route le jour où je me suis mis à faire la chasse aux moineaux et à parier à la course. Il y a plus d'un bourgeois, bien sûr, dit Toodle dans un accès de repentir, qui pense que des oiseaux qui chantent c'est pourtant une compagnie bien innocente. Eh bien ! on ne sait pas combien c'est dangereux ces petites créatures-là et où elles peuvent vous conduire. »

Les oiseaux, en tout cas, paraissaient l'avoir conduit à porter un singulier accoutrement : une mauvaise veste de velours, une culotte usée par le temps, un petit gilet rouge étriqué, ressemblant plutôt à un hausse-col, et laissant voir une large bande des carreaux bleus de sa chemise, sans compter le fameux chapeau en question.

« Depuis que les oiseaux m'ont ensorcelé, j'ai à peine mis le pied à la maison, dit Robin, il y a bien de cela dix mois. Comment oserais-je aller chez nous, quand je fais pitié à tout le monde ? Je ne sais pas comment, dit Biler qui pleurait comme un veau, en se salissant les yeux avec le parement de sa veste, je ne sais pas comment je n'ai pas été me noyer vingt fois. »

Se noyer vingt fois était un tour de force dont le pauvre garçon ne se serait pas dit capable, si les dents de M. Carker, agissant sur lui comme une machine électrique, n'eussent fait jaillir les mots de sa bouche à tort et à travers.

« Tu es un joli coco, dit M. Carker en branlant la tête ; on a semé pour toi de la graine de chanvre, mon bel ami !

— Hélas ! reprit le malheureux Biler sanglotant encore, et toujours aux dépens de son parement ; il y a des moments où je voudrais bien qu'elle fût assez grande pour en faire une corde à mon cou. Mes misères n'ont commencé que le jour

où je me suis mis à *filer*, monsieur ; mais je ne pouvais faire autre chose que de *filer*.

— Que de quoi ? dit M. Carker.

— Que de *filer*, monsieur, *filer* de l'école.

— C'est-à-dire de faire semblant d'aller à l'école et de n'y pas aller, dit M. Carker.

— Oui, monsieur, c'est ce qu'on appelle *filer*, reprit l'ex-rémouleur fort affligé. J'étais houspillé dans les rues quand je passais, et battu à l'école. Alors j'ai *filé*, je me suis caché, et c'est comme ça que ça a commencé.

— Et tu viens me dire que tu demandes une place ! dit M. Carker qui, le reprenant à la gorge, le souleva de terre à la force du poignet, l'examinant en silence pendant quelques instants à bras tendu.

— Je vous serais bien reconnaissant si vous vouliez m'essayer, » répliqua le jeune Toodle d'une voix étouffée.

M. Carker le poussa rudement dans un coin, et agitant sa sonnette :

« Dites à M. Gills d'entrer. »

Cependant le pauvre Robin, obéissant sans mot dire au mouvement qui lui était imprimé, osait à peine respirer et ne détournait pas les yeux de la figure de M. Carker.

Perch, répondant à l'appel du gérant, avait paru ; et trop respectueux pour témoigner la moindre surprise à la vue de ce malheureux, ou pour avoir l'air de le reconnaître, il introduisit aussitôt l'oncle Sol.

« Monsieur Gills, dit M. Carker, veuillez vous asseoir. Comment va la santé ? Elle me paraît toujours bonne.

— Je vous remercie, monsieur, répondit l'oncle Sol ; et tout en parlant il tira de son portefeuille des billets de banque qu'il présenta à M. Carker. Je n'ai d'autre infirmité que la vieillesse. Nous disons six cent vingt-cinq francs, monsieur.

Carker, toujours souriant, prit un papier dans un de ses nombreux tiroirs, y écrivit quelques mots, et y apposant sa signature le donna à l'oncle Sol en disant :

« Vous êtes aussi juste, aussi exact que vos chronomètres, monsieur ; c'est parfait !

— *Le Lloyd* ne parle pas du navire le *Fils-et-Héritier*, monsieur ? dit l'oncle Sol, dont la voix ordinairement tremblante semblait l'être davantage encore en ce moment.

— Non, répondit Carker, on n'en dit rien. Il paraît qu'il y a eu des tempêtes, et le navire aura été probablement à la dérive.

— Pourvu, mon Dieu ! qu'il ne lui soit rien arrivé ! dit le vieux Sol.

— Pourvu, mon Dieu ! qu'il ne lui soit rien arrivé ! » sembla répéter M. Carker, mais sans parler, suivant son habitude, et de cet air dont l'expression fit trembler par souvenir le jeune Toodle, témoin silencieux de l'entretien.

« Monsieur Gills, ajouta tout haut M. Carker en se renversant sur son fauteuils, vous devez beaucoup regretter votre neveu. »

L'oncle Sol secoua la tête et poussa un profond soupir.

« Monsieur Gills, reprit M. Carker en promenant doucement sa main sur son menton, les yeux fixés sur l'opticien ; ce serait une société pour vous que d'avoir un jeune homme dans votre boutique maintenant, et vous m'obligeriez beaucoup si vous vouliez occuper quelqu'un dans votre maison. Je sais bien que la besogne n'est pas forte, ajouta vivement M. Carker, comme pour prévenir une objection, mais vous pouvez l'employer à nettoyer la boutique, à polir les instruments, à faire les courses. Eh bien ! monsieur Gills, voici votre affaire. »

Solomon Gills abaissa ses lunettes sur son nez et regarda le jeune Toodle qui se tenait tout debout dans son coin : on eût dit, comme toujours, que sa tête sortait d'un baquet d'eau froide ; son petit gilet se levait et s'abaissait suivant les agitations de son cœur, et ses yeux, toujours fixés sur M. Carker, ne semblaient pas s'occuper de son futur patron.

« Eh bien, monsieur Gills, dit Carker, voulez-vous lui donner une place chez vous ? »

Le vieux Sol, sans être précisément enthousiasmé du sujet qu'on lui proposait, répondit qu'il était heureux de trouver une occasion, quelque petite qu'elle fût, d'obliger M. Carker dont les désirs étaient pour lui des ordres, et que le petit aspirant de marine verrait avec bonheur à son foyer un étranger envoyé par M. Carker.

À ces mots, M. Carker mit complétement à nu ses gencives et ses dents : ce qui fit trembler de plus en plus le pauvre Toodle, qui continuait de tout entendre sans rien dire ; il témoigna à M. Gills, de la manière la plus affable, combien il le remerciait de sa politesse.

« Eh bien ! monsieur Gills, c'est entendu, dit-il en lui tendant la main. Je compte sur vous. Je vous laisserai ce garçon jusqu'à ce que j'aie vu ce qu'on peut en faire, et s'il mérite qu'on s'intéresse à lui. Je me considère comme son répondant, monsieur Gills, continua M. Carker en envoyant un large sourire à l'adresse de Robin, qui en trembla de tous ses membres. Je vous serai donc bien obligé de le surveiller de près et de me donner des renseignements sur sa conduite. Cette après-midi, en retournant chez moi, j'irai adresser une ou deux questions à ses parents, gens fort respectables, pour m'édifier complétement sur son compte ; et, cela fait, monsieur Gills, je vous l'enverrai demain matin. Adieu ! »

Le sourire qu'il fit à Solomon Gills quand celui-ci se retira laissait voir une rangée de dents si formidable, que le pauvre vieillard, tout troublé, en éprouva un malaise indicible. Il revint chez lui la tête remplie des plus lugubres pensées : il ne voyait que mers orageuses, que navires en détresse, que passagers qui se noient, et au milieu de ce triste tableau apparaissait toujours une vieille bouteille de madère ensevelie pour ne plus revoir le jour.

« Allons, mon garçon, dit Carker mettant la main sur l'épaule du jeune Toodle et l'amenant au milieu de la chambre, tu m'as entendu ?

— Oui, monsieur.

— Tu es assez grand peut-être pour comprendre, poursuivit son protecteur, que, si tu as jamais l'intention de me tromper ou de me jouer des tours, il aurait beaucoup mieux valu pour toi aller te jeter à la rivière une fois pour toutes que de venir ici. »

En fait de choses que son intelligence pouvait saisir, cette observation de M. Carker était celle que Robin comprenait le mieux.

« Si tu m'as fait le moindre mensonge, ajouta M. Carker, ne reparais jamais devant moi ; si tu m'as dit la vérité, va m'attendre cette après-midi dans le voisinage de la maison de ta mère. Je partirai d'ici à cinq heures et je me rendrai chez ta mère à cheval. Maintenant donne-moi l'adresse. »

Robin donna l'adresse de ses parents ; il la dicta lentement pour laisser le temps à M. Carker de l'écrire ; il l'épela même une seconde fois lettre par lettre, comme s'il craignait que l'omission d'une lettre ou d'un point sur un i ne devînt la cause de sa perte. Puis M. Carker le mit dehors, et Robin, ses yeux ronds toujours fixés sur son protecteur jusqu'au dernier instant, disparut pour le moment.

M. Carker ne manqua pas d'ouvrage dans le courant de la journée et montra ses dents à beaucoup de monde. Au bureau, dans la cour, dans la rue, à la Bourse, les dents de M. Carker brillèrent dans tout leur éclat. Cinq heures arrivèrent bientôt ainsi que le cheval bai de M. Carker, et M. Carker monta à cheval avec ses dents, qu'il continua à faire voir le long de Cheapside.

À cette heure il n'est pas facile, même quand on le voudrait, d'aller vite à cheval à travers la foule et les obstacles de la Cité ; mais M. Carker ne tenait pas à aller vite et il mit son cheval au petit pas, choisissant son chemin à travers les chariots et les voitures, évitant surtout, autant que possible, les endroits humides et sales des rues boueuses par lesquelles il passait, et se donnant mille peines pour se conserver lui et son coursier à l'abri de toute souillure. Son cheval allait l'amble ; M. Carker regardait les passants, quand tout à

coup il rencontra les yeux ronds de la tête luisante de Robin, qui semblait ne l'avoir pas perdu de vue un instant ; le jeune garçon s'était ceint les reins de son mouchoir de poche, roulé comme une anguille, sans doute pour mieux se mettre en mesure de suivre M. Carker, quelle que fût son allure.

Cette attention, très-flatteuse sans doute pour M. Carker, avait quelque chose d'insolite qui ne tarda pas à attirer les regards des autres passants : aussi profita-t-il d'un passage et d'une rue plus propres pour prendre le trot. Robin prend immédiatement aussi le trot ; M. Carker met son cheval au grand galop, Robin le suit toujours ; puis au petit galop ; peu importe, Robin est toujours là. Toutes les fois que M. Carker tournait les yeux du côté de Toodle, il le voyait toujours tenant le même pas que lui, sans fatigue apparente, et travaillant des coudes en courant, d'après la méthode généralement adoptée par les gens qui font profession de courir par gageure.

Il y avait sans doute quelque chose de risible dans cette assiduité du jeune Toodle à suivre ainsi M. Carker ; mais c'était une preuve de l'influence que son protecteur avait déjà sur lui ; il feignit donc de n'y point faire attention et continua sa route du côté de la demeure des Toodle. Comme il ralentissait sa marche, Robin passa devant lui pour lui indiquer les détours, les rues à prendre, et quand il appela un homme placé devant une porte cochère pour garder son cheval durant la visite qu'il allait faire dans les nouvelles bâtisses qui avaient succédé à Staggs-Garden, Robin était à son poste pour tenir l'étrier à M. Carker pendant qu'il descendait de cheval.

« Allons ! dit M. Carker en le prenant par l'épaule, viens avec moi. »

Cette visite au toit paternel inquiétait évidemment l'enfant prodigue ; mais comme M. Carker le poussait toujours en avant, il fut bien obligé de ne pas se tromper de porte et de se laisser conduire au milieu de ses frères et sœurs, de se laisser enfin asseoir de force à la table de famille. En voyant le jeune déserteur sous la poigne d'un étranger, toute la famille fit entendre un cri d'effroi général ; le cœur de l'enfant prodigue, qui aperçut, au milieu de tous ses frères et sœurs, sa mère pâle et tremblante tenant son enfant dans les bras, en fut tellement touché, qu'il se mit à crier aussi, faisant chorus avec eux.

Il n'y avait plus de doute ; si l'étranger n'était pas le préfet de police en personne, ce devait être quelqu'un de sa bande ; aussi les jeunes enfants, en le voyant, poussèrent les hauts cris, tandis que les plus petits, incapables de maîtriser les émotions de leur âge, se jetèrent à la renverse en gigotant de toutes leurs forces, comme de jeunes serins épouvantés par la vue d'un oiseau de proie.

Enfin la pauvre Polly, parvenant à se faire entendre au mi-lieu de ce vacarme, lui dit les lèvres toutes tremblantes :

« Oh ! Robin, mon pauvre garçon, qu'as-tu donc fait ?

— Rien, ma mère, dit Robin d'une voix piteuse, demandez au monsieur.

— N'ayez pas peur, dit M. Carker, je ne veux pas lui faire de mal, bien au contraire.

À ces mots, Polly, qui n'avait pas encore pleuré, se mit à pleurer comme les autres.

Les grands Toodle qui, au premier abord, s'étaient disposés à délivrer leur frère, desserrèrent leurs poings, et les

petits Toodle se réunissant en grappes autour de la robe de leur mère, la tête cachée sous leurs bras potelés, regardaient leur coquin de frère et son ami inconnu. Chacun bénissait le monsieur aux belles dents, qui ne demandait qu'à faire du bien à Biler.

« Ce garçon est votre fils, madame ? dit M. Carker à Polly en donnant à Toodle une petite tape sur la joue.

— Oui, monsieur, et Polly tout en larmes fit une révérence. Oui, monsieur.

— Un mauvais fils, je le crains ? dit M. Carker.

— Il n'a jamais été mauvais pour moi, répliqua Polly.

— Pour qui donc l'a-t-il été ?

— Il a été un peu mauvais sujet, monsieur, répliqua Polly cherchant à modérer les efforts désespérés que faisait son bébé pour s'élancer à travers l'espace sur Biler ; il a fréquenté de mauvaises sociétés ; mais il a connu le malheur maintenant, monsieur, et j'espère qu'il va mieux se conduire.

M. Carker regarda Polly, admira la propreté de la chambre, la bonne tenue des enfants, vit la simple figure des Toodle, père et mère, répétée partout sur les bonnes petites figures qui l'entouraient, puis sembla avoir atteint le but réel de sa visite.

« Votre mari, dit-il, n'est pas ici, je présume ?

— Non, monsieur, reprit Polly ; il est au bout de la ligne à présent. »

Ces dernières paroles soulagèrent le pauvre Robin, dont toutes les facultés se concentraient sur son protecteur ; c'est

à peine s'il détachait ses yeux de M. Carker, pour tourner un moment un triste regard sur sa mère.

« Eh bien ! dit M. Carker, je vais vous dire comment j'ai mis la main sur votre fils, qui je suis et ce que je vais faire pour lui. »

C'est ce que fit M. Carker à sa manière ; il dit que sa première intention avait été d'effrayer d'une façon terrible ce présomptueux jeune homme pour avoir osé se présenter dans la maison Dombey et fils ; qu'il s'était adouci, prenant en considération sa jeunesse, son repentir et ses parents.

« J'ai peur, ajoutait-il, de m'avancer si vite pour ce garçon-là et de m'exposer ainsi aux reproches des gens prudents, mais ce que je fais, je le fais de moi-même et pour moi-même, à mes risques et périls. Il est bien entendu que les anciens rapports de la mère de Robin avec M. Dombey n'ont rien à faire ici ; M. Dombey est hors de cause, c'est moi, moi seul, Carker, qui endosse toute cette affaire-là. »

M. Carker, faisant sonner bien haut sa bonté, que toute la famille, du reste, portait aux nues, donna à entendre, indirectement, il est vrai, mais assez clairement, que la fidélité, l'attachement et le dévouement de Robin lui étaient dus pour toujours, et que c'était la moindre des choses à laquelle il pût prétendre. Robin fut tellement ému de l'extrême confiance qu'on avait en lui, qu'il restait là, immobile, à regarder son ange tutélaire ; de grosses larmes coulaient le long de ses joues, et il remuait sa tête luisante en signe de promesse, avec tant d'activité, qu'elle branlait comme le matin même sous la main de son protecteur.

Polly, qui avait passé Dieu sait combien de nuits sans sommeil à cause de son vagabond de fils qu'elle n'avait pas

vu depuis bien des mois, se serait agenouillée devant M. Carker comme devant un bon ange… malgré ses dents. Mais M. Carker se levant pour prendre congé, elle se contenta de le remercier dans toute l'effusion de son cœur de mère, appelant sur lui les bénédictions du ciel. Certes, pour le service qu'avait rendu M. Carker, ces remercîments, vraie monnaie du cœur, étaient une assez forte somme de reconnaissance, pour qu'il redût beaucoup dessus. Il aurait pu lui rendre le tout et se croire encore trop bien payé.

Au moment où Carker se dirigea vers la porte, à travers toute la marmaille, Robin revint vers sa mère, la serrant avec son petit frère dans ses bras comme pour leur demander pardon.

« Je vais piocher dur, chère mère, maintenant. Je vous le jure sur mon âme.

— Allons, filon enfant, c'est bien, sois laborieux ; je suis sûre que tu vas travailler pour notre bonheur et pour le tien ; puis elle l'embrassa en pleurant. Mais tu reviendras me parler quand tu auras dit adieu au monsieur ?

— Je ne sais pas, ma mère. » Robin balbutia et baissa les yeux. « Mon père, quand revient-il à la maison ?

— Pas avant deux heures du matin.

— Je reviendrai, mère chérie, » s'écria Robin.

Puis traversant le groupe de ses frères et de ses sœurs, qui accueillaient sa promesse par des cris de joie, il se hâta d'aller rejoindre M. Carker.

« Qu'y a-t-il donc ? dit Carker qui avait entendu la conversation. Est-ce que tu as un père méchant, hein ?

— Non, monsieur, répliqua Robin, tout étonné. Il n'y a pas de père meilleur et plus doux que le mien.

— Eh bien ! pourquoi ne veux-tu pas le voir ? demanda son protecteur.

— Il y a une si grande différence entre un père et une mère, monsieur, répondit Robin en balbutiant. Il aurait bien de la peine à croire que je vais mieux me conduire maintenant, quoiqu'il ne demande pas mieux que de le croire… tandis qu'une mère… elle croit toujours le bien, monsieur, du moins, j'en suis sûr pour ma mère, que Dieu bénisse ! »

M. Carker ouvrit la bouche, mais il ne dit plus rien avant d'être remonté sur son cheval et d'avoir payé l'homme qui le gardait ; puis regardant du haut de sa monture la figure attentive et éveillée du jeune Toodle, il lui dit :

« Tu viendras me voir demain matin ; on t'indiquera la demeure du vieux monsieur, du vieux monsieur qui était avec moi ce matin et où tu dois aller, tu te rappelles bien ?

— Oui, monsieur.

— Je porte un très-grand intérêt à ce vieux monsieur, et en le servant, tu me serviras, mon garçon. Comprends-tu ? C'est bien, ajouta-t-il, car il voyait la figure de Toodle s'épanouir, ce qui faisait entendre qu'il saisissait fort bien. Je vois que tu comprends. J'ai besoin d'avoir des détails sur ce vieux monsieur, sur sa vie de tous les jours ; car je lui veux beaucoup de bien. Il m'importe particulièrement de connaître les visites qu'il reçoit. Comprends-tu ? »

Robin fit un signe de tête résolu et répondit :

« Oui, monsieur.

— Je voudrais savoir s'il a des amis dévoués et qui ne l'abandonnent pas ; car il vit bien seul maintenant, le pauvre homme ! Je voudrais savoir si ses amis l'aiment réellement lui et son neveu qui est parti. Il y a une jeune demoiselle qui ira le voir peut-être ; c'est sur *elle principalement* que je désire avoir les renseignements les plus complets.

— J'y ferai bien attention, monsieur, dit Toodle.

— Fais bien attention aussi à ne parler de mes affaires à personne autre qu'à moi, reprit Carker en rapprochant sa figure avec un terrible sourire de celle du jeune homme et en lui frappant sur l'épaule avec le manche de sa cravache.

— Je n'en parlerai à personne au monde, repartit Robin secouant la tête.

— Ni là, dit M. Carker, indiquant du doigt la maison qu'il venait de quitter, ni nulle part. Je verrai jusqu'à quel point tu es fidèle et reconnaissant. C'est une épreuve que je veux faire. »

Dans les paroles de M. Carker, dans le mouvement de ses dents se montrant au grand jour et le branlement de sa tête, il y avait autant de menace que de promesse. Puis il se détacha des yeux de Robin toujours cloués sur lui, comme s'il l'avait ensorcelé corps et âme, et continua sa route. S'apercevant, après quelques instants de marche, que son page dévoué, toujours ceint de son anguille pour la course, le suivait encore de la même manière, au grand amusement des passants, il modéra le trot de son cheval et donna l'ordre au jeune Toodle de s'éloigner. Pour s'assurer qu'il lui obéissait, il se tourna sur sa selle. Chose curieuse ! Robin, tout en s'en allant, ne pouvait s'empêcher de regarder en arrière à chaque instant, comme s'il lui était complétement impossible

de détacher ses yeux de son protecteur ; aussi, faute de faire attention devant lui, se trouva-t-il bientôt bousculé à coups de poing et à coups de coude par les passants impatientés. Mais il était tellement absorbé ailleurs, qu'il n'y prenait seulement pas garde : tout lui était indifférent !

Quant à M. Carker, il allait au pas, avec l'air satisfait d'un homme qui a bien employé sa journée et qui revient le cœur content. Gracieux et aimable autant qu'on peut l'être, Carker trottait dans les rues, le long des maisons, fredonnant un air tendre.

C'était comme le ron ron d'un matou : Carker était si joyeux !

Et de fait, M. Carker, dans les rêves de son imagination, se voyait à peu près comme un heureux minet étendu devant l'âtre, aux pieds d'une certaine personne, tout prêt, suivant l'occasion, à sauter, à déchirer, à égratigner ou bien à faire patte de velours. N'y avait-il pas par hasard quelque oiseau en cage qu'il couvait des yeux ?

« Une bien jeune demoiselle, pensait M. Carker, tout en chantonnant. Mais oui ! la dernière fois que je l'ai vue, ce n'était encore qu'une enfant. Elle avait, je m'en souviens, des yeux et des cheveux noirs, et une agréable figure ; oui, fort agréable, même jolie, vraiment. »

Toujours plus content, toujours plus aimable, Carker, qui fredonne jusqu'à en faire vibrer toutes ses dents, continue de choisir en trottant les chemins les plus propres et arrive au coin de la rue où se trouve la sombre demeure de M. Dombey. Il avait été si occupé à tendre sa toile tout le temps pour y prendre de *bonnes et honnêtes figures*, qu'il ne pouvait pas croire qu'il fût encore arrivé. Cependant, à

l'aspect bien connu des hautes et tristes maisons de la rue, il arrêta brusquement son cheval à quelques pas de la porte de M. Dombey : Pourquoi s'est-il ainsi arrêté brusquement ? Pourquoi cet air de surprise ? Une petite digression est nécessaire pour l'expliquer au lecteur.

M. Toots, délivré du joug des Blimber, et, entré en possession d'une partie de sa fortune, que les exécuteurs testamentaires ne pouvaient lui enlever (ce qu'il avait l'habitude de répéter tous les soirs à M. Feeder pendant les derniers six mois de son séjour dans la maison, et toujours comme une nouvelle toute fraîche), M. Toots, dis-je, s'appliqua tout entier et avec ardeur à la science de la vie. Brûlant du désir de fournir une carrière brillante et distinguée, M. Toots s'était mis dans ses meubles. Une chambre de son appartement était spécialement destinée au turf. Il l'avait ornée des portraits des chevaux vainqueurs à la course, sans s'y intéresser pourtant le moins du monde, et y avait placé un divan pour y reposer ses airs nonchalants. Dans cette délicieuse retraite, M. Toots se livrait à la culture de ces arts d'agrément destinés à adoucir et à policer les mœurs. Son maître par excellence était un personnage intéressant nommé *Coq-Hardi*, fort en réputation à la taverne du *Blaireau noir*.

Dans la saison la plus chaude de l'année, il portait une redingote blanche à long poil, et sous le prétexte d'enseigner l'art de la boxe à M. Toots, il lui administrait des coups de poing sur la tête trois fois la semaine pour la bagatelle de douze francs par leçon.

Ce *Coq-Hardi*, le dieu des arts pour M. Toots, lui procura un garçon de café pour lui apprendre le carambolage, un grenadier pour lui apprendre l'escrime, un maquignon pour lui apprendre l'équitation, un gentleman de Cornouailles

pour lui apprendre la lutte et la savate ; enfin deux ou trois autres individus du même genre, tous également familiers dans la connaissance des beaux-arts. Sous de tels auspices, M. Toots ne pouvait manquer de faire des progrès rapides, et ce fut sous leurs yeux qu'il se mit à l'œuvre.

Les choses allaient leur train ; mais tous ces messieurs, avaient beau briller à ses yeux du vernis de la nouveauté, Toots, sans trop savoir pourquoi, se sentait inquiet et mal à l'aise. Sa vie désœuvrée n'était pas exempte de soucis : au bon grain se mêlait une ivraie que *Coq-Hardi* lui-même ne pouvait déraciner de son cœur. Il était en proie à des vautours cruels, dont *Coq-Hardi* lui-même ne pouvait triompher.

Rien ne paraissait faire autant de bien à M. Toots que d'aller sans cesse à la porte de M. Dombey pour y déposer des cartes. Dans tout le royaume de la Grande-Bretagne, ce royaume immense où le soleil ne se couche jamais, ni les percepteurs non plus, il n'y avait pas un percepteur de taxes qui fût plus régulier et plus persévérant dans ses visites que M. Toots.

Par exemple, M. Toots ne montait jamais. Il s'arrêtait toujours à la porte en grande toilette, pour remplir les mêmes devoirs de politesse.

« Oh bonjour ! disait premièrement M. Toots au domestique. Pour M. Dombey, disait secondement M. Toots donnant sa carte. Pour Mlle Dombey, » disait troisièmement M. Toots en donnant une seconde carte.

Puis M. Toots se retournait, comme pour s'en aller, mais le domestique, qui le connaissait, savait bien que c'était une frime ; qu'il ne s'en allait pas le moins du monde.

« Oh ! je vous demande bien pardon, disait M. Toots comme si une pensée lui était tout à coup revenue à l'esprit. Mademoiselle Nipper est-elle à la maison ?

— Je le pense, mais je n'en suis pas sûr, » répondait invariablement le domestique. »

Puis il tirait une sonnette qui donnait dans les chambres d'en haut, regardait dans l'escalier et répondait qu'elle y était et qu'elle allait descendre. En effet, miss Nipper paraissait et le domestique se retirait.

Alors M. Toots, riant et rougissant à la fois, lui disait :

« Oh ! comment vous portez-vous ? »

À quoi Suzanne répondait, en le remerciant, qu'elle se portait bien.

« Et Diogène, comment va-t-il ? Seconde question de M. Toots.

— Très-bien, répondait Suzanne. Mlle Florence l'aime de plus en plus. »

Et là-dessus M. Toots riait aux éclats ; c'étaient comme les glouglous d'une bouteille de champagne qu'on débouche.

« Mlle Florence se porte très-bien, ajoutait Suzanne.

— Oh ! ça ne fait rien, » répliquait invariablement M. Toots, et puis il s'éloignait au galop.

Décidément M. Toots avait dans le coin de son cerveau quelque idée nuageuse que si avec le temps, il parvenait à obtenir la main de Florence, à laquelle il aspirait, il serait le plus heureux des hommes. Il est certain que M. Toots, après bien des tours et des détours, en était arrivé à ce résultat et

qu'il s'y tenait. Son cœur était touché, blessé ; bref, il était amoureux. Un soir, il s'était mis en quatre pour faire un acrostiche sur le nom de Florence : l'idée seule qu'il en eut lui avait fait venir les larmes aux yeux : il avait passé toute la nuit à y songer, mais il n'était jamais allé plus loin que ces mots : *Femme adorable*. C'était là que l'avait abandonné l'inspiration poétique qui l'avait soutenu dans le cours des lettres initiales qu'il avait écrites, en tête des sept autres vers… à faire.

En dehors de ce procédé adroit et diplomatique, qui consistait à déposer chaque jour une carte chez M. Dombey, la cervelle de M. Toots n'avait pas fait jusqu'ici beaucoup de frais pour aviser aux moyens de posséder l'objet qui captivait son cœur. Mais un jour une idée profonde frappa l'esprit de M. Toots : il se dit que ce serait un grand pas de fait s'il pouvait entrer dans les bonnes grâces de Suzanne Nipper et la préparer ainsi à recevoir quelque confidence sur l'état de son âme.

Comme préliminaires du roman, quelques petites amabilités adressées à la jeune dame pour la gagner semblaient devoir être d'un bon effet ; mais le pauvre Toots, incapable de dresser son plan lui-même, alla consulter *Coq-Hardi*, sans pour cela le mettre dans le secret : il lui dit simplement qu'un de ses amis, du Yorkshire, lui avait écrit pour lui demander son opinion dans un cas de ce genre. *Coq-Hardi* répondit que sa devise était : *Marcher et vaincre* ; ou encore : *Quand vous avez votre ennemi en face, il faut le découdre*, ou bien encore : *Quand le vin est tiré, il faut le boire*. M. Toots, donnant à ce langage figuré l'interprétation la plus favorable à ses vues, prit l'héroïque résolution d'en découdre, c'est-à-dire d'embrasser miss Nipper pas plus tard que le lendemain.

Le lendemain donc, M. Toots, déployant au grand jour quelques-unes des merveilles de la maison Burgess et compagnie, se rendit chez M. Dombey pour mettre son dessein à exécution. Mais le cœur lui manqua en approchant du théâtre de ses futurs exploits ; car, bien qu'il fût trois heures de l'après-midi lorsqu'il arriva devant la maison, il en était déjà six quand il frappa à la porte.

Tout se passa, comme à l'ordinaire, jusqu'au moment où Suzanne lui dit que sa jeune maîtresse se portait bien, et que M. Toots lui eut répondu :

« Ça ne fait rien. »

Mais à la profonde surprise de Suzanne Nipper, M. Toots, après cette dernière observation, au lieu de partir comme une fusée, se mit à flâner dans le vestibule en riant de son gros rire.

— Peut-être que monsieur désirerait monter ? dit Suzanne.

— Oui, je songe que je voudrais bien monter, » dit Toots.

Mais, au lieu de monter, l'effronté, lorsque la porte fut fermée, se précipita vers Suzanne, enlaça dans ses bras la jolie fille et l'embrassa sur la joue.

« Voulez-vous bien vous sauver, cria Suzanne, ou je vais vous arracher les yeux.

— Encore, une fois, mademoiselle, dit Toots.

— Voulez-vous bien vous sauver, cria de nouveau Suzanne en le repoussant. Voyez, monsieur l'innocent qui s'en mêle ! Il n'y a plus d'enfants. Allons ! détalez. »

Il faut croire que Suzanne ne se croyait pas bien sérieusement en danger, car c'est à peine si elle pouvait parler, tant elle riait ; mais Diogène, qui était sur l'escalier, entendant un frôlement contre la muraille, avec des trépignements de pieds, et voyant à travers les barreaux de la rampe qu'on se disputait en bas et qu'un étranger s'était introduit dans la maison, Diogène prit la chose tout autrement, il descendit au secours de Suzanne et en un clin d'œil il happa les mollets de M. Toots.

Suzanne, criant et riant à la fois, ouvrit la porte de la rue et descendit les marches du perron ; Toots le téméraire chancela et dégringola dans la rue avec Diogène qui ne lâchait pas prise et qui mordait à belles dents sa culotte, comme si la maison Burgess et Cie était chargée de le nourrir et qu'elle eût voulu le régaler d'un bon morceau ce jour-là. Diogène tiraillé, secoué, jeté dans la boue, reprenait sa proie, tournait autour de Toots, tout étourdi, et renouvelait ses attaques : c'est ce tapage fait à la porte de M. Dombey qui frappa d'étonnement M. Carker et lui fit arrêter son cheval à quelque distance de l'imposante demeure.

Quand Diogène eut été rappelé et qu'on eut fermé la porte, M. Carker contempla Toots dans son infortune : le malheureux qui s'était réfugié sous la première porte cochère pansait, avec un magnifique foulard, complément de son élégante toilette, la blessure faite à sa culotte par un roquet.

« Pardon, Monsieur, dit Carker faisant avancer son cheval et souriant d'un air plein d'intérêt. J'espère que vous n'êtes pas blessé.

— Oh ! non ; merci, fit Toots en levant sa figure toute rouge ; ça ne fait rien. » Pour un peu M. Toots serait même allé jusqu'à dire qu'il en était bien aise.

« Si par hasard les dents du chien avaient pénétré jusque dans le mollet de monsieur ? dit M. Carker en montrant en plein les siennes.

— Non, monsieur, merci bien, fit Toots : ce n'est rien du tout, je suis très-bien comme ça.

— J'ai le plaisir de connaître M. Dombey, dit Carker.

— Oui, vraiment, vous connaissez M. Dombey ? reprit Toots rouge jusqu'aux oreilles.

— Et vous me permettrez peut-être, monsieur, en son absence (et là-dessus Carker ôta son chapeau), de vous présenter nos excuses pour cette mésaventure et de vous demander comment cela a pu vous arriver ?

M. Toots, heureux de tant de politesse, et de la bonne chance qui se présente de faire connaissance avec un ami de M. Dombey, tire son carnet (car il ne laissait jamais échapper l'occasion de le mettre en évidence) et donne son nom et son adresse à M. Carker, qui répond à cette politesse en lui donnant aussi sa carte : sur ce, ils se séparent.

Pendant que M. Carker glisse doucement le long de la maison et regarde aux fenêtres pour apercevoir cette figure pensive qui, voilée par les rideaux, contemple les petits enfants de la maison d'en face, c'est la grosse tête de Diogène qui apparaît à la place : le chien, qui a les pattes sur les vitres, ne fait pas attention à la douce main qui le caresse : il aboie, il gronde ; on dirait que d'en haut il veut s'élancer sur le gérant, le déchirer et le mettre en lambeaux.

Bravo, Diogène, tu fais bien de veiller sur ta jeune maîtresse. Hardi ! hardi ! ta tête est haute, tes yeux étincellent, ta gueule irritée se mord elle-même, ne pouvant le mordre,

lui ! Hardi ! hardi ! pendant qu'il se glisse le long des maisons. Tu as bon nez Diogène ! Xi, xi… au chat, mon garçon, au chat !…

CHAPITRE II.

Solitude de Florence. – État mystérieux du petit aspirant de marine.

Florence vivait solitaire dans la triste demeure de son père ; les jours se succédaient, et Florence était toujours seule ; et les murailles nues semblaient jeter sur elle un regard sinistre : on eût dit qu'à l'exemple de la Gorgone, elles voulaient changer en pierre sa jeunesse et sa beauté.

Les contes de fées mêmes n'ont jamais offert à l'imagination une demeure enchantée, renfermée dans les profondeurs d'un bois épais, qui fût plus solitaire et plus déserte que ne l'était dans sa triste réalité la demeure de son père. La nuit, quand les lumières éclairaient les fenêtres du voisinage, la maison faisait tache même au milieu de cette clarté douteuse ; le jour, elle présentait un aspect rembruni qui attristait encore davantage cette rue toujours silencieuse.

Sans doute on ne voyait point, comme dans les contes de fées, deux dragons placés à la porte, sentinelles vigilantes, postées pour la garde de quelque innocente recluse ; mais un affreux visage, au demi-sourire satanique, surveillait du haut de la porte tous ceux qui entraient. Ce n'était encore rien : il y avait, pour défendre l'entrée, une grille monstrueuse, dont les barres tournées en spirales et en vis sans fin formaient les combinaisons les plus diaboliques : aux deux côtés de la porte se voyaient deux vases, véritables étei-

gnoirs qui semblaient dire aux passants : *Voi che intrate, lasciate ogni…* vous qui entrez, dites adieu à la lumière ! Il n'y avait pas d'inscription magique gravée sur la porte ; mais la maison paraissait dans un tel état d'abandon, que les gamins des rues s'amusaient à écrire avec de la craie sur la grille et sur les dalles, et surtout sur la muraille du coin ; ils charbonnaient des spectres sur la porte de l'écurie, et, pour se venger de Towlinson, qui leur faisait la chasse, ils esquissaient son portrait en lui donnant des oreilles qui poussaient de dessous son chapeau en ligne horizontale. Mais dans l'intérieur, on n'entendait pas le plus petit bruit. Les musiciens ambulants, qui passaient dans cette rue-là une fois par semaine, le matin, se gardaient bien de faire braire leurs instruments sous les fenêtres de la maison Dombey : toute la bande, y compris le petit orgue de Barbarie criard, au timbre légèrement fêlé, avec ses valseurs qui entrent et sortent tour à tour par de petites portes à deux battants, toute la bande évitait d'un commun accord la maison Dombey, et la fuyait comme un endroit qui ne lui offrait aucun espoir de gain.

Encore, si cette maison ensorcelée avait ressemblé aux châteaux enchantés du temps jadis qu'un coup de baguette plongeait dans le sommeil, tout en leur laissant la fraîcheur et la vie ! Mais non ; la morne désolation de ce séjour abandonné se montrait partout au milieu du profond silence de l'habitation. Dans les appartements, les rideaux, tombant sans grâce, n'avaient plus ni pli ni forme et ressemblaient à de lourds linceuls. Les meubles, toujours entassés et toujours couverts, semblaient une hécatombe de malheureuses victimes emprisonnées et oubliées à jamais. Les miroirs avaient été ternis par l'haleine du temps : sur le plancher, des tapis, aux couleurs passées, ne laissaient plus voir que quelques figures aussi vagues et aussi confuses que le souvenir des mille riens qui remplissent la vie. Les parquets, qui avaient

perdu l'habitude des pas humains, craquaient et branlaient. Les clefs restaient rouillées aux serrures des portes. L'humidité s'attachait aux murailles ; les peintures, devant cette invasion des taches, semblaient leur céder la place et rentrer en elles-mêmes.

La moisissure commençait à se mettre dans les cabinets ; des champignons poussaient dans tous les coins et les recoins des caves. La poussière s'amoncelait, sans qu'on sût ni d'où ni comment : tous les jours on n'entendait parler que d'araignées, de phalènes, de nymphes. De temps en temps, sur les marches de l'escalier, on trouvait immobile un cafard au milieu de ses explorations, qui avait l'air étonné lui-même de se trouver là. Pendant la nuit, c'étaient les souris qui se battaient et qui faisaient entendre leurs petits cris dans les sombres galeries qu'elles creusaient derrière les panneaux.

La sombre magnificence des salons de réception, à peine visibles à la clarté douteuse qui se glissait à travers les fentes des contrevents fermés, pouvait donner l'idée d'un manoir enchanté. Ainsi les lions dorés laissaient poindre le bout de leurs pattes ternies ; les statues, sur leurs piédestaux, montraient timidement leurs blêmes figures derrière les voiles qui les cachaient. Les horloges ne disaient plus l'heure à personne, sauf quelques-unes qui se trouvaient remontées par hasard : encore sonnaient-elles des heures qui ne se marquent sur aucun cadran terrestre ; de temps à autre, les lustres suspendus au plafond faisaient entendre un cliquetis plus triste que le tocsin. Les bruits sourds et les vents lugubres qui passaient au milieu de ces objets et de mille autres encore mystérieusement voilés, donnaient à tout des apparences de spectre. Puis venait le grand escalier, que le seigneur du lieu montait si rarement, depuis que son petit enfant avait passé par là pour aller au ciel ; puis encore

d'autres escaliers, d'autres corridors qui demeuraient déserts des semaines entières ; plus loin, deux chambrés hermétiquement fermées, consacrées aux membres de la famille que la mort avait frappés, et où l'on s'entretenait tout bas en parlant d'eux ; mais au moins, pour tous les autres, excepté pour Florence, il y avait une figure gracieuse qui animait la solitude et la tristesse de cette vaste maison et donnait comme par miracle à tous ces objets un air d'intérêt et de vie.

Car Florence vivait solitaire dans la maison abandonnée ; les jours se succédaient et Florence était toujours seule ; et les froides murailles semblaient jeter sur elle un regard sinistre : on eût dit qu'à l'exemple de la Gorgone, elles voulaient changer en pierre sa jeunesse et sa beauté.

L'herbe commençait à croître sur le toit et entre les pavés de la cour ; des plantes maladives poussaient sur les fenêtres. Des morceaux de plâtre tombaient de l'intérieur des cheminées dont on ne se servait plus. Les deux arbres de la cour, noircis par la fumée, se pourrissaient, et les rameaux desséchés s'étendaient tristement au-dessus de leurs feuilles. Partout le blanc s'était tourné en jaune et le jaune en noir : enfin, depuis la mort de la pauvre dame, sa demeure d'autrefois n'était qu'un vide hideux dans cette rue longue et monotone.

Mais Florence était là, dans toute sa fraîcheur, comme la jolie fille du roi, dans le conte de fée. Elle faisait sa seule compagnie de ses livres, de sa musique, de ses maîtres quotidiens. Je me trompe, il y avait encore Suzanne Nipper et Diogène. Suzanne, en assistant aux études de sa jeune maîtresse, commençait à devenir elle-même fort instruite.

Diogène, adouci probablement aussi par l'influence de la jeune fille, venait poser sa tête sur la fenêtre ; et là, au sein d'une heureuse quiétude, il ouvrait et fermait tour à tour ses yeux au-dessus des passants ; quelquefois il dressait la tête, lançait un regard intelligent et significatif sur un chien qui aboyait dans une voiture ; souvent, comme s'il se rappelait vaguement qu'il y avait un ennemi dans le voisinage, il s'élançait furieux vers la porte ; puis, après avoir fait un tapage étourdissant, il revenait se démenant avec un air de satisfaction ridicule qui n'appartenait qu'à lui, et recouchait sa joue sur le bord de la croisée, glorieux comme un Artaban, ou comme un chien qui a bien mérité de la patrie. C'est ainsi que Florence vivait au milieu de sa sauvage solitude, absorbée dans ses innocentes études et dans ses pensées plus innocentes encore. Maintenant elle pouvait descendre dans la chambre de son père, penser à lui et permettre à son cœur affectueux de s'approcher de lui, sans craindre de se voir repoussée : elle pouvait jeter les yeux sur les objets qui avaient entouré son père dans sa tristesse, se blottir tout doucement à côté de sa chaise, sans avoir à redouter cet œil qu'elle se rappelait si bien.

Elle pouvait avoir pour lui de petites attentions, de douces prévenances, mettre elle-même ses affaires en ordre, lui faire de petits bouquets pour sa table, changer les fleurs pour en remettre d'autres, si elles se fanaient avant son retour, lui préparer tous les jours une surprise et laisser timidement à sa place un témoignage de sa présence et de sa sollicitude. Un jour, c'était un porte-montre qu'elle avait brodé ; le lendemain, effrayée de son audace, elle y substituait quelque autre bagatelle de son invention qui fût de nature à ne pas trop attirer ses regards.

Quelquefois, s'éveillant pendant la nuit, elle tremblait à la seule pensée qu'il allait rentrer et rejeter son présent avec colère ; et vite, et vite, le cœur tout palpitant, elle allait le reprendre. Un autre jour, elle se contentait de coucher sa tête sur le bureau de son père et d'y déposer un baiser et une larme.

Cependant personne n'en savait rien ; les gens de la maison pouvaient s'en apercevoir, quand elle n'était pas là ; mais on avait si peur des appartements de M. Dombey ! c'était toujours comme auparavant le secret de son cœur. Florence se glissait dans ces appartements à la brune, ou bien le matin de bonne heure, ou encore aux heures où l'on servait la table en bas. Elle n'avait besoin, pour les embellir et les animer par ses soins assidus, que d'y glisser, comme un rayon de soleil ; elle ne faisait qu'y passer, mais elle y laissait toujours quelque trace de son passage.

Des êtres fantastiques, enfanté de l'imagination de Florence, l'accompagnaient partout dans cette maison vide et sonore : ils faisaient sa société au milieu des chambres nues. Comme si sa vie était une existence enchantée, de complaisantes illusions venaient peupler sa solitude. Souvent elle se représentait la vie de Florence, mais de Florence la fille chérie et adorée de son père. La foi qu'elle avait dans ses rêves en faisait des réalités ; s'abandonnant au courant de son imagination, elle prenait ses illusions pour des réminiscences ; elle croyait se rappeler qu'elle et son père avaient fait la garde auprès du tombeau de son frère, qu'elle et Paul s'étaient partagé également le cœur de leur père. Unis dans la même pensée de ce doux souvenir, M. Dombey et Florence lui paraissaient s'entretenir souvent du petit Paul, et son père, plein de bonté, lui, parler de leurs espérances communes et de leur confiance dans la bonté du ciel. Sou-

vent elle voyait sa mère encore vivante. Oh ! mon Dieu ! quelle joie de pouvoir se jeter à son cou ; de pouvoir l'étreindre de toute la force de son amour et de son affectueuse tendresse ! Mais aussi quelle tristesse dans la maison solitaire, quand le soir venait et qu'il n'y avait plus personne !

Heureusement il y avait toujours une pensée, mal définie peut-être, mais ardente et inébranlable, qui la soutenait quand elle avait besoin d'armer de constance et de fermeté son âme jeune et candide, si cruellement éprouvée. Comme tous ceux qui luttent contre quelque grand chagrin de notre pauvre nature humaine, Florence avait senti l'espoir se glisser dans son cœur : éclairée par une lumière surnaturelle, elle croyait apercevoir, aux accents d'une musique lointaine, sa mère et son frère qui avaient quitté la terre : il lui semblait qu'en ce moment ces deux êtres si chers pensaient à elle, l'aimaient, avaient pitié d'elle et la regardaient suivre tristement sa route ici-bas. Il était doux et consolant pour Florence de donner accès dans son cœur à ces pensées, jusqu'au jour (c'était quelque temps après avoir vu son père dans sa chambre) où l'idée lui vint, qu'en gémissant ainsi de l'éloignement qu'il montrait pour elle, elle pourrait bien irriter contre lui les mânes de sa mère et de son frère : il fallait être égarée, faible, enfant comme elle l'était, pour avoir de semblables scrupules et pour trembler devant ces craintes à peine ébauchées ; mais c'était un effet de sa nature aimante, et, depuis ce moment, Florence essaya de lutter contre les souffrances causées par les cruelles blessures de son cœur et de songer, avec l'espoir d'en être aimée un jour, à l'auteur de ces blessures.

Son père ignorait combien elle l'aimait, et cette idée que son père ne savait rien de son amour était à ses yeux une

excuse du passé et une espérance pour l'avenir : elle s'y attacha fortement. Après tout, elle était très-jeune ; elle n'avait pas de mère ; elle n'avait jamais appris, était-ce sa faute, ou celle de la fatalité ? à lui exprimer combien elle l'aimait. Mais à l'avenir elle aurait de la patience, elle essayerait d'acquérir cette qualité avec le temps, elle parviendrait peut-être à faire connaître à son père son unique enfant. Voilà désormais quel devait être le but de son existence. Le soleil du matin, quand il venait illuminer la triste maison, trouvait dans le sein de la maîtresse solitaire cette résolution plus forte et plus vive. Au milieu de ses occupations journalières, cette pensée l'animait ; car Florence espérait que, plus elle s'instruirait et plus elle se perfectionnerait, plus elle hâterait pour lui le moment de la connaître et de l'aimer. Quelquefois, elle se demandait avec étonnement, le cœur gros et les larmes aux yeux, si elle avait assez fait de progrès pour le surprendre et le charmer le jour où leurs cœurs seraient réunis. D'autres fois, elle réfléchissait pour voir si elle ne pourrait pas se procurer certaines connaissances plus capables que d'autres d'éveiller l'intérêt et la curiosité de son père. Au milieu de ses livres, de sa musique, de son ouvrage, pendant ses promenades du matin, pendant ses prières du soir, elle avait toujours son but devant elle. Étrange étude pour un enfant que d'apprendre le chemin qui conduit au cœur d'un père inflexible !

Dans la rue, au moment où, pendant l'été, les ombres de la nuit s'épaississaient, bien des promeneurs désœuvrés lançaient en passant un regard sur la sombre demeure, et, singulier contraste ! ils apercevaient à la fenêtre cette jolie jeune fille les yeux levés vers le ciel et attentivement fixés sur les étoiles. S'ils avaient connu la cause de sa rêverie profonde, il y avait de quoi troubler leur sommeil. On disait que la maison était hantée par des revenants, et bien des gens

d'humble condition, en se rendant à leurs travaux quotidiens, frappés tous les jours de sa lugubre apparence, l'auraient nommée avec plus de raison encore *la demeure des esprits,* s'ils avaient pu lire toute son histoire sur la sombre façade. Mais Florence avait toujours devant les yeux le devoir sacré qu'elle s'était imposé sans que personne pût connaître le fond de son cœur et vînt soutenir ses efforts. Elle ne songeait qu'à témoigner à son père l'amour qu'elle avait pour lui, et jamais une plainte ne se mêlait à ce vœu.

Florence vivait donc ainsi solitaire dans la maison abandonnée ; les jours se succédaient et Florence était toujours seule, et les froides murailles semblaient jeter sur elle un regard sinistre. On eût dit qu'à l'exemple de la Gorgone elles voulaient changer en pierre sa jeunesse et sa beauté.

Un matin Suzanne Nipper était debout devant sa jeune maîtresse, occupée à plier et à cacheter un billet qu'elle venait d'écrire. Suzanne semblait indiquer du regard qu'elle approuvait le contenu de la lettre.

« Mieux vaut tard que jamais, chère miss, dit Suzanne. Eh bien ! croyez-moi, même une simple visite aux vieux Skettles sera encore un acte de charité.

— *Monsieur* Barnet et *madame* Skettles, Suzanne, reprit Florence en corrigeant avec bonté ce qu'il y avait de par trop familier dans la phrase de Suzanne, ont eu la bonté de me renouveler leur invitation. Je leur en suis très-reconnaissante. »

Suzanne Nipper, qui était bien la plus fine mouche qu'on pût voir, et qui usait de ce don de la nature pour déclarer la guerre en toute occasion à la société, se pinça les lèvres et secoua la tête. C'était une énergique protestation contre le

désintéressement prétendu des Skettles et en même temps une assurance qu'ils seraient grandement récompensés de leur bonté par la société de Florence.

« Ils savent bien ce qu'ils font ou je me trompe fort, dit Suzanne entre ses dents. Je m'en fie bien à eux pour cela !

— Je n'ai pas, je l'avoue, un très-grand désir d'aller à Fulham, dit Florence d'un air pensif. Mais je crois convenable d'y aller.

— Certainement, fit Suzanne en secouant la tête d'un air d'importance.

— J'eusse préféré y aller dans un moment où il n'y aurait eu aucun étranger, dit Florence, et, pendant les vacances, il y aura sans doute des jeunes gens dans la maison ; mais je veux faire preuve de bonne volonté, et j'ai répondu que j'acceptais avec reconnaissance.

— À quoi je dis, miss Florence, vive la joie ! » et Suzanne Nipper se mit à rire de tout son cœur.

Ce dernier trait qui, depuis quelque temps, terminait souvent les phrases de miss Nipper, était interprété, en bas, à la cuisine comme une censure indirecte de M. Dombey ; on croyait généralement que miss Nipper n'était pas fâchée par là de jeter du ridicule sur les allures monotones de ce personnage taciturne ; mais comme elle ne s'en expliquait jamais, ce rire avait tout le charme du mystère sans nuire à l'expression franche et communicative des élans de gaieté de Suzanne.

« Comme il y a longtemps que nous n'avons reçu de nouvelles de Walter ! dit Florence après quelques instants de silence.

— En effet, il y a bien longtemps, mademoiselle Florence, répondit Suzanne. Perch qui vient de venir voir s'il y avait des lettres, a dit mais ce qu'il a dit n'a pas d'importance, reprit Suzanne en rougissant et sans finir sa phrase. Il sait pourtant beaucoup de choses là-dessus, lui. »

Florence leva les yeux à ces mots et une vive rougeur colorait son visage.

« Ah ! continua Suzanne, évidemment en proie à une inquiétude secrète, qu'elle cherchait à dissimuler en voulant paraître furieuse contre le pauvre Perch, à coup sûr bien inoffensif, ah ! ce grand nigaud n'est pas un homme ; si je savais n'avoir jamais plus de courage que ça, voyez-vous bien, mademoiselle, j'aimerais mieux, moi qui ne suis qu'une femme, renoncer à friser mes cheveux ; les rejeter sans soin derrière mes oreilles, et me résigner à porter de méchants bonnets jusqu'à ce que la mort vînt enlever un être aussi inutile ; et pourtant je ne suis pas une amazone et je ne voudrais certainement pas m'enlaidir avec cet accoutrement-là ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne suis pas non plus une poule mouillée, une alarmiste.

— Une alarmiste ! et pourquoi ? s'écria Florence avec effroi.

— Pour rien, mademoiselle, dit Suzanne, non ! bonté du ciel ! Seulement, voyez-vous, ce Perch est un homme de papier mâché, qu'on ferait fuir d'un rien, et vraiment il mériterait bien quelquefois qu'on eût pitié de lui, et qu'on eût la bonté de…

— Alarmiste ! voulez-vous dire qu'il s'alarme sur le sort du vaisseau ? demanda Florence toute pâle.

— Oh ! non, mademoiselle ; je voudrais bien voir qu'il se permît cela devant moi ! Non, non, ça n'est pas ça, mais il est toujours à nous casser la tête avec son gingembre que M. Walter devait envoyer à Mme Perch. Il secoue son honorable frimousse, en disant qu'il espère que ça ne tardera pas à arriver, mais que ça arrivera toujours trop tard pour cette fois-ci, et que ce sera pour la prochaine occasion, voilà ce qu'il dit : de pareilles choses me font sortir des gonds, ajouta Suzanne, dont la dédaigneuse colère croissait de plus en plus. Je puis en supporter beaucoup, mais, après tout, je ne puis porter que ma charge ; je ne suis pas un chameau ; certes non, je ne suis pas un chameau, ajouta Suzanne après quelques moments de réflexion, ni un chameau, un dromadaire.

— Mais, que dit-il encore, Suzanne ? demanda Florence d'un ton inquiet. Voulez-vous me le dire ?

— Oh ! mademoiselle ! si je le veux ! Est-ce que je ne vous dis pas tout et toujours tout ? Eh bien donc ! mademoiselle… il dit qu'on commence à jaser du bâtiment, qu'on n'a jamais été aussi longtemps sans avoir des nouvelles d'un navire, que la femme du capitaine était au bureau hier et paraissait un peu sens dessus dessous ; mais ce n'est pas du nouveau, nous savions bien déjà tout cela.

— Il faut qu'avant de partir d'ici, j'aille voir l'oncle de Walter, dit Florence avec précipitation. Je vais aller le voir ce matin même. Allons faire un tour par là tout de suite, Suzanne. »

Miss Nipper n'avait pas d'objection à faire ; elle donna au contraire son consentement sans hésiter. En quelques instants, Florence et Suzanne furent prêtes : bientôt après, on

aurait pu les voir dans les rues se dirigeant du côté du *Petit aspirant de marine*.

Quand le pauvre Walter était allé trouver le capitaine Cuttle, le fameux jour où était venu l'huissier priseur Brogley, et quand il croyait voir des saisies partout jusque sur les clochers des églises, il était dans une disposition d'esprit assez semblable à celle de Florence en ce moment, pendant qu'elle se dirigeait chez l'oncle Sol. Il y avait cette différence pourtant que Florence souffrait encore plus qu'il n'avait souffert : car elle ne pouvait s'empêcher de penser que c'était elle qui, bien involontairement sans doute, avait jeté Walter dans le danger, et tous ceux à qui il était cher, y compris elle-même, dans les plus poignantes angoisses. Comme lui, du reste, elle voyait partout écrit en grosses lettres : *Avenir incertain, danger*. Les girouettes des églises, les cheminées des maisons semblaient, dans leur langage mystérieux, ne s'entretenir que de tempêtes ; on eût dit autant de doigts sinistres qui montraient des mers orageuses couvertes de débris de grands navires et roulant dans leurs flots des êtres humains. Lorsque Florence fut dans la cité, si elle passait devant des personnes qui causaient ensemble, elle avait peur de les entendre parler du navire et de leur entendre dire qu'il était perdu. Les tableaux et les gravures qui représentaient des bâtiments luttant contre les vagues, remplissaient son cœur d'inquiétude. La fumée et les nuages s'élevaient dans les airs, comme à l'ordinaire ; et cependant ils marchaient trop vite au gré de Florence ; elle craignait qu'à ce moment-là même, quelque violente tempête ne se déchaînât sur l'Océan.

Quant à Suzanne Nipper, qu'elle partageât ou non ses inquiétudes, il est vraisemblable qu'en chemin son esprit ne travailla pas beaucoup dans ce sens ; car il semblait que son

attention fût tout entière à rudoyer et bousculer les gamins, sur son chemin, chaque fois qu'elle avait à fendre la foule dans la rue ; il est vrai que les gamins et Suzanne n'allaient pas bien ensemble : elle ne pouvait jamais les trouver sur son passage sans faire éclater contre cette race maudite toute son animosité.

Enfin, arrivées à la hauteur du *Petit aspirant de marine*, qui se trouvait en face, Florence et Suzanne attendaient le moment favorable pour traverser la rue, lorsqu'elles furent assez surprises au premier abord en voyant à la porte de l'opticien un jeune gaillard, à tête ronde, dont la grosse mine réjouie regardait le ciel : au moment où elles l'aperçurent, il enfonça tout à coup deux doigts de chaque main dans son énorme bouche et se mit, à l'aide de cet instrument naturel, à faire entendre un sifflement des plus perçants, dans le but d'appeler quelques pigeons, qu'on pouvait voir à peine dans les airs à une hauteur prodigieuse.

« Mademoiselle, c'est le fils aîné de Mme Richard ! dit Suzanne : le tourment de son existence. »

Comme Polly avait dit un mot à Florence du nouvel avenir offert à son fils et héritier, Florence était toute préparée à sa rencontre. Aussi profitant d'un moment favorable, les deux femmes traversèrent la rue, sans perdre leur temps davantage à contempler le fléau de Mme Richard. Notre chasseur d'oiseaux ne s'apercevant pas de leur arrivée, se mit à siffler avec un redoublement de vigueur et à crier dans un moment d'entraînement : Tr, rrr, rou, rou, rou, rou… tr, rrr… Ce roucoulement produisit un tel effet sur les pigeons et les troubla tellement, qu'au lieu de poursuivre leur vol vers quelque ville du Nord, comme ils semblaient d'abord en avoir formé le projet, ils commencèrent à tourner sur eux-

mêmes et à descendre. À cette vue, le premier-né de Mme Richard les siffla de nouveau et s'écria encore d'une voix que le bruit de la rue ne pouvait couvrir : Tr, rrr, rou, rou, rou, tr, rrr…

Il était au beau milieu de son enthousiasme, lorsqu'il fut brusquement ramené aux choses d'ici-bas par une bourrade de miss Nipper, qui l'envoya dans le fond de la boutique.

« Est-ce comme ça que vous montrez votre repentir mauvais sujet, quand Mme Richard s'est mis l'esprit à la torture pendant des mois entiers pour vous ? fit Suzanne après lui avoir administré son coup de poing. Où est M. Gills ? »

Robin, dont le premier regard lancé à miss Nipper était un regard de colère, s'adoucit en voyant Florence entrer derrière elle ; il porta ses doigts à ses cheveux pour saluer Florence et répondit à Suzanne que M. Gills était sorti.

« Allez le chercher, dit miss Nipper d'un ton d'autorité, et dites-lui que ma jeune maîtresse est ici.

— Je ne sais pas où il est.

— Est-ce comme cela que vous vous repentez, lui cria Suzanne d'un ton de vif reproche.

— Comment voulez-vous que j'aille le chercher, dit en pleurant Robin, puisque je ne sais pas où il est allé ? Il faut être raisonnable aussi.

— M. Gills a-t-il dit quand il reviendrait ? demanda Florence.

— Oui, mademoiselle, repartit Robin en portant une seconde fois sa main à ses cheveux. Il a dit qu'il serait ici de

bonne heure tantôt ; dans une couple d'heures environ, mademoiselle.

— Est-il très-inquiet de son neveu ? demanda Suzanne.

— Oui, mademoiselle, repartit Robin qui, sans faire attention à Suzanne, préférait s'adresser à Florence. Je dois vous dire qu'il est très-inquiet. Il n'est pas un quart d'heure dans la boutique, mademoiselle. Il ne peut pas rester cinq minutes en place. Il va, il revient, absolument comme un oiseau qui ne sait où se percher, dit Robin en se baissant pour jeter un coup d'œil à ses pigeons à travers les vitres, et déjà même il avait les doigts à la bouche pour siffler.

— Connaissez-vous un ami de M. Gills, appelé le capitaine Cuttle ? dit Florence après avoir réfléchi quelques instants.

— L'homme au croc, mademoiselle ? répondit Robin en faisant de la main gauche un geste explicatif. Oui, mademoiselle. Il était ici pas plus tard qu'avant-hier.

— N'est-il pas venu depuis ? demanda Suzanne.

— Non, mademoiselle, fit Robin en continuant de s'adresser à Florence.

— Peut-être que l'oncle de M. Walter y est allé, Suzanne, dit Florence en se tournant du côté de Suzanne.

— Chez le capitaine Cuttle, mademoiselle ? dit Robin ; oh non ! il n'y est pas allé, mademoiselle. Car il m'a particulièrement recommandé, si le capitaine Cuttle venait, de lui dire qu'il allait été très-surpris de ne pas le voir hier et qu'il priait de l'attendre ici jusqu'à son retour.

— Savez-vous où demeure le capitaine ? » demanda Florence.

Robin répondit qu'il le savait, et tournant les feuillets d'un livre couvert de parchemin gras qui se trouvait sur le comptoir, il lui lut l'adresse tout haut.

Florence se tourna encore une fois du côté de Suzanne et se concerta avec elle à voix basse, tandis que Robin, attentif à la secrète recommandation de son protecteur, était tout yeux et tout oreilles. Florence proposa d'aller à la maison du capitaine Cuttle, afin d'apprendre de sa propre bouche ce qu'il pensait de ce manque de toutes nouvelles au sujet du navire, le *Fils-et-Héritier*, et de le ramener s'il était possible, pour consoler l'oncle Sol. Suzanne fit d'abord une légère objection, à cause de la distance : mais sa maîtresse lui dit qu'elles prendraient une voiture : l'objection tomba dès lors, et Suzanne donna son consentement. Ce ne fut pas sans avoir discuté pendant quelques minutes. Cependant Robin ne perdait pas un mot de la conversation, approchant son oreille tantôt de celle-ci, tantôt de celle-là, comme si on l'avait payé pour être juge entre les deux parties.

Enfin on envoya Robin chercher une voiture, et pendant ce temps-là, les deux dames gardèrent la boutique. Quand Robin fut revenu, elles montèrent dans la voiture, en recommandant à Robin de dire à l'oncle Sol qu'elles repasseraient bien sûr, en revenant. Robin regarda partir la voiture, la suivit jusqu'à ce qu'il l'eût perdue de vue, comme ses pigeons ; puis il s'assit derrière le bureau dans l'attitude d'une personne très-affairée, et, pour ne pas oublier un mot de ce qui était arrivé, il écrivit des notes sur quelques méchants morceaux de papier et ne ménagea pas l'encre. Ces documents, dans le cas où ils auraient été égarés, n'étaient guère

compromettants ; car avant que le premier mot fût sec, ils étaient déjà une énigme pour Robin lui-même : il n'y comprenait pas plus que s'il n'avait été pour rien dans la rédaction de ce procès-verbal.

Robin Toodle était encore tout entier à ses écritures, lorsque la voiture, où se trouvaient Florence et Suzanne Nipper, s'arrêta au coin de Brig-Place ; si elles étaient arrivées à bon port, ce n'était pas sans encombre : il avait fallu passer des ponts tournants, des rues défoncées, des canaux infranchissables ; éviter de lourds chariots de brasseurs, des treilles de haricots d'Espagne, de petits lavoirs et mille autres obstacles qui abondent dans ce quartier-là. C'est dans cet endroit que Florence et Suzanne Nipper descendirent pour chercher la demeure du capitaine Cuttle.

Par malheur, chez Mme Mac-Stinger, c'était un de ses jours de grand nettoyage. Ces jours-là Mme Mac-Stinger se faisait réveiller par le policeman à trois heures moins un quart du matin, et se couchait rarement avant minuit. Voici généralement le programme de ses occupations en pareille circonstance. Le matin, dès l'aube, Mme Mac-Stinger transportait dans le petit jardin de derrière tous les meubles de la maison, circulait en sabots tout le long du jour dans toutes les pièces, et remettait les meubles en place après le coucher du soleil. Cette opération troublait au plus haut point les habitudes de la progéniture Mac-Stinger ; ils étaient aussi comme des pigeons effarouchés, qui, non-seulement alors, ne savaient où se percher, mais qui venaient à chaque instant du dehors demander à leur mère une abondante picorée pendant le cours de ses occupations.

Au moment où Florence et Suzanne se présentèrent à la porte de Mme Mac-Stinger, cette digne mais redoutable

femme était occupée à transporter Alexandre Mac-Stinger, âgé de deux ans et trois mois, dans le corridor, pour le déposer, par voie coercitive, sur le pavé de la rue : Alexandre était devenu violet à force de retenir sa respiration, pendant qu'on l'avait grondé, et la pierre froide avait été trouvée un moyen merveilleux pour le faire revenir à lui. Mme Mac-Stinger, en sa qualités de femme et de mère, fut exaspérée du regard de commisération que Florence jeta sur Alexandre et à ce double titre, sans s'inquiéter autrement des deux étrangères, elle appliqua de bonnes tapes à son Alexandre tout en le déposant sur la pierre.

« Pardon, madame, dit Florence quand l'enfant eut repris sa respiration et qu'il put en faire usage, est-ce ici la maison du capitaine Cuttle ?

— Non, dit Mme Mac-Stinger.

— Ce n'est pas ici le numéro neuf ? demanda timidement Florence.

— Qui vous dit que ce n'est pas le numéro neuf ? »

Suzanne Nipper, intervenant brusquement, demanda à Mme Mac-Stinger ce que signifiait cette manière de répondre, et si elle savait à qui elle s'adressait en ce moment.

Mme Mac-Stinger, avant de riposter, regarda Suzanne des pieds à la tête : « Je désirerais bien savoir, dit-elle, ce que vous lui voulez, au capitaine Cuttle ?

— Vous désireriez le savoir ? Je suis au désespoir de ne pouvoir vous satisfaire, répondit Nipper.

— Silence, Suzanne, s'il vous plaît ! dit Florence. Puis s'adressant à Mme Mac-Stinger : « Madame aurait-elle la bon-

té de nous dire où demeure le capitaine Cuttle, puisqu'il ne demeure pas ici ?

— Qui vous a dit qu'il ne demeurait pas ici ? fit l'implacable mégère. J'ai dit que ce n'était pas la maison du capitaine Cuttle, parce que ce n'est pas sa maison. Je le lui défends bien que ce soit jamais sa maison ; le capitaine Cuttle ne sait pas tenir une maison, et il ne mérite pas d'en avoir une : c'est ma maison à moi. Je suis bien sotte de louer le premier étage au capitaine Cuttle, qui ne m'en sait pas gré, l'ingrat ! C'est ce qui s'appelle jeter des perles devant un pourceau. »

Mme Mac-Stinger avait soin d'élever la voix, afin que ces observations arrivassent à leur adresse ; chaque membre de phrase se terminait par une explosion : on aurait cru entendre un revolver à vingt-cinq coups. Lorsque le dernier coup fut tiré, on reconnut la voix du capitaine qui, de sa chambre, disait, avec un ton de doux reproche : « Droit ! droit, là-bas !

— Puisque vous voulez parler au capitaine, il y est, » dit Mme Mac-Stinger, indiquant le chemin d'un air furieux. Pendant que Florence prenait sur elle d'entrer sans en dire davantage, et que Suzanne la suivait, Mme Mac-Stinger recommença sa promenade en sabots, et Alexandre Mac-Stinger, toujours le derrière sur le pavé, recommença ses lamentations qu'il avait interrompues pour écouter la conversation. Toutefois, pour se distraire pendant son supplice, il s'était occupé à regarder au bout de son horizon la voiture au repos.

Le capitaine était assis dans sa chambre, les mains dans les poches et les jambes allongées sur les bâtons de sa chaise, un véritable Robinson dans son île déserte au milieu

d'un océan d'eau de savon. Les croisées du capitaine avaient été lavées, les murs lavés, la cheminée lavée, tout, sauf le foyer, était encore mouillé et couvert de savon noir et de grès : une odeur de salaison était répandue dans toute la chambre. Au milieu de cette scène de désolation, le capitaine, de son île, jetait des regards contristés sur les dégâts de l'inondation et semblait attendre qu'une barque amie passât par là pour le tirer d'embarras.

Mais lorsque le capitaine, tournant son visage désespéré du côté de la porte, vit sur le seuil Florence et Suzanne, rien ne peut donner une idée de sa stupéfaction. La faconde de Mme Mac-Stinger ayant eu pour effet d'empêcher toute autre voix de parvenir à ses oreilles, il s'attendait tout au plus à la visite du garçon de café ou du laitier : aussi, quand Florence se montra, s'approcha des bords de l'île, mit sa main dans celle du capitaine Cuttle, celui-ci se leva, d'un air tout effaré, comme s'il croyait voir, pour le moment, dans la personne de Florence, entrer dans sa chambre la *Frégate volante*[1].

Se remettant bientôt cependant, le capitaine s'occupa d'abord de faire passer Florence sur son île ; ce qu'il fit heureusement en l'aidant de son bras ; puis, mettant le pied dans l'eau, il prit Miss Nipper par la taille et la transporta aussi dans l'île. Alors le capitaine, rempli de respect et d'admiration, porta à ses lèvres la main de Florence et s'éloignant un peu, car l'îlot n'était pas assez large pour trois

---

[1] The Flying Dutchman. *La Frégate hollandaise volante*. C'était, selon la légende, une frégate imaginaire qu'on voyait toujours voler devant soi sur les flots, sans jamais pouvoir l'atteindre.

personnes, il les regarda du sein de l'eau de savon, comme un triton d'un nouveau genre.

« Vous êtes étonné de nous voir, n'est-ce pas ? » dit Florence en souriant.

Le capitaine, charmé plus qu'on ne peut le dire, lui envoya un baiser par l'intermédiaire de son croc pour toute réponse, et grommela ses deux mots favoris : « Tenez bon ! tenez bon ! » comme s'ils renfermaient ce qu'il y a de plus choisi et de plus délicat en fait de compliment.

« Mais, voyez-vous, je ne pouvais pas être tranquille, dit Florence, sans venir vous demander des nouvelles du cher Walter ; car c'est mon frère maintenant. Je voudrais savoir s'il y a quelque chose à craindre, et vous prier de venir consoler un peu tous les jours son vieil oncle Sol, jusqu'à ce que nous ayons des nouvelles. »

À ces mots, le capitaine Cuttle, par un geste involontaire, porta la main à sa tête, veuve du chapeau de toile cirée, et regarda Florence d'un air tout confus.

« Je vous en prie, dit Florence, avez-vous quelques craintes pour Walter ? »

Le capitaine était si ravi d'avoir devant lui la figure de Florence, qu'il ne pouvait en détacher ses regards ; Florence, de son côté, le regardait fixement pour s'assurer de la sincérité de sa réponse.

« Non, *Délices du cœur*, dit le capitaine, je ne suis pas effrayé. Walter est un garçon qui bravera plus d'une tempête. Walter est un garçon qui réussira autant qu'on peut réussir. Walter, continua le capitaine dont les yeux brillaient d'enthousiasme en faisant l'éloge de son jeune ami et dont le

croc, en se levant, annonçait une magnifique citation : Walter, voyez-vous, est ce qu'on peut appeler une émanation sensible et frappante d'une puissance surnaturelle et divine ;… quand vous trouverez ce passage-là, notez-le. »

Florence, qui ne comprenait pas bien la citation que le capitaine croyait pourtant pleine de sens et de nature à lui faire honneur, le regarda avec douceur comme pour lui demander quelque réponse plus précise.

« Non, *Délices du cœur*, je ne suis pas effrayé, reprit le capitaine. Il y a eu d'effroyables tempêtes dans ces latitudes, il n'y a pas de doute à cela, et dame ! ils ont été ballottés et emportés peut-être jusqu'à l'autre bout du monde. Mais le vaisseau est un bon vaisseau, et le garçon qui est dessus, un bon garçon ; et il n'est pas facile, grâce à Dieu… »

À ce mot, le capitaine s'inclina légèrement.

« Il n'est pas facile de briser des cœurs de chêne, cœurs de vaisseau ou cœurs d'homme, n'importe. Ainsi, d'un côté comme de l'autre, nous sommes en bon chemin, et par conséquent je n'ai pas un brin d'inquiétude jusqu'à présent.

— Jusqu'à présent ? répéta Florence.

— Pas un brin, reprit le capitaine, portant son croc à ses lèvres comme pour envoyer un baiser à Florence ; et avant que je sois inquiet, *Délices du cœur*, Walter nous aura écrit de son île, de son port, ou de partout ailleurs, pour nous orienter bien et dûment son affaire. Quant au vieux Solomon Gills (ici le ton du capitaine devint solennel), je sais bien qui est-ce qui n'aura pas peur à côté de lui et ne l'abandonnera pas avant que la mort nous sépare ; et s'il vient du gros temps, que la tempête gronde, gronde, gronde, ouvrez le catéchisme, dit le capitaine entre parenthèse, et vous y trouverez

ces expressions, ce serait peut-être une consolation pour Solomon Gills d'avoir l'opinion d'un marin de ma connaissance. C'est un gaillard qui vous met joliment les choses à flot, et s'il n'a pas été brisé en mille morceaux quand il était mousse, c'est pas sa faute. Il s'appelle Bunsby ; Bunsby irait dans sa salle à manger lui dire ce qu'il en pense. Ah ! dit le capitaine avec exaltation, c'est pour le loup que Solomon Gills en resterait étourdi, comme s'il s'était cassé la tête contre une porte.

— Allons voir ce monsieur, dit Florence ; il nous dira ce qu'il pense : voulez-vous venir avec nous, capitaine ? nous avons une voiture en bas. »

Le capitaine porta de nouveau la main à sa tête, privée de son chapeau de toile cirée, d'un air penaud. Mais à l'instant, ô prodige ! la porte s'ouvrit *ex abrupto* et le chapeau de toile cirée, volant dans la chambre comme un oiseau, vint tomber lourdement aux pieds du capitaine ; puis la porte se ferma aussi violemment qu'elle s'était ouverte sans que rien vînt donner l'explication du miracle.

Le capitaine ramassa son chapeau, le retourna de tous les côtés avec un regard d'intérêt et de gracieux accueil et se mit à le promener sur la manche de son habit pour lui rendre son lustre. Puis, tout en polissant son chapeau, le capitaine regarda attentivement ses visiteuses et dit à voix basse :

« Vous le voyez, je serais allé voir Solomon Gills hier et ce matin, mais elle… elle me l'avait pris et l'avait gardé. Voilà le fin fond de la chose.

— Qu'est-ce qui a fait cela, bonté du ciel ! demanda Suzanne Nipper.

— La propriétaire de la maison, ma chère, reprit le capitaine avec mystère, recommandant par signes de n'en rien dire. Nous avons eu quelques mots à propos du lavage de ce plancher, et elle,… ni plus ni moins, dit le capitaine en regardant la porte et en se soulageant par un long soupir, m'a confisqué ma liberté.

— Oh ! je voudrais bien qu'elle eût affaire à moi, dit Suzanne dont le visage pourpre semblait indiquer la violence du désir qu'elle avait d'avoir des relations avec Mme Mac-Stinger. Je la confisquerais, moi.

— Ah ! vous croyez, dit le capitaine avec un mouvement de tête qui semblait dire : J'en doute fort ; mais tout ébahi de l'air martial de la belle jeune fille, il reprit : Ma foi ! je ne sais pas trop, c'est une traversée difficile. On ne nage pas dans ses eaux, comme on veut, allez ! Vous ne vous figurez pas la tête qu'elle a. Elle tombe sur vous au moment où vous vous y attendez le moins. Et quand elle est montée, voyez-vous, dit le capitaine dont le front se couvrit de sueur… »

Pour toute conclusion, le capitaine pensa qu'il n'avait rien de mieux à faire que de siffler ; il siffla, mais en tremblotant. Puis, secouant encore la tête et revenant à ses sentiments d'admiration pour la vaillance de miss Nipper, il répéta timidement « Ah ! vous croyez, ma chère ! »

Suzanne se contenta de sourire ; mais dans ce sourire, il y avait un tel sentiment de défi, qu'on ne sait pas trop combien de temps aurait duré l'attitude contemplative du capitaine, si Florence, agitée par l'inquiétude, n'avait pas proposé encore une fois d'aller immédiatement consulter l'oracle Bunsby. Ainsi rappelé au devoir, le capitaine Cuttle mit solidement son chapeau de toile cirée, prit une autre canne hérissée de nœuds, comme celle qu'il avait donnée à Walter, et

offrant son bras à Florence, il se prépara à se frayer une route sur le territoire ennemi.

Mais heureusement Mme Mac-Stinger avait changé de courant et avait navigué dans une autre direction, ce qu'elle faisait souvent, suivant la remarque du capitaine. En effet, lorsqu'ils descendirent l'escalier, ils trouvèrent ce modèle de femme occupé à secouer les paillassons sur le pas de la porte, tandis qu'au milieu d'un épais brouillard de poussière apparaissait l'ombre vaporeuse du petit Alexandre toujours le derrière sur le pavé. Mme Mac-Stinger était tellement absorbée par son occupation de femme de ménage, que, lorsque le capitaine, Florence et Suzanne passèrent, elle secoua ses paillassons de plus en plus fort, sans témoigner ni de la parole ni du geste qu'elle s'aperçût de leur présence.

Le capitaine, en passant près des paillassons, avait prisé une bonne dose de poussière, ce qui le fit éternuer jusqu'aux larmes ; mais il était tellement content d'en être quitte à si bon marché, qu'il pouvait à peine en croire son bonheur ; plus d'une fois même, dans le trajet de la porte à la voiture, il regarda derrière lui, craignant toujours quelque poursuite de Mme Mac-Stinger.

Cependant, ils arrivèrent au coin de Brig-Place, sans avoir été poursuivis par ce brûlot, et le capitaine, montant sur le siége, car sa galanterie ne lui permettait pas d'entrer dans l'intérieur avec ces dames, malgré leurs instances, mit le cocher sur le cap du vaisseau du capitaine Bunsby, qu'on appelait la *Prudente-Clara* et qui était amarré tout près de Ratcliffe.

Enfin, on arriva sur le quai d'où l'on pouvait voir le vaisseau de ce fameux amiral serré au milieu de cinq cents autres dont les cordages entremêlés ressemblaient à des

toiles d'araignées monstres détachées à moitié du plafond par un coup de balai. Là le capitaine Cuttle parut à la portière et invita Florence et miss Nipper à l'accompagner à bord, leur disant que Bunsby était excessivement tendre pour les dames et que rien ne le mettrait plus en verve de politesse que la cérémonie de leur présentation à la *Prudente-Clara*.

Florence accepta sans hésiter : le capitaine, prenant la petite main de *Délices du cœur* dans son énorme palette, se fit son guide. Il y avait dans son air à la fois protecteur et paternel quelque chose de fier et de cérémonieux qui faisait plaisir à voir : il la conduisit par-dessus plusieurs ponts de navires fort sales jusqu'à la *Clara* ; ils aperçurent bientôt le prudent navire qui mouillait hors du rang des autres vaisseaux ; l'échelle pour y monter en avait été retirée, et entre ce navire et son voisin le plus proche, il y avait bien à peu près, un intervalle de six pieds d'eau. Il ressortit des explications données par le capitaine Cuttle, que le grand Bunsby, comme le capitaine, avait à endurer de sa propriétaire de cruels traitements et que lorsque les relations avec la dame devenaient par trop insupportables, Bunsby, comme dernière ressource, mettait entre elle et lui, pour les séparer, le golfe dont nous venons de parler.

« Clara ! Ohé ! Clara ! ohé ! fit le capitaine en criant dans sa main en guise de porte-voix.

— Ohé ! ohé ! répondit un jeune homme : on aurait dit l'écho de la voix du capitaine répété dans le fond d'un navire.

— Bunsby est-il à bord ? cria le capitaine en s'adressant au jeune homme d'une voix de stentor, comme s'il était à un kilomètre de distance.

— Oui, » cria le mousse en répondant sur le même ton.

Le jeune homme alors poussa une planche que le capitaine Cuttle fixa solidement entre les deux navires, puis, après avoir fait traverser Florence, il revint pour reprendre miss Nipper. Elles se trouvèrent ainsi sur le pont de la *Prudente-Clara* où séchaient, sur les cordages et les agrès, des hardes de toutes sortes en compagnie de quelques langues fumées et de maquereaux salés.

Aussitôt on vit apparaître lentement, au-dessus de la cabine, une caboche de belle taille, une figure d'acajou avec un œil fixe et un œil mobile, d'après le principe de lentilles de certains phares, qui, tournant sur un pivot, promènent leur lumière pour éclairer tous les points de l'horizon. Cette tête était couverte d'une chevelure hérissée qui ressemblait à une poignée d'étoupe, et ne montrait pas plus de préférence pour l'est ou le nord que pour l'ouest ou le midi, car elle se portait indistinctement vers les quatre points cardinaux et même vers les points intermédiaires. Au-dessous de la tête s'étendait un vaste menton nu comme le désert de Sahara ; sous le menton un col de chemise et un mouchoir en forme de cravate ; au-dessous un vêtement imperméable de pilote ; au-dessous de ce vêtement un pantalon non moins imperméable, dont la ceinture était si large et si haute, qu'en cas de besoin, il pouvait en même temps servir de gilet. Il montait en effet jusqu'à la poitrine, où il était attaché par des boutons en bois massifs semblables à des pions de trictrac. Enfin, la partie inférieure du pantalon sortit à son tour, et l'on vit le capitaine Bunsby en pied, les mains dans des poches d'une immense capacité. Son regard, au lieu de se tourner du côté du capitaine et de ces dames, était constamment dirigé sur la vigie.

L'air profondément philosophe de M. Bunsby, sa corpulence robuste, l'expression de gravité taciturne qui régnait dans sa physionomie enluminée, en parfaite harmonie avec son caractère merveilleusement mystérieux, intimidèrent presque le capitaine Cuttle, quelque familier qu'il fût avec lui.

Il dit tout bas à Florence que jamais de sa vie Bunsby n'avait exprimé la moindre surprise, et qu'on le considérait comme ne sachant pas même ce que c'était ; puis il regarda Bunsby au moment où, après avoir contemplé sa vigie, il promenait ses regards sur l'horizon.

Lorsque l'œil tournant arriva jusqu'à lui, il dit :

« Bunsby, mon garçon, comment cela va-t-il ? »

Aussitôt on entendit une voix grave, rude et enrouée, qui ne paraissait pas sortir du gosier de Bunsby et qui certainement ne produisit aucun effet sur sa figure, répondre :

« Camarade, comment cela va-t-il ? »

Au même moment, le bras droit et la main droite de Bunsby sortirent d'une poche pressèrent la main du capitaine et rentrèrent dans leur gouffre.

« Bunsby, dit le capitaine allant droit au but, nous vous tenons ; vous êtes un homme d'intelligence et capable de donner un bon avis. Voici une jeune dame qui vient justement chercher votre avis au sujet de mon ami Walter et aussi de mon autre ami, Solomon Gills ; vous et lui, vous êtes à portée de voix ; car c'est un homme de science, et la science est la mère de l'invention, qui ne connaît pas de lois. Bunsby, voulez-vous démarrer pour me rendre service et venir avec nous ? »

Le capitaine qui, par l'expression de son visage, paraissait toujours regarder quelque chose à une distance très-éloignée et n'avoir aucune connaissance de ce qui passait dans un rayon moindre de dix kilomètres, ne fit pas la moindre réponse.

« Voici un homme, dit le capitaine en s'adressant à ses charmantes compagnes et en tendant son croc pour indiquer le capitaine, voici un homme qui est tombé plus de fois que jamais homme n'est tombé dans sa vie, qui a eu plus d'accidents à lui tout seul que tous les soldats réunis qui sont dans l'hôpital des Invalides de la marine. Celui-là, il a reçu sur la tête autant de dégelées de coups de bâton et de barre de fer, qu'il y en a dans les chantiers de Chatam pour la construction des yachts. Eh bien ! vous me croirez si vous voulez, ça lui a donné des idées comme il n'y en pas sur terre et sur mer. »

L'impassible capitaine parut, par un léger mouvement de coude, exprimer toute la satisfaction que lui faisait éprouver ce panégyrique ; heureusement sa figure n'avait pas suivi son regard dans l'espace, autrement ses auditeurs n'auraient pu deviner ses impressions.

« Camarade, dit Bunsby tout d'un coup, et se baissant pour regarder au loin, qu'est-ce que ces dames boiront bien ? »

Le capitaine Cuttle, dont la délicatesse fut scandalisée par cette question au sujet de Florence, tira le philosophe à l'écart, et, tout en paraissant lui parler à l'oreille, il l'accompagna en bas, où, pour ne pas l'offenser, il but la goutte avec lui. Florence et Suzanne, regardant par l'ouverture de la cabine, purent voir le philosophe, qui avait

peine à se remuer dans ce petit espace, se servir à pleins verres lui et son ami.

Bientôt ils reparurent sur le pont, et le capitaine Cuttle, tout triomphant d'avoir réussi dans son entreprise, ramena Florence à la voiture ; il était suivi de Bunsby qui, escortant miss Nipper, lui serrait de temps en temps la taille. (jugez de l'indignation de la demoiselle !) avec son bras en drap poilu qui lui donnait l'air d'un ours bleu.

Le capitaine fourra son oracle dans l'intérieur ; il était si fier de s'être assuré de la personne de Bunsby et d'avoir mis une intelligence pareille en voiture, qu'il ne pouvait s'empêcher de regarder souvent Florence par la fenêtre placée derrière le cocher, de lui montrer par ses sourires combien il était content et de se taper le front pour lui faire entendre qu'elle avait là avec elle une bonne caboche. Cependant Bunsby, qui serrait toujours miss Nipper par la taille (car son ami le capitaine n'avait pas exagéré la tendresse du cœur de Bunsby pour les dames), n'en conservait pas moins la même gravité de maintien dans toute sa personne, et, sauf ces étreintes, il ne paraissait pas seulement s'apercevoir qu'il y eût là quelqu'un.

L'oncle Sol, qui était revenu, les reçut à la porte et les fit entrer immédiatement dans la salle à manger ; l'absence de Walter l'avait singulièrement changé. Sur la table et dans la chambre, on voyait des cartes marines, des cartes de géographie ; l'opticien suivait et resuivait le vaisseau perdu à travers les mers ; une minute auparavant, il avait, avec un compas qu'il tenait toujours à la main, mesuré la distance à laquelle il avait pu aller à la dérive, s'il devait se trouver ici ou là, s'efforçant de se démontrer à lui-même qu'il faudrait bien du temps encore pour avoir lieu de se désespérer.

« Peut-être, disait l'oncle Sol en regardant sur la carte d'un air soucieux, peut-être que le vaisseau se sera jeté… Mais non, c'est presque impossible. Ou bien, contraint par la violence de la tempête, il aura… mais ce n'est pas vraisemblable. Ou l'on peut avoir l'espérance qu'il aura changé de direction et que… mais c'est ce que je n'ose pas non plus espérer. »

Au milieu de toutes ces idées ébauchées et incohérentes, le pauvre Sol errait sur la grande feuille qu'il avait devant lui, sans pouvoir trouver une place, si petite qu'elle fût, où fixer avec confiance seulement la pointe de son compas.

Florence s'aperçut aussitôt, et ce n'était pas difficile, du changement singulier et inimaginable qui s'était opéré dans le vieillard ; elle vit que, tandis que son extérieur était moins tranquille, moins posé qu'à l'ordinaire, il avait cependant un air de résolution qui l'inquiéta beaucoup. Un instant même, elle trouva qu'il parlait sans ordre et sans suite ; car, lorsqu'elle lui eut dit qu'elle était déjà venue dans la matinée, l'oncle Sol lui répondit qu'il était allé chez elle pour la voir, et aussitôt après il parut regretter ce qu'il avait dit.

« Vous êtes venu me voir ? dit Florence. Aujourd'hui ?

— Oui, ma chère demoiselle, reprit l'oncle Sol en portant ses regards sur elle et en les détachant d'un air troublé. Je voulais vous voir de mes propres yeux, vous entendre de mes propres oreilles, une fois de plus avant… »

Ici il s'arrêta.

« Avant quand ? avant quoi ? dit Florence en lui posant la main sur le bras.

— Est-ce que j'ai dit *avant ?* répliqua le vieux Sol. Si je l'ai dit, j'ai sans doute voulu dire avant que nous recevions des nouvelles de mon cher garçon.

— Vous avez quelque chose, dit Florence avec une tendre sollicitude. Vous vous êtes trop tourmenté. Je suis sûre que vous avez quelque chose.

— Je vais aussi bien, répondit le vieillard en étendant son bras et le lui montrant, je vais aussi bien et je suis aussi solide qu'on peut l'être à mon âge. Voyez si ce bras n'est pas ferme. Avec un bras comme ça, croyez-vous qu'on ne soit pas capable d'autant de résolution et de courage que bien des jeunes gens ? Certainement si ; nous verrons. »

Il y avait dans ses manières plus encore que dans ses paroles, quoique déjà trop significatives, quelque chose d'égaré qui troubla vivement Florence. Elle aurait confié même sur-le-champ ses inquiétudes au capitaine si celui-ci lui eût laissé la parole. Mais au même moment il se mit à expliquer à Bunsby en quoi il avait besoin de ses conseils, et il en appela à cette intelligence profonde pour dissiper tous les doutes. Bunsby, dont l'œil errait toujours à l'horizon, regardant une maison située environ à moitié chemin entre Londres et Gravesend, sortit deux ou trois fois de sa poche son vigoureux bras droit et chercha, pour s'inspirer, à le faire passer autour de la jolie taille de miss Nipper. Celle-ci s'étant reculée fort mécontente jusqu'à l'autre bout de la table, le tendre cœur du capitaine de la *Prudente-Clara* vit bien qu'il n'était pas payé de retour. Après plusieurs essais dans ce genre, toujours infructueux, l'amiral, sans parler à personne en particulier, laissa échapper ces paroles ; quand je dis l'amiral, j'entends la voix intérieure qui habitait sa poitrine, et qui, de son libre mouvement, sans en demander la permission à per-

sonne, animée, à ce qu'il semblait par quelque esprit indépendant, rendit cet oracle :

« Mon nom est Jeannot Bunsby.

— Il a été baptisé du nom de Jean, cria le capitaine avec satisfaction. Écoutez-le.

— Et ce que je promets, continua la voix après quelque réflexion, je le tiens. »

Le capitaine, ayant toujours Florence au bras, fit un signe approbateur, et regardant l'auditoire, il semblait dire :

« Voilà que ça vient, je savais bien ce que je faisais, quand je vous l'ai amené.

— Eh ! bien, dit la voix, pourquoi pas ? Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à cela ? Dira-t-on le contraire ? Non. Alors, marchons. »

Après avoir argumenté de la sorte, la voix s'arrêta court : puis on l'entendit de nouveau qui lentement reprenait ainsi :

« Vous voulez savoir si je crois que votre *Fils-et-Héritier* a coulé bas, mes amis ? Cela peut être. Voilà, je suppose, le patron du navire qui s'engage à travers le canal de Saint Georges, dans la direction des dunes : qu'a-t-il devant lui ? les Goodwins. Personne ne le force d'aller se briser dessus, mais cela peut arriver ; tout cela dépend de la manœuvre : moi, ça ne me regarde pas. Garde à vous, camarade, ayez l'œil au guet, et bonne chance ! »

Là-dessus la voix passa de la salle à manger dans la rue, entraînant avec elle l'amiral de la *Prudente-Clara*, qui l'accompagna sans se faire prier ; puis ils se retirèrent aussi-

tôt, l'un portant l'autre, dans la cabine où il se rafraîchit l'intelligence par un bon somme.

Les disciples qui avaient écouté les préceptes du philosophe, une fois abandonnés à eux-mêmes, parurent aussi embarrassés de son oracle que de tous les oracles rendus sur tant d'autres trépieds et se regardèrent les uns les autres avec un certain air d'irrésolution. Pendant ce temps-là, Robin, le rémouleur, qui avait pris la liberté de tout voir et de tout entendre à travers le châssis vitré des combles, descendit tout doucement des plombs, aussi troublé que personne. Néanmoins, le capitaine Cuttle, dont l'admiration pour Bunsby était, s'il est possible, exaltée par la brillante façon dont il avait justifié sa réputation et traversé cette épreuve solennelle, se mit à expliquer comme quoi il était impossible de ne pas avoir toute confiance dans la réponse de son ami, et puisqu'il n'avait montré aucune appréhension, un tel avis, donné par un tel homme, et venant d'un tel esprit, était véritablement une ancre de salut. Florence fit effort sur elle-même pour croire que le capitaine avait raison ; mais Suzanne, les bras croisés, secoua la tête d'un air d'incrédulité formelle, déclarant qu'elle n'avait pas plus de confiance dans les paroles de Bunsby que dans celles de Perch lui-même.

Le philosophe Bunsby laissait, à ce qu'on pouvait croire, l'oncle Sol à peu près dans l'état où il l'avait trouvé. En effet, le pauvre Gills continuait ses pérégrinations dans le royaume des ondes, tenant toujours son compas à la main, sans découvrir un endroit sur lequel il pût l'arrêter. Le capitaine Cuttle, à qui Florence venait de parler tout bas à l'oreille, voyant le vieillard absorbé dans ses études géographiques, posa sa lourde main sur son épaule en lui disant d'un ton affectueux :

« Eh bien ! comment vous va ?

— Mais comme ci comme ça, reprit l'opticien. Je n'ai fait que penser, toute cette après-midi, à ce jour toujours présent à ma mémoire, où mon pauvre garçon est entré dans la maison Dombey ; il revint tard pour dîner à la maison, il s'assit précisément à la place où vous êtes, et nous ne fîmes que parler de tempêtes et de naufrages sans pouvoir le tirer de là.

Mais les yeux de Gills rencontrèrent ceux de Florence, et à l'aspect de ce regard inquiet et scrutateur qu'elle fixait sur sa figure, il s'arrêta, le pauvre homme, et se mit à sourire.

« Tenez bon ! mon vieil ami, cria le capitaine. Du courage ! Que je vous dise, Gills ; je m'en vais reconduire tout doucement *Délices du cœur* chez elle (ici le capitaine baisa son croc en l'honneur de Florence) et après cela je vous remorque pour tout le restant de cette bienheureuse journée. Vous viendrez dîner avec moi, Sol, quelque part, n'importe où.

— Non, pas aujourd'hui, Cuttle, répondit vivement le vieillard, qui parut singulièrement effarouché de cette proposition. Non, pas aujourd'hui ; je ne puis pas.

— Pourquoi donc pas ? reprit le capitaine le regardant d'un air étonné.

— J'ai tant d'occupations, si vous saviez. J'ai beaucoup à penser, voyez-vous, et bien des rangements à faire. Vraiment non ; Cuttle, je ne puis pas. D'ailleurs, j'ai besoin de sortir encore d'être seul et de finir toutes sortes de choses aujourd'hui. »

Le capitaine regarda l'opticien, regarda Florence, et regarda encore l'opticien. « Eh bien ! alors, lui dit-il enfin, à demain.

— Oui, oui, à demain, dit le vieillard. Comptez sur moi pour demain. Pour demain, bien sûr.

— Je viendrai vous prendre de bonne heure, entendez-vous ? Sol Gills ; c'est convenu.

— Oui, oui, demain matin de bonne heure, dit le vieux Sol ; allons, Cuttle, adieu ; portez-vous bien. »

En disant ces mots, le vieillard serra avec une effusion extraordinaire les deux mains du capitaine, se tourna vers Florence, lui serra aussi les mains qu'il porta à ses lèvres, puis la reconduisit à la voiture avec une singulière précipitation. Tout cela fit un tel effet sur l'esprit du capitaine, qu'il resta un peu en arrière, pour avertir Robin d'être complaisant et aux petits soins plus que jamais avec son maître jusqu'au lendemain, et pour ajouter plus de poids à ses recommandations, il lui donna une pièce de vingt sous avec promesse d'y joindre cinquante centimes le lendemain avant midi. Ce bon office une fois rempli, le capitaine, qui se considérait comme ayant reçu de la nature et de la loi l'obligation de veiller à la sûreté de Florence, monta sur le siége, tout plein de l'importance de sa mission, et la reconduisit chez elle. En lui disant adieu, il l'assura qu'il resterait fidèlement auprès de Solomon Gills et le veillerait avec soin. S'adressant à Suzanne dont il ne pouvait oublier la vaillante réponse à l'endroit de Mme Mac-Stinger, il lui répéta encore : « Vous croyez, ma chère, ah ! vraiment, vous croyez ! »

Lorsque les portes de la triste maison se furent refermées sur les deux femmes, les pensées du capitaine se repor-

tèrent vers l'opticien, et il se sentit mal à l'aise. Aussi, au lieu de rentrer chez lui, il se mit à remonter et, à redescendre la rue plusieurs fois, prolongeant ainsi sa promenade jusque dans la soirée, après quoi il alla dîner tard dans une certaine petite taverne de la Cité, au coin de je ne sais quelle rue, avec une salle triangulaire, déjà pleine de chapeaux de toile cirée. Le capitaine avait choisi ce voisinage, dans l'idée de repasser, après son dîner, devant la maison de Solomon Gills, à la brune, pour regarder à travers la fenêtre ; et il n'y manqua pas. La porte de la salle à manger était ouverte ; et il put voir son vieil ami écrivant d'un air assidu et affairé sur la table qui se trouvait là, tandis que le petit aspirant de marine, abrité déjà contre la rosée de la nuit, l'observait du comptoir sous lequel Robin le rémouleur était en train de faire son lit, avant de fermer la boutique. Rassuré par la tranquillité qui régnait autour du petit aspirant de marine, le capitaine fit voile pour Brig-Place, bien résolu à lever l'ancre le lendemain matin de bonne heure.

CHAPITRE III.

L’unique étude d’un cœur aimant.

Sir Barnet Skettles et lady Barnet Skettles, étaient de bonnes gens qui habitaient une jolie villa à Fulham sur les bords de la Tamise. C’était bien la résidence la plus agréable du monde à l’époque des régates ; mais elle avait aussi ses petits inconvénients, à d’autres époques ; par exemple, quand le fleuve poussait une reconnaissance dans le salon et faisait du même coup disparaître la pelouse et les arbrisseaux.

M. Barnet Skettles donnait une haute idée de son importance personnelle par la manière tout à fait imposante avec laquelle il ouvrait une antique tabatière d’or, et tirait de sa poche un énorme foulard qu’il déployait comme un drapeau, pour s’en servir à deux mains. Sir Barnet n’avait qu’une idée en ce monde, c’était d’augmenter le nombre de ses connaissances ; semblable à une grosse pierre qui tombe dans l’eau (loin de moi l’idée de ravaler un si digne homme par cette comparaison vulgaire), sir Barnet devait, suivant la nature des choses, étendre de plus en plus le cercle de ses connaissances jusqu’à ses dernières limites : ou si vous aimez mieux, semblable au son, dont la vibration (je m’en rapporte sur ce point aux découvertes d’un physicien moderne) peut circuler éternellement dans les champs incommensurables de l’espace, M. Barnet Skettles ne pouvait être arrêté que par

les limites de son existence dans son voyage de découvertes à travers la société.

M. Barnet se faisait un point d'honneur de mettre les gens en rapport les uns avec les autres. Il aimait la chose pour elle-même ; mais c'était aussi un pas de plus vers son but favori. Par exemple, si M. Barnet avait la chance de mettre la main sur un conscrit naïf ou sur un gentleman de province et de l'attirer tout doucement dans sa villa hospitalière, M. Barnet ne manquait pas de lui dire, dès le lendemain de son arrivée : « Voyons, mon cher monsieur, n'y aurait-il pas une personne qu'il vous fût agréable de connaître ? Avec quelle personne, ici, désireriez-vous vous rencontrer ? vous intéressez-vous aux gens de lettres ? aux artistes, peintres ou sculpteurs, aux acteurs ou aux gens de cette sorte ? Cherchez bien. » Le patient, supposons, répondait oui, et nommait quelqu'un que sir Barnet, personnellement, ne connaissait pas plus que Ptolémée Évergète. M. Barnet répondait que rien au monde n'était plus facile, attendu qu'il le connaissait parfaitement. Là-dessus, il se rendait au domicile de la personne en question, laissait une carte et écrivait un petit mot : « Cher monsieur, vous subissez les conséquences de votre éminente position ; un ami, que j'ai à la maison, a le désir de vous voir, désir bien naturel que nous partageons, Mme Skettles et moi. Persuadés que le génie se met au-dessus de l'étiquette, nous avons la confiance que vous voudrez bien nous accorder l'insigne faveur de nous faire le plaisir de… etc., etc. » C'est ainsi que M. Skettles faisait, comme l'on dit, d'une pierre deux coups : et il n'y allait pas de main morte.

Le lendemain de l'arrivée de Florence à la maison de plaisance de M. Barnet, celui-ci, tabatière en main, et foulard déployé, lui fit passer l'examen ordinaire. Lorsque Florence

lui eut répondu, en le remerciant, qu'il n'y avait personne en particulier qu'elle désirât voir, elle ne put pas s'empêcher de penser pourtant avec douleur au pauvre Walter perdu pour elle. M. Barnet Skettles, cependant, insista et renouvela son offre obligeante en lui disant : « Voyons, ma chère demoiselle, êtes-vous bien sûre que vous ne pouvez vous rappeler le nom de quelque personne dont votre estimable papa…, à qui je vous prie de vouloir bien présenter mes sincères compliments et ceux de Mme Skettles, quand vous écrirez… désirerait vous voir faire la connaissance ? » Il était bien naturel qu'au souvenir de Walter sa pauvre tête alors se penchât un peu, et que sa voix tremblât lorsqu'elle répondit non.

Skettles fils, fort roide au point de vue de la cravate et non moins empesé au point de vue de l'imagination, était venu passer ses jours de congé chez son père : Skettles fils paraissait froissé de l'air de sollicitude avec lequel son excellente mère lui avait recommandé d'être plein d'attention pour Florence. Une autre contrariété plus vive encore, qui avait aigri l'âme du jeune Barnet, c'était la société du docteur et de Mme Blimber qui avaient été invités à venir sous le toit paternel, et dont le jeune homme disait souvent, qu'il aurait bien mieux aimé les voir aller passer leurs vacances à Jéricho.

« Et vous, dit M. Barnet Skettles au docteur Blimber, n'auriez-vous pas quelqu'un à me désigner ?

— Oh ! je vous remercie bien, vous êtes trop bon, monsieur Barnet, répliqua le docteur. Je ne vois vraiment personne que je désire connaître en particulier. J'aime à connaître mes semblables en général, monsieur Barnet, vous savez comme dit Térence :

Tout homme, pourvu qu'il ait un fils, m'intéresse.

— Et madame Blimber, demanda galamment M. Barnet, désire-t-elle voir quelque personne éminente ? »

Mme Blimber répondit avec son sourire aimable et en branlant son chapeau bleu-ciel que, si M. Barnet avait pu lui faire faire la connaissance de Cicéron, elle aurait pris la liberté de le déranger pour cela : mais, comme une telle présentation était impossible, et que Mme Blimber personnellement avait le bonheur de jouir de l'amitié de M. Barnet et de son aimable dame, qu'elle possédait avec son mari, le docteur Blimber, leur confiance pour tout ce qui concernait leur fils chéri (ici on remarque que le jeune Barnet fronça le nez), elle n'avait rien à demander de plus.

M. Barnet fut donc forcé de se contenter pour le moment de la société réunie chez lui. Florence n'en fut pas fâchée ; car elle avait devant elle à poursuivre une étude sérieuse, qui lui tenait trop à cœur, trop précieuse enfin et trop importante pour qu'elle s'occupât d'autre chose.

Il y avait dans la maison quelques enfants : des enfants aussi gais et aussi heureux avec leurs père et mère que les jolis enfants roses que Florence voyait en face de chez elle ; des enfants, dont l'affection ne connaissait pas la contrainte, et pouvait éclater librement. Florence chercha à surprendre leur secret et découvrir ce qui lui manquait pour être comme eux ; quel était cet art si simple qu'ils connaissaient et qu'elle ne connaissait pas ; comment elle pourrait apprendre d'eux à montrer à son père qu'elle l'aimait et à conquérir son affection en retour.

Florence passa plus d'une journée à observer attentivement ces enfants : plus d'une fois, par une belle matinée, à l'heure où le soleil se levait tout resplendissant de gloire, elle quittait sa chambre ; et se promenant seule sur la plage,

avant que personne remuât dans la maison, elle regardait les fenêtres de leurs chambres et pensait à ces petits êtres endormis, objets de soins si touchants, de pensées si affectueuses. Florence alors, se sentait plus seule que dans le désert de la grande maison Dombey : quelquefois, elle se prenait à penser en elle-même qu'elle était mieux chez son père ; qu'il y avait plus de tranquillité pour elle à se cacher là qu'à venir se mêler ici aux enfants de son âge, pour constater toute la différence qu'il y avait entre eux. Mais tout entière à son étude, quoique blessée au vif à chaque feuillet qu'elle tournait dans ce livre si sévère de l'expérience, elle resta au milieu de ces enfants, cherchant avec une espérance résignée à acquérir cette science qui lui coûtait tant de peines.

Mais, hélas ! comment l'acquérir ? par où commencer le charme qui devait opérer ? toutes ces filles qu'elle voyait se lever le matin et se coucher le soir, elles possédaient déjà depuis longtemps le cœur de leur père. Elles n'avaient aucune répugnance à vaincre, aucune froideur à redouter, aucun visage triste à rasséréner. À l'approche du matin, lorsque les fenêtres s'ouvraient l'une après l'autre, que la rosée commençait à mouiller les fleurs et le gazon et que de jeunes pieds commençaient aussi à courir sur la pelouse, Florence, jetant les yeux sur ces visages brillants de bonheur, se demandait ce qu'elle pouvait apprendre de ces enfants. Ils étaient déjà trop avancés dans cette étude dont elle cherchait encore l'a b c. Il était trop tard pour apprendre d'eux quelque chose ; chacune des jeunes filles qu'elle voyait pouvait s'approcher sans crainte de son père, tendre son front pour recevoir un baiser qu'on ne refusait pas, et mettre son bras autour d'un cou qui se baissait pour se prêter à ses caresses. Elle ne pouvait pas du premier coup commencer par être aussi hardie, *elle*. Grand Dieu ! devait-elle voir ses espé-

rances diminuer à mesure qu'elle poursuivait davantage son unique étude !

Elle se rappelait parfaitement que cette vieille sorcière elle-même qui l'avait enlevée, quand elle était encore toute petite (sa figure, sa demeure, ce qu'elle avait fait, tous ces détails étaient restés gravés dans sa mémoire et y avaient laissé l'impression profonde d'un événement terrible au début de son existence), oui, elle se rappelait parfaitement que même cette vieille voleuse d'enfants lui avait parlé de sa fille avec tendresse : elle n'avait pas oublié les cris terribles qu'elle avait poussés au souvenir de la peine que lui avait causée cette séparation sans espoir. Mais il est vrai que sa mère à elle l'avait aussi tendrement aimée, se disait-elle, quand elle se la rappelait. Et alors, quand son esprit revenait tout à coup à mesurer l'abîme qui la séparait de son père, elle en tremblait quelquefois, et un torrent de larmes inondait son visage : elle se figurait que, si sa mère eût continué de vivre, elle ne l'aurait pas aimée, non plus, parce qu'il lui manquait cette grâce mystérieuse qui, sans cela, aurait dû lui concilier l'affection de son père dès son berceau. Elle reconnaissait bientôt que son imagination faisait injure à la mémoire de sa mère, que ses craintes n'étaient ni réelles, ni fondées ; et cependant, elle faisait des efforts si énergiques pour justifier son père, pour attirer tout le blâme sur elle seule, qu'elle ne pouvait empêcher ces pensées tristes de traverser son esprit, comme de sombres nuages.

Parmi les visiteurs de la maison Barnet, on vit arriver immédiatement après Florence une belle jeune fille, plus jeune qu'elle de deux ou trois ans ; c'était une orpheline qu'accompagnait une dame âgée, sa tante : cette dame parlait beaucoup à Florence et avait beaucoup de plaisir, comme tout le monde du reste, à l'entendre chanter le soir,

et s'asseyait toujours à cette heure, à côté d'elle, avec l'intérêt d'une mère. Il y avait déjà deux jours qu'elles étaient dans la maison. Par une chaude matinée d'été, Florence, sous un berceau du jardin, contemplait à travers le feuillage un petit groupe de jeunes filles assises sur la pelouse. Elle s'amusait à tresser une couronne pour la tête de l'une d'elles, la favorite et le boute-en-train de la société. Florence entendit les pas de la dame et de sa nièce qui se promenaient dans un fourré tout près d'elle et prononçaient son nom.

« Ma tante, dit l'enfant, est-ce que Florence est orpheline comme moi ?

— Non, mon ange ; elle n'a plus de mère, mais son père vit encore.

— Est-ce donc le deuil de sa maman qu'elle porte encore ? demanda vivement l'enfant.

— Non, c'est le deuil de son frère.

— Elle n'a pas d'autre frère ?

— Non.

— Pas de sœur ?

— Non.

— C'est bien dommage ! » dit la petite fille.

Puis bientôt elles s'arrêtèrent à regarder des bateaux et restèrent silencieuses. Florence qui s'était levée en entendant prononcer son nom, et qui avait ramassé ses fleurs pour aller au-devant d'elles afin de leur faire voir qu'elle pouvait les entendre, s'assit et continua sa couronne, ne croyant pas

qu'elles dussent reprendre ce sujet ; mais la conversation recommença quelques instants après.

« Florence est aimée de tout le monde ici et mérite de l'être assurément, dit l'enfant avec sentiment. Où est son papa ? »

La tante répondit, après un moment de silence, qu'elle l'ignorait. L'inflexion de sa voix, en faisant cette réponse, fit relever la tête à Florence : toute saisie, elle resta comme clouée à sa place, serrant sa couronne de fleurs sur son sein pour l'empêcher de tomber. Elle était si émue !

« Il est en Angleterre, j'espère, ma tante, dit l'enfant.

— Je le crois ; oui, oui, je sais qu'il y est.

— Est-il jamais venu ici ?

— Non, je, ne crois pas.

— Viendra-t-il la voir ?

— Je ne crois pas.

— Est-ce qu'il est estropié, aveugle, ou malade, ma tante ? » demanda l'enfant.

Les fleurs que Florence tenait contre son sein allaient s'échapper de ses mains, lorsqu'elle entendit ces mots, prononcés d'une façon si singulière. Elle les serra encore plus fort contre elle, et laissa retomber tristement sa tête.

« Catherine, dit la dame après un moment de silence, je vous dirai sur Florence ce que j'ai entendu dire moi-même et ce que je crois la vérité ; mais, n'en dites rien à personne au moins, ma chère, car cela pourrait se savoir ici et votre indiscrétion lui ferait de la peine.

— Oh ! non, jamais je n'en parlerai, s'écria l'enfant.

— Vous n'en parlerez jamais, j'en suis sûre ; je puis me fier à vous comme à moi-même. Eh bien ! ma bonne Catherine, le père de Florence, je le crains, ne s'inquiète pas beaucoup d'elle ; il la voit très-rarement, jamais il n'a été bienveillant pour elle et maintenant il l'évite, il fuit sa présence. Elle l'aimerait tendrement s'il le permettait, mais il ne le veut pas, et cependant il n'y a pas de sa faute, à la pauvre enfant… elle ne peut être pour tous les bons cœurs qu'un objet de vive sympathie, de douce et tendre pitié. »

Les fleurs, presque toutes, tombèrent des mains de Florence, celles, qui lui restaient encore furent mouillées, mais, hélas ! ce n'était pas par la rosée ! et elle cacha son visage dans ses mains défaillantes.

« Pauvre Florence ! chère et bonne Florence ! s'écria l'enfant.

— Savez-vous pourquoi je vous dis tout cela, Catherine ? dit la dame.

— Oui, ma tante ; c'est pour que je sois bonne pour elle et que je cherche à lui être agréable. Est-ce pour cela, ma tante ?

— Oui, dit la dame, il y a un peu de cela, mais c'est encore pour un autre motif. Nous avons beau la voir bien gaie, sourire agréablement à tout le monde, prête à nous rendre service à tous et disposée à prendre part à tous les divertissements : il est impossible qu'elle soit heureuse, n'est-ce pas, Catherine ? ne pensez-vous pas comme moi ?

— Ah ! non, elle ne doit pas être heureuse, dit la petite fille.

— Vous comprenez tout ce qu'elle doit souffrir, en voyant des parents aimer leurs enfants et s'en montrer fiers, comme il y en a justement beaucoup ici.

— Oui, bonne tante, je comprends tout cela très-bien. Pauvre Florence ! »

D'autres fleurs s'échappèrent encore des mains de Florence et jonchèrent le sol ; celles qu'elle tenait encore contre son sein tremblaient comme agitées par le souffle d'un vent d'hiver.

« Catherine, dit la dame, de cette même voix grave, mais douce et affectueuse, qui avait si vivement ému Florence la première fois qu'elle l'avait entendue, de toutes les jeunes filles qui sont ici il n'y en a pas qui puisse être pour elle, à raison de vos malheurs, une amie plus naturelle et moins capable de faire saigner son pauvre cœur. Vous ne pouvez pas comme le font, bien innocemment sans doute, des enfants plus heureux…

— Oh ! ma tante, interrompit l'enfant en se pendant à son cou, il n'y a pas d'enfants plus heureux que moi.

— Vous ne pouvez pas, ma chère Catherine, reprit la dame, lui rappeler son malheur comme d'autres enfants. Aussi, ma chère enfant, la perte que vous avez faite (grâce à Dieu avant que vous pussiez en sentir toute l'importance) vous crée, pour ainsi dire, un titre particulier pour chercher à vous faire aimer de Florence et à vous l'attacher davantage : car vous aussi, l'affection d'une mère vous manque.

— Mais avec vous, ma tante, je ne suis pas privée d'affection, je ne l'ai jamais été.

— C’est vrai, reprit la dame, vous êtes encore moins à plaindre que Florence. Car il n’y a pas au monde d’orpheline aussi abandonnée que celle qui est exilée de l’affection d’un père, quand ce père existe encore. »

Toutes les fleurs gisaient éparses sur la terre et Florence porta ses mains vides alors à sa tête pour se cacher la face, puis elle tomba à genoux, pauvre orpheline ! et pleura amèrement. Mais fidèle à sa foi inébranlable dans sa résolution courageuse, elle s’y cramponna comme sa mère mourante se cramponnait à elle le jour où elle donna la vie à Paul. Puisque son père ignorait combien elle l’aimait, il lui fallait essayer de lui faire connaître un jour ou l’autre la tendresse qu’elle avait pour lui. Cela pouvait demander beaucoup de temps. Les résultats seraient lents sans doute ; mais rien ne devait la décourager. Elle éviterait le moindre mot, le moindre regard, le moindre trouble, qu’on pourrait interpréter d’une façon désobligeante pour lui, ou qui pourrait devenir pour les autres l’occasion de ces insinuations peu flatteuses pour son caractère.

Tout en répondant aux avances de la petite orpheline, vers laquelle elle se sentait attirée naturellement, et qu’elle avait tant de raisons d’aimer, Florence pensait à son père. La choisir pour amie de préférence aux autres, serait accréditer, pensait-elle, aux yeux de l’enfant, aux yeux de bien d’autres encore, peut-être, tous les bruits qui couraient sur la froideur et la dueté de son père : le plaisir qu’elle éprouverait ne compenserait pas cette injure. La conversation qu’elle avait entendue devait lui profiter ; non pour la consoler ; mais pour l’inviter à ménager l’honneur de son père ; et Florence ne manqua pas à la tâche que son cœur s’était imposée.

Elle s'y adonna sans relâche. Si, par exemple, on faisait une lecture et qu'il y eût dans l'histoire quelque allusion à un mauvais père, elle était tourmentée dans la crainte de voir appliquer ce passage à M. Dombey ; elle s'oubliait pour lui. S'agissait-il d'une petite pièce insignifiante que les enfants jouaient entre eux, d'un tableau qu'on montrait, d'un amusement quelconque, c'était toujours la même vigilance. Pour lui prouver ainsi son amour, il lui fallait bien de l'abnégation ! Plus d'une fois, elle regretta d'avoir quitté sa triste et vieille demeure. Elle aurait voulu se retrouver seule et tranquille entre ses quatre murailles. En voyant la douce Florence au printemps de la vie, modeste reine de ces petites fêtes, qui aurait pu deviner tout ce qu'il y avait de pensées pieuses dans ce jeune cœur ? Quand on se sentait glacé devant son père, qui aurait pu se douter des charbons ardents qu'il amassait sur sa tête ?

Florence poursuivait patiemment sa tâche difficile, mais ne réussissant pas à acquérir le secret de la grâce surnaturelle qu'elle cherchait, au milieu des jeunes filles de la maison, elle sortait souvent seule le matin de bonne heure et allait se mêler aux enfants des pauvres. Mais toujours elle les trouvait tous trop avancés aussi dans cette science pour apprendre d'eux quelque chose. Il y avait déjà longtemps qu'ils avaient conquis leur place dans la maison ; il y avait longtemps qu'ils avaient franchi le seuil devant lequel elle était arrêtée, sans pouvoir se faire ouvrir la porte.

Plusieurs fois déjà, elle avait remarqué un homme qui, le matin de bonne heure, était toujours au travail : à côté de lui s'asseyait souvent une jeune fille à peu près de son âge. Cet homme était très-pauvre et ne paraissait pas avoir d'occupation régulière tantôt il errait sur la plage, à la marée basse, ramassant des épaves dans la vase ; tantôt il travaillait

à un petit bout de terrain devant sa cabane ; tantôt il raccommodait une vieille barque qui lui appartenait ou faisait quelque corvée pareille pour un voisin, suivant l'occasion. Quelle que fût la besogne de cet homme, la jeune fille n'était jamais occupée quand elle était avec lui ; elle s'asseyait nonchalamment d'un air maussade, sans jamais l'aider dans son travail.

Florence avait souvent désiré parler à cet homme ; mais elle n'avait pas encore osé le faire, parce qu'il ne se retournait jamais de son côté. Un matin cependant, elle descendit par un petit sentier bordé de saules, qui aboutissait au terrain pierreux situé entre sa demeure et la rivière : le brave homme était penché sur un feu qu'il avait allumé pour calfater se barque renversée sens dessus dessous. En entendant ses pas, il leva la tête et lui souhaita le bonjour.

« Bonjour, monsieur, dit Florence en s'approchant de lui. Vous êtes à l'ouvrage de bon matin.

— J'y serais volontiers plus matin encore, mademoiselle, si j'avais de l'ouvrage.

— L'ouvrage est donc difficile à trouver ? demanda Florence.

— Pour moi, du moins, à ce qu'il paraît. »

Florence jeta un coup d'œil dans la direction de la jeune fille, toujours assise, ramassée sur elle-même, les coudes sur les genoux et le menton dans ses mains.

— Est-ce votre fille qui est là ? » lui dit-elle.

L'homme leva vivement la tête, et en regardant la jeune fille, son visage s'épanouit : « Oui, répondit-il, c'est ma fille ! » Florence se tourna vers elle et la salua avec bienveil-

lance ; la jeune fille, pour toute réponse, murmura quelque chose d'un air fort peu gracieux, comme si elle était mécontente.

« Est-ce qu'elle n'a pas d'ouvrage non plus ? dit Florence.

— Non, mademoiselle, dit-il en secouant la tête, je travaille pour deux.

— Vous n'êtes donc que deux ? demanda Florence.

— Nous ne sommes que deux, dit l'homme. Sa mère est morte il y a dix ans. Martha, ajouta-t-il en levant la tête et en sifflant pour attirer son attention, dites donc quelque chose à cette jeune et jolie demoiselle. »

La jeune fille fit un geste d'impatience, haussa les épaules et tourna la tête d'un autre côté. Elle était laide, mal faite, d'une humeur désagréable, mal tournée, déguenillée, malpropre… Cela ne l'empêchait pas d'être aimée ! Oh ! oui, elle l'était : car Florence avait vu les regards que son père dirigeait vers elle et, comparés à d'autres regards qu'elle connaissait, quelle différence !

« Je crains bien qu'elle ne soit plus malade ce matin, ma pauvre enfant, dit l'homme en interrompant son travail et en contemplant la jeune fille disgraciée de la nature avec un œil de compassion qui n'en était que plus tendre dans sa rudesse.

— Elle est donc malade ? » dit Florence.

L'homme poussa un profond soupir. « Ma pauvre Martha, je suis sûr, dit-il en la regardant toujours, n'a pas eu, depuis cinq ans, cinq pauvres jours de bonne santé.

— Ah ! oui, il y a bien plus longtemps que ça, Jean, dit un voisin qui était descendu pour l'aider à radouber sa barque.

— Plus longtemps que ça, vous croyez ? s'écria l'autre en relevant en arrière son chapeau tout froissé et passant sa main sur son front. C'est possible, il me semble toujours qu'il y a longtemps, bien longtemps.

— Il n'y aurait pas si longtemps, continua le voisin, si vous ne l'aviez pas gâtée, si vous n'aviez pas écouté tous ses caprices, si bien qu'aujourd'hui, Jean, elle en est venue à être à charge à elle-même et aux autres.

— Pas à moi, dit son père, se mettant à la besogne. Non, pas à moi. »

Florence sentit bien qu'il disait vrai ; personne plus qu'elle n'était capable de le sentir. Elle se rapprocha de lui, elle aurait été heureuse de serrer dans les siennes ses mains calleuses et de le remercier de sa bonté pour cette misérable créature, qu'il voyait d'un autre œil que tout le monde.

« Qui donc aurait gâté ma pauvre fille, puisque gâter il y a, si je ne l'avais fait ? dit le père.

— Ah ! s'écria le voisin, c'est juste. Mais vous vous dépouillez pour lui donner. Pour elle, vous vous liez les pieds et les mains ; vous vous rendez l'existence malheureuse. Et s'en inquiète-t-elle ? Croyez-vous qu'elle s'en aperçoive, seulement ? »

Le père releva la tête et siffla encore pour appeler sa fille ; Martha répondit en faisant des épaules le même geste d'impatience, mais le pauvre homme n'en demandait pas davantage : il était heureux et content !

« Voilà sa récompense, mademoiselle, dit le voisin avec un sourire qui laissait percer plus de sympathie qu'il n'en témoignait dans ses paroles ; voilà toute sa récompense ! et c'est tout ce qu'il gagne à la garder toujours près de lui, sans la perdre de vue.

— C'est qu'un jour viendra, et il approche depuis longtemps, reprit l'autre en se courbant sur sa barque ; un jour viendra où je n'aurai plus même la consolation de voir remuer un doigt de sa main, ni s'agiter un cheveu de sa tête. On ne ressuscite pas les morts. »

Florence glissa quelques pièces de monnaie près de lui sur la barque et s'éloigna, puis elle s'abandonna à ses pensées. Si elle venait à tomber malade, à dépérir comme son frère chéri, saurait-il alors lui, son père, combien elle l'avait aimé ? lui deviendrait-elle chère au moins, en ces derniers moments ? viendrait-il s'asseoir au chevet de son lit, quand elle serait affaiblie par la maladie, que sa vue pourrait à peine l'apercevoir ? la prendrait-il dans ses bras pour effacer tout le passé ? Serait-il assez indulgent alors pour lui pardonner de n'avoir pas su lui ouvrir son cœur, et pour entendre d'elle avec quelle émotion elle était sortie de la chambre cette nuit qu'elle se rappelait si bien ? Lui permettrait-il de lui avouer alors tout ce qu'elle aurait voulu lui dire, si elle en avait eu le courage, et quels efforts elle aurait faits dans la suite pour apprendre le chemin de son cœur qu'elle avait ignoré pendant son enfance ?

Oh oui, s'il la voyait mourante, il s'attendrirait ! Si, avec la sérénité d'une âme qui ne regrette pas de quitter la terre, elle était là, étendue sur ce lit tout plein encore des souvenirs de leur Paul chéri, son cœur se laisserait toucher et il dirait : « Chère Florence, vivez pour moi ; nous nous aimerons au-

tant que nous aurions pu le faire, nous serons aussi heureux que nous aurions pu l'être depuis si longtemps ! » Elle croyait entendre son père lui tenir ce langage, et elle-même, l'enlaçant de ses bras, se figurait lui répondre en souriant : « Hélas ! mon père, tout est fini pour moi sur cette terre, mais mon bonheur commence, et jamais je ne pourrais être plus heureuse que maintenant. » Puis, tandis que ses lèvres murmuraient encore de douces paroles, il lui semblait que son âme s'envolait en bénissant son père.

Quelquefois elle revoyait les vagues dorées de la chambre de Paul qui la conduisaient vers un lieu de repos, où ceux qu'elle avait tant aimés et qui étaient partis avant elle, l'attendaient en se tenant par la main ; puis, quand elle regardait le fleuve qui coulait à ses pieds, elle songeait avec tristesse, mais non avec terreur, à ce fleuve dont son frère parlait si souvent et qui l'entraînait, disait-il, toujours, toujours.

L'image du père dévoué et de sa fille malade était encore présente à l'esprit de Florence, car il y avait à peine une semaine qu'elle s'était entretenue avec le pauvre homme, quand M. et Mme Barnet se disposant à aller se promener pendant une après-midi, lui proposèrent de les accompagner ; Florence y ayant consenti de bon cœur, lady Skettles ordonna au jeune Barnet de les accompagner comme s'il eût été indispensable : car rien ne rendait lady Skettles aussi heureuse que de contempler son fils aîné donnant le bras à Florence.

À dire vrai, le jeune Barnet ne semblait pas partager le plaisir de lady Skettles, et il se permettait dans ces occasions-là des réflexions assez peu convenables sur ce qu'il appelait un *tas de petites filles*. Mais comme il n'était pas facile

de troubler la douceur du caractère de Florence, celle-ci, quelques minutes après, parvenait à réconcilier le jeune homme avec son triste sort, et tous deux faisaient route en de très-bons termes. M. et Mme Skettles les suivaient de l'air le plus satisfait du monde avec un sentiment d'orgueil.

Ils en étaient donc là, l'après-midi en question, et Florence avait presque réussi à faire oublier à Skettles fils le désagrément de lui donner le bras, quand un cavalier vint à passer ; il les regarda tous deux avec attention, tourna la bride de son cheval, et revint à eux le chapeau à la main.

Le cavalier avait surtout regardé Florence ; et, quand la petite société s'était arrêtée, au moment où il passait, il s'inclina devant la jeune fille avant de saluer M. et Mme Barnet. Florence ne se rappelait pas l'avoir vu, mais à son approche, elle tressaillit malgré elle et recula.

« Rassurez-vous, dit le personnage, mon cheval est très-doux. »

Ce n'était pas le cheval qui l'avait fait reculer, mais il y avait quelque chose dans l'air de cet homme, quelque chose que Florence ne pouvait définir, qui l'avait fait tressaillir, comme si elle avait mis le pied sur un serpent.

« J'ai l'honneur de parler à mademoiselle Dombey, je crois ? dit le cavalier avec un sourire des plus séducteurs. Florence inclina la tête en signe d'assentiment. Je me nomme Carker, reprit-il ; j'ose à peine espérer que mademoiselle Dombey se souvienne de moi. Mon nom seul peut-être ne lui est pas inconnu ?… Carker. »

Florence, qui se sentait le frisson, malgré la chaleur du jour, le présenta à ses hôtes. Ceux-ci le saluèrent de la façon la plus gracieuse.

« Je vous demande mille fois pardon, dit M. Carker, mais je dois, demain matin, aller retrouver M. Dombey, à Leamington, et si mademoiselle avait quelque commission à me confier, je n'ai pas besoin de lui dire combien je me trouverais heureux de pouvoir lui être agréable.

M. Barnet supposant aussitôt que Florence désirait écrire une lettre à son père, proposa de rentrer et pria M. Carker de venir dîner chez lui sans cérémonie et dans son costume de voyage. M. Carker répondit que malheureusement il était invité à dîner, mais que si Mlle Dombey désirait écrire, il se ferait un véritable plaisir de les accompagner et d'attendre sa lettre aussi longtemps qu'il lui plairait. Il prononça ces mots en montrant toutes ses dents et, pour caresser son cheval, se pencha tout près de Florence : « Il n'y a pas de nouvelles du navire ! » dirent ses yeux encore mieux que ses lèvres.

Florence troublée, toute tremblante recule d'effroi à ces mots qu'elle avait cru lire à travers son étrange sourire, sans être bien sûre qu'il les eût prononcés. Enfin elle répond d'une voix faible qu'elle lui est très-obligée, mais qu'elle n'écrira pas, qu'elle n'a rien à dire.

« Ni rien à envoyer, mademoiselle ? dit l'homme aux dents.

— Rien, dit Florence, si ce n'est ma plus tendre affection, s'il vous plaît. »

Florence, dans son trouble, leva un regard suppliant et plein d'expression sur M. Carker. Ce regard semblait dire, et M. Carker le comprit bien : Une commission de ma part serait déplacée, épargnez-moi, je vous prie. M. Carker sourit et s'inclina ; puis, chargé par M. Barnet de présenter à

M. Dombey, de sa part et de celle de Mme Barnet, leurs sincères compliments, il prit congé de la société et s'éloigna, laissant une impression favorable à ce digne couple. Florence, en le voyant s'éloigner, frissonna encore, et M. Barnet, fidèle à la tradition populaire, supposa que quelqu'un apparemment passait en ce moment sur le tombeau futur de la jeune fille. Justement, M. Carker tournait le coin de la rue ; il jeta un dernier regard, s'inclina et disparut, comme s'il courait droit au cimetière pour justifier le pressentiment superstitieux de M. Barnet.

CHAPITRE IV.

Étranges nouvelles de l'oncle Sol.

Le capitaine Cuttle, qui n'était pourtant pas dormeur, ne sortit pas de très-grand matin le lendemain du jour où il avait vu Sol Gills à travers les vitres de la boutique, écrivant dans la salle à manger, avec l'aspirant de marine sur le comptoir, et Robin le rémouleur prêt à se coucher dessous. Les horloges sonnaient six heures, lorsque le capitaine se leva sur son coude et fit l'inspection de sa petite chambre. Les yeux du capitaine devaient avoir une fameuse besogne, s'il les ouvrait tous les jours comme il les ouvrit ce matin-là ; et ils étaient bien rudement récompensés de leur vigilance, s'il les frottait à moitié aussi durement qu'il les frotta ce jour-là. Mais il faut dire aussi que les circonstances n'étaient pas ordinaires ; car jamais de la vie l'on n'avait vu Robin le rémouleur à la porte de la chambre à coucher du capitaine, et pourtant c'était bien Robin qui était là à ce moment, essoufflé et haletant devant le capitaine, tout chaud encore du lit qu'il venait de quitter ; ce qui ne contribuait pas peu à augmenter le coloris et l'expression de son visage.

« Holà ! cria le capitaine. Qu'est-ce qu'il y a ? »

Avant que Robin eût eu le temps de balbutier une réponse, il s'élança du lit tout d'un bloc et couvrit de sa main la bouche de son visiteur.

« Droit ! mon garçon, pas un mot maintenant. Attends. »

Le capitaine, jetant un regard consterné sur Robin, le poussa honnêtement dans la pièce voisine, après lui avoir donné l'ordre d'ajourner toute communication ; puis, disparaissant quelques instants, il revint avec ses vêtements bleus, faisant un geste de la main pour indiquer qu'il ne levait pas encore la consigne, et, se dirigeant vers le buffet, s'offrit un petit verre. Il n'oublia pas le messager. Il se dressa ensuite dans un coin contre la muraille, comme s'il voulait prévenir l'effet de la nouvelle qu'on allait lui annoncer et qui pouvait être de nature à le faire tomber à la renverse ; s'ingurgitant le nectar, les yeux fixés sur le messager et le visage aussi pâle que le sien pouvait l'être, il dit à Robin de courir sur son ancre en virant au cabestan.

« Voulez-vous dire, capitaine, que je puis vous parler ? dit Robin sur lequel toutes ces précautions préliminaires avaient produit beaucoup d'effet.

— Oui, répondit le capitaine.

— Eh bien ! monsieur, dit Robin, je n'ai pas grand'chose à vous dire. Mais tenez ! regardez. »

Robin montra un trousseau de clefs. Le capitaine les examina, resta dans son coin et examina à son tour le messager.

« Et tenez ! dit Robin, regardez encore. »

Puis il montra un paquet cacheté que le capitaine regarda du même œil que les clefs.

« Quand je me suis réveillé ce matin, capitaine, dit Robin, il était environ cinq heures un quart ; voilà ce que j'ai trouvé sur mon oreiller. Les verrous de la porte de la bou-

tique étaient tirés ; la porte toute grande ouverte et M. Gills parti !

— Parti cria le capitaine.

— Disparu, monsieur. »

La voix du capitaine fit un éclat si formidable, et il s'élança de son coin avec une telle impétuosité sur lui, que Robin, à son tour, recula devant le capitaine dans un autre coin, tendant de loin les clefs et le paquet pour n'être pas renversé.

« Sur les clefs et sur le paquet il y a : *Capitaine Cuttle*, s'écria Robin. Sur ma parole et sur l'honneur, capitaine Cuttle, je n'en sais pas davantage. Que je meure, si ce n'est pas vrai. Voilà une drôle de position pour un garçon qui avait trouvé une position, s'écria l'infortuné rémouleur en se serrant le poing contre le visage ; son maître file et c'est sur lui que ça retombe ! »

Ces plaintes s'adressaient au regard étonné ou plutôt au regard étincelant du capitaine, regard plein de soupçons, de menaces, d'accusations. Prenant de ses mains le paquet qu'il lui tendait, le capitaine l'ouvrit et lut la ligne suivante :

« Mon cher Édouard Cuttle, ci-inclus mes intentions. »

Le capitaine tourna la feuille avec hésitation, et, continuant de lire :

« Et mon testament. »

— Où est le testament ? dit le capitaine d'un ton de vif reproche en s'adressant au malheureux rémouleur. Qu'en astu fait, mon garçon ?

— Je ne l'ai jamais vu, dit Robin en sanglotant. Ne soupçonnez pas un innocent, capitaine. Je n'ai jamais touché au testament. »

Le capitaine Cuttle secoua la tête d'un air qui voulait dire que quelqu'un lui en répondrait, et continua gravement sa lecture.

> « Ne brisez pas le cachet avant un an ou avant que vous ayez des nouvelles certaines de mon cher Walter, qui vous est cher aussi, Édouard, je le sais. »

Le capitaine s'arrêta et secoua la tête ; cette fois c'était signe d'émotion ; puis, comme s'il voulait relever sa dignité rabaissée par ce mouvement de sensibilité, il lança au rémouleur un regard plein d'une excessive dureté.

> « Si vous n'entendez jamais parler de moi, ou si vous ne me voyez plus, Édouard, souvenez-vous d'un vieil ami, qui, jusqu'au dernier jour, conservera de vous un bon souvenir, et jusqu'à ce que le terme ci-dessus mentionné soit expiré, gardez à Walter son chez lui dans notre vieille demeure. Il n'y a pas de dettes ; le prêt fait par la maison Dombey, a été remboursé, et toutes mes clefs, je vous les envoie avec le paquet. Gardez-le tout tranquillement, et ne faites pas de recherches pour me trouver, c'est inutile. Ainsi, mon cher Édouard, qu'il ne soit plus question de votre fidèle ami.
>
> « Solomon Gills. »

Le capitaine, reprenant haleine, poussa un long soupir et lut les mots suivants écrits au bas de la lettre :

> « Le jeune Robin a été bien recommandé, comme je vous l'ai dit, par la maison Dombey. Quand on viendrait à mettre tout le reste à l'encan, prenez soin, cher Édouard, du *petit aspirant de marine*. »

Je renonce à donner une idée de l'attitude que prit le capitaine en s'asseyant sur sa chaise. Il tourna, retourna la lettre, la lut une vingtaine de fois, et le malheureux Robin devant ses yeux, il s'imaginait, je crois, présider un conseil de guerre. Personne ne pourrait décrire l'air du capitaine, quand on aurait le génie combiné de tous ces grands hommes qui, méprisant leurs contemporains, médiocres appréciateurs de leur mérite, en ont appelé à l'approbation future de la postérité qui ne s'est pas occupée d'eux. Dans le premier moment, le capitaine était troublé, trop affligé, pour penser à autre chose qu'à la lettre elle-même, et, lorsque son esprit voulut examiner les circonstances qui entouraient le fait principal, il aurait aussi bien fait de s'en tenir à la lettre, tant ses pensées jetaient peu de jour sur les événements. Dans cette disposition, le capitaine Cuttle, ne voyant devant son tribunal que le rémouleur, et rien que le rémouleur, trouva un grand soulagement à décider premièrement que Robin était suspect : cette accusation, le capitaine la portait écrite si clairement sur son visage que Robin chercha à se disculper.

« Oh ! capitaine, s'écria le rémouleur, ne me soupçonnez pas. Comment pouvez-vous me soupçonner ? Pourquoi me regarder comme ça ?

— Mon garçon, fit le capitaine, ne crie pas avant d'être écorché. Attention à ce que tu vas dire :

— Je n'ai rien à dire tout, capitaine, répondit Robin.

— Allons, démarre, dit le capitaine énergiquement, et au large ! »

Pénétré, de l'immense responsabilité qui pesait sur lui et de la nécessité de sonder cette mystérieuse affaire, comme il

convenait à un homme dans sa position respective avec les parties, le capitaine résolut d'aller examiner les lieux et de garder le rémouleur avec lui. Considérant donc le jeune homme comme en état d'arrestation dès à présent, le capitaine se demanda s'il ne serait pas bon de lui mettre les menottes, ou de lui garrotter les pieds, ou de lui attacher un boulet aux jambes. Cependant, comme il n'était pas très-rassuré sur la légalité de ces mesures, il décida qu'il se contenterait de le tenir par le collet tout le long du chemin, quitte à le terrasser, s'il avait le malheur d'opposer la moindre résistance.

Mais l'inculpé n'en fit aucune et par conséquent il put se rendre à la maison de l'opticien, sans qu'il fût nécessaire d'employer à son égard d'autres moyens coercitifs. Comme les ais n'étaient pas encore enlevés, le premier soin du capitaine fut de faire ouvrir la boutique, et, quand la lumière du jour eut pénétré dans les pièces, il s'en aida pour procéder à de minutieuses perquisitions.

D'abord, le capitaine s'assit au milieu de la boutique sur une chaise, en sa qualité de président du tribunal solennel qui se résumait tout entier en sa personne ; puis, il requit Robin de se coucher dans son lit sous le comptoir, de montrer exactement l'endroit où, à son réveil, il avait aperçu les clefs et le paquet ; dans quel état il avait trouvé la porte ; quand il était venu, pour l'ouvrir ; comment il était parti pour Brig-Place. Mais ici il l'arrêta sur le seuil de la porte, au beau milieu de sa démonstration, craignant qu'il ne prît la fuite sous prétexte de montrer comment il avait fait. Après plusieurs répétitions de la manière dont tout s'était passé, depuis le commencement jusqu'à la fin, le capitaine secoua la tête et parut trouver que l'affaire était louche.

Ensuite, avec l'idée vague de trouver un décès au bout de son enquête, il se mit à faire des recherches dans toute la maison, descendit à tâtons dans les caves, une chandelle à la main, allongeant son croc sous les portes, se cogna violemment contre les solives et se couvrit de toiles d'araignée. Étant montés dans la chambre du vieux Solomon, ils reconnurent qu'il n'avait pas couché dans son lit la nuit précédente, mais qu'il s'était seulement jeté sur son couvre-pied, qui portait encore la trace du poids de son corps.

« Moi, je crois, capitaine, dit Robin en promenant ses regards autour de la chambre que, lorsque ces jours derniers M. Gills entrait et sortait si souvent ; c'est qu'il emportait des effets petit à petit, pour ne pas attirer l'attention.

— Oui ? dit le capitaine d'un air mystérieux, et pourquoi cela mon garçon ?

— Pourquoi, répliqua Robin en regardant partout, c'est que je ne vois plus ses affaires à barbe ; je ne vois pas non plus ses brasses, ni ses chemises, ni ses souliers. »

À mesure que chacun de ces articles était passé en revue par le protégé de M. Carker, le capitaine examinait, de son côté, les membres du rémouleur, auxquels chacun de ces objets disparus pouvait servir, pour voir s'il n'en avait pas fait usage depuis peu, ou s'il ne les avait pas sur lui, en possession illégitime. Mais il n'y avait pas lieu pour Robin de se faire la barbe ; d'un autre côté, il était évident qu'il ne se brossait pas ; quant aux vêtements qu'il portait, ils étaient si usés qu'il n'y avait pas de méprise possible.

« À quelle heure, dit le capitaine, supposes-tu qu'il a pris la fuite ? Surtout attention ! Hein !

— Capitaine, je pense, dit Robin, qu'il aura dû partir quelques instants après mon premier sommeil.

— Quelle heure était-il ? dit le capitaine tenant à connaître l'heure précise.

— Comment puis-je vous le dire, capitaine, répliqua Robin. Tout ce que je sais, c'est que mon premier sommeil est toujours profond, mais que le matin j'ai le sommeil plus léger. Si M. Gills avait traversé la boutique au point du jour, n'eût-il marché que sur la pointe des pieds, je suis sûr que je l'aurais toujours bien entendu fermer la porte. »

Après avoir mûrement pesé ce témoignage, le capitaine commença à croire que l'opticien devait être parti de son plein gré. La lettre qui lui était adressée l'aida beaucoup à tirer cette conclusion ; car cette lettre, qui était incontestablement écrite de la main du vieux Sol, laissait deviner, sans beaucoup de difficulté, qu'il s'était décidé de lui-même à partir, et que, dans le fait, il était parti. Restait au capitaine à chercher où et pourquoi. La première question paraissait insoluble, vu qu'il n'avait pas de données suffisantes. Il se borna à l'examen du second point.

Le capitaine se souvenait de la conduite étrange du vieillard, la dernière fois qu'il l'avait quitté ; de cet adieu qu'il lui avait fait avec une émotion fiévreuse qu'il ne comprenait pas alors, mais qu'il s'expliquait maintenant : tout cela lui fit craindre que le pauvre Sol, accablé par ses inquiétudes et par ses regrets de la perte de Walter, n'eût été poussé à commettre un suicide. Quand on songe combien le vieux Sol était peu capable, comme il l'avait souvent répété lui-même, de supporter les tracas de la vie quotidienne, et combien il avait été tourmenté par l'incertitude et les déceptions, cette

conclusion, loin de paraître forcée, semblait au contraire très-probable.

Sol n'avait pas de dettes, il n'avait donc rien à craindre pour sa liberté personnelle, ni pour la sûreté de ses biens. Rien, si ce n'est une hallucination, ne pouvait donc l'avoir poussé à quitter seul et mystérieusement son domicile. Quant à cette circonstance qu'il avait emporté ses effets, si toutefois il les avait emportés, point qui restait encore dans le vague, il pouvait les avoir emportés, suivant les raisonnements du capitaine, pour empêcher toute enquête ultérieure, pour détourner l'attention de sa destinée probable, qui sait ? C'était peut-être aussi pour rassurer l'ami même qui discutait en ce moment toutes ces probabilités. Tel fut réduit à ces termes les plus simples le résultat et le dernier mot des délibérations du capitaine Cuttle. Ces délibérations demandèrent beaucoup de temps pour arriver à ce résultat, et comme dans plus d'une délibération publique, elles n'aboutirent pas sans beaucoup de confusion et de désordre, au préalable.

Abattu et découragé, le capitaine Cuttle sentit qu'il était juste de relever Robin de l'état d'arrestation dans lequel il l'avait placé, et de le relaxer, sauf à exercer sur lui une sorte de surveillance honorable. Il loua un homme chez l'huissier Brogley, pour garder la boutique pendant leur absence, et emmenant Robin avec lui, il se livra à la triste recherche des restes mortels de Solomon Gills.

Il visita tous les corps de garde, la morgue, les dépôts de mendicité ; enfin il n'y eut pas un coin de la grande ville qui ne vît reluire le chapeau de toile cirée. Sur les quais, sur les bâtiments, sur le rivage, en amont, en aval, ici, là, partout, dans le gros de la foule, on voyait briller le chapeau de toile cirée, comme le casque d'un héros d'Homère, dans la mêlée,

au milieu d'une bataille épique. Pendant toute une semaine le capitaine se mit à lire tous les journaux, toutes les affiches, pour voir les noms des individus trouvés ou perdus. À chaque heure du jour il se mettait en course pour aller constater l'identité de Solomon Gills, mais il ne trouvait que de pauvres mousses tombés par-dessus bord, ou de grands escogriffes à barbe noire, qui étaient venus de l'étranger pour faire la sottise de s'empoisonner. « N'importe disait le capitaine, je veux les voir pour être sûr que ce n'est pas lui. » Ce qu'il y avait de sûr, c'est que ce n'était jamais lui. Mais enfin s'il ne pouvait arriver à rien, c'était toujours une consolation pour le bon capitaine Cuttle de constater le fait.

À la fin, le capitaine Cuttle renonça à toutes ces recherches infructueuses, et se mit à réfléchir à ce qu'il y avait à faire immédiatement. Après avoir lu et relu attentivement la lettre de son pauvre ami, il considéra que le premier devoir qui lui était imposé était de conserver un gîte dans le vieux logis pour Walter. Aussi le capitaine décida-t-il qu'il s'établirait au lieu et place de Solomon Gills, et qu'il se mettrait à vendre des instruments de marine, en attendant les événements.

Mais le dessein de venir s'établir chez Solomon Gills impliquait l'abandon de son appartement chez Mme MacStinger, et comme il savait que cette femme opiniâtre ne voudrait jamais entendre parler de son départ, le capitaine prit le parti désespéré de se sauver de chez elle.

« Maintenant, mon garçon, dit le capitaine Robin, quand il eut bien mûri son merveilleux projet, fais attention. Demain on ne me verra dans ces parages qu'à la nuit, mais pas avant minuit peut-être. Veille bien jusqu'à ce que tu

m'entendes frapper, et à ce même instant, alerte, et viens m'ouvrir la porte.

— Très-bien, capitaine, dit Robin.

— Tu continueras à être porté sur les rôles de la maison, continua le capitaine avec un ton de bienveillance, et je ne te dis pas que tu n'auras pas d'avancement, si nous naviguons de conserve tous les deux. Mais surtout, aussitôt que tu m'entendras frapper demain pendant la nuit, n'importe à quelle heure, ne perds pas de temps à m'ouvrir la porte.

— Je n'y manquerai pas, capitaine, répliqua Robin.

— Parce que, tu comprends bien, dit le capitaine en revenant sur ses pas pour bien le pénétrer de l'importance de sa commission, que pour une raison ou pour une autre, je puis avoir quelqu'un sur mes talents, et je serais pincé pendant que j'attendrais à la porte, si tu ne l'ouvrais pas vivement. »

Robin affirma de nouveau au capitaine qu'il serait prompt et vigilant. Le capitaine, après avoir pris ces sages mesures, se rendit à son domicile chez Mme Mac-Stinger pour la dernière fois.

Lorsque le capitaine se mit à réfléchir que c'était bien pour la dernière fois qu'il allait chez Mme Mac-Stinger ; et qu'il songea à l'affreux combat qui se tramait sous son gilet bleu, il eut une telle peur de Mme Mac-Stinger, que le bruit des pas de la dame en bas suffisait, à toute heure du jour, pour lui donner un accès de tremblement. Il se trouva justement que, ce jour-là, Mme Mac-Stinger était d'une humeur charmante ; elle était d'une bonté, d'une douceur… un vrai mouton, et la conscience timorée du capitaine fut en proie à

de cruelles tortures lorsque sa propriétaire vint lui demander s'il ne voulait pas qu'elle lui fît quelque chose pour le dîner.

« Un joli petit rognon sauté, capitaine Cuttle, lui dit la dame, ou un cœur de mouton. Voulez-vous ? Ne craignez pas de me déranger.

— Non, merci madame, répliqua le capitaine.

— Ou bien une volaille rôtie avec un peu de farce de veau et une sauce aux œufs ? Allons, voyons, capitaine, payez-vous donc une petite régalade.

— Non merci bien, madame, reprit le capitaine tout confus.

— Bien sûr vous n'êtes pas dans vôtre assiette, vous avez besoin d'un stimulant, dit Mme Mac-Stinger. Pourquoi ne pas prendre une bouteille de xérès une fois dans la vie ? vl'à-t'y pas !

— Eh bien ! madame, répondit le capitaine, si vous voulez me faire le plaisir d'en accepter un verre ou deux ; je crois que je me laisserai tenter. Madame, ajouta le capitaine bourrelé de remords, voudriez-vous me faire la faveur d'accepter un terme d'avance ?

— Et pourquoi cela, capitaine ? » riposta Mme Mac-Stinger sèchement, ce fut du moins l'impression du capitaine. Il en éprouva un frisson mortel.

« Si vous le vouliez, Madame, cela m'obligerait, lui dit-il humblement. Je ne sais pas garder mon argent ; il se dépense tout seul. Je regarderais cela comme un service de votre part.

— Soit, capitaine, Mme Mac-Stinger, qui ne se doutait de rien et qui se frottait les mains. Je ne vous l'aurais pas demandé, mais j'ai de la famille, ça n'est pas de refus.

— Auriez-vous aussi la bonté, Madame, dit le capitaine en prenant sur la planche supérieure du buffet la boîte de fer-blanc qui contenait son argent, d'offrir de ma part une pièce de vingt sous à la petite famille ? Si cela vous est égal, madame, voulez-vous les faire venir tous devant moi ? je serais bien aise de les voir. »

Ces innocents Mac-Stinger furent autant de poignards enfoncés dans la poitrine du capitaine, quand ils vinrent en foule se presser contre lui avec une confiance qu'il méritait si peu. L'œil du petit Alexandre, naguère son enfant chéri, lui était devenu insupportable ; la voix de Juliette Mac-Stinger, qui était tout le portrait de sa mère, lui faisait peur.

Cependant le capitaine ne fit pas trop mauvaise figure, et, pendant une heure ou deux, il fut rudement mené par les marmots ; dans leur batifolage enfantin, ils endommagèrent légèrement le chapeau de toile cirée en s'asseyant à deux dessus, comme dans un nid, et en tambourinant dedans avec leurs souliers. Enfin, le capitaine, le cœur navré, les congédia : en leur disant adieu, à ces petits anges, il sentait l'aiguillon du remords et endurait les tortures d'un homme qui s'apprête à faire un mauvais coup.

Au milieu du silence de la nuit, le capitaine mit dans un coffre ce qu'il avait de plus lourd : il ferma le coffre à la clef, bien persuadé qu'il le laissait là pour toujours ; au fond, cependant, il lui restait un faible espoir qu'un jour peut-être il trouverait un homme assez hardi et assez résolu pour oser aller le réclamer. Quant aux objets plus légers, le capitaine

en fit un paquet, et se cuirassa de son argenterie, tout prêt pour la fuite.

À l'heure de minuit, lorsque Brig-Place était enseveli dans le sommeil et que Mme Mac-Stinger était doucement bercée par des songes enchanteurs au milieu de ses chers enfants, le scélérat de capitaine, se sauvant sur la pointe du pied, au sein des ténèbres, ouvrit la porte, la ferma doucement derrière lui et joua des jambes.

Poursuivi par l'image de Mme Mac-Stinger qu'il lui semblait voir s'élancer de son lit et se mettre à ses trousses, sans seulement faire attention au simple appareil dont elle était pourvue, pour le ramener en triomphe ; poursuivi aussi par ses remords du crime énorme dont il se rendait coupable, le capitaine Cuttle marchait bon train, allez ! et ne laissa pas le temps à l'herbe de croître sous ses pas dans le trajet de Brig-Place à la maison de l'opticien. La porte s'ouvrit dès qu'il frappa, car Robin faisait le guet, et quand on eut fermé la serrure et mis le verrou derrière lui, le capitaine commença à se sentir plus à son aise.

« Ouf ! s'écria-t-il en regardant autour de lui ; que je respire enfin !

— Est-ce qu'il y du nouveau, capitaine ? dit Robin en bâillant.

— Non, non, fit le capitaine Cuttle changeant de couleur et écoutant un pas dans la rue ; mais, fais bien attention à ce que je vais te dire : si une dame, excepté l'une ou l'autre de celles que tu as vues l'autre jour, vient demander après le capitaine Cuttle, dis hardiment que tu ne connais personne de ce nom-là, et que tu n'en as jamais entendu parler ici. Attention à mes ordres, entends-tu bien ?

— J'y ferai attention, capitaine, répliqua Robin.

— Tu peux dire, si tu veux, ajouta le capitaine en hésitant un peu, que tu as lu dans le journal qu'un capitaine de ce nom-là était parti pour l'Australie, comme émigré, avec toute une cargaison d'aventuriers qui ont bien fait le serment de ne plus jamais revenir. »

Robin fit signe qu'il comprenait ces instructions, et le capitaine Cuttle, lui promettant de faire quelque chose de lui s'il exécutait ses ordres, le renvoya encore bâillant à son lit sous le comptoir et monta, lui, à la mansarde de Solomon Gills.

Ce que souffrit le capitaine le lendemain, quand un chapeau de femme passait dans la rue serait difficile à dire : il se sauvait de la boutique pour échapper à une foule de MacStinger imaginaires et courait chercher un refuge dans la mansarde de Sol Gills. Mais, pour éviter les fatigues que lui imposaient tous ces moyens de conservation personnelle, il mit un rideau à la porte vitrée qui faisait communiquer la salle à manger avec la boutique ; dans le trousseau qu'on lui avait remis, il choisit une clef qui pût aller à la serrure et pratiqua une petite meurtrière à la muraille. On comprend facilement l'avantage d'une pareille fortification. À la première apparition d'un chapeau, le capitaine, immédiatement, se glissait dans son fort, donnait un tour de clef, et, ainsi protégé, observait de là l'ennemi. Si c'était une fausse alerte, le capitaine aussitôt sortait de sa retraite. Mais les chapeaux de la rue étaient si nombreux et partant les alertes si multipliées, que le capitaine passait presque tout son temps à entrer dans la salle à manger et à en sortir.

Cependant le capitaine, malgré ce fatigant service, trouva le temps d'examiner le fonds de boutique. La connais-

sance générale qu'il avait de tous les objets l'avait amené à croire ce qui était très-pénible pour Robin qu'on ne saurait trop les frotter ni leur donner trop de brillant. Il étiqueta au hasard quelques articles intéressants, à des prix qui allaient depuis douze francs jusqu'à quinze cents, et les mit en étalage dans la montre, au grand ébahissement du public.

Après ces premières améliorations, le capitaine Cuttle au milieu de cette atmosphère d'instruments de marine, commença à se donner des airs quelque peu scientifiques ; il regardait les étoiles le soir, à travers le châssis vitré de la salle à manger ; tout en fumant sa pipe avant de se coucher, comme si les étoiles faisaient partie, selon lui, de l'établissement. En sa qualité de marchand de la Cité, il commença aussi à s'occuper du lord Maire, des shériffs du conseil des prud'hommes ; il se sentait dans l'obligation de lire tous les jours la cote des fonds publics. Mais il avait beau faire, sa science de vieux loup de mer ne l'aidait guère à déchiffrer cet argot-là. Il s'arrêtait tout court devant les fractions dont il se serait bien passé.

Aussitôt après son entrée en possession du petit *Aspirant de marine*, il était allé trouver Florence pour lui donner ces étranges nouvelles de l'oncle Sol ; mais elle était partie. Voilà donc le capitaine Cuttle à son nouveau poste, n'ayant pour toute société que Robin le rémouleur ; comme les hommes dont l'existence a subi de grands changements, il a perdu toute notion de la durée, et il rêve de Walter, de Solomon Gills et de Mme Mac-Stinger elle-même, comme de songes perdus dans la nuit des temps.

CHAPITRE V.

Ombres du passé et de l'avenir.

« Votre très-humble… monsieur, dit le major. Corbleu, monsieur, un ami de mon ami Dombey est mon ami ; je suis enchanté de vous voir.

— Carker, dit M. Dombey pour expliquer ses liens d'amitié avec le major, je dois beaucoup à la société du major et à sa conversation. Le major Bagstock m'a rendu grand service, Carker. »

M. Carker, le gérant, arrivait à Leamington : Il avait encore le chapeau à la main et venait d'être présenté au major : aussi était-il en train de lui montrer toutes ses dents.

« Permettez-moi, dit-il, de vous remercier de tout mon cœur du changement extraordinaire que je remarque dans la mine et l'humeur de M. Dombey.

— Pardieu, monsieur, répliqua le major, il n'y a pas de remercîments à me faire, car, dans cette affaire-là, c'était donnant donnant. Un grand homme comme notre ami Dombey, monsieur, dit le major en baissant la voix, de façon pourtant à se faire entendre de M. Dombey, ne peut manquer de donner du ton et de l'entrain à ses amis. Il n'est rien tel que M. Dombey pour fortifier un homme et faire valoir toute sa vigueur d'esprit naturelle. »

M. Carker sauta comme un chat sur cette expression : vigueur d'esprit naturelle. C'est bien cela. C'étaient justement les mots qu'il avait été sur le point de suggérer au major.

« Mais quand mon ami Dombey, monsieur, ajouta le major, vous parle du major Bagstock, il faut que je demande le droit de faire une rectification pour lui et pour nous. Il veut tout simplement vous parler de Joe… monsieur, de Joey B… de Josh Bagstock, de Joseph… du vieux, solide et fin B… monsieur, à votre service. »

Toutes les dents de M. Carker exprimèrent l'une après l'autre, par leur éclat, ses bonnes dispositions à l'égard du major et son admiration pour sa rudesse, sa solidité et sa ronde franchise.

« Et maintenant, monsieur, dit le major, vous et M. Dombey vous avez à parler de diablement de choses…

— Du tout, major, du tout, fit M. Dombey.

— Allons donc, Dombey, dit le major d'un œil de défi, est-ce que vous croyez que je ne sais pas ce que c'est ? un homme de votre trempe… le colosse du commerce, ne doit pas être dérangé. Vos moments sont précieux. Nous nous reverrons à l'heure du dîner. D'ici là, éclipse totale du vieux Joseph. Le dîner est à sept heures, monsieur Carker, heure militaire. »

Là-dessus le major, la figure toute bouffie, se retira ; mais tout à coup se ravisant à la porte : « Dombey, pardon, avez-vous quelque commission pour elles ? »

M. Dombey, assez embarrassé, lança un coup d'œil à l'habile diplomate de ses affaires de confiance, et chargea le major de faire ses compliments.

« Sacrebleu, monsieur, dit le major, il vous faut prendre la chose plus chaudement que cela… ou gare au vieux Joe… il ne sera pas bien reçu.

— Eh bien ! alors, major, présentez mon respect, si vous voulez, reprit M. Dombey.

— Sacrebleu, monsieur, dit le major, en levant les épaules et en gonflant, par manière de plaisanterie, ses deux grosses joues, n'avez-vous pas quelque chose de plus chaud que le respect ?

— Eh bien, major, dit M. Dombey, présentez de ma part tout ce que vous voudrez.

— C'est que l'ami Bagstock est fin monsieur, très-fin, monsieur, diablement fin ; regardant Carker du seuil de la porte, Bagstock est ainsi fait. » Puis, s'arrêtant au milieu de ses éclats de rire et s'étirant tout de son long, le major s'écria d'un ton solennel, en se frappant la poitrine : « Dombey, je voudrais bien être à votre place, corbleu ! » Là-dessus il se retira.

« Ce monsieur doit avoir été pour vous d'une grande ressource, dit M. Carker en suivant le major de ses dents.

— D'une grande ressource, en effet.

— Il a des amis ici sans doute ? continua Carker. Je vois, d'après ce qu'il a dit, que vous allez dans le monde. Je suis bien content, ajouta-t-il avec un horrible sourire, de savoir que vous allez dans le monde. »

M. Dombey voulant remercier son subordonné de cette marque d'intérêt, fit sonner sa chaîne de montre et branla légèrement la tête.

« Vous étiez fait pour le monde, dit Carker. De toutes les personnes que je connais, vous êtes certainement, par votre caractère et par votre position, l'homme le mieux fait pour le monde. Savez-vous que bien souvent j'ai été étonné de voir que vous vous en soyez tenu si longtemps à distance.

— J'avais mes raisons, Carker. J'étais seul, et j'y étais indifférent. Mais vous avez, vous, toutes les grandes qualités qu'il faut pour le monde ; c'est ce qui fait que vous deviez vous en étonner plus que personne.

— Oh ! par exemple, reprit l'autre en s'empressant de se rabaisser. Moi, c'est tout autre chose, je ne me compare pas à vous. »

M. Dombey porta la main à sa cravate, y fixa son menton, toussa et regarda son fidèle serviteur et ami en silence pendant quelques instants.

« J'aurai le plaisir, Carker, dit enfin M. Dombey faisant comme s'il avalait quelque chose de trop gros pour son gosier, de vous présenter à mes… c'est-à-dire aux amis du major, des personnes fort agréables.

— Il y a des dames dans le nombre, je présume ? insinua le doucereux gérant.

— Ce ne sont que des dames, c'est-à-dire que ce sont deux dames, reprit M. Dombey.

— Que deux ? dit Carker en souriant.

— Elles ne sont que deux. Je me suis borné à leur faire une visite à leur hôtel : je n'ai pas fait d'autres connaissances ici.

— Ce sont des sœurs, peut-être ?

— Non ; c'est la mère, et la fille. »

Comme M. Dombey baissait les yeux et ajustait de nouveau sa cravate, la figure souriante de M. Carker prit tout à coup, et sans aucun degré de transition, un aspect sérieux et refrogné ; il examina minutieusement la figure de M. Dombey avec un rire moqueur fort laid. Quand M. Dombey releva les yeux, sa figure reprit aussi promptement sa première expression et laissa voir toutes les gencives qu'elle possédait.

« Vous êtes bien bon, dit Carker ; je serai charmé de faire leur connaissance. À propos de fille, j'ai vu Mlle Dombey. »

M. Dombey rougit.

« J'ai pris la liberté d'aller la voir, pour lui demander si elle n'avait pas quelque commission à me donner. Je n'ai pas été aussi heureux que je le désirais : elle m'a chargé seulement pour vous de sa tendre affection. »

Carker avait la figure d'un loup, lorsqu'en prononçant ces mots, ses yeux rencontrèrent ceux de M. Dombey ; il avait du loup jusqu'à la langue rouge et fumante qui se voyait à travers sa bouche entr'ouverte.

« Et les affaires, où en sont-elles ? demanda M. Dombey, après un moment de silence pendant lequel M. Carker avait tiré de son portefeuille des bordereaux et d'autres papiers.

— Il y a très-peu de chose, reprit Carker. En somme, nous n'avons pas eu récemment notre chance ordinaire, mais cela est de peu d'importance pour vous. Au Lloyd, on donne le *Fils-et-Héritier* comme perdu. Heureusement que le navire était assuré depuis la quille jusqu'au mât de perroquet.

— Carker, dit M. Dombey en s'asseyant près de lui, je ne puis pas dire que le jeune Gay ait jamais fait sur moi une impression favorable…

— Ni sur moi, fit Carker.

— Mais j'aurais voulu, ajouta M. Dombey, sans prendre garde à l'interruption, qu'il ne fût jamais parti à bord de ce bâtiment. J'aurais voulu qu'il ne s'embarquât pas.

— C'est dommage, en ce cas, que vous ne l'ayez pas dit plus tôt, quand il en était encore temps, reprit Carker avec froideur. Cependant je crois que tout est pour le mieux. Oui, vraiment, je le crois. Vous ai-je dit la petite confidence que m'a faite Mlle Dombey ?

— Non, dit M. Dombey d'un air sombre.

— Eh bien ! reprit M. Carker après un instant de silence inquiétant, en quelque lieu que soit Gay, il est beaucoup mieux où il est, que chez lui à Londres. Si j'étais, si je pouvais être à votre place, j'en serais content. Pour moi, j'en suis enchanté. Mlle Dombey est confiante et jeune, et peut-être pas assez fière, pour être votre fille, s'il est possible de lui trouver un défaut… Voulez-vous vérifier la balance des comptes avec moi ? »

M. Dombey se renversa sur sa chaise, au lieu de se pencher sur les papiers placés devant lui, et regarda fixement le gérant.

Le gérant, levant légèrement les sourcils, affectait de ne regarder que les chiffres, et d'attendre le bon plaisir de son chef. Cette affectation, il la montrait, à ce qu'il semblait, par délicatesse et comme s'il tenait à faire voir qu'il voulait ménager M. Dombey ; celui-ci, en le regardant, devinait son intention ; et il sentait que, sans cette considération, Carker, son confident, lui aurait donné de plus amples détails que lui, Dombey, le fier Dombey ne voulait en demander. Dans les affaires, c'était souvent la même conduite. Peu à peu, le regard de M. Dombey se détacha de lui et vint se reposer sur les papiers qu'il avait sous les yeux, mais tout en leur donnant le degré d'attention qu'ils exigeaient, il s'arrêtait souvent pour regarder M. Carker. Toutes les fois qu'il le regardait, Carker affectait une réserve qui donnait de plus en plus à penser à son chef.

Ils étaient ainsi occupés ; et grâce à l'adresse du gérant, le courroux s'allumait déjà dans le cœur de M. Dombey, au lieu de la froide indifférence qu'il avait toujours eue pour la pauvre Florence. Pendant ce temps-là, le major Bagstock, fort goûté des vieilles dames de Leamington, suivi de son nègre, qui portait le bagage ordinaire, marchait à l'ombre, les jambes écartées, pour faire une visite matinale à Mme Skewton. Il était bien midi quand le major arriva au séjour de Cléopâtre. Aussi eut-il la chance de trouver sa princesse sur son sofa, comme à l'ordinaire, nonchalamment penchée sur une tasse de café ; pour donner plus de charme à son voluptueux repos, on avait fait petit jour dans l'appartement, et l'obscurité était telle, que Withers, qui se

tenait là à ses ordres, ressemblait à l'ombre chinoise d'un page en exercice.

« Quelle est cette insupportable créature qui entre là ? dit Mme Skewton. Je ne puis la supporter. Sortez, qui que vous soyez.

— Auriez-vous le cœur, madame, de bannir J. B. ? dit le major, à moitié chemin, d'un ton de reproche et la canne sur l'épaule.

— Ah ! c'est vous, vraiment ? Réflexion faite, vous pouvez entrer. »

En conséquence, le major entra, s'avança près du sofa et approcha la charmante main de ses lèvres.

« Asseyez-vous là-bas, bien dit Cléopâtre en agitant son éventail avec nonchalance. Ne vous approchez pas, car je suis horriblement faible et agacée ce matin, et vous m'apportez, j'en suis sûre, la chaleur du soleil. Vous êtes tropical.

— Par saint Georges, madame, dit le major, il y a eu un temps où Joseph Bagstock se faisait griller au soleil jusqu'à s'en faire venir des cloches ; c'était le temps, madame, où, grâce à sa végétation accélérée par la haute température de serre chaude des Indes, il était connu sous le nom de Fleur-des-Pois. Dans ces beaux jours, il n'était pas question de Bagstock. On ne parlait que de Fleur-des-Pois. Fleur-des-Pois sera des nôtres, disait-on. Fleur-des-Pois, à l'heure qu'il est, madame, est plus ou moins fané (et, ce disant, le major se laissa tomber dans un fauteuil à une distance beaucoup plus rapprochée de Cléopâtre, que celle qu'avait indiquée la cruelle déesse), mais c'est une plante toujours solide et durable comme le laurier toujours vert. »

Ici le major, protégé par l'obscurité de la chambre, ferma un œil, roula sa tête comme un arlequin, et peu s'en fallut que, dans l'excès de son contentement il n'éprouvât une sérieuse attaque d'apoplexie.

« Où est Mme Granger ? » demanda Cléopâtre à son page.

Withers répondit qu'il croyait qu'elle était dans sa chambre.

« Très-bien, dit Mme Skewton, sortez et fermez la porte : j'ai affaire. »

Lorsque Withers eut disparu, Mme Skewton tourna nonchalamment sa tête du côté du major, sans bouger le reste du corps, et lui demanda comment se portait son ami.

« Dombey, madame, répliqua le major avec un éclat de rire qui faillit l'étrangler, est aussi bien qu'un homme dans sa position peut être. Sa position est désespérée, madame. Il est touché, ma foi, bien touché, Dombey. Que dis-je, touché ! s'écria le major. Il est transpercé, madame. »

Cléopâtre jeta au major un regard pénétrant qui contrastait vivement avec le ton de nonchalance affectée dont elle lui répondit.

« Major Bagstock, lui dit-elle, je ne connais le monde que fort peu ; et réellement, je ne regrette pas mon inexpérience à cet égard ; car c'est un endroit, je le crains, où l'on est toujours dans le faux, où l'on ne voit que de sèches formalités, où la nature n'est que peu en honneur, où l'on entend rarement la musique du cœur, les doux épanchements de l'âme et autres choses semblables, les vrais éléments poétiques de la vie. Je ne puis pas cependant me méprendre sur

votre pensée. Il y a, dans vos paroles, une allusion à Édith, à ma fille, qui m'est excessivement chère, dit Mme Skewton, dont l'index polissait le contour de ses sourcils.

— La franchise, madame, reprit le major, a toujours été le trait caractéristique de la race des Bagstock. Vous avez raison. Joe a fait une allusion.

— Et cette allusion, continua Cléopâtre, touche à la plus tendre, la plus pénétrante, la plus sainte des émotions, dont soit encore capable notre nature si tristement déchue. »

Le major se posa la main sur les lèvres et envoya un baiser à Cléopâtre, comme pour constater l'émotion en question.

« Je sens que je suis faible. Je sens que je manque de cette énergie qui devrait soutenir une mère, dit Mme Skewton en se caressant les lèvres avec la dentelle de son mouchoir. Mais je ne puis pas aborder un sujet si important pour mon Édith chérie, sans me sentir défaillante. Néanmoins, cruel, puisque vous avez eu le front d'attirer mon attention sur ce sujet et de me torturer le cœur (ici Mme Skewton se toucha le côté gauche avec son éventail), je ne reculerai pas devant mon devoir. »

Le major, toujours protégé par l'obscurité, enflait, enflait, roulait sur ses épaules sa figure pourpre, et fermait à demi son œil de homard, jusqu'au moment où presque étouffé il fut obligé de se lever et de faire un ou deux tours dans la chambre avant que sa charmante amie pût continuer.

« M. Dombey, dit Mme Skewton en reprenant enfin le fil de son discours, a eu l'obligeance, il y a quelques semaines, de nous accorder ici l'honneur d'une visite, en compagnie de vous-même, mon cher major. J'avoue (permettez-moi ma

franchise) que j'ai le défaut d'être une femme de premier mouvement, et de laisser lire dans le fond de mon cœur. Je connais mon faible à cet égard, parfaitement bien. Mon ennemi ne le connaît pas mieux que moi ; mais je ne m'en repens pas : je ne voudrais pas que mon être se glaçât au contact d'un monde sans cœur, et je suis satisfaite d'avoir cette réputation justement méritée. (Mme Skewton donna un petit coup de doigt à sa chemisette, passa la main sur son long cou pour en aplanir les rides, et continua, toujours très-satisfaite d'elle-même.) Il m'a été infiniment agréable, à moi… et à ma mère Édith, j'en suis convaincue, de recevoir M. Dombey. Étant de vos amis, cher major, nous étions tout naturellement bien disposées en sa faveur ; il me semblait voir dans M. Dombey une richesse de cœur qui faisait du bien à mon âme.

— Ah bien ! madame, s'il en était riche alors, il n'en a plus guère, de cœur, à sa disposition maintenant, dit le major.

— Malheureux ! taisez-vous, s'écria Mme Skewton en lui lançant un regard languissant.

— J. B. sera muet, madame.

— En conséquence, M. Dombey, continua Cléopâtre en passant la main sur la teinte rose de ses joues, renouvela sa visite, et probablement trouvant quelque attrait dans la simplicité et la naïveté primitive de nos goûts… (Il y a toujours du charme dans la nature ; la nature ! c'est quelque chose de si doux !) M. Dombey, dis-je, vint chaque soir dans notre petit cercle. Si j'eusse le moins du monde songé à la terrible responsabilité que j'assumais sur moi en encourageant M. Dombey à…

— À pousser des reconnaissances par ici, madame.

— Grossier personnage ! dit Mme Skewton ; vous prévenez ma pensée, mais dans quel langage odieux ! »

En ce moment Mme Skewton reposa son coude sur une petite table placée à côté et laissant retomber son poignet dans une position qu'il lui plaisait de trouver gracieuse et bienséante, elle balança son éventail, et admira d'un œil languissant sa main pendant qu'elle lui parlait.

« La douleur poignante que j'ai soufferte, dit-elle en se pinçant les lèvres, lorsque peu à peu la vérité s'est fait jour pour moi, a été trop terrible pour que je m'étende pas là-dessus. Toute mon existence est attachée à ma douce Édith ; quand on voit combien elle change de jour en jour, cette belle chérie, qui a positivement mis son cœur en réserve depuis la mort de Granger, l'être le plus charmant qu'on pût voir quand on la voit changer ainsi, c'est la chose la plus navrante du monde. » Disons, en passant, que le monde de Mme Skewton ne devait pas être un monde très-sensible, si l'on en juge par l'effet modéré que produisit sur elle ce qu'elle appelait la plus navrante des émotions.

« Édith, dit Mme Skewton en souriant, Édith qui est la perle fine de mon existence, me ressemble, à ce qu'on dit ; et je crois en effet que nous nous ressemblons.

— Il y a un homme dans le monde, madame, dit le major, qui n'admettra jamais qu'on puisse vous ressembler, et cet homme-là s'appelle le vieux Joe Bagstock. »

On eût dit que Cléopâtre allait briser la tête du flatteur avec son éventail, mais elle se retint, lui sourit et continua :

« Si ma fille, méchante créature (c'est au major que s'adressait l'apostrophe), a hérité de quelques avantages de sa mère, elle a hérité aussi de sa folle nature. Elle a une grande force de caractère (on dit que la mienne était immense ; je ne le crois pas) ; mais une fois émue, elle est sensible et nerveuse au dernier point. Si l'on pouvait savoir ce que j'éprouve, quand je la vois souffrir ! Ah ! cela me peine à mourir. »

Le major avança, son menton à double étage et retroussa ses lèvres violettes en signe d'émotion et de vive sympathie.

« La confiance, dit Mme Skewton, qui a toujours subsisté entre nous, le libre épanouissement de l'âme et la franchise des sentiments, c'est vraiment quelque chose de touchant, quand on y songe. C'étaient plutôt des rapports de sœur à sœur que de maman à enfant.

— C'est l'opinion de J. B., dit le major, une opinion que J. B. a exprimée cinquante mille fois.

— N'interrompez pas, grossier personnage ! dit Cléopâtre, songez à ce que je souffre, quand je m'aperçois qu'il y a un sujet que nous ne pouvons aborder ensemble, qu'il y a comment dirai-je ? un gouffre qui nous sépare. Que mon Édith, si naïve et si naturelle, est changée pour moi ! Ce sont des chagrins des plus poignants. »

Le major se leva de sa chaise pour s'asseoir plus près de la petite table.

« De jour en jour, je le vois, mon cher major, continua Mme Skewton. De jour en jour, je le sens. À chaque heure, je me reproche cet excès de faiblesse et de confiance, qui a produit de si affligeantes conséquences, et je m'attends

presque de minute en minute que M. Dombey viendra s'expliquer lui-même et me soulagera des souffrances que j'endure et qui sont extrêmement pénibles. Mais je ne vois rien venir, mon cher major ; je suis sous l'empire du remords… Prenez garde à la tasse de café, vous êtes si maladroit ;… ma chère Édith est changée, et je ne vois réellement pas ce qu'il y a à faire, ou quelle bonne âme je puis consulter. »

Le major Bagstock, encouragé peut-être par le ton de si douce intimité qu'avait pris Mme Skewton, dans lequel elle paraissait se complaire à la fin, lui tendit sa main par-dessus la petite table et lui dit, en lui lançant une œillade :

« Consultez Joe, madame.

— Eh bien ! alors, grand monstre que vous êtes, dit Cléopâtre en donnant une main au major et lui tapant les doigts avec son éventail qu'elle tenait de l'autre, pourquoi ne me parlez-vous pas ? Vous savez ce que je veux dire. Pourquoi ne me dites-vous rien de ce qui m'intéresse ? »

Le major se mit à rire, baisa la main qu'elle avait posée sur lui et se remit à rire… sans fin.

« Y a-t-il chez M. Dombey autant de cœur que je lui faisais l'honneur de le croire ? dit la voix tendrement languissante de Cléopâtre. Pensez-vous qu'il soit de très-bonne foi, mon cher major, donneriez-vous le conseil de lui en parler ou de le laisser faire ? Allons, mon cher, dites-moi votre avis.

— Le marierons-nous avec Édith Granger, madame ? fit le major en ricanant de sa grosse voix.

— Être mystérieux ! reprit Cléopâtre en approchant son éventail pour l'appuyer sur le nez du major. Comment pourrions-nous le marier ?

— Je demande si nous le marierons à Édith Granger, madame, » dit le major en ricanant encore.

Mme Skewton ne répondit rien, mais sourit au major avec tant de vivacité maligne, que notre galant officier, prenant ce sourire pour un défi, aurait imprimé un baiser sur les lèvres excessivement rouges de la dame, si elle n'avait mis le holà, grâce à l'habile maniement de son éventail, avec une dextérité toute juvénile et toute séduisante : c'était peut-être par retenue, c'était peut-être dans la crainte de compromettre la fraîcheur de ses lèvres.

« Dombey, madame, fit le major, c'est une bien belle affaire. ».

À ce mot, Cléopâtre jeta un petit cri perçant :

« Taisez-vous donc, dit-elle, âme vénale, vous me scandalisez.

— Et Dombey, madame, continua le major en avançant la tête et en s'écarquillant les yeux, Dombey est de très-bonne foi. C'est Joseph qui le dit ; Bagstock le sait bien ; J. B. ne le perd pas de vue. Abandonnez Dombey madame. Dombey est un homme sûr. Continuez comme vous avez commencé, pas davantage, et fiez-vous à J. B. pour le reste.

— Vraiment, vous croyez, mon cher major, reprit Cléopâtre, qui, malgré l'indolence de son maintien, l'avait regardé d'un œil rusé et scrutateur.

— J'en suis sûr, madame, répondit le major. Cléopâtre, l'incomparable, et Marc-Antoine Bagstock, parleront de cela,

plus d'une fois, comme de leur triomphe, lorsqu'ils promirent leur part de l'élégante et de la richesse de la maison d'Édith Dombey. Le bras droit de Dombey, madame, est arrivé, dit le major en s'arrêtant tout à coup au milieu de son rire et reprenant son sérieux.

— Ce matin ? dit Cléopâtre.

— Ce matin, madame. Et Dombey est préoccupé depuis son arrivée ; cela tient, madame, croyez-en J. B., car Joe est diablement fin (le major se frappa le nez et fit son œil en coulisse, ce qui n'augmentait pas sa beauté naturelle), cela tient à ce qu'il voudrait que les bruits qui sont dans l'air parvinssent aux oreilles de son agent, sans que Dombey lui en parlât, sans que Dombey le consultant. Car Dombey, madame, a l'orgueil de Satan.

— Charmante qualité, dit du bout des lèvres Mme Skewton, une des qualités de ma chère Édith !

— Oui, Madame. J'ai déjà laissé échapper des demimots que le bras droit a compris, et j'en laisserai échapper encore davantage avant la fin de la journée. Dombey a projeté ce matin pour demain une promenade à cheval au château de Warwick et à Kenilworth après un déjeuner qu'il nous offre. Je me suis chargé de l'invitation. Madame veut-elle nous honorer de sa présence ? dit le major à court d'haleine, mais non pas de malice, et il tira un billet adressé à l'honorable Mme Skewton et recommandé aux soins obligeants du major Bagstock. Dans ce billet, son *tout dévoué pour la vie*, Paul Dombey, la priait, elle ainsi que sa fille si aimable et si accomplie, de vouloir bien consentir à l'excursion projetée. Dans un post-scriptum, le même Paul Dombey, toujours *dévoué pour la vie*, la priait de vouloir bien le rappeler au bon souvenir de Mme Granger.

— Chut ! dit tout à coup Cléopâtre,… Édith ! »

Je n'oserais dire qu'après cette exclamation la tendre mère reprit son air indolent et maniéré ; car elle ne l'avait jamais quitté et ne devait probablement le quitter que dans la tombe ; mais faisant disparaître soudainement ce que sa figure pouvait avoir de sérieux et s'efforçant de dissimuler le faible aveu d'un dessein bon ou mauvais que son visage, sa voix, son maintien pouvaient trahir, elle étendit sur sa couche son corps languissant, au moment où Édith entra.

Qu'elle était belle et imposante ! mais aussi qu'elle était froide et dédaigneuse ! Témoignant, par un faible signe, qu'elle s'apercevait de la présence du major Bagstock, et lançant un regard pénétrant à sa mère, elle tira le rideau d'une fenêtre et s'assit, les yeux tournés vers la rue.

« Ma chère Édith, dit Mme Skewton, en quel lieu du monde êtes-vous allée ? Vous me manquiez, mon ange : j'étais on ne peut plus triste !

— Vous disiez que vous aviez affaire : je me suis éloignée, répondit sa fille sans tourner la tête.

— Absence bien cruelle pour le vieux Joe, madame, dit le major toujours galant.

— Oh ! je sais bien ! fort cruelle, en effet ! » En disant cela, elle regardait toujours dehors, et elle parlait avec un calme si dédaigneux, que le major, tout ébahi, ne sut que répondre.

« Ma chère Édith, dit la mère de son ton languissant, le major Bagstock, qui est ordinairement l'être le plus inutile et le plus désagréable du monde, comme vous savez…

— À quoi bon ce langage détourné ? ma mère, dit Édith en promenant ses regards autour d'elle : nous sommes seules ; nous nous connaissons. »

Sa belle figure laissa paraître un tranquille sentiment de mépris. Ce sentiment s'adressait évidemment à elle-même, non moins qu'aux deux autres personnes présentes ; mais il était si énergiquement exprimé, qu'il effaça le sourire sur les lèvres de sa mère, femme assez difficile à déconcerter.

« Ma chère petite fille… reprit-elle quand elle fut remise.

— Je ne suis donc pas encore une femme ? dit Édith en souriant.

— Que vous êtes bizarre aujourd'hui, ma chère. Permettez-moi de vous dire, mon ange, que le major Bagstock a apporté le plus aimable des billets de la part de M. Dombey, nous proposant un déjeuner demain et une promenade à cheval à Warwick et à Kenilworth. Voulez-vous y aller, Édith ?

— Si je veux y aller ? » répéta la fille en rougissant.

Et tandis qu'elle regardait sa mère, sa poitrine se soulevait violemment.

« J'étais bien sûre que vous accepteriez, ma chérie, dit la mère sans paraître s'apercevoir de son émotion. Si je vous l'ai demandé, c'est pure formalité. Voici la lettre de M. Dombey, Édith.

— Merci, répondit-elle, je ne désire pas la lire.

— Dans ce cas, dit Mme Skewton, je vois que je ferai bien de répondre moi-même. Cependant j'avais songé à vous demander d'être mon secrétaire, ma chère. »

Comme Édith ne bougeait ni ne répondait, Mme Skewton pria le major d'approcher la petite table, d'ouvrir le bureau et de prendre une plume et du papier pour elle ; le major Bagstock s'acquitta de ces petits offices de complaisance avec beaucoup de soumission et de dévouement.

« Vos compliments, n'est-ce pas, ma chère, dit Mme Skewton en s'arrêtant au post-scriptum.

— Mettez ce que vous voudrez, ma mère, » répondit-elle sans tourner la tête et avec la plus grande indifférence.

Mme Skewton écrivit ce qu'elle voulut, sans demander de plus amples explications et remit sa lettre au major, qui, la recevant comme une précieuse commission fit montre de l'approcher de son cœur ; cependant, il fut obligé de la mettre dans la poche de son pantalon ; son gilet n'offrant pas assez de sécurité. Puis il fit aux deux dames un adieu des plus polis et des plus chevaleresques : la plus vieille y répondit à sa manière ordinaire, tandis que la plus jeune s'asseyant, la figure tournée du côté de la fenêtre, inclina la tête si légèrement, qu'il eût été de sa part beaucoup plus poli de ne faire aucun signe au major et de lui laisser croire ou qu'on ne l'avait pas entendu ou qu'on ne s'occupait pas de lui.

Le major reprit le chemin de l'hôtel ; il faisait une chaleur étouffante : aussi ordonna-t-il au nègre de passer devant lui avec son petit bagage de campagne pour profiter de l'ombre de ce prince expatrié, tout en se disant en lui-même, à la suite de cette scène : « De supposer qu'elle ait changé d'avis, qu'elle se soit ravisée, et ainsi de suite, monsieur, Joseph Bagstock n'est pas si bête. Le piége est trop grossier, monsieur. Cela ne peut pas prendre ; mais qu'il y ait entre elles quelque castille, ou, comme dit la vieille, un gouffre qui

les sépare ! à la bonne heure ! sacrebleu ! c'est possible, monsieur, et c'est assez drôle ! Eh bien monsieur, Édith Granger et Dombey sont bien assortis ; qu'ils s'arrangent ensemble ; Bagstock sera du parti du plus fort. »

Le major, dans l'entraînement de son monologue, prononça ces derniers mots si haut, que le malheureux nègre, s'arrêtant court, se retourna, croyant que c'était à lui personnellement qu'on s'adressait. Irrité au dernier point par cet acte d'insubordination, le major, qui cependant était en belle humeur, lui poussa sa canne dans les reins et continua à l'émoustiller de la sorte, à de courts intervalles, jusqu'à l'hôtel.

L'exaspération du major alla toujours en augmentant : pendant qu'il faisait sa toilette pour le dîner, le malheureux nègre reçut une grêle de projectiles de toutes espèces, depuis la botte jusqu'à la brosse à cheveux inclusivement. C'est que le major se piquait d'avoir un nègre habile à la manœuvre et parfaitement discipliné. À la moindre infraction, il s'éreintait à le corriger. De plus, il maintenait le nègre auprès de sa personne comme un antiphlogistique de sa goutte et de toutes les autres tortures physiques et morales auxquelles il était en proie. Somme toute, le nègre ne volait pas ce qu'il gagnait, car ce qu'il gagnait d'ailleurs n'était pas lourd…

À la fin, le major, après avoir disposé de tous les projectiles qu'il avait sous la main et apostrophé le nègre de tant d'épithètes, qu'il avait lieu de s'étonner lui-même de la richesse de la langue anglaise, se laissa nouer sa cravate lorsqu'il fut habillé ; se trouvant, après cet exercice, en veine d'esprit, il descendit l'escalier pour mettre en train Dombey et son bras droit.

Dombey n'était pas encore dans la salle, mais son bras droit, M. Carker, y était, et, comme toujours, ses dents étaient là à leur poste.

« Eh bien ! monsieur, dit le major. Comment avez-vous passé le temps, depuis que j'ai eu le bonheur de vous rencontrer ? Vous êtes-vous un peu promené ?

— Nous avons flâné, à peine une demi-heure, reprit Carker. Nous avons été si occupés.

— De commerce, n'est-ce pas ? dit le major.

— Ah ! mon Dieu d'une foule de petites affaires qu'il fallait régler. Savez-vous, major Bagstock… (remarquez que cette façon d'entrer en matière n'est pas du tout dans mes habitudes) ? j'ai été élevé à une école, où l'on apprend à ne pas trop se commettre, et je ne suis généralement pas disposé à être communicatif. (M. Carker s'interrompait et parlait avec un air de franchise véritablement séduisant.) Mais, continua-t-il, major Bagstock je me sens fort à mon aise avec vous.

— Vous me faites beaucoup d'honneur, monsieur, répondit le major. Vous pouvez avoir confiance en moi.

— Donc, continua Carker, savez-vous que je n'ai pas trouvé mon ami,… *notre* ami, devrais-je dire…

— Vous parlez de Dombey, monsieur, s'écria le major. Vous me voyez, monsieur Carker ; eh bien ! tel que vous me voyez… (Il était bien assez gros et bien assez rouge pour être visible, et M. Carker témoigna qu'il avait le plaisir de s'apercevoir de sa présence.) Vous voyez un homme, monsieur, qui se jetterait dans le feu pour être utile à Dombey, » reprit le major Bagstock.

M. Carker répondit en souriant qu'il n'en doutait pas.

« Eh bien ! savez-vous, major, continua Carker, pour en revenir où j'en étais, savez-vous que je n'ai pas trouvé notre ami aussi attentif aux affaires aujourd'hui qu'à l'ordinaire ?

— Bah ! dit le major charmé.

— Je l'ai trouvé un peu absorbé ; son esprit paraissait distrait.

— Par Jupiter ! monsieur, s'écria le major, il faut qu'il y ait quelque dame là dedans.

— En vérité, je commence à le croire, reprit Carker. Je croyais que vous plaisantiez, quand vous paraissiez y faire allusion ; car je vous connais vous autres, messieurs les militaires… »

Le major toussa comme un cheval et branla la tête et les épaules en ayant l'air de dire :

« Eh bien quoi ? nous sommes de joyeux compères ; il n'y a pas de doute à cela. »

Puis, saisissant M. Carker par la boutonnière, avec ses yeux écarquillés, il lui glissa à l'oreille que c'était une femme qui avait des charmes extraordinaires ; « que parbleu, monsieur, c'était une jeune veuve, et qu'elle appartenait à une jolie famille ; que Dombey, monsieur, en tenait de la belle manière, et que pour tous les deux c'était un parti sortable ; car elle avait pour elle la beauté, le sang et le talent, et Dombey avait la fortune. Y avait-il un couple qui pût réunir davantage ? » En entendant le pas de M. Dombey au dehors, le major, pour abréger les détails, dit à M. Carker qu'il la lui ferait voir le lendemain matin pour qu'il pût en juger par lui-même. Tout échauffé par l'importance de cette confidence

faite à voix basse et avec animation, le major attendit le dîner dans un état de suffocation qui lui faisait pleurer les yeux.

Le major, comme d'autres nobles animaux, était surtout beau à voir à l'heure des repas. Ce jour-là, il était tout resplendissant à un bout de la table, et avait en face de lui M. Dombey, astre moins éclatant, tandis que M. Carker, pas loin de lui, lançait ses rayons lumineux sur l'un et l'autre, ou les en enveloppait tous les deux, suivant l'occasion.

Pendant le premier et même pendant le second service, le major était ordinairement grave ; car le nègre, obéissant à un ordre donné en secret par le major, une fois pour toutes, mettait auprès de lui toutes les sauces avec le vinaigrier, ce qui n'était pas sans l'occuper agréablement, quoiqu'il n'eût plus qu'à ôter les bouchons des burettes et à en mêler le contenu dans son assiette. En outre, le nègre avait toujours de côté des zestes de citron et des arômes, dont le major se servait pour entretenir tous les jours l'incendie de ses entrailles ; sans parler des flacons étranges dont il faisait jaillir des liquides mystérieux dans le verre du major. Mais, dans cette circonstance, le major Bagstock, même au milieu de ces nombreuses occupations, trouvait encore le temps d'être aimable ; ses qualités de société consistaient surtout à être excessivement fin, au profit de M. Carker, en trahissant l'inclination de M. Dombey.

« Dombey, dit le major ; vous ne mangez pas ; qu'avez-vous donc ?

— Merci, monsieur ; je vais très-bien, mais je n'ai pas grand appétit aujourd'hui.

— Qu'est-il devenu, demanda le major ; où est-il donc passé votre appétit ? Vous ne l'avez pas laissé chez nos amies, je le jure ; car je puis répondre de ne l'avoir pas trouvé aujourd'hui à leur goûter. J'en réponds pour l'une d'elles au moins ; laquelle ? C'est mon secret. »

Puis le major cligna de l'œil à Carker et devint si effroyablement fin, que son esclave noir fut obligé de lui taper dans le dos, sans en avoir reçu l'ordre, autrement il allait probablement voir disparaître son maître sous la table.

Vers la fin du dîner, c'est-à-dire lorsque le nègre se tenait aux côtés du major, prêt à lui servir la première bouteille de champagne, le major devint encore plus fin.

« Allons, dit le major en élevant son verre, allons, drôle, remplis ce verre jusqu'au bord ; remplis aussi celui de M. Carker et celui de M. Dombey. Corbleu ! messieurs, dit le major en clignant de l'œil à son nouvel ami, pendant que M. Dombey regardait dans son assiette et pour cause, nous allons boire ce verre en l'honneur de la divinité que Joe est fier de connaître, et qu'il admire à distance très-humble et très-respectueuse. Édith est son nom ; donc à l'angélique Édith !

— À l'angélique Édith, s'écria le souriant Carker.

— À Édith, certainement, » dit M. Dombey.

L'entrée des domestiques, qui apportaient de nouveaux plats, contribua à rendre le major plus fin encore, mais dans un genre plus sérieux.

« Entre nous, dit le major portant un doigt à sa lèvre et prenant à part M. Carker, entre nous, Joe Bagstock se permet sur l'affaire en question de mêler le plaisant au sévère,

mais cependant il tient ce nom comme trop sacré pour qu'on le livre à ces gens-là ou à d'autres. Ainsi, monsieur, tant qu'ils sont ici, pas un mot. »

C'était une marque de respect et de bienséance de la part du major, et M. Dombey lui en sut gré *in petto*. Quoique embarrassé par les allusions du major, autant du moins que son extérieur glacial le laissait deviner, M. Dombey n'avait rien à redire à ces plaisanteries, certainement, et même il s'y complaisait. Le major probablement n'avait pas été très-éloigné de la vérité, lorsqu'il avait deviné ce matin même que le grand Dombey, qui était trop hautain pour demander formellement un conseil ou pour se confier à son premier ministre sur un tel sujet, désirait cependant qu'il possédât complétement le secret. Quoi qu'il en soit, M. Dombey regardait souvent Carker, pendant que le major faisait manœuvrer sa petite artillerie et semblait s'inquiéter de l'effet qu'elle produisait sur lui.

Le major s'était assuré une oreille attentive et un visage souriant, qui n'avait pas son pareil dans le monde, ou pour tout dire « un garçon diablement intelligent et agréable, » comme il le déclara dans la suite ; mais il ne comptait pas le tenir quitte pour quelques petites allusions personnelles à M. Dombey ; aussi, quand on eut retiré la nappe, le major s'abandonna à toute sa verve, se mit à débiter une foule d'anecdotes de corps de garde plus invraisemblables les unes que les autres. En ce genre il était intarissable, au point que Carker était ou feignait d'être à bout d'éclats de rire et d'admiration, tandis que M. Dombey le regardait avec intérêt du haut de sa cravate. On aurait cru qu'il se considérait comme le propriétaire du major, ou plutôt il avait l'air de ces montagnards dans les foires qui se montrent tout fiers du

succès obtenu par leur ours dans l'exécution de ses danses élégantes.

Lorsque le major se fut trop enroué à force de boire, de manger et de faire de l'esprit, et qu'il fut devenu par trop énigmatique, on se rendit au café. Là le major demanda à M. Carker, le gérant, s'il jouait le piquet. Il était visible qu'il comptait sur une réponse négative.

« Oui, je joue le piquet un peu, dit M. Carker.

— Le trictrac peut-être, dit le major en hésitant.

— Oui, je joue le trictrac un peu aussi, répondit l'homme aux belles dents.

— Carker joue à tous les jeux, je crois, fit M. Dombey en s'étalant sur un sofa avec la roideur d'une statue qui se couche, et il y joue bien. »

En réalité, Carker jouait les deux jeux en question dans la perfection, au point que le major, ébahi, lui demanda, à tout hasard, s'il jouait aux échecs.

« Oui ; un peu, répliqua Carker ; j'ai joué quelquefois et gagné la partie… histoire de rire… sans regarder l'échiquier.

— Corbleu, monsieur, dit le major les yeux tout grand ouverts, vous contrastez avec Dombey, qui ne joue à rien.

— Oh ! lui, repartit le gérant, il n'a jamais eu l'occasion d'acquérir ces petits talents d'agrément. Mais, à des hommes comme moi, les jeux sont quelquefois utiles. Par exemple, je leur sais gré de me fournir aujourd'hui, major Bagstock, l'occasion de me mesurer avec vous. »

Et pourtant, sous ce langage d'un homme qui se faisait humble et tout petit, il y avait comme un sourd grognement. Un instant, on aurait pu croire que les dents blanches étaient prêtés à mordre les mains qu'elles caressaient ; mais le major ne voyait rien. Quant à M. Dombey, il resta étendu, absorbé dans ses méditations, les yeux à moitié fermés pendant toute la partie, qui dura jusqu'à l'heure du coucher.

Pendant ce temps-là, M. Carker, quoique vainqueur, était monté très-haut dans l'estime du major. Aussi, en quittant le major sur le palier, celui-ci, pour lui faire honneur, envoya-t-il son nègre l'éclairer jusqu'à sa chambre. Cela fait, le nègre revint reprendre son poste sur le paillasson devant la porte de son maître.

Il y avait sans doute une petite tache dans le miroir de la chambre de M. Carker, qui en rendait la réflexion moins fidèle. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il crut y rencontrer, ce soir-là, l'image d'un homme qui, dans son imagination, voyait une foule de gens couchés sur le carreau à ses pieds, comme le pauvre nègre à la porte de son maître, et qui marchait délicatement au travers de leur sommeil, abaissant sur eux un regard plein de malice, mais sans les réveiller… jusqu'à présent.

CHAPITRE VI.

Les ombres s'épaississent.

Le gérant Carker se leva avec l'alouette, de grand matin, pour aller se promener. Il avait l'air rêveur, et son front plissé annonçait qu'il méditait ; mais, au rebours de l'alouette, ses méditations ne paraissaient pas s'élever bien haut ni suivre la direction du vol de l'oiseau matinal. Ses pensées rasaient la terre et s'éloignaient peu du nid d'où elles sortaient ; elles rampaient au milieu de la poussière et des vers, et cependant, si basses qu'elles fussent, ses pensées étaient plus cachées aux yeux des hommes que l'oiseau qu'on entend chanter, invisible, au haut des airs. Il dissimulait si adroitement ses préoccupations, qu'aux yeux de tous sa physionomie était souriante ou réfléchie, sans qu'on pût dire rien de plus. Pour le moment, elle était réfléchie, et très-réfléchie. Plus l'alouette montait, plus il descendait profondément dans ses pensées. Plus l'alouette répandait avec force et clarté ses flots de mélodie, plus Carker tombait dans un silence morne et profond. Enfin, quand l'alouette s'abattit, tête baissée, en faisant jaillir les accords limpides de sa voix sonore dans un champ de blé encore vert, imitant par ses chants, dans le sein de l'aurore, le ruisseau qui bouillonne et murmure, Carker se réveilla en sursaut de sa longue rêverie et regarda soudain avec un doux sourire tout ce qui l'entourait, aimable poli, comme un homme qui veut se faire bien venir de tous ceux qui l'observent. Une fois réveillé, il se garda bien de re-

tomber dans son assoupissement ; mais, éclaircissant son visage dans la crainte de se trahir, il continua de sourire toujours pour en entretenir l'habitude.

Au premier abord, M. Carker, cette matinée-là, pouvait paraître soigneusement et même coquettement vêtu. Il avait bien, dans sa mise, quelque chose de cérémonieux, à l'exemple du grand personnage qu'il servait ; mais il se tenait toujours en deçà de la roideur de M. Dombey. Il avait probablement pour cela deux raisons : d'abord, il la trouvait ridicule ; ensuite, rester au-dessous de M. Dombey, c'était exprimer le sentiment qu'il avait de la distance qui les séparait. Certaines gens pouvaient bien y voir une malicieuse contrefaçon de son froid protecteur, et non une flatterie ; mais le monde est toujours disposé à mal interpréter les choses, et M. Carker n'était pas responsable de cette fâcheuse disposition.

Propret et fleuri, le teint rosé, un peu endommagé par le soleil, qui ne respecte rien, le pied léger sur le doux gazon, M. Carker allait donc errant dans les prairies, dans les étroits sentiers de verdure. Il s'enfonça au milieu des allées d'arbres, jusqu'à ce que l'heure du déjeuner fût arrivée. Pour revenir, Carker prit un chemin plus court, faisant prendre l'air à ses dents en disant tout haut :

« Allons maintenant voir Mme Dombey, numéro deux. »

Carker avait dirigé ses pas extra muros ; il rentra dans la ville par une jolie promenade très-ombragée, où des bancs disposés de distance en distance invitaient au repos. C'était un endroit qui n'était pas fréquenté en général, et qui, à l'heure où se promenait M. Carker le jour de cette paisible matinée, avait l'air d'être complétement solitaire. Carker s'y trouvait ou croyait s'y trouver seul ; aussi, avec l'insouciance

d'un homme qui avait encore à sa disposition vingt minutes pour arriver à un endroit où l'on pouvait aller facilement en moitié moins de temps, M. Carker enfila les grandes allées d'arbres, passant tantôt devant celui-ci, tantôt devant celui-là, imprimant sur le sol tout humide de rosée une chaîne de pas en feston.

Il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il s'était trompé en supposant qu'il n'y avait personne dans le bois ; car, pendant qu'il marchait lentement atour d'un gros arbre dont l'écorce rude et noueuse rappelait la peau d'un rhinocéros ou d'un animal antédiluvien, il vit, à sa grande surprise, une personne assise tout près de lui sur un banc, qu'il aurait volontiers, sans cela, compris dans la chaîne qu'il formait avec ses pas.

C'était une belle dame d'une mise élégante, dont les fiers yeux noirs étaient fixés sur le sol, et qui paraissait fort agitée. Ainsi, pendant qu'assise sur son banc, les yeux baissés, elle se mordait le coin de la lèvre inférieure, son sein se gonflait, ses narines tressaillaient, sa tête tremblait, des larmes d'indignation inondaient ses joues, et son pied pressait le gazon comme si elle l'eût volontiers réduit en poussière. Au même moment, Carker la vit se lever ; son air méprisant ne trahissait qu'ennui et que fatigue, et, en s'éloignant, son beau visage n'exprimait qu'insouciance et impérieux dédain.

Carker n'était pas le seul qui observât cette dame ; elle avait été aussi le point de mire d'une vieille femme à la figure laide et flétrie qui, par sa mise, ne semblait pas appartenir à la classe des bohémiennes, mais plutôt à cette race équivoque de vagabonds qui courent le pays en mendiant, en volant, en raccommodant les casseroles, en tressant des paniers de jonc, ou en faisant tour à tour tous ces métiers.

Lorsque la dame se leva, la vieille, la regardant d'un air singulier, fit un bond, comme si elle sortait de terre, et vint se placer devant elle.

« Laissez-moi vous dire votre bonne aventure, ma belle dame, dit la vieille femme en remuant ses mâchoires, comme si la tête de mort encore cachée sous sa peau safranée avait hâte de se montrer à nu.

— Je puis me la dire moi-même, répliqua la dame.

— Oh ! Oh ! belle dame, vous ne le ferez pas comme il faut ; vous vous la disiez fort mal tout à l'heure. Donnez-moi une pièce d'argent, belle dame, et je vous dirai votre bonne aventure, mais la vraie. Il y a de la fortune, belle dame, sur votre figure.

— Je le sais, reprit la dame en continuant son chemin avec un sourire sombre et une démarche fière ; je le savais déjà.

— Eh bien ! vous ne voulez donc rien me donner ? dit la vieille ; vous ne voulez rien me donner pour que je vous dise votre bonne aventure, belle dame ? Combien me donnerez-vous pour que je *ne vous la dise pas*, alors ? Allons, allons, donnez-moi quelque chose, ou je vais la crier derrière votre dos, » croassa la vieille avec rage.

M. Carker, devant qui allait passer la dame, se rangea contre son arbre au moment où elle traversait pour gagner le sentier, s'avança à sa rencontre, et, lui ôtant son chapeau quand il fut près d'elle, il invita la vieille à la laisser tranquille. La dame inclina la tête pour remercier l'inconnu de sa bienveillante intervention, et continua son chemin.

« Eh bien, c'est vous qui allez me donner quelque chose, ou je vais la lui crier par derrière, continua la vieille en repoussant de ses bras le bras de Carker tendu pour l'arrêter. Ou bien, tenez, ajouta-t-elle baissant tout à coup la voix et regardant ardemment M. Carker, comme si elle avait un moment oublié l'objet de sa colère, c'est vous qui allez me donner quelque chose, vous, ou je vais vous crier la vôtre.

— À moi, la vieille ? reprit le gérant en mettant la main à la poche.

— Oui, dit la femme, ferme dans son regard scrutateur et étendant sa main décharnée ; je la sais.

— Qu'est-ce que vous savez ? demanda Carker en lui jetant un schelling. Savez-vous quelle est cette belle dame qui passe ? »

La vieille, pour toute réponse, continua à remuer les mâchoires comme la femme du matelot de la chanson, qui mâchonnait des marrons dans son tablier sans vouloir en donner à la sorcière, et à grommeler comme la sorcière mécontente, en jetant sur Carker un sombre regard. Elle ramassa le schelling et se mit à marcher à reculons comme un crabe, je devrais dire comme plusieurs crabes, car ses pieds, ses mains, tour à tour crispés et détendus, avec sa figure ratatinée encadrée là dedans, en faisaient comme une demi-douzaine de crabes à elle toute seule ; puis, se blottissant au pied d'un vieil arbre, elle tira de son chapeau un bout de pipe, l'alluma et fuma en silence, les regards fixés sur son interlocuteur.

M. Carker se mit à rire et tourna sur ses talons.

« Eh bien ! dit la vieille : un enfant mort et un enfant vivant ; une femme morte, une femme qui vient à sa place. Allez la trouver. »

Malgré lui, le gérant promena ses regards alentour et s'arrêta. La vieille, qui n'avait pas retiré sa pipe, et dont les mâchoires, pendant qu'elle fumait, allaient bon train, comme si elle ragotait avec quelque démon invisible mit son doigt dans la direction de la route qu'il avait suivie et se mit à rire.

« Que disiez-vous, la vieille ? » demanda Carker.

La vieille continua à remuer les mâchoires et les dents, et à fumer, tenant toujours son doigt dans la même direction devant lui, mais demeura silencieuse. M. Carker haussa les épaules et continua son chemin ; mais, au moment où il quittait l'avenue, il ne put s'empêcher de retourner la tête et de regarder au pied du vieil arbre : la sibylle tenait toujours son doigt tendu et semblait lui crier : « Allez la trouver. »

Quand il rentra dans l'hôtel, il trouva une table bien garnie. M. Dombey, le major et les plats attendaient l'arrivée de ces dames. Il y a plusieurs manières d'attendre les dames, suivant les caractères ; mais ici l'estomac passe avant le cœur. M. Dombey conservait son calme et sa réserve, le major s'agitait tout bouillant d'impatience. À la fin, le nègre ouvrit la porte, et, après un temps suffisant pour l'arrivée d'un personnage aux pas faibles et languissants, on vit apparaître sur le seuil une dame dont les joues roses dissimulaient mal les années.

« Mon cher monsieur Dombey, dit la dame, j'ai grand'peur d'être en retard mais Édith était sortie pour esquisser un point de vue, et j'ai été obligée de l'attendre. Et

vous, le plus faux de tous les majors, comment vous portez-vous ? et elle lui tendit son petit doigt.

— Madame Skewton ; dit M. Dombey, permettez-moi de vous présenter mon ami Carker. (M. Dombey appuya, sans y penser, sur le mot *ami*, d'un ton de voix qui semblait dire : Il ne l'est pas réellement, mais c'est un titre dont je daigne l'honorer.) Vous m'avez entendu parler quelquefois de M. Carker ?

— Je suis enchantée de faire sa connaissance, répondit gracieusement Mme Skewton.

M. Carker était enchanté aussi ; cela va sans dire. Peut-être l'aurait-il été davantage si Mme Skewton avait été, suivant sa première supposition, l'Édith dont ils avaient porté la santé la veille.

« Mais, mon Dieu ! où donc est Édith ? Mme Skewton en promenant ses regards autour de la salle… elle est encore à la porte, en train de donner ses ordres à Withers pour faire monter ses dessins. Monsieur Dombey, auriez-vous l'obligeance… »

M. Dombey était déjà parti la chercher. Quelques instants après, on le vit revenir soutenant la belle et élégante dame que M. Carker avait rencontrée sous les arbres.

« Carker, dit M. Dombey… Mais Carker et la dame se reconnurent si visiblement, que M. Dombey en demeura stupéfait.

— Je dois à monsieur, dit Édith en s'inclinant majestueusement, d'avoir été débarrassée tout à l'heure des importunités d'une mendiante…

— Je dois à ma bonne fortune, dit Carker avec un profond salut, l'occasion d'avoir pu rendre un si léger service à une dame dont je suis fier de pouvoir me dire le très-humble serviteur. »

Édith arrêta un moment sur lui les yeux, avant de les baisser, et Carker lut dans ce regard pénétrant un secret soupçon qu'il ne l'avait pas rencontrée juste au moment de son débat avec la vieille, mais qu'il était resté à l'observer auparavant. Et, quand il eut lu cela dans ses yeux, Édith lut dans ses yeux, à son tour, qu'elle n'avait pas eu tort de former ce soupçon.

« Vraiment, dit Mme Skewton, qui avait profité de l'occasion pour lorgner M. Carker et s'assurer, par cet examen judicieux, que c'était un homme qui était tout cœur, comme elle le dit tout bas au major de façon à se faire entendre : vraiment, c'est une des coïncidences les plus charmantes dont j'aie jamais entendu parler ! Voyez donc ! ma bonne Édith ! il y a de la prédestination là dedans, et réellement, on serait presque tenté de se croiser les bras sur la poitrine et de se dire, comme ces coquins de Turcs : Il n'y a… *comment donc s'appelle-t-il ?* que… Machin qui soit grand, et… Chose est son prophète. »

Édith ne daigna pas rectifier cette étrange citation du Koran, mais M. Dombey éprouva le besoin de présenter poliment quelques observations.

« Cela me fait grand plaisir, dit M. Dombey avec un ton de galanterie affectée, de savoir qu'un homme aussi étroitement lié avec moi que Carker, ait eu l'honneur et le bonheur de rendre le plus petit service à Mme Granger. (Et M. Dombey s'inclina devant Mme Granger.) Mais, en même temps, je re-

grette vivement de n'avoir pas eu moi-même cet honneur et ce bonheur ; vraiment j'ai sujet d'être jaloux de Carker. »

Malgré lui, M. Dombey appuya sur ces mots : j'ai sujet d'être jaloux de Carker, comme s'ils eussent renfermé la chose la plus surprenante du monde. Puis M. Dombey s'inclina encore une fois devant Édith.

Celle-ci, sauf un imperceptible froncement de lèvres, resta complétement immobile.

« Corbleu, dit le major se sentant plein d'éloquence à la vue du garçon qui venait annoncer que le déjeuner était prêt, c'est une chose qui me paraît extraordinaire qu'on n'ait pas l'honneur et le bonheur de me fusiller impunément tous ces mendiants-là. Mais voici un bras pour madame Granger, si elle veut accorder à J. B. l'honneur de l'accepter ; et le plus grand service que Joe soit capable de vous rendre à présent, madame, c'est de vous conduire à table. »

Là-dessus le major donna son bras à Édith ; M. Dombey ouvrit la marche avec Mme Skewton ; M. Carker venait ensuite souriant à la société.

« Je suis enchantée, monsieur Carker, dit la mère en déjeunant après l'avoir passé de nouveau en revue à travers son lorgnon, je suis enchantée que vous ayez fait coïncider votre visite avec notre promenade d'aujourd'hui. C'est une charmante partie…

— Toutes les parties seraient charmantes avec une pareille société, répondit Carker ; mais celle-ci est, je crois, pleine d'intérêt.

— Oh ! s'écria Mme Skewton dans un langoureux mouvement d'enthousiasme. Le château est charmant… des ré-

miniscences du moyen âge et une foule de choses… qui sont vraiment exquises. N'avez-vous pas un faible pour le moyen âge, monsieur Carker ?

— Pardon, madame, un très-grand.

— Charmante époque, n'est-ce pas ? dit Cléopâtre ; si pleine de foi ! si énergique et si puissante ! si pittoresque ! si éloignée de ce qui sent le vulgaire ! Oh ! mon Dieu ! si on nous laissait seulement un peu plus de poésie dans l'existence aux tristes jours où nous vivons ! »

Mme Skewton, le temps qu'elle parla, regarda vivement M. Dombey qui regardait Édith, laquelle écoutait, mais sans jamais lever les yeux.

« Nous sommes affreusement réels et positifs, monsieur Carker, n'est-ce pas ? » dit Mme Skewton.

Cléopâtre avait moins que personne le droit de se plaindre du positif et du réel, car il était impossible d'avoir plus de faux dans toute sa personne. Cependant M. Carker fut de son avis et trouva qu'en effet nous étions blâmables à cet égard.

« Les tableaux du château sont divins, dit Cléopâtre. J'espère que vous avez un faible pour les tableaux ?

— Je puis vous assurer, madame Skewton, fit M. Dombey avec un ton solennel de protection à l'adresse de son gérant, je puis vous assurer que Carker est très-bon connaisseur en fait de peinture, et qu'il sait l'apprécier à merveille. Il est lui-même un artiste très-distingué. Il sera charmé, j'en suis sûr, du goût et du talent de Mme Granger.

— Parbleu, monsieur, s'écria le major Bagstock, m'est avis que vous êtes Carker l'incomparable et que vous êtes capable de tout.

— Oh ! fit Carker en souriant avec modestie, comme vous y allez, major Bagstock ! Je suis capable de très-peu de chose. Mais M. Dombey apprécie avec trop de générosité un vulgaire talent qu'un homme tel que moi est dans l'obligation d'acquérir, tandis que lui, dans sa sphère élevée, est tellement au-dessus de tous ces talents-là, que… » M. Carker ne termina pas sa phrase… il fit un léger mouvement d'épaules, en ayant l'air de se dérober à de plus grands éloges.

Pendant tout ce temps-là, Édith ne leva les yeux que pour lancer un regard à sa mère, chaque fois que l'ardeur brûlante de la dame se manifestait par de belles phrases. Mais lorsque Carker eut cessé de parler, elle regarda M. Dombey pendant quelques instants, quelques instants seulement ; sur son visage passa comme un éclair d'étonnement dédaigneux qu'une personne, occupée à sourire à tout le monde, ne laissa pas échapper.

M. Dombey saisit le moment où la noire paupière s'abaissait pour arrêter son regard au passage.

« Par malheur, vous êtes allée souvent à Warwick ? lui dit M. Dombey.

— Plusieurs fois.

— Je crains que notre visite au château ne soit un peu ennuyeuse pour vous.

— Oh ! non, du tout.

— Ah ! vous êtes comme votre cousin Feenix, ma chère Édith, fit Mme Skewton. Il est allé au château de Warwick

cinquante fois, ou il n'y est pas allé une seule ; eh bien ! je suis sûre que s'il venait à Leamington demain, et je voudrais qu'il vînt, cher ange, il y ferait sa cinquante et unième visite le jour suivant.

— Nous sommes tous enthousiastes, n'est-ce pas, maman ? dit Édith avec un sourire glacial.

— Trop pour notre tranquillité peut-être, ma chère ; mais il ne faut pas nous en plaindre. Nos propres émotions sont notre récompense. Si, comme le dit votre cousin Feenix, la lame use le … comment dirai-je ?…

— Le fourreau, vous voulez dire peut-être, fit Édith.

— C'est cela… Si la lame use le fourreau un peu trop vite, c'est parce qu'elle brille et qu'elle étincelle, ma chère amie. » Mme Skewton poussa un gentil petit soupir, comme pour amortir l'éclat de cette lame, dont son cœur sensible était le fourreau *victimé*, et penchant sa tête sur son épaule, toujours comme Cléopâtre, elle jeta à sa fille chérie un regard plein de tendresse rêveuse.

Édith avait tourné sa figure du côté de M. Dombey, la première fois qu'il leur avait adressé la parole. Elle était restée dans cette attitude, pendant qu'elle parlait à sa mère et que sa mère lui parlait, comme si elle était prête à écouter encore M. Dombey, dans le cas où celui-ci aurait encore quelque chose à lui dire. Dans cette attitude, qui semblait n'être qu'une simple politesse, il y avait comme un air de défi. Elle se sentait contrainte et exposée comme une marchandise, malgré elle. Cette expression de ses traits ne fut pas perdue pour ce même observateur toujours souriant à tout le monde. En la voyant ainsi, il se rappela l'impression

qu'elle lui avait faite le matin, quand elle se croyait seule sous les arbres.

M. Dombey, n'ayant plus autre chose à dire, proposa, lorsque le déjeuner fut terminé, et que le major se fut repu comme un boa constrictor, de partir à l'instant même. Une voiture attendait, d'après les ordres de M. Dombey, et les deux dames, le Major et lui, se placèrent dans l'intérieur ; le nègre et le page au teint blême montèrent sur le siége, Towlinson resta derrière, et M. Carker, à cheval, fermait la marche.

M. Carker allait au trot derrière la voiture à quelques mètres de distance, sans la perdre de vue pendant tout le voyage, comme un matou qui surveillerait les quatre souris dans l'intérieur. Il avait beau regarder à droite et à gauche sur la route et contempler le paysage accidenté avec des moulins à vent, du blé, du gazon, des champs de haricots, des fleurs sauvages, des fermes, des meules de foin, des clochers au dessus des bois ; il avait beau regarder dans l'atmosphère éclairée par les rayons du soleil les papillons qui se jouaient autour de sa tête et les oiseaux qui remplissaient l'air de leurs chants ; il avait beau regarder en bas l'ombre des branches entrelacées qui formaient un tapis mouvant sous ses pieds ; il avait beau regarder devant lui les arbres qui, en s'avançant sur le chemin, formaient des nefs et des bas côtés, mystérieusement éclairés par la douce lumière pénétrant à travers le feuillage, il avait toujours un coin de l'œil braqué sur la tête droite et roide de M. Dombey et sur les plumes d'un chapeau de femme qui se baissaient avec une nonchalance pleine de mépris, comme le matin il avait vu se baisser ses paupières orgueilleuses, relevées maintenant avec la même fierté de mépris sur le visage qui lui faisait face.

Une fois, une seule fois, les yeux assidus de M. Carker firent grâce aux objets de son attention : ce fut au moment où, sautant par-dessus une petite haie et traversant la plaine au galop, de façon à prévenir la voiture qui suivait la route, il courut se montrer au terme du voyage, tout prêt à donner la main aux dames pour descendre de voiture. Alors, mais seulement alors, il vit pour un instant, dans son regard, une expression de surprise ; mais quand il eut avancé vers elle sa main douce et blanche, pour l'aider à mettre pied à terre, ce regard était redevenu ce qu'il était auparavant.

Mme Skewton était décidée à se charger de M. Carker et à lui montrer les beautés du château. Elle était résolue à avoir son bras ainsi que celui du major. Ce devait être, suivant elle, un moyen d'améliorer cette incorrigible créature qui, sous le rapport de l'art, était un affreux vandale. Grâce à cette heureuse combinaison, M. Dombey put en toute liberté accompagner Édith : il marchait devant les autres à travers les appartements avec la majesté d'un vrai gentleman.

« Ils sont passés, monsieur Carker, ces temps heureux, dit Cléopâtre, avec leurs ravissantes forteresses et ces chers donjons où sont ces charmantes places destinées aux supplices, ces vengeances romanesques, ces assauts et ces sièges pittoresques, enfin tout ce qui réellement peut rendre la vie attrayante. Ah ! nous avons terriblement dégénéré !

— Oui, nous sommes déchus d'une façon déplorable, » dit M. Carker.

Leur conversation avait cela de particulier que Mme Skewton, malgré ses mouvements d'enthousiasme et d'extase, et M. Carker, malgré ses démonstrations de politesse, étaient tous deux occupés à surveiller M. Dombey et Édith. Leurs talents de conversation ne leur servaient guère,

car ils ne se disaient presque rien et parlaient un peu à l'aventure.

« Nous n'avons positivement plus de foi, dit Mme Skewton en tournant de côté sa vieille oreille ridée, (car M. Dombey était en train de dire quelque chose à Édith). Nous n'avons plus du tout de ces chers et vieux barons, qui étaient les créatures les plus délicieuses ; ni de ces chers et vieux prêtres, qui étaient les plus belliqueux des hommes, ni la foi de l'âge d'or de l'inestimable reine Élisabeth dont voici le portrait. Cette chère créature, en voilà une qui était tout cœur ! et son charmant père ! J'espère que vous avez un faible pour Henri VIII ?

— Je l'admire beaucoup, dit Carker.

— À la bonne heure ! voilà un rude homme ! s'écria Mme Skewton, n'est-ce pas ? un fidèle et véritable Anglais. Le voilà ici ! c'est tout à fait son portrait, avec ses chers petits yeux clignotants et son menton bienveillant.

— Ah ! madame, dit M. Carker en s'arrêtant court ; puisque vous parlez de tableaux, voilà un joli sujet ! Quel musée au monde peut en montrer le pendant ? »

En disant ces mots, l'homme au sourire montra du doigt M. Dombey et Édith, seuls au milieu d'une pièce dont la porte était toute grande ouverte.

Ces deux personnages n'échangeaient ni parole, ni regard : à côté l'un de l'autre, au bras l'un de l'autre, on eût dit qu'ils étaient séparés par des mers. Il y avait une différence même dans l'orgueil de chacun d'eux, et cette différence était de telle nature qu'ils se seraient plus ressemblé, s'ils avaient été l'un le plus orgueilleux et l'autre le plus humble du monde. Lui, tout plein de son importance, roide, cérémo-

nieux, austère ; elle, séduisante et gracieuse au dernier point, mais se souciant fort peu d'elle-même, de lui et de tout ce qui l'entourait et repoussant loin d'elle ses propres attraits avec un sentiment de fierté qu'exprimaient si bien ses sourcils et ses lèvres. On eût dit que ses attraits n'étaient qu'une enseigne, une livrée qu'elle haïssait ; ils étaient si mal assortis, si opposés, la nature de chacun d'eux était si violentée par cette union qu'avaient formée un mauvais hasard et la fatalité, qu'à voir sur les murailles tous ces tableaux qui les entouraient, les personnages sur la toile se montraient presque effrayés de cette union contre nature, et exprimaient cet effroi dans différentes attitudes. Des chevaliers et des hommes d'armes à l'air sombre les regardaient avec une figure menaçante ; un prêtre, les mains levées au ciel, dénonçait tout ce qu'il y avait de sacrilége moquerie dans cette union accomplie au pied des saints autels. Les eaux tranquilles des paysages, dont les profondeurs réfléchissaient les rayons du soleil, semblaient demander s'il n'y avait pas pour elles d'autre passage pour éviter la présence de ces deux êtres. Les ruines paraissaient s'écrier : « Regardez ici et voyez ce que nous sommes, nous, les épouses mal assorties du Temps ! » des animaux, ennemis par instinct, se déchiraient l'un l'autre, comme pour leur servir d'enseignement. Les amours et les cupidons fuyaient effarouchés : les héros du martyrologe, au milieu de leurs tortures, ne paraissaient pas avoir encore subi celle-là.

Néanmoins Mme Skewton fut si charmée à la vue de ce spectacle, auquel M. Carker avait invité ses regards, qu'elle ne put s'empêcher de dire presque tout haut : « Que c'est doux ! comme c'est plein de cœur ! » Édith qui, par hasard, venait d'entendre, devint rouge d'indignation.

« Ma chère Édith sait que j'étais en train de l'admirer, dit Cléopâtre, en lui tapant presque timidement sur le dos avec son parasol : chère petite ! »

M. Carker vit encore se renouveler dans cette femme la lutte dont il avait été témoin si inopinément dans l'avenue ; il vit encore la même fierté languissante et pleine d'indifférence succéder à cette expression et la couvrir comme d'un nuage.

Elle ne leva pas les yeux sur lui, mais, d'un prompt regard, elle sembla inviter sa mère à s'approcher. Mme Skewton pensa qu'il était utile cette fois de comprendre ce signe, et, s'avançant vivement avec ses deux cavaliers, elle se rapprocha de sa fille et ne la quitta plus.

En ce moment, M. Carker, dont rien n'attirait plus l'attention, se mit à pérorer sur les tableaux, à choisir les meilleurs et à les indiquer à M. Dombey ; M. Carker parlait toujours à M. Dombey avec les démonstrations ordinaires de respect qu'il adressait à sa grandeur, et lui rendait hommage soit en ajustant son lorgnon en son honneur, soit en trouvant pour lui le passage cherché dans le catalogue, soit en lui tenant la canne, etc. Il faut dire aussi que M. Carker n'avait pas toujours le mérite de l'initiative ; ainsi, M. Dombey, qui était homme à faire reconnaître sa qualité de chef, lui disait souvent avec un ton d'autorité contenue : « Carker, ayez la bonté de m'aider, je vous prie ; » et l'homme au sourire le faisait toujours avec plaisir.

Ils firent le tour des salles, des remparts, de la rookery[2] et de tout le reste. Comme ils n'étaient toujours qu'en petit comité et que le major restait à l'ombre, accroupi par le travail de la digestion, M. Carker devint communicatif et agréable. D'abord il s'adressa longtemps à Mme Skewton ; mais cette dame nerveuse s'était livrée à de telles extases devant les chefs d'œuvre de l'art, qu'au bout d'un quart d'heure, elle ne faisait plus que bâiller. Pour expliquer cet état d'admiration spasmodique, elle s'écriait : « Tout cela est si beau ! » M. Carker, fatigué, se retourna du côté de M. Dombey. Celui-ci, dans sa conversation, se contentait d'un : « C'est très-vrai, Carker, » ou bien : « Certainement, Carker, » mais secrètement il encourageait Carker à continuer et approuvait intérieurement sa conduite ; il était bien aise qu'il y eût là quelqu'un pour faire les frais de la conversation, et pensait que ces observations, venant d'un connaisseur, étaient de nature à intéresser Mme Granger. M. Carker, qui en fait de discrétion avait un tact exquis, ne prenait jamais la liberté de s'adresser à cette dame directement ; et cependant elle paraissait lui prêter attention, quoiqu'elle ne le regardât jamais ; une fois ou deux seulement, que l'humilité apparente de l'orateur était par trop affectée, un semblant de sourire passa sur le visage d'Édith, mais ce n'était pas un de ces sourires qui éclairent les traits ; le sien avait plutôt l'air de les assombrir.

Enfin le château de Warwick étant à peu près épuisé et le major l'étant tout à fait, sans parler de Mme Skewton, dont

---

[2] Colonie de corbeaux que les grands seigneurs ne manquent pas d'entretenir, de père en fils, dans les beaux arbres qui avoisinent leur château, comme un emblème vivant de leur aristocratie antique.

l'enthousiasme spasmodique prenait des proportions alarmantes, la voiture fut de nouveau mise en réquisition, et on alla dans le voisinage admirer plusieurs points de vue. M. Dombey, toujours avec les mêmes formes de politesse cérémonieuse, déclara qu'une esquisse, une ébauche même d'un de ces points de vue, faite par la belle main de Mme Granger, serait pour lui un charmant souvenir de cette agréable journée : M. Dombey ajouta avec un nouveau salut qu'il n'avait pas besoin cependant, pour se rappeler cette partie si précieuse à ses yeux, d'un souvenir matériel. Withers le Blême, qui avait sous le bras l'album d'Édith fut immédiatement invité par Mme Skewton à l'apporter. La voiture s'arrêta afin qu'Édith pût faire le dessin que M. Dombey allait mettre au nombre de ses trésors.

« Mais je crains d'être importun, dit M. Dombey.

— Du tout. Quel endroit désirez-vous que je prenne ? » répondit-elle en se tournant vers lui avec la même expression de contrainte qu'auparavant.

M. Dombey, avec un autre salut qui fit craquer sa cravate, répondit qu'il abandonnait le choix du paysage au goût de l'artiste.

« J'aimerais mieux, dit Édith, que vous choisissiez vous-même.

— Eh bien ! dit M. Dombey, si nous nous en tenions à ce site que nous voyons d'ici, l'endroit où nous sommes me paraît favorable, ou bien…, Carker, qu'en pensez-vous ? »

Il y avait au premier plan, à quelque distance, un massif d'arbres assez semblable à celui où Carker avait tracé, sur le sable, la fameuse chaîne du matin, et, sous un de ces arbres

un banc très-semblable par sa situation à celui où Carker avait interrompu le dédale de ses pas.

« Me permettrai-je de faire remarquer à Mme Granger, dit Carker, que voici un intéressant, je dirai presque un curieux point de vue ? »

Les yeux d'Édith suivirent la direction que Carker indiquait avec sa cravache et revinrent promptement vers lui : c'était la seconde fois qu'ils avaient échangé un regard depuis qu'ils avaient été présentés l'un à l'autre ; le second coup d'œil ressemblait au premier, sauf que l'expression en était plus claire.

« Vous plaît-il ? dit Édith à M. Dombey.

— Je trouve que c'est charmant, » répondit M. Dombey.

La voiture fut donc conduite dans l'endroit que M. Dombey trouvait charmant : Édith, sans bouger de place, ouvrit son album avec son indifférence hautaine comme toujours, et se mit à l'œuvre.

« Mes crayons sont tous cassés, dit-elle en s'arrêtant et en les retournant.

— Donnez-les-moi, je vous prie, dit M. Dombey. Ou plutôt Carker le fera, il s'entend encore mieux à ces choses-là. Carker, ayez la bonté de tailler ces crayons à Mme Granger. »

M. Carker fit avancer son cheval près de la portière, où se trouvait assise Mme Granger ; puis, laissant flotter les rênes, il prit de ses mains les crayons, en souriant et en saluant, et s'amusa à les tailler tout tranquillement. Lorsqu'il eut fini, il pria Mme Granger de lui permettre de les lui tenir à sa disposition toutes les fois qu'elle en aurait besoin ; il adressa beaucoup d'éloges à Mme Granger sur son beau ta-

lent, vanta surtout la manière dont elle faisait les arbres, et resta toujours à côté d'elle, à regarder son ouvrage à mesure qu'elle dessinait. Pendant ce temps-là, M. Dombey, debout dans la voiture, et semblable à un grand automate de bonne maison, se tenait roide comme un pieu et regardait aussi : Cléopâtre et le major folâtraient comme deux vieux tourtereaux.

« La trouvez-vous bien comme cela, ou voulez-vous que je la finisse davantage ? » dit Édith en présentant son esquisse à M. Dombey.

M. Dombey la pria de ne plus y toucher ; c'était parfait comme cela.

« Oh ! dit Carker, mettant à nu toutes ses gencives pour donner plus de poids à ses louanges, c'est d'un effet extraordinaire. Je n'étais pas préparé à quelque chose d'aussi beau et en même temps d'aussi extraordinaire. »

Cet éloge ne s'adressait-il pas par hasard à l'auteur de l'esquisse plutôt qu'à l'esquisse même ? oh non ! M. Carker était la candeur même, l'homme le plus ouvert, je ne parle pas seulement au point de vue de sa bouche qui l'était toujours, mais de son esprit. Il resta le même pendant qu'on serrait le dessin pour M. Dombey et qu'on remettait tout en place. Alors M. Carker rendit les crayons qu'Édith reçut, en le remerciant, sans le regarder pourtant ; il reprit les rênes, se pencha en arrière et se remit à suivre la voiture.

Peut-être songeait-il, chemin faisant, que cette esquisse insignifiante qui venait d'être faite et remise aux mains de son possesseur, avait été livrée comme un objet de commande. Peut-être songeait-il que, malgré le parfait empressement qu'elle avait mis à accéder à la demande de

M. Dombey, on pouvait lire sur sa figure hautaine, pendant qu'elle se penchait sur son dessin ou regardait au loin les objets qu'elle représentait, le dépit orgueilleux d'une femme qui se sent l'objet d'une vile et misérable transaction commerciale. Peut-être songeait-il à tout cela ; toujours est qu'il souriait, et, quoiqu'il parût promener librement ses regards tout autour de lui et jouir du grand air et du plaisir de la promenade, il fixait toujours un coin de son œil pénétrant sur la voiture.

La journée se termina par une excursion aux ruines mystérieuses de Kenilworth et par la visite de quelques points de vue nouveaux. Mme Skewton rappela à M. Dombey qu'Édith avait déjà dessiné la plupart de ces vues, comme il avait pu en juger lui-même lorsqu'il avait examiné ses esquisses. Mme Skewton et Édith furent reconduites à leur domicile ; Cléopâtre invita gracieusement M. Carker à revenir passer la soirée chez elle, avec M. Dombey et le major, pour entendre quelques morceaux d'Édith ; puis M. Dombey, Carker et le major rentrèrent dîner à leur hôtel.

Le dîner fut le pendant du dîner de la veille, sauf que le major fut de vingt-quatre heures plus triomphant et moins mystérieux. Un toast fut encore porté à Édith. M. Dombey se retrouva agréablement embarrassé, et M. Carker montra le même intérêt et le même empressement à louer l'idole du jour.

Il n'y eut pas d'autres visiteurs chez Mme Skewton. Les dessins d'Édith furent répandus dans l'appartement en plus grande abondance peut-être que d'ordinaire, et Withers le Blême servit le thé un peu plus fort. La harpe était toujours là, le piano était toujours là : Édith joua et chanta, mais en ayant toujours l'air de payer, pour acquit à M. Dombey,

même les morceaux de musique demandés, comme un billet à ordre de son créancier, sans y apporter d'autre intérêt : voilà tout.

« Édith, ma bonne Édith, dit Mme Skewton une demi-heure après le thé : M. Dombey, je le sais, meurt d'envie de vous entendre.

— M. Dombey n'est pas encore près de mourir, maman. Il vit encore assez pour pouvoir parler lui-même.

— Je vous serai infiniment obligé, dit M. Dombey.

— Que désirez-vous ?

— Du piano ? dit M. Dombey d'un air incertain.

— Ce que vous voudrez ; vous n'avez qu'à choisir.

En conséquence, elle se mit au piano : ce fut la même chose pour la harpe, la même chose pour le chant, la même chose pour le choix des morceaux qu'elle chantait ou qu'elle jouait. Mais elle continuait à montrer la même froideur et la même contrainte, tout en se rendant avec une prompte soumission à tous ses désirs, et il ne se lassait pas. Rien de tout cela n'échappait à l'œil pénétrant de M. Carker, quelque absorbé qu'il parût par le piquet. Il s'aperçut aussi que M. Dombey était fier de son pouvoir et qu'il aimait à en faire montre.

Cependant M. Carker qui faisait des parties de piquet tantôt avec le major, tantôt avec Cléopâtre, dont les yeux, plus pénétrants que ceux d'un lynx, surveillaient M. Dombey et Édith, joua si bien qu'il gagna encore dans l'estime de la mère. Quand il prit congé en exprimant le regret qu'il éprouvait d'être obligé de retourner à Londres le lendemain, Cléopâtre lui dit en confidence qu'on ne rencontrait pas tous les

jours une telle communauté de sentiments et que ce ne serait certainement pas la dernière fois qu'ils se reverraient.

« Je l'espère, répondit Carker, qui, l'œil fixé d'une manière expressive sur le couple, se retira vers la porte, à la suite du major. Je l'espère bien, » répéta-t-il en sortant.

M. Dombey, qui avait pris cérémonieusement congé d'Édith, se pencha ou parut se pencher au-dessus du lit de repos de Cléopâtre et lui dit à voix basse :

« J'ai demandé à Mme Granger la liberté de lui faire une visite demain matin pour affaire et elle m'a fixé l'heure de midi. Puis-je espérer, madame, que j'aurai le plaisir de vous trouver chez vous ensuite ? »

Cléopâtre était si émue, si troublée en entendant ces paroles de M. Dombey, paroles naturellement incompréhensibles, qu'elle ne put que fermer les yeux, secouer la tête et tendre la main à M. Dombey qui, ne sachant trop qu'en faire, la laissa retomber.

« Allons ! Dombey, venez donc, cria le major qui, déjà à la porte, le regardait dans la chambre. Parbleu, monsieur, le vieux Joe a grande envie de proposer un changement d'enseigne à l'Hôtel Royal et de l'appeler désormais l'Hôtel des Trois joyeux Célibataires, en l'honneur de Dombey, du major et de Carker. »

Là-dessus le major donna un petit coup sur le dos de M. Dombey, et envoyant une œillade rétrospective à ces dames par-dessus l'épaule, ce qui faillit lui démancher le cou, il l'entraîna dehors.

Mme Skewton reposait sur un sofa ; Édith était assise, loin d'elle, auprès de sa harpe et plongée dans le plus pro-

fond silence. Sa mère, jouant avec son éventail, regarda furtivement sa fille plus d'une fois, mais sa fille, absorbée dans ses rêveries, tenait les yeux baissés, muette et impassible.

Elles restèrent ainsi pendant une longue heure, sans dire un mot. Enfin, arriva la femme de chambre de Mme Skewton, qui, suivant l'usage, venait lui faire, petit à petit, sa toilette de nuit. Cette femme de chambre ressemblait à la mort : il ne lui manquait plus qu'une faux et un sablier. Car, chaque soir, tout dépérissait sous sa main comme sous celle de la mort.

Les roses de la figure de Mme Skewton se flétrissaient, la rondeur de sa taille disparaissait, sa chevelure tombait, ses sourcils noirs arqués devenaient des touffes de poils gris, ses lèvres pâles rentraient dans sa bouche, la peau devenait livide et flasque ; une vieille décrépite, au teint jaune, à la tête branlante, aux yeux rouges, avait pris la place de Cléopâtre, entortillée comme un paquet de linge sale dans une camisole de flanelle.

Sa voix même avait changé, quand, restée seule avec Édith, elle lui adressa la parole.

« Pourquoi, lui dit-elle d'un ton amer, ne m'avez-vous pas dit qu'il vous avait donné rendez-vous demain ?

— Parce que vous le savez, *ma mère*, » reprit Édith.

Il y avait dans sa manière de prononcer ces mots : *ma mère*, un ton de mordante raillerie.

« Vous savez bien qu'il m'a achetée, continua-t-elle, ou qu'il m'achètera demain. Il a réfléchi à son emplette ; il a montré l'objet en vente à ses amis ; il est fier de son marché ; il pense que cela fera son affaire, et qu'il m'a à bon compte ;

c'est demain qu'il m'achètera. Oh ! mon Dieu ! dire que j'ai vécu pour cela et que je le sais ! »

Tout ce qu'il peut y avoir de colère et de fierté dans le cœur d'une femme outragée, qui a la conscience de son avilissement, éclata sur le beau visage d'Édith. Elle se cacha la tête dans ses mains blanches, convulsivement agitées.

« Que voulez-vous dire ? reprit sa mère vivement piquée… N'avez-vous pas depuis votre enfance…

— Depuis mon enfance ! dit Édith en la regardant. Quand donc ai-je eu une enfance ? quelle enfance m'avez-vous jamais permise ? Je n'ai jamais été qu'une femme pleine d'artifice, rusée, vénale, occupée à tendre des piéges aux hommes. J'étais une femme avant de me connaître, avant de vous connaître vous-même, avant que je comprisse dans quelles vues basses et viles j'apprenais tous les jours un art nouveau. Quand vous m'avez mise au monde, j'étais déjà femme. Regardez-la cette femme, votre ouvrage. Vous la voyez ce soir dans toute sa gloire. »

En parlant ainsi, elle frappait son beau sein comme par mépris d'elle-même.

« Regardez-moi, lui dit-elle, moi qui n'ai jamais su ce que c'est qu'un cœur honnête, ce que c'est que l'amour. Regardez-moi, moi qui ai appris à faire des projets et à tramer des complots à l'âge où les petites filles jouent à la poupée. J'ai été mariée dans ma jeunesse, je devrais dire ma vieillesse, tant j'en avais déjà la ruse, à un homme pour lequel je ne me sentais que de l'indifférence. Regardez la femme qu'il a laissée veuve, avant d'avoir hérité lui-même de ses riches parents : c'est un châtiment pour vous bien mérité ! Et moi, dites, quelle a été ma vie depuis dix ans ?

— Nous avons fait tous les efforts possibles pour vous bien établir, répondit sa mère. Voilà ce qu'a été votre vie. Et maintenant vous le tenez, cet établissement.

— Il n'y a pas d'esclave au marché, ma mère, pas de cheval à la foire qu'on ait montré, offert, examiné, qu'on ait fait parader comme moi pendant ces dix honteuses années, ma mère ! s'écria Édith d'un ton d'indignation et appuyant toujours avec la même aigreur sur ces mots : *ma mère*. N'ai-je pas été la fable de toutes sortes d'hommes ? J'ai vu autour de moi des fous, des débauchés, des enfants, de vieux radoteurs ; ils m'ont repoussée l'un après l'autre, ils n'ont plus voulu du marché, parce que vos intentions étaient trop claires, oui, parce que vous aviez été trop transparente, malgré tous ces faux dehors : ils nous ont quittées lorsqu'ils ont fini par nous connaître. » Puis les yeux étincelants, elle ajouta : « Dans tous les lieux de rendez-vous du beau monde, n'ai-je pas été soumise aux plus scandaleux examens ? n'ai-je pas été colportée et mise en vente ici, jusqu'à ce qu'il ne me restât plus dans le cœur une seule goutte de respect pour moi-même ? Que dis-je ? je suis pour moi-même un objet d'exécration. Est-ce là l'enfance dont vous me parlez ? car je ne m'en suis pas connu d'autre. Ne venez donc pas, ce soir surtout, me parler de mon enfance.

— Vous auriez pu vous bien marier vingt fois au moins, Édith, si vous aviez aidé aux circonstances.

— Non, celui qui me prendra, moi, femme de rebut (et je l'ai bien mérité !), me prendra comme cet homme le fait, sans qu'il y ait de ma part ni ruse ni artifice (et elle relevait la tête en tremblant de honte et d'indignation). Il me voit à l'enchère et il croit qu'il est bien de m'acheter. Quand il est venu pour me voir, pour donner son prix, peut-être, il a de-

mandé la liste de tous mes talents. Je la lui ai donnée. Quand il a voulu que j'en montrasse un, pour justifier aux yeux de ses amis le marché qu'il faisait, je lui ai demandé celui qu'il désirait voir et je le lui ai montré. Je n'en ferai pas davantage. En m'achetant il sait ce qu'il fait ; il connaît le prix de la marchandise et la puissance de son argent. Je souhaite qu'il ne se repente pas du marché : mais, quant à moi, je n'ai ni vanté, ni paré la marchandise, ni vous non plus, autant du moins que j'ai pu vous empêcher de le faire.

— Vous parlez singulièrement à votre mère ce soir, Édith.

— En effet, je trouve mon langage étrange, plus étrange que vous peut-être, dit Édith. Mais, c'est qu'il y a longtemps que mon éducation est faite. Je suis trop vieille maintenant, je suis tombée trop bas, petit à petit, pour suivre une nouvelle voie, pour m'opposer à vos desseins et pour me sauver moi-même. Le germe de tout ce qui purifie le cœur d'une femme, qui le rend sincère et bon, n'a jamais fermenté dans le mien ; et je ne trouve plus rien en moi pour me défendre de mon propre mépris. » Il y avait eu un moment de tristesse touchante dans la voix de cette femme, mais cela ne dura pas longtemps ; bientôt, pinçant sa lèvre, elle continua en disant : « Comme nous sommes des gens comme il faut et des gens pauvres, je suis charmée de nous enrichir par de tels moyens. Tout ce que je puis dire, c'est que j'ai bien mené à fin le seul dessein que j'eusse la force, j'allais presque dire le pouvoir de former, avec vous à mes côtés, ma mère, mais je n'ai pas amorcé cet homme.

— Cet homme ! Vous en parlez comme si vous le haïssiez, dit la mère.

— Et vous pensiez que je l'aimais, n'est-ce pas ? répondit Édith en s'arrêtant au moment où elle traversait la pièce et en regardant autour d'elle. Vous le dirai-je ? continua-t-elle en regardant fixement sa mère, il y a une personne qui nous connaît déjà à fond, qui lit dans nos cœurs, et en présence de laquelle je me sens plus troublée que lorsque je suis en face de ma propre conscience, tant je me trouve humiliée à l'idée qu'il me connaît !

— Ceci ressemble beaucoup, reprit froidement la mère, à une attaque dirigée contre cet inoffensif et malheureux, comment dirai-je… M. Carker. Heureusement, votre manque de dignité, ma chère, et votre imprudence à l'égard de cette personne (qui est très-agréable, je ne dis pas non) n'auront pas, j'espère, d'influence sur votre établissement. Pourquoi me regardez-vous ainsi ? Est-ce que vous êtes malade ? »

Édith tout à coup avait laissé retomber sa tête, comme si elle venait d'y ressentir une piqûre, et pendant qu'elle la cachait dans ses mains, un frisson parcourut tous ses membres. Ce mouvement fébrile fut de courte durée : elle reprit sa démarche accoutumée pour quitter l'appartement.

La servante que nous avons vue dans ses fonctions mortuaires, fit une nouvelle apparition ; elle donna un bras à sa maîtresse, qui semblait avoir perdu sa contenance avec ses charmes, et avoir endossé la paralysie en même temps que sa robe de flanelle. Puis, rassemblant les débris de Cléopâtre, elle les emporta dans l'autre chambre, pour les faire servir à la résurrection du lendemain.

CHAPITRE VII.

Changements.

« Enfin le jour est venu, Suzanne, dit Florence à l'excellente Nipper, où nous allons regagner notre tranquille demeure ! »

Suzanne soupira avec une expression difficile à décrire ; puis se soulageant le cœur par un petit accès de toux, elle répondit à la réflexion de sa jeune maîtresse : « Oh ! oui, mademoiselle, c'est bien vrai, notre tranquille demeure, trop tranquille, on peut le dire.

— Quand j'étais enfant, dit Florence d'un air préoccupé et après avoir réfléchi pendant quelques instants, quand j'étais enfant, avez-vous jamais vu ce monsieur qui a pris la peine de venir jusqu'ici à cheval pour me parler ? il est venu trois fois… oui, trois fois, si je ne me trompe, Suzanne.

— Oui ; mademoiselle… trois fois, la première fois vous étiez en train de vous promener avec les Sket… »

Florence l'arrêta doucement du regard, et Mlle Nipper se rectifia et reprit : « Je veux dire avec M. Barnet, sa dame et le jeune homme. Et puis il est encore revenu deux fois le soir depuis.

— Quand j'étais enfant, et qu'il venait ordinairement du monde pour visiter papa, avez-vous jamais vu ce monsieur à la maison, Suzanne ? demanda Florence.

— Mais, mademoiselle, reprit la servante après avoir réfléchi, je ne puis réellement pas dire que je l'aie vu. Quand votre pauvre et chère maman mourut, mademoiselle, j'étais toute nouvelle dans la famille et j'avais pour département (ici Mlle Nipper se redressa fièrement de l'air d'une femme qui reproche à M. Dombey d'avoir toujours à dessein mis l'éteignoir sur son mérite)… j'avais pour département l'étage au-dessous des mansardes.

— Ah ! c'est vrai, dit Florence encore pensive, vous ne pouviez guère savoir qui venait à la maison. Je n'y pensais plus.

— Non, mademoiselle, je ne savais que des on-dit sur la famille et les visiteurs, et j'en entendais long, quoique la nourrice, avant Mme Richard, fît des remarques désobligeantes quand j'étais de la compagnie et parlât toujours de *méchantes petites cruches* ; mais on ne pouvait attribuer cela, dit Suzanne avec un air de ménagement et de discrétion, qu'à ses habitudes d'ivrognerie : aussi on la pria de s'en aller, et elle partit. »

Florence, qui était assise à la fenêtre de sa chambre, la figure reposant sur sa main, regardait dehors et paraissait prêter peu d'attention aux commérages de Suzanne, tant elle était absorbée dans ses réflexions !

« En tout cas, mademoiselle, dit Suzanne, je me souviens très-bien que ce même M. Carker était déjà presque sur le même pied avec votre papa, qu'il peut l'être aujourd'hui. On disait ordinairement alors dans la maison qu'il était à la tête

de toutes les affaires de votre papa dans la Cité, qu'il gérait tout, et que votre papa le considérait plus que personne, chose qu'il pouvait faire facilement, vous me pardonnerez, mademoiselle, vu qu'il n'a jamais considéré beaucoup personne. Voilà ce que je savais, toute petite cruche que j'étais. »

Suzanne Nipper avait encore sur le cœur les injures de la nourrice avant Mme Richard, quand elle articula vigoureusement ces mots : « *Petite cruche.*

« Je sais, continua-t-elle, que M. Carker n'a rien perdu de sa haute position, qu'il a toujours tenu bon à son poste et gardé son crédit auprès de votre papa ; je sais tout cela, parce que cet individu qu'on nomme Perch nous le dit à la cuisine quand il vient à la maison ; et quoique ce soit bien le garçon le plus faible de caractère, un vrai mouton, mademoiselle Florence, car il en est insupportable, il sait assez bien tout ce qui se passe dans la Cité, et il dit que votre papa ne fait jamais rien sans M. Carker, qu'il laisse tout à M. Carker, qu'il agit selon les désirs de M. Carker, qu'il a toujours M. Carker à ses côtés, et je crois qu'il croit, ce chiffon de Perch, qu'après votre papa, l'empereur de Chine n'est qu'un avorton auprès de M. Carker. »

Florence, comme réveillée par ce que lui disait Suzanne, n'avait pas perdu un mot de son discours : au lieu de regarder comme tout à l'heure le paysage par la fenêtre, en manière de désœuvrement, elle fixa les yeux sur elle et lui prêta l'oreille avec une attention marquée.

« Oui, Suzanne, dit-elle quand Nipper eut fini ; il faut certainement qu'il ait la confiance de papa, c'est son ami, sans aucun doute. »

La tête de Florence travailla sur ce sujet et le retourna dans tous les sens pendant plusieurs jours. M. Carker, dans les deux visites qui avaient suivi la première, avait établi des rapports de confiance entre Florence et lui qui étonnaient la jeune fille et la mettaient mal à l'aise : il s'était donné un air si mystérieux et si caché en lui disant qu'on n'avait aucune nouvelle du navire ; avec ses dehors doucereux, il avait pris un tel ascendant sur elle, qu'elle ne pouvait s'y dérober. Elle ne pouvait échapper à l'influence qu'il exerçait sur elle ; car cela aurait demandé quelque adresse et quelque connaissance du monde, enfin une tactique habile, et Florence n'en avait pas l'ombre.

Il est vrai qu'il s'était contenté de lui dire qu'il n'avait pas de nouvelles du bâtiment et qu'il avait des craintes très-sérieuses ; mais ce qui inquiétait Florence, c'était de savoir comment il avait pu parvenir à connaître l'intérêt qu'elle portait à ce bâtiment et pourquoi il s'arrogeait le droit de lui déclarer d'une manière si insinuante et si mystérieuse qu'il le savait.

La conduite de M. Carker à l'égard de Florence, l'habitude que celle-ci contracta d'examiner cette conduite avec un étonnement mêlé d'un certain malaise, commença à fasciner Florence. Elle conservait déjà un souvenir plus marqué de ses traits, de sa voix et de sa contenance : quelquefois même elle se plaisait à peindre cette figure à son imagination, afin que la familiarité la rabaissât au niveau d'une figure réelle qui ne fût pas de nature à la captiver plus qu'une autre : ses efforts ne parvenaient pas à dissiper l'impression importune qu'il avait faite sur elle ; d'autant plus, qu'elle ne le voyait jamais froncer le sourcil, ni la regarder avec des yeux mécontents ou irrités, puisqu'il avait toujours au contraire la figure souriante et sereine.

D'un autre côté, Florence, qui avait toujours le ferme projet de poursuivre son étude sur les moyens de se concilier l'amour de son père et qui persistait à croire fermement qu'elle était à son insu la cause de cette froideur qui les tenait tous deux à distance, en se rappelant que ce monsieur était un ami intime de son père, se demanda avec inquiétude si cette disposition qu'elle se sentait à ne pas aimer M. Carker, et même à le craindre, ne tenait pas à cette fatalité qu'elle portait avec elle et qui l'avait isolée, en lui aliénant l'amour de son père. Cela pouvait bien être ; elle le craignait du moins : quelquefois elle en était convaincue. Elle résolut donc de vaincre ce mauvais sentiment, elle se persuada que les attentions de l'ami de son père étaient pour elle un honneur et un encouragement, elle espérait qu'à force de l'observer patiemment et de mettre sa confiance en lui, il dirigerait ses pas déjà meurtris le long de l'âpre sentier qui aboutissait au cœur de son père.

Ainsi, sans avoir personne qui la conseillât, car elle ne pouvait consulter personne sans paraître se plaindre de son père, la douce Florence était ballottée entre le doute et l'espérance, comme sur une mer agitée, et M. Carker était comme le monstre cuirassé d'écailles, qui nageait au fond en tenant toujours fixés sur elle ses yeux étincelants.

C'était donc un nouveau motif pour Florence de désirer revenir à la maison. Sa vie solitaire convenait mieux à ses agitations timides d'espérance et de doute ; et parfois elle craignait que, pendant son absence, elle ne laissât échapper quelque heureuse occasion de prouver son affection à sort père. Dieu sait qu'à cet égard son esprit aurait pu demeurer parfaitement tranquille, mais cette affection dédaignée fermentait en elle ; et, même dans son sommeil, quand elle rêvait, son amour semblait prendre la forme d'un oiseau qui,

après avoir erré tout le jour, revient au nid le soir, se poser sur le cou de son père.

Elle pensait souvent à Walter ! ah ! que de fois elle y pensait, quand la nuit était sombre et que le vent mugissait autour de l'habitation ! Mais elle espérait toujours. Il est difficile aux âmes jeunes et ardentes, surtout inexpérimentées comme la sienne, de se figurer qu'un être plein de jeunesse et d'ardeur puisse s'éteindre comme une flamme légère, et au printemps de la vie s'abîmer dans les ténèbres : aussi elle espérait toujours. Elle pleurait souvent sur les souffrances de Walter ; sur sa mort, rarement et jamais bien longtemps.

Elle avait écrit au vieil opticien, mais sa lettre n'avait pas reçu de réponse : il est vrai qu'elle n'en demandait pas. Les choses en étaient là pour Florence, le matin où elle se disposait à retourner chez elle, le cœur content de retrouver sa vie de recluse.

Le docteur et Mme Blimber, accompagnés de leur précieux nourrisson Barnet fils (c'était bien contre sa volonté), étaient retournés à Brighton, où ce jeune homme ainsi que ses camarades, les autres pèlerins du Parnasse, étaient déjà occupés sans aucun doute à reprendre leurs études continuelles. Le temps des congés était passé et au delà ; la plus grande partie des jeunes hôtes de la villa avaient pris congé de M. et de Mme Barnet, et la longue visite de Florence touchait à son terme.

Il y en avait un pourtant, qui, tout en ne résidant pas dans la maison, avait montré les plus grandes attentions pour la famille et leur restait fidèle. C'était M. Toots. Depuis quelques semaines, il avait renouvelé la connaissance qu'il avait eu le bonheur de faire avec le jeune Skettles, le fameux soir où, brisant les chaînes de la prison Blimber, il avait pris

son essor, sa bague au doigt. Tous les deux jours régulièrement il venait faire une visite à la maison, laissant à la porte ses cartes comme d'habitude, un jeu de cartes complet : on aurait dit une partie de whist où M. Toots avait la donne, et les distribuait au domestique, pour qu'il fît son jeu.

M. Toots, avait toujours en tête la présomptueuse et bienheureuse idée d'empêcher la famille de l'oublier (il y a lieu de croire que l'expédient auquel il avait recours était sorti de la féconde cervelle de Coq-Hardi) : il avait donc armé un canot à six rames. Ce canot était monté par les amis aquatiques de Coq-Hardi qui le gouvernait en personne, tout habillé de rouge ; ce hardi capitaine cachait sous un chapeau vert l'œil continuellement poché dont il était affligé. Avant d'armer son bâtiment, Toots avait sondé Coq-Hardi. Il lui avait demandé, en thèse générale, quel nom lui Coq-Hardi aurait donné son bateau, dans la supposition où, devenu amoureux d'une jeune dame appelée Marie, il aurait eu l'idée de lancer un canot. À quoi Coq-Hardi répondit, en accompagnant sa réponse de gestes énergiques, qu'il le nommerait *Manette* ou les *Délices de Coq-Hardi*. Approuvant cette idée, M. Toots la mûrit à loisir et, après avoir cherché longtemps dans son imagination, il résolut d'appeler son canot la *Joie de Toots*, compliment plein de délicatesse à l'adresse de Florence, facile à deviner pour les parties intéressées.

Étendu sur un coussin cramoisi dans sa barque élégante, les souliers en l'air, M. Toots, poursuivant son projet, avait remonté le courant chaque jour et chaque semaine ; avait passé et repassé près du jardin de M. Barnet, faisant manœuvrer son canot de droite et de gauche afin d'être plus sûr d'être vu de toutes les fenêtres de la maison de M. Barnet. Telles étaient les évolutions, exécutées par la *Joie de Toots*, que tout le voisinage du littoral en était rempli

d’étonnement. Mais toutes les fois qu’il voyait quelqu’un dans le jardin de M. Barnet sur le bord du fleuve, Toots feignait de passer là par hasard, par un enchaînement d’événements les plus singuliers, les plus invraisemblables.

« Comment vous portez-vous, Toots ? disait M. Barnet en agitant sa main sur la berge, pendant que l’adroit Coq-Hardi manœuvrait tout près du rivage.

— Comment vous portez-vous ? répondait Toots. Quel singulier hasard de vous rencontrer ici ! »

Le malin Toots employait toujours cette formule ; on eût dit qu’au lieu de rencontrer M. Barnet dans sa maison, il le trouvait, par le plus grand des hasards, au milieu des ruines d’un temple, sur les bords du Nil ou du Gange.

« C’est surprenant ! s’écriait M. Toots. Mlle Dombey est-elle ici ? »

Là-dessus paraissait Florence quelquefois.

— Diogène se porte tout à fait bien, mademoiselle, s’écriait Toots, car je suis allé ce matin demander de ses nouvelles.

— Merci bien, » répondait Florence de sa douce voix.

Puis M. Barnet de dire : « Vous ne voulez pas venir à terre, Toots ? Allons, venez donc, vous n’êtes pas pressé. Venez nous voir.

— Oh ! merci bien, ça ne fait rien, répondait Toots en rougissant jusqu’aux oreilles. Je pensais que Mlle Dombey serait bien aise de savoir cela, voilà tout. Adieu. » Et le pauvre Toots, qui mourait d’envie d’accepter l’invitation, mais qui n’en avait pas le courage, faisait un signe à Coq-

Hardi, le cœur bien gros, et la *Joie de Toots,* fendant les eaux comme une flèche, disparaissait.

La matinée où Florence partit, le canot de Toots était pavoisé d'une façon extraordinaire. Quand elle descendit pour prendre congé, après avoir causé avec Suzanne, elle trouva Toots qui l'attendait dans le salon.

« Eh ! comment vous portez-vous, mademoiselle Dombey ? dit Toots stupéfait, car il était toujours déconcerté toutes les fois qu'il avait atteint le but de ses désirs ; puis, sans attendre la réponse à sa première question, il continua en disant : « Je vous remercie, je vais très-bien, et vous aussi, j'espère, Diogène se portait bien hier.

— Vous êtes bien bon, disait Florence.

— Je vous remercie, ça ne fait rien, répliquait Toots. J'ai pensé que peut-être, par le beau temps qu'il fait, vous n'auriez pas peur de faire la route par eau, mademoiselle Dombey. Il y a assez de place dans le canot pour vous et pour votre femme de chambre.

— Je vous suis bien obligée, dit Florence en balbutiant. Réellement je vous suis… mais je ne puis accepter…

— Oh ça ne fait rien, dit Toots. Bonjour.

— Ne voulez-vous pas attendre un peu pour voir madame Skettles, demanda Florence avec bonté.

— Oh ! non, merci, reprit Toots, je vous remercie, ça ne fait rien. »

Il fallait voir comme dans ces occasions M. Toots était timide et troublé. Mais en ce moment, Mme Skettles venant à entrer, M. Toots fut tout à coup pris de sa manie de deman-

der comment elle se portait et d'espérer qu'elle se portait bien ; il n'y avait pas moyen pour M. Toots de couper court aux poignées de main qu'il lui donnait, il ne cessa qu'à l'apparition de M. Skettles, qu'il empoigna immédiatement dans une étreinte désespérée.

« Toots, dit M. Barnet en se tournant du côté de Florence, nous perdons aujourd'hui le fanal de notre maison.

— Oh ! ça ne fait… oui, certainement, fit-il, en interrompant sa première réponse et d'un air très-embarrassé. Bonjour.

Malgré le ton un peu solennel avec lequel il avait prononcé ces mots d'adieu, M. Toots, au lieu de s'en aller, restait là, regardant autour de lui, sans rien voir. Florence, pour le tirer de cet état de torpeur, dit adieu à Mme Skettles, en la remerciant beaucoup et donna le bras à M. Barnet.

« Puis-je vous prier, ma chère demoiselle, lui dit son hôte en la reconduisant à la voiture, de présenter mes sincères compliments à votre cher papa ? »

C'était une chose bien affligeante pour Florence que de recevoir cette commission ; il lui semblait qu'elle trompait M. Barnet en l'autorisant à croire qu'une politesse qui lui était faite en était une pour son père. Cependant, comme elle ne pouvait s'expliquer, elle s'inclina et remercia M. Barnet ; puis elle se remit à songer que sa sombre demeure, n'ayant ni importuns, ni gens qui lui rappelassent à chaque instant son sujet de tristesse, était encore pour elle la retraite la meilleure et la plus naturelle. Ceux de ses nouveaux amis et de la société qui restaient encore à la villa se précipitèrent de l'intérieur de la maison et du jardin pour lui dire adieu. Tous lui étaient attachés et la voyaient partir avec des regrets

marqués. Jusqu'aux gens de la maison qui étaient fâchés de son départ. Les domestiques vinrent donc aussi, lui faisant des signes de tête et des saluts autour de la voiture. Florence en regardant autour d'elle tous ces bons visages, et entre autres ceux de M. et de Mme Barnet, et celui de M. Toots, qui poussait toujours de gros rires et la regardait fixement de loin, se rappela le soir qu'elle était revenue avec Paul de la maison du docteur Blimber ; et quand la voiture fut partie, son visage s'inonda de pleurs.

C'étaient des pleurs de tristesse, mais aussi des pleurs de consolation ; car tous les doux souvenirs qui se rattachaient à la vieille et sombre demeure dans laquelle elle retournait, la lui rendaient plus chère encore quand ils se réveillaient en elle. Il lui semblait qu'il y avait déjà bien longtemps qu'elle s'était promenée dans ces appartements silencieux, qu'elle s'était glissée en rampant tout doucement et toute tremblante dans les appartements de son père. Il y avait bien longtemps déjà qu'elle avait ressenti la triste mais douce influence exercée sur toutes les actions de sa vie par le souvenir des êtres si chers, qui n'étaient plus. Ces récents adieux venaient de lui rappeler aussi sa séparation d'avec le pauvre Walter : ils lui rappelaient ses paroles, ses regards ce soir-là ; ils lui rappelaient à la fois sa tendresse pour ceux qu'il laissait derrière lui et en même temps son courage et ses nobles espérances. L'histoire de Walter lui rappelait encore tout naturellement la vieille maison qu'il habitait et qui prenait, dans ce souvenir, des droits assurés sur le cœur de Florence.

L'impétueuse Suzanne Nipper se calmait aussi, en songeant qu'elles retournaient toutes les deux dans une maison qu'elles habitaient depuis tant d'années. Quelque triste que

fût cette demeure (et elle ne cherchait pas à en dissimuler l'ennui), Suzanne fit cependant ce qu'elle put pour l'oublier.

« Je serai bien aise de la revoir, mademoiselle, disait-elle : certes, il n'y a pas de compliments à lui faire, mais je ne voudrais pourtant pas la voir brûlée ni démolie.

— Vous serez encore bien contente de traverser ces vieux appartements, n'est-ce pas, Suzanne ? dit Florence en souriant.

— Oui, mademoiselle, répondit Nipper, s'adoucissant de plus en plus, à mesure qu'elles approchaient ; je ne peux pas dire que je n'en serai pas bien aise, quoique probablement je me remettrai à la détester demain. »

Florence, de son côté, se plaisait à penser qu'elle trouvait dans l'intérieur de cette habitation une paix plus profonde que partout ailleurs. Il valait mieux garder ses secrets au milieu de ces murailles hautes et sombres, plutôt que de les mettre au grand jour ou d'essayer de les cacher à une foule de visages heureux. Il valait mieux laisser son cœur aimant poursuivre son étude seul, plutôt que de s'exposer à trouver sans cesse des motifs de découragement dans le spectacle des cœurs aimants et aimés qu'elle voyait autour d'elle. On était plus à son aise pour espérer, pour prier, pour continuer d'aimer, sans autre préoccupation, avec résignation et patience, dans le tranquille asile de tous ces souvenirs ; quoiqu'on y vît partout des traces de vétusté, de rouille et de ruine, cela valait mieux que d'aller chez les autres s'abandonner aux caprices de sa gaieté. Elle rentrait avec plaisir dans l'ancien rêve enchanté de son existence et aspirait encore une fois à voir se refermer sur elle la vieille porte noire.

Florence était pleine de toutes ces, pensées, lorsque la voiture tourna dans la rue longue et sombre : Florence n'était pas assise du côté de la maison Dombey, et à mesure que l'éloignement diminuait, elle regardait par la portière si elle ne verrait pas les enfants de la maison vis-à-vis.

Une exclamation de Suzanne la fit sortir de sa rêverie ; elle se retourna vivement.

« Bonté du ciel, s'écrie Suzanne, perdant haleine. Où est notre maison ?

— Notre maison ? » dit Florence.

Suzanne rentrait sa tête dans la voiture, la sortait et la rentrait de nouveau, lorsque la voiture s'arrêta ; puis elle regarda sa maîtresse d'un air tout ébahi.

La maison était masquée par des échafaudages depuis le bas jusqu'au haut. Tout cet endroit de la rue était encombré : c'étaient des briques, des pierres, du mortier, des monceaux de poutres. Des échelles étaient dressées contre le mur ; les ouvriers grimpaient et descendaient ; des hommes étaient à la besogne sur les échafaudages ; au dedans, c'étaient des peintres et des tapissiers ; de gros rouleaux de papiers peints étaient retirés d'une voiture stationnant à la porte ; une tapissière s'était arrêtée dans la rue ; à travers les fenêtres béantes et brisées, on n'apercevait plus de meubles ; on ne voyait que des ouvriers, chacun à sa besogne depuis la cuisine jusqu'au grenier. Au dedans comme au dehors, c'était le même tohu-bohu, des couvreurs, des peintres, des charpentiers, des maçons : le marteau, l'oiseau, la brosse, la pioche, la scie, la truelle, tout allait bon train.

Florence descendit de la voiture, doutant que ce fût là sa maison ; mais elle reconnut Towlinson, au teint hâlé, qui était à la porte pour la recevoir.

« Il n'y a rien de nouveau ? demanda Florence.

— Oh ! non, mademoiselle.

— On est en train de faire de grands changements ?

— Oui, mademoiselle, de grands changements ! »

Florence entra, comme si elle rêvait, et se hâta de monter. Une lumière éblouissante avait pénétré dans ces longs appartements jusque-là si sombres : il y avait des marchepieds et des plates-formes avec des hommes dessus, en bonnets de papier, le portrait de sa mère n'y était plus : il avait suivi les autres meubles, et à la place, on lisait crayonnés sur le mur ces mots : *Cette chambre à faire à panneaux. Papier vert et or.* L'escalier n'était plus qu'un dédale de poutres et de planches comme au dehors : et sur le châssis vitré du sommet de la maison on voyait, dans diverses attitudes, tout un Olympe, au grand complet, de plombiers et de vitriers. On n'avait pas encore touché à la chambre de Florence ; mais contre la muraille extérieure étaient adossées des poutres et des planches qui interceptaient la lumière du jour. Elle monta tout doucement à l'autre chambre à coucher où se trouvait le petit lit : qu'aperçoit-elle ? un grand gaillard qui, la pipe à la bouche et la tête coiffée d'un mouchoir de poche, regardait à la fenêtre.

Ce fut là que Suzanne Nipper, qui s'était mise à la recherche de Florence, la retrouva et vint lui dire de descendre, que son papa voulait lui parler.

« Mon père ici ? et il désire me parler ? » s'écria Florence tremblante comme la feuille.

Suzanne, qui était encore plus bouleversée que Florence, répéta sa commission. Florence, pâle et troublée, descendit aussitôt sans hésiter un seul instant. En descendant, elle se demandait si elle oserait l'embrasser. Les généreux mouvements de son cœur la décidèrent à oser, et elle résolut de l'embrasser.

Son père aurait pu entendre ce cœur battre bien fort, quand il se présenta devant lui. Une minute de plus, ce cœur allait battre contre le sien… Mais son père n'était pas seul. Il y avait avec lui deux dames : Florence s'arrêta. Dans la lutte, qu'elle soutint pour dissimuler la vive émotion qu'elle éprouvait, elle serait tombée évanouie sur le carreau : mais, au même moment cet étourdi de Diogène s'élança en aboyant et comblant sa maîtresse de caresses comme pour fêter sa bienvenue : une des deux dames tressaillit aux aboiements du chien et poussa un petit cri, qui rappela Florence à elle-même, sans quoi elle allait se trouver mal.

« Florence, lui dit son père en lui tendant une main si roide que la pauvre enfant était tenue à distance, comment vous portez-vous ? »

Florence prit cette main dans la sienne, la porta timidement à ses lèvres et la sentit se retirer. Cette main referma la porte avec autant de froideur qu'elle s'était tendue vers Florence.

« Quel est ce chien ? dit M. Dombey d'un air mécontent.

— C'est un chien, papa… de Brighton.

— C'est bien, dit M. Dombey ; et un nuage obscurcit son visage, car il l'avait comprise.

— Il a un très-bon caractère, dit Florence en s'adressant avec sa grâce et sa douceur naturelles aux deux étrangères. C'est seulement parce qu'il est content de me voir. Pardonnez-lui son impolitesse, en faveur de l'intention, je vous prie. »

Elle vit du même coup d'œil que la dame qui avait crié et qui était assise, était vieille ; tandis que l'autre, assise près de son papa, était d'une grande beauté et d'une grande distinction.

« Madame Skewton, je vous présente ma fille Florence, dit M. Dombey en se tournant du côté de la vieille dame.

— Charmante personne, dit la dame en mettant son lorgnon. Elle est si naturelle ! Ma chère Florence, il faut que vous m'embrassiez, s'il vous plaît. »

Florence l'embrassa, puis se tourna vers l'autre dame près de laquelle se tenait son père, qui semblait attendre que sa fille eût embrassé Mme Skewton.

« Édith, fit M. Dombey, je vous présente ma fille Florence. Florence, cette dame sera bientôt votre maman. »

Florence tressaillit ; en proie à mille émotions, le visage inondé de pleurs que faisait couler ce nom de maman, luttant pendant quelques instants avec les sentiments de surprise, d'intérêt, d'admiration, sous l'influence d'une terreur indéfinissable, Florence leva ses regards sur la belle figure qu'elle avait devant elle, puis elle s'écria : « Oh ! papa, puissiez-vous être heureux ! puissiez-vous être très-heureux toute votre vie ! » et elle tomba en sanglotant sur le sein de cette dame.

Il y eut un moment de court silence. La belle dame, qui, au premier abord, avait paru hésiter et ne pas savoir si elle s'avancerait ou non au-devant de Florence, la retint sur elle, et pressa la main qui s'accrochait convulsivement à sa robe, comme pour la rassurer et la consoler. Pas un mot ne sortit de sa bouche. Elle pencha sa tête sur Florence, la baisa sur le cou, mais demeura muette.

« Voulez-vous venir dans les appartements, dit M. Dombey, voir un peu ce que font les gens ? Si vous voulez bien, chère madame. »

En disant cela, il offrit son bras à Mme Skewton, qui lorgnait Florence, comme si elle se figurait ce qu'on pourrait faire de cette jeune fille avec une légère infusion d'un peu plus de cœur et de belle nature… puisé, bien entendu, à l'abondant dépôt que cette dame tenait en réserve.

Florence pleurait encore contre le sein de l'étrangère et s'attachait toujours à elle, lorsqu'on entendit M. Dombey qui disait, de la galerie vitrée :

« Nous allons demander à Édith… Mon Dieu, où est-elle donc ?

— Édith, ma chère, s'écria Mme Skewton, où êtes-vous donc ? Vous cherchez sans doute M. Dombey quelque part. Nous sommes ici, mon ange. »

La belle dame se détacha des étreintes de Florence, et déposant encore un baiser sur son visage, elle se retira précipitamment et rejoignit M. Dombey et Mme Skewton.

Florence resta toujours à la même place ; le bonheur, la tristesse, la joie, les larmes, tous les sentiments se pressaient

dans son cœur ; elle ne savait ni comment ni pourquoi. Enfin sa nouvelle maman revint, qui la prit encore dans ses bras.

« Florence, lui dit la dame vivement et en la regardant fixement, vous ne commencerez pas par me haïr.

— Vous haïr, maman, vous ! Et Florence jetant ses bras autour de son cou lui rendit son regard avec assurance.

— C'est bien, c'est bien ! commencez par avoir de moi une bonne opinion, dit la belle dame. Commencez par croire que je m'efforcerai de vous rendre heureuse, et que je suis toute disposée à vous aimer, Florence. Adieu. Nous nous reverrons bientôt. Ne restez pas ici maintenant. »

Elle la pressa encore sur son sein ; elle lui avait parlé un peu vite, mais d'un ton ferme. Florence la vit rejoindre sa mère et M. Dombey dans l'autre pièce.

Dès ce moment, Florence commença à espérer qu'elle apprendrait de cette belle dame, sa nouvelle maman, le moyen de conquérir l'amour de son père : cette nuit-là, pendant qu'elle dormait dans sa vieille demeure abandonnée, sa vraie mère, le visage radieux, souriait à ses espérances et les bénissait. Pauvre Florence, elle rêvait !

CHAPITRE VIII.

Madame Chick ouvre les yeux.

Miss Tox n'avait pas la moindre idée de toutes les nouvelles transformations dont la maison Dombey était l'objet. Elle ne pensait guère aux échafaudages, aux échelles, aux badigeonneurs, qui, la tête enveloppée dans des mouchoirs de poche, regardaient par les croisées dans l'intérieur des appartements, semblables à des génies ailés ou à des oiseaux égarés. Environ à cette époque si féconde en événements, elle avait déjeuné un matin, comme à l'ordinaire, c'est-à-dire avec une flûte et un œuf frais ou du moins prétendu frais, et du thé. Dans la théière, on avait mis une pleine cuillerée de cette herbe bienfaisante pour miss Tox, plus une pleine cuillerée pour parfumer la théière, c'est une de ces illusions comme on sait, qui font les délices des bonnes ménagères[3] : puis, après déjeuner, elle monta pour mettre sa valse des oiseaux sur sa harpe, pour arroser et arranger ses plantes, épousseter mille petits riens, et, suivant sa coutume de chaque jour, faire de son petit salon l'ornement de la place de la Princesse.

---

[3] En général, il est de règle qu'on mette infuser une cuillerée de thé par chaque personne, plus une cuillerée pour la théière, quel que soit le nombre des personnes.

Pour ce faire, miss Tox avait mis une paire de vieux gants feuille morte, dont elle avait l'habitude de se servir pour ces sortes d'occupations : ordinairement, ils étaient cachés aux regards des humains et soigneusement serrés dans un tiroir. Elle se mit méthodiquement à la besogne, elle commença par la valse des oiseaux, puis, par une association d'idées dont nous ne nous rendons pas compte, elle passa à son serin, canari aux hautes épaules, chargé d'ans, très-fripé, mais le plus grand chanteur que connût la place de la Princesse ; ensuite elle prit, selon l'ordre de son programme, ses petites chinoiseries, ses cages à mouches faites en papier, etc. ; enfin, dans sa tournée, elle arriva aux plantes fort à propos ; car elles avaient grand besoin de quelques coups de ciseaux pour des raisons botaniques dans lesquelles miss Tox avait la plus grande confiance.

Cette matinée-là, miss Tox était en retard pour ses plantes : le temps était chaud, le vent souffrait du sud, et il y avait dans l'atmosphère d'été de la place de la Princesse quelque chose qui tournait les pensées de miss Tox du côté de la campagne.

Le garçon attaché à l'auberge des *Armes de la Princesse*, était sorti avec un seau pour arroser la place : ce qui donnait à ce terrain, planté d'herbe, un parfum de fraîcheur que miss Tox appelait une odeur de pousse. Par la grande rue du coin, pénétrait un petit rayon de soleil, sur lequel sautaient et ressautaient les moineaux enfumés, qui se coloraient momentanément, quand ils le traversaient ; là, se baignant dans ses flots de lumière, comme dans un torrent, ils apparaissaient entourés d'une auréole de gloire et devenaient des moineaux superbes, d'ignobles pierrots qu'ils étaient.

À la fenêtre des *Armes de la Princesse*, on pouvait lire les louanges du Gingerbeer et voir, sur l'enseigne, des chalands altérés, inondés des flots de la liqueur pétillante ou étourdis par le bruit des bouchons qui sautaient.

Hors la ville, on faisait le regain. Il fallait sans doute du temps à la bonne odeur du foin pour arriver jusqu'à la place de la Princesse, et elle avait dû rencontrer en route bien des parfums d'un autre genre qui la contrariaient : il se trouvait par là tant de misérables taudis ! Que le bon Dieu bénisse ces très-honorés seigneurs qui, acceptant l'ordure de ces odieux cloaques comme un héritage de la sagesse de leurs ancêtres, se garderaient bien de toucher à la tradition ! Quoi qu'il en soit, l'odeur du foin arrivait par légères bouffées sur la place de la Princesse : c'était comme un souvenir de la véritable nature et de son atmosphère embaumée. Doux souvenir, qui, pénétrant à travers les barreaux des prisons, vient consoler les malheureux captifs, en dépit des aldermen, de leurs conseillers et de tous ces nobles messieurs dont le sourcil, comme celui de Jupiter, suffit pour arrêter la machine ronde.

Miss Tox, assise sur le bord de la croisée, était en train de penser à son cher papa qui était mort, le pauvre homme ! (M. Tox avait appartenu au service des douanes) ; elle pensait aussi à son enfance, qu'elle avait passée dans un port de mer au milieu du goudron et des habitudes rustiques du lieu. Elle se laissait aller aux souvenirs d'autrefois ; elle se rappelait les prairies toutes resplendissantes de boutons d'or qui ressemblaient à autant d'étoiles ; elle se rappelait comme elle tressait des chaînes de pissenlit pour les faiseurs de serments, qui lui juraient une constance éternelle en habit nankin. Hélas ! elle se rappelait aussi combien ces chaînes de fleurs s'étaient flétries et brisées sans résultat !

Assise donc sur le rebord de la croisée, miss Tox, en regardant les moineaux et le rayon de soleil, pensait aussi à sa chère maman… elle était morte la pauvre femme ! c'était la sœur de la tête poudrée, avec une queue, dont elle avait le portrait dans sa chambre… elle était morte d'un excès de vertu et de douleurs rhumatismales. Sur la place de la Princesse vint à passer un paysan à voix rauque, portant sur sa tête une pesante corbeille qui aplatissait son chapeau de façon à en faire une tarte ; elle l'entendit crier ses fleurs et le vit faire trembler, à chaque vibration, les timides racines de ses petites marguerites, en criant de sa grosse voix comme un ogre qui va à la chasse des petits enfants : miss Tox, en présence de tous ces souvenirs d'été, éprouvait une telle émotion, qu'elle secoua la tête en se disant tout bas : « Je vieillirai bien longtemps avant de m'en apercevoir, » comme si la chose n'était pas déjà faite.

Miss Tox étant dans sa veine de méditation, ses pensées se reportèrent sur M. Dombey ; cela tenait probablement à ce que le major était rentré dans ses appartements, situés en face de ceux de miss Tox, et qu'il venait de la saluer par la fenêtre. Quel autre motif aurait pu rattacher le nom de M. Dombey à ses jours d'été et à ses chaînes de pissenlit ? « Était-il moins triste ? pensait miss Tox. S'était-il réconcilié avec les décrets du destin ? Se remarierait-il ? Et s'il se remariait, qui épouserait-il ? »

Une vive rougeur colora le visage de miss Tox, au moment où elle faisait cette dernière réflexion : le temps était si chaud aussi ! elle tourna la tête et se surprit pensive dans la glace de la cheminée. Miss Tox devint encore toute rouge, quand elle vit une petite voiture entrer dans la place de la Princesse et s'arrêter à sa porte ; miss Tox se leva, prit ses

ciseaux précipitamment, et arriva enfin à ses plantes. Elle en était très-occupée, quand Mme Chick entra dans la chambre.

« Et comment se porte ma tendre amie ? » s'écria miss Tox en ouvrant les bras.

Il y avait un peu de majesté dans le port de la tendre amie, mais enfin elle embrassa miss Tox et lui dit : « Lucrèce, merci ; je me porte bien. Et vous, j'espère que vous allez bien aussi. Hum ! »

Ce *Hum* indiquait que Mme Chick était en proie à une petite toux monosyllabique, une sorte de toux au début, un début, un prélude de toux.

« Vous venez de bien bonne heure, ma chère ; comme c'est aimable de votre part ! Avez-vous déjeuné ?

— Oui, Lucrèce, dit Mme Chick ; j'ai déjeuné de bonne heure avec mon frère qui est venu à la maison. » Il paraît que la bonne dame était très-curieuse de voir la place de la Princesse, car elle promenait ses regards autour de la place, tout en parlant.

« Il va mieux maintenant ? dit miss Tox en balbutiant.

— Il va beaucoup mieux, merci. Hum !

— Ma chère Louisa, il faut soigner ce rhume-là.

— Oh ! ce n'est rien, reprit Mme Chick. C'est le changement de temps. Il faut nous attendre aux changements…

— De temps ? dit, miss Tox dans sa naïveté.

— À tous les changements possibles, repartit Mme Chick. D'ailleurs il faut bien s'y attendre : nous sommes dans un monde où tout change. On me surprendrait beaucoup, Lu-

crèce, et à mes yeux, on ferait grandement tort à ses connaissances, si l'on essayait de contester une vérité si évidente et si l'on voulait s'y soustraire le changement ! s'écria Mme Chick avec le ton sévère d'un philosophe, mon Dieu, faites-moi donc le plaisir de me dire, ma chère ; qu'est-ce qui ne change pas ? jusqu'au ver à soie, qu'on ne peut certainement pas soupçonner de s'inquiéter de ces questions-là, le ver à soie ne subit-il pas mille métamorphoses plus surprenantes les unes que les autres ?

— Ma Louisa, dit la douce miss Tox, que vous êtes heureuse dans vos comparaisons !

— Vous êtes bien bonne, Lucrèce, de parler ainsi de moi, et de le penser, qui mieux est (en disant cela, Mme Chick paraissait un peu calmée). J'espère que ni l'une ni l'autre, Lucrèce, nous n'aurons jamais l'occasion de rien changer à cette estime réciproque.

— Certainement, » reprit miss Tox.

Mme Chick toussa, comme auparavant, et fit des raies sur le tapis avec le bout d'ivoire de son parasol. Miss Tox, qui connaissait à fond sa belle amie, et qui savait que, pour peu qu'elle fût fatiguée ou vexée le moins du monde, elle devenait très-irritable, profita de son expérience pour s'arrêter et pour changer de sujet de conversation.

— Pardon, ma chère Louisa, dit miss Tox ; mais n'ai-je pas entrevu dans la voiture quelqu'un qui ressemble à M. Chick ?

— En effet, il y est, dit Mme Chick, mais je vous en prie, ne le faites pas descendre. Il a son journal ; le voilà content pour deux heures. Continuez vos fleurs, Lucrèce, et laissez-moi m'asseoir à côté de vous, pour me reposer un instant.

— Ma Louisa sait bien, dit miss Tox, qu'entre amies comme nous, il ne peut être question de faire la moindre cérémonie. Ainsi donc… » Miss Tox acheva sa pensée, non en paroles, mais en action ; elle remit ses gants qu'elle avait ôtés, s'arma de nouveau de ses ciseaux, et se mit à couper, à rogner dans les feuilles avec une dextérité microscopique.

« Florence est revenue chez elle, dit Mme Chick, après être restée assise quelque temps sans rien dire, la tête penchée d'un côté et son parasol dessinant sur le parquet, et vraiment Florence est beaucoup trop grande maintenant pour continuer à mener cette vie solitaire à laquelle elle s'est habituée. Elle est trop grande, incontestablement. Et j'aurais très-peu d'estime pour quiconque se permettrait de professer une opinion différente de la mienne à cet égard. Non, quelque désir que j'en eusse, je ne pourrais pas avoir d'estime pour ces gens-là. Que voulez-vous ? nous ne sommes pas maîtres de nos sentiments à ce point. »

Miss Tox, ne dit pas non, quoiqu'elle ne fût pas trop au courant de l'affaire.

« Si c'est une fille bizarre, dit Mme Chick, et si mon frère ne se sent pas suffisamment à son aise avec elle, après tous les événements terribles qui sont survenus, que voulez-vous ? il faut absolument qu'il fasse un effort : c'est son devoir. Dans notre famille, nous sommes tous remarquables pour faire des efforts. Paul est le chef de la famille ; il ne reste plus que lui pour représenter les Dombey : Car, moi, que suis-je ? moins que rien.

— Oh ! ma tendre amie, que dites-vous là, » fit miss Tox d'un ton de reproche.

Mme Chick sécha ses larmes qui commençaient à couler bien fort, et continua :

« Il est donc obligé, plus que jamais, à faire un effort ; mais malgré tout, cet effort qu'il a fait et qu'il a dû faire m'a porté un coup… j'ai une nature si susceptible, si nerveuse ! Je suis bien malheureuse d'être comme cela. Je voudrais que mon cœur fût de marbre ou de pierre…

— Oh ! ma bonne Louisa, fit miss Tox toujours avec le même ton de reproche.

— Enfin, c'est toujours un triomphe pour moi que de savoir qu'il est fidèle à lui-même et à son nom de Dombey. Je ne veux pas dire qu'il ne l'a pas toujours été… Seulement, ajouta Mme Chick, après un instant de silence, j'espère qu'elle sera digne aussi de porter ce nom-là. »

Miss Tox était alors occupée à verser l'eau d'une cruche dans un arrosoir vert ; lorsqu'elle eut terminé son opération, elle leva par hasard les yeux, et en voyant l'expression du regard que Mme Chick fixait sur elle, elle éprouva un tel sentiment de surprise, que pour le moment elle déposa l'arrosoir sur la table et s'assit à côté.

« Ma chère Louisa, dit miss Tox, oserai-je, en réponse à votre observation, vous exprimer très-humblement mon sentiment : votre bonne nièce donne en tout point de très-grandes espérances.

— Que voulez-vous dire, Lucrèce ? reprit Mme Chick, en se donnant de plus en plus un air imposant. À quelle observation de ma part voulez-vous faire allusion ?

— Que vous espérez *qu'elle* sera digne de porter son nom, ma bonne amie, dit Miss Tox.

— Si, continua Mme Chick avec un air de dignité contenue, je ne me suis pas exprimée clairement, c'est à moi que je dois m'en prendre sans aucun doute. Je pourrais même ne pas m'exprimer du tout, sans l'intimité qui existe entre nous depuis longtemps et que rien au monde, je l'espère, ne viendra briser ; je l'espère fermement, Lucrèce. Et pourquoi pas ? il n'y a pas de raison pour cela ; ce serait absurde ; mais je veux m'expliquer clairement. Je reviens donc sur mon observation. Je vous prie de croire qu'elle ne s'appliquait nullement à Florence.

— En vérité ? repartit miss Tox.

— Non, dit Mme Chick d'un ton bref et ferme.

— Pardonnez-moi, ma chère, reprit son humble amie, mais je n'ai pas compris. Je crois que je deviens stupide. »

Mme Chick promena ses regards autour de la pièce et sur la rue : elle regardait les plantes, l'oiseau, l'arrosoir, tout ce qu'elle avait sous les yeux, excepté miss Tox ; enfin son regard s'abaissant à terre passa sur miss Tox pendant un instant ; puis fronçant le sourcil, elle dit en regardant le tapis :

« Quand je dis, Lucrèce, que j'espère *qu'elle* sera digne du nom des Dombey, je veux parler de la seconde femme de mon frère Paul. Je crois vous avoir déjà dit en effet, peut-être pas précisément dans les mêmes termes, que son intention est de se remarier. »

Miss Tox quitta son siége précipitamment et retourna à ses plantes, coupant, taillant, rognant dans les tiges, dans les feuilles avec aussi peu de précaution qu'un barbier qui coupe les cheveux d'un pauvre homme.

« Comprendra-t-elle comme elle le doit l'honneur qui lui est fait ? dit Mme Chick à voix basse ; cela est une autre question. J'espère qu'elle le fera. Nous sommes tenus à penser bien de notre prochain en ce monde ; j'espère donc qu'elle répondra à cette distinction. On ne m'a pas consultée. Si l'on m'avait consultée, il n'est pas douteux que mon avis aurait été accueilli cavalièrement ; il vaut mieux que les choses se soient passées ainsi. Je préfère beaucoup la manière dont cela s'est fait. »

Miss Tox, la tête penchée, coupait toujours les plantes. Mme Chick, qui, de temps à autre, avait un mouvement de tête significatif, continua sur le même ton avec un geste qui interdisait toute réplique.

« Si mon frère Paul m'avait consultée, ce qu'il fait quelquefois, ou plutôt ce qu'il avait l'habitude de faire quelquefois, car maintenant il ne me consultera plus ; ce sera pour moi une grave responsabilité de moins. (Ici Mme Chick sembla souffrir des nerfs.) Dieu merci, je ne suis pas jalouse. (Ici Mme Chick versa encore une fois des larmes.) Si mon frère était venu à moi et m'avait dit : « Louisa, quelle sorte de qualités me conseillez-vous de chercher dans une femme ? » je lui aurais certainement répondu : « Paul, il vous faut des titres, de la beauté, de la dignité, de belles relations. » Voilà, en propres termes, ce que je lui aurais dit. Après cela on aurait pu me conduire à l'échafaud, si on avait voulu, dit Mme Chick, comme si l'échafaud était la conséquence très-probable de la réponse qu'elle eût faite, mais voilà encore une fois, en propres termes, ce que je lui aurais répondu. « Comment ! lui aurais-je dit, vous, Paul, vous marier une seconde fois sans épouser ni titres, ni beauté, ni dignité, ni relations ! il n'y a personne au monde d'assez fou pour oser avoir un seul instant une idée aussi déraisonnable. »

Miss Tox s'arrêta dans sa besogne ; la tête au milieu de ses plantes, elle écoutait attentivement. Peut-être s'imaginait-elle qu'il y avait une lueur d'espérance pour elle, dans cet exorde, en voyant avec quelle chaleur s'exprimait Mme Chick.

« Voilà, continua la discrète dame, les raisonnements que j'aurais faits ; parce qu'enfin je crois que je ne suis pas encore une imbécile. Je n'ai pas la prétention de me faire passer pour une intelligence supérieure, quoiqu'il y ait des gens assez bons pour le croire. Ce n'est pas avec la modestie que je me connais, que j'aurais pu longtemps entretenir cette illusion. Mais enfin je ne suis pas non plus tout à fait une imbécile. Et venir me conter, à moi, dit Mme Chick avec un ton de dédain inexprimable, que mon frère Paul Dombey a jamais pu envisager comme possible l'idée de s'unir à quelqu'un. N'importe qui… je ne m'en inquiète pas (dans ces derniers mots il y avait plus d'amertume et d'emphase que dans tout le reste), de s'unir à quelqu'un qui n'a pas les qualités requises, ce serait insulter au peu d'intelligence que j'ai ; autant vaudrait me dire que je suis un éléphant ; ce n'est pas l'embarras ; on pourra bien me le dire un de ces jours, ajouta Mme Chic d'un air résigné. Cela ne me surprendrait pas du tout. Je m'y attends. »

Pendant l'instant de silence qui suivit, on entendait encore, par-ci par-là, les ciseaux de miss Tox donner un coup ou deux tout de travers, mais miss Tox elle-même restait toujours invisible, on ne voyait que les mouvements de son peignoir qui paraissait très-agité. Mme Chick lui lança un regard de côté à travers les plantes qui les séparaient, puis elle reprit d'un ton de conviction profonde comme si ce qu'elle allait dire était de la dernière évidence :

« Donc mon frère, cela va de soi, a fait ce qu'on devait attendre de lui et ce que tout le monde pouvait prévoir qu'il ferait, s'il se remariait. J'avoue qu'il y a eu là pour moi un moment de surprise, si agréable qu'elle pût être. Car lorsque Paul a quitté Londres, je ne me figurais pas qu'il formerait des liens hors de Londres, et bien certainement ces liens n'existaient pas lorsqu'il est parti. Cependant, c'est une union qui me paraît désirable à tous égards. Je ne doute pas que la mère ne soit une personne des plus comme il faut et des plus élégantes, et je n'ai aucunement le droit de discuter la question de savoir s'il sera bien qu'elle vive avec eux ; c'est l'affaire de Paul et non la mienne : quant à la femme que Paul a choisie, je n'ai encore vu jusqu'ici que son portrait ; mais il est très-beau. Son nom est beau aussi, dit Mme Chick toujours avec le même mouvement de tête et en s'allongeant dans son fauteuil. Édith est à la fois un nom peu ordinaire et distingué. En conséquence, Lucrèce, je ne doute pas que vous soyez heureuse d'apprendre que le mariage doit avoir lieu immédiatement : vous ne pouvez pas manquer de l'être en apprenant cette bonne nouvelle, dit Mme Chick avec insistance : vous serez enchantée d'apprendre ce changement de condition chez mon frère qui, à diverses reprises, a eu pour vous les plus grands égards. »

Pour toute réponse, miss Tox prit le petit arrosoir d'une main tremblante et promena autour d'elle des yeux distraits : on eût dit qu'elle cherchait quelque meuble qui eût besoin d'être arrosé. La porte s'ouvrit à ce moment critique pour le cœur de miss Tox, qui tressaillit, poussa un convulsif éclat de rire et tomba dans les bras de la personne qui entrait : heureusement qu'elle ne put voir, ni l'attitude courroucée de Mme Chick, ni le major qui, posté à sa fenêtre de l'autre côté de la rue, faisait manœuvrer son binocle et laissait éclater sur son visage épanoui une joie diabolique.

Il n'en était pas de même du pauvre nègre du major, car c'était bien lui tout ébahi qui soutenait les formes légères de la défaillante miss Tox : il était monté tout droit chez elle, selon son habitude, pour demander poliment des nouvelles de mademoiselle, exact en cela à exécuter les malicieuses instructions du major. Il venait d'arriver juste à temps pour recevoir dans ses bras le léger fardeau et sur ses souliers le contenu de l'arrosoir ; il se savait surveillé par le terrible major, qui l'avait menacé de lui briser les os, comme d'habitude, s'il faisait quelque bêtise : cette pensée, jointe à la circonstance de l'arrosoir et de l'évanouissement de miss Tox, contribuait à donner un air plus piteux encore à ce pauvre souffre-douleurs.

Pendant quelques instants, l'infortuné retint miss Tox sur son cœur avec une énergie que démentait sa figure décontenancée. La pauvre dame en même temps laissait tomber lentement les dernières gouttes de son arrosoir sur le nègre, comme elle l'eût fait sur une plante exotique de constitution délicate, que cette douce rosée pouvait rappeler à la vie. Mme Chick, à la fin, retrouvant assez de présence d'esprit pour intervenir, ordonna au nègre de poser miss Tox sur le sofa et de se retirer : le nègre obéit promptement et elle s'occupa de faire revenir miss Tox.

Mme Chick, cette fois, ne montra pas ce tendre intérêt que les filles d'Ève se témoignent en pareil cas : on ne vit pas chez elle ces sentiments, pour ainsi dire franc-maçonniques, qui font que les femmes, enchaînées mystérieusement l'une à l'autre, sont, dans les cas d'évanouissement, comme de véritables sœurs. Elle ressemblait plutôt au bourreau qui cherche, avant l'exécution, à rendre à sa victime le sentiment de l'existence ; comme cela se pratiquait dans le bon vieux temps que pleurent encore nos honnêtes gens d'aujourd'hui.

Mme Chick lui mit sous le nez un flacon d'odeur, lui frappa dans les mains, lui versa de l'eau froide sur le visage et eut recours aux autres remèdes usités en pareil cas. À la fin, quand miss Tox ouvrit les yeux et fut peu à peu rendue à la vie et à la connaissance, Mme Chick se retira d'elle comme d'un criminel, et imitant, à rebours, l'Hamlet de Shakspeare, qui regarde son assassin avec plus de pitié que de colère, Mme Chick regardait sa victime avec plus de colère que de pitié.

« Lucrèce, dit Mme Chick, je n'essayerai pas de déguiser ce que je sens. Mes yeux se sont ouverts tout d'un coup. Je ne l'aurais jamais cru quand ce serait un saint prophète qui me l'aurait dit.

— Je suis folle de montrer ainsi ma faiblesse, balbutia miss Tox. Je suis mieux maintenant.

— Vous êtes mieux maintenant ! répéta Mme Chick d'un ton d'extrême dédain. Supposez-vous que je sois aveugle ? vous imaginez-vous que je suis tombée en enfance ? Non, non, Lucrèce : je vous suis bien obligée. »

Miss Tox leva vers son amie des yeux suppliants et désespérés, et mit son mouchoir sur sa figure.

« Si quelqu'un m'avait dit cela hier, dit majestueusement Mme Chick, ou seulement il y a une demi-heure, j'aurais été tentée, je crois, de le terrasser. Lucrèce Tox, mes yeux se sont ouverts sur vous tout d'un coup. Mes yeux sont dessillés maintenant. Le temps où j'avais une confiance aveugle en vous est passé, Lucrèce, vous en avez abusé, vous vous en êtes fait un jeu ; mais c'est fini, il n'y a plus de subterfuge possible maintenant, soyez-en sûre.

— Oh ! mon Dieu ! que voulez-vous dire par ces allusions cruelles, mon amie ? demanda miss Tox tout éplorée.

— Lucrèce, répondit Mme Chick, interrogez votre propre cœur. Je vous prierai d'abord de ne plus m'appeler par ces noms d'amitié, comme vous aviez coutume de le faire, s'il vous plaît. J'ai encore quelque respect de moi-même, quoique vous puissiez penser autrement.

— Oh ! Louisa, s'écria miss Tox. Comment pouvez-vous me parler comme cela ?

— Comment je puis vous parler comme cela ! reprit Mme Chick qui, à défaut de bonnes raisons à donner, s'attachait à répéter ironiquement les paroles de miss Tox pour produire un effet plus dramatique. Comme cela !… je vous conseille vraiment de dire : comme cela ! »

Miss Tox sanglotait que c'était à fendre le cœur.

« Avoir eu la pensée, dit Mme Chick, de venir vous réchauffer à l'âtre du foyer de mon frère, comme un serpent ; et de vous enlacer autour de moi, pour vous glisser dans sa confiance, Lucrèce, afin de pouvoir en secret nourrir des projets sur lui et d'oser avoir la prétention d'envisager comme possible son union avec vous ! C'est une pensée, dit Mme Chick avec un ton de dignité ironique, qui serait le comble de la perfidie, si heureusement pour elle ce n'était pas avant tout le comble de l'absurdité !

— Je vous en prie, Louisa, dit miss Tox avec insistance, ne me dites pas de si horribles choses !

— De si horribles choses ! répéta Mme Chick. De si horribles choses ! N'est-il pas avéré, Lucrèce, qu'à l'instant même vous avez été incapable de maîtriser vos sentiments

devant moi, après m'avoir tenu si habilement un bandeau sur les yeux ?

— Je n'ai pas laissé échapper une plainte, dit miss Tox sanglotant. Je n'ai rien dit. Si la nouvelle que vous m'avez annoncée, Louisa, a été trop inattendue, et si jamais j'ai eu une lointaine pensée que M. Dombey pouvait bien avoir quelque inclination pour moi, assurément ce n'est pas à vous à me condamner pour cela.

— Vous allez voir, dit Mme Chick, comme si ses regards pleins d'indignation et d'innocence s'adressaient au mobilier de la chambre en général pour le prendre à témoin, vous allez voir qu'elle va nous dire tout à l'heure que je l'ai encouragée dans ses projets.

— Je ne veux pas récriminer, ma chère Louisa, dit miss Tox au milieu de ses sanglots, je ne veux pas me plaindre non plus. Mais dans l'intérêt de ma propre défense…

— Quand je vous le disais, s'écria Mme Chick en regardant les meubles avec le sourire d'un prophète satisfait. Vous feriez mieux de le dire tout de suite. Dites-le ouvertement. Soyez franche, Lucrèce Tox, dit Mme Chick d'un ton sévère, ce sera toujours cela.

— Dans l'intérêt de ma propre défense, balbutia miss Tox, et seulement pour répondre à vos paroles si peu obligeantes pour moi, ma chère Louisa, je me contenterai de vous demander si vous n'avez pas souvent aidé à l'illusion, et favorisé mes espérances dans nos conversations.

— Il y a une limite, dit Mme Chick en se levant comme pour prendre son essor bien haut dans les cieux, sa patrie adoptive, il y a une limite au delà de laquelle la patience devient ridicule, sinon coupable. Je puis en endurer beaucoup,

mais jusque-là, non. Je ne sais quelle fatalité pesait sur moi, quand je suis entrée dans cette maison aujourd'hui ; mais j'avais un pressentiment, un noir pressentiment, dit Mme Chick en frissonnant, qu'il allait y avoir quelque chose. Ah ! que ne l'ai-je su plus tôt, Lucrèce ! Quand je songe qu'un instant a suffi pour détruire une confiance de tant d'années, que mes yeux se sont ouverts tout d'un coup et que je vous vois enfin sous votre véritable jour ! Lucrèce, je m'étais bien trompée sur votre compte. Pour vous comme pour moi, il vaut mieux en rester là. Je vous souhaite d'être heureuse, et je vous le souhaiterai toujours. Mais pour moi personnellement qui désire conserver, sans la compromettre, ma petite position sociale, quelle que soit cette position, en qualité de sœur de mon frère, de belle-sœur de la femme de mon frère et de parente, par alliance, de la mère de la femme de mon frère, me permettrez-vous d'ajouter en qualité de Dombey, je ne puis rien vous souhaiter pour le moment que le bonjour. »

Ces mots furent prononcés d'un ton aigre-doux que tempérait et démentait le ton austère de l'orateur qui se dirigea vers la porte. Là, elle baissa la tête avec la froideur d'un spectre et d'une statue, et rejoignit la voiture pour y chercher une consolation dans les bras de M. Chick, son seigneur et maître.

Quand je dis dans les bras, c'est une figure qu'il faut pardonner aux auteurs, car le fait est que M. Chick, en ce moment, était tout à son journal. M. Chick ne regarda seulement pas sa femme, si ce n'est de côté, quand elle monta ; mais pour des consolations, point. Bref, il continua de lire, fredonnant des tra-la-la, et lui lança de temps à autre un coup d'œil à la dérobée, sans d'ailleurs lui adresser un mot.

Pendant ce temps, Mme Chick se gonflait, et faisait de la tête comme si elle envoyait encore à miss Tox cet adieu solennel qui avait signalé sa sortie.

À la fin, elle s'écria tout haut :

« Dieu ! comme mes yeux se sont ouverts aujourd'hui !

— Comme vos yeux se sont ouverts, ma chère, répéta M. Chick.

— Oh ! ne me parlez pas, dit Mme Chick ; puisque vous avez le cœur de me voir dans cet état-là, sans me demander seulement ce que j'ai, vous feriez mieux de vous taire pour toujours.

— Qu'est-ce que vous avez, ma chère ? demanda M. Chick.

— Quand on pense, dit Mme Chick dans une espèce de monologue, qu'elle avait nourri la basse pensée d'entrer dans notre famille en se mariant avec Paul ! Quand on pense, que lorsqu'elle jouait au dada avec ce cher enfant qui est aujourd'hui dans la tombe… (je n'aimais pas ces amusements-là), ce n'était qu'un leurre qu'elle tendait au père, cette femme à double visage. Je m'étonne qu'elle n'ait jamais eu l'idée que cela lui jouerait quelque mauvais tour. Elle aura bien du bonheur, s'il ne lui en arrive pas malheur.

— Mais je croyais, ma chère, dit M. Chick lentement après s'être frotté le bout du nez avec son journal, que vous aviez eu la même idée jusqu'à ce jour, et que vous regardiez cela comme une chose assez convenable, si elle pouvait s'arranger. »

Aussitôt Mme Chick éclata en sanglots, disant à M. Chick qu'il ferait mieux de l'écraser tout de suite sous ses talons de bottes plutôt que de lui tenir ce langage.

« Mais tout est fini avec miss Tox, ajouta-t-elle ensuite, en laissant un libre cours à sa colère, ce qui effraya beaucoup M. Chick. Je puis consentir à perdre la confiance de Paul au profit d'une personne qui, je l'espère et j'en suis persuadée, la mérite, une personne qu'il a bien le droit de mettre à la place de la pauvre Fanny, si elle est de son goût, que Paul m'annonce avec sa froideur ordinaire le parti auquel il s'est arrêté, qu'il ne me consulte plus avant d'avoir tout conclu, tout terminé, je m'y résigne ; mais ce que je ne supporterai pas, c'est de me laisser tromper, trahir. Non, non ! tout est rompu avec miss Tox. Il vaut mieux en finir, dit Mme Chick avec componction, beaucoup mieux. D'ailleurs, il me faudrait bien du temps avant de me retrouver à mon aise avec elle après cette révélation ; et maintenant que Paul va entrer dans le grand monde, en épousant des gens de qualité, je ne sais pas si elle aurait été tout à fait présentable et si elle n'aurait pas pu me compromettre moi-même. La Providence se montre partout ; tout est pour le mieux. J'ai été éprouvée aujourd'hui, mais, en somme, je ne le regrette pas. »

Dans cet état de résignation vraiment chrétienne, Mme Chick s'essuya les yeux, rajusta son corsage et prit l'attitude d'une personne qui souffre avec calme une cruelle injure. M. Chick, qui avait la conscience de son indignité, profita de la première occasion pour se faire déposer à un coin de rue, et s'en alla en sifflant, en faisant le gros dos, et les mains dans les poches.

Pendant ce temps-là, la pauvre miss Tox, l'excommuniée, qui, après tout, malgré son caractère souple

et câlin, n'en était pas moins honnête et constante dans ses affections, qui avait eu vraiment pour son accusatrice une amitié fidèle, et pour la magnificence de M. Dombey un dévouement sincère, pendant ce temps-là, dis-je, la pauvre femme excommuniée arrosait ses plantes de ses larmes et sentait que l'hiver était venu pour la place de la Princesse.

CHAPITRE IX.

Avant le mariage.

La triste maison n'était plus ensorcelée depuis que les ouvriers y étaient entrés. Du haut en bas et du matin au soir, on n'entendait que le bruit des marteaux qui frappaient et le piétinement des allants et venants ; aussi Diogène était dans un état de fureur continuel depuis le lever jusqu'au coucher du soleil ; le voilà bien convaincu, maintenant, le pauvre animal, que son ennemi a le dessus, et que, dans l'ivresse de sa victoire, il vient le braver chez lui et mettre tout au pillage. Mais, du reste, il ne paraît pas qu'il se soit opéré un grand changement dans l'existence de Florence. Le soir, une fois les ouvriers partis, la maison reprend son aspect lugubre et abandonné, et la jeune fille, en écoutant la voix de ces braves gens, que l'écho répète sous les voûtes et dans les escaliers, se figure la joie des familles à leur retour. Il lui semble voir les petits enfants qui les attendent, et c'est un bonheur pour elle aussi de penser qu'ils sont gais et contents de revoir leurs parents.

Elle accueillait toujours le silence du soir comme un vieil ami, mais ce silence avait changé d'aspect ; il jetait maintenant sur Florence un regard moins sévère ; il apportait avec lui quelque nouvelle espérance. Les douces paroles et les caresses de la belle dame, dans la chambre même où son cœur avait reçu une si rude atteinte, lui semblaient une promesse du sort pour l'avenir. Le doux reflet d'une brillante aurore,

qui allait se lever pour elle, annonçait une autre existence ; elle espérait conquérir l'affection de son père et se voir rendre complétement, ou peu s'en faut, tout ce qu'elle avait perdu dans ce jour affreux où l'amour d'une mère s'était éteint avec son dernier soupir. Des ombres bienveillantes s'agitaient autour d'elle dans une espèce de demi-jour salutaire à son âme, et lui composaient une aimable société. Elle regardait les petits enfants à la figure vermeille de la maison voisine ; c'était pour elle une sensation nouvelle et précieuse que de songer au plaisir qu'elle aurait désormais à leur parler et à les connaître ; elle ne craindrait plus de se montrer à eux, comme autrefois, lorsque vêtue de deuil elle avait peur qu'ils ne l'aperçussent assise là toute seule avec sa robe noire.

Au milieu des pensées consolantes que l'idée d'une nouvelle mère éveillait en elle, avec les sentiments d'amour et de confiance qui débordaient d'un cœur si pur pour se porter vers elle, Florence, loin d'oublier la première, la chérissait de plus en plus, sans craindre de lui opposer une rivale dans son affection.

Elle savait bien que cette nouvelle fleur de tendresse s'épanouissait sur la même tige et sortait de la même racine, racine profonde, depuis longtemps chère à son cœur. Chaque douce parole tombée des lèvres de la belle dame résonnait aux oreilles de Florence comme l'écho d'une voix restée muette depuis de longues années. En présence de ce nouveau sentiment de tendresse, tout ce qu'elle savait de l'amour d'une mère pouvait-il jamais s'effacer de son âme ?

Florence était un jour assise dans sa chambre ; elle lisait une histoire touchante, propre à éveiller sa sensibilité. Sa pensée se reporta naturellement sur la belle dame qui lui

avait promis une visite prochaine, quand, levant les yeux, elle l'aperçut sur le seuil de la porte.

« Maman, s'écria Florence en courant joyeusement au-devant d'elle ; je vous revois enfin !

— Maman ! pas encore… reprit la dame avec un sourire austère en serrant Florence dans ses bras.

— Mais bientôt, dit Florence.

— Oui, Florence, ce sera bientôt, maintenant. »

Édith pencha un peu la tête, comme si elle voulait rapprocher sa joue de celle de Florence ; et, pendant quelques minutes, elle resta silencieuse. Il y avait quelque chose de si tendre dans ses manières, que Florence fut encore plus touchée que le jour de leur première entrevue.

Elle conduisit Florence vers une chaise près d'elle et s'assit ; Florence la regardait, remplie d'admiration pour sa beauté et laissant volontiers sa main dans les siennes.

« Avez-vous été bien seule, Florence, depuis que je ne vous ai vue ?

— Oh ! oui, » répondit avec vivacité Florence en souriant.

Elle trembla et baissa les yeux ; car sa nouvelle mère semblait la regarder attentivement ; ses yeux, fixés sur elle, ne la quittaient pas.

« Je… suis habituée à être seule, dit Florence. Je n'y songe pas. Didi et moi, nous passons quelquefois ensemble des journées entières.

Florence aurait pu dire des semaines entières, des mois entiers !

« Didi ! est-ce votre femme de chambre, ma chère ?

— Didi ! oh ! non ! non. C'est Diogène, mon chien, dit Florence en riant… Ma femme de chambre, c'est Suzanne.

— C'est ici votre appartement ? dit Édith en promenant ses regards autour d'elle. On ne me l'avait pas fait voir l'autre jour. Il faudra que nous fassions arranger ces chambres-là, Florence. Elles deviendront les plus jolies de la maison.

— Si je pouvais changer d'appartement, reprit Florence, il y en a un là-haut, maman, que j'aimerais bien mieux.

— Cet appartement-ci n'est-il pas assez haut comme cela, chère enfant ? demanda Édith en souriant.

— L'autre était la chambre de mon frère, dit Florence, c'est ce qui fait que je l'aime tant. Je voulais en parler à papa ; quand je suis revenue, que j'ai trouvé ici les ouvriers et que j'ai vu qu'on changeait tout… Mais… »

Florence baissa les yeux, dans la crainte que le même regard de tout à l'heure ne la fit encore trembler, puis elle continua :

« Mais j'ai craint que cela ne lui fît de la peine ; et comme vous disiez que vous reviendriez bientôt, maman, et que vous êtes maîtresse de faire tout ce que vous voulez, je me suis résolue à prendre courage et à vous le demander. »

Édith, assise dans son fauteuil, la regarda ; ses yeux brillants étaient fixés sur le visage de la jeune fille ; mais quand celle-ci leva la tête, Édith, à son tour, en détacha ses yeux et

les baissa vers la terre. Ce fut alors que Florence pensa combien la beauté de cette femme était différente de la beauté qu'elle avait supposée. Elle l'avait crue orgueilleuse et altière ; maintenant son attitude était si bienveillante et si douce, que si elle avait été, par son âge et sa situation, plus rapprochée de Florence, elle n'aurait pas pu lui inspirer plus de confiance.

Quelquefois cependant, elle avait un air singulier de contrainte et de réserve. Elle semblait humiliée et mal à l'aise en sa présence. La jeune fille s'apercevait de ce changement sans le comprendre et sans en chercher la cause. Quand Édith lui avait répondu qu'elle n'était pas encore sa maman, et que Florence lui avait dit qu'elle était maîtresse de faire ce qu'elle voulait, ce jeu de physionomie avait été vif et saisissant, et, tandis que les yeux de Florence étaient fixés sur son visage, on eût dit qu'Édith avait envie de briser là et de la fuir, loin de lui donner cette tendresse et cet amour qu'elle lui devait, comme sa mère future.

Elle lui promit pourtant sa nouvelle chambre en lui disant qu'elle donnerait elle-même des ordres pour cela. Elle lui adressa ensuite quelques questions relatives au pauvre Paul et, après s'être entretenue pendant quelque temps avec elle, elle lui annonça qu'elle était venue la chercher pour l'emmener chez elle.

« Nous voici à Londres maintenant, ma mère et moi, dit Édith, et vous resterez avec nous jusqu'à ce que je sois mariée. Je désire que nous nous connaissions davantage, Florence, et que nous ayons l'une pour l'autre une confiance réciproque.

— Vous êtes bien bonne pour moi, chère maman, dit Florence. Comme je vous remercie !

— Que je vous dise maintenant, car je ne retrouverai peut-être pas une aussi bonne occasion, continua Édith en regardant autour d'elle pour voir si elles étaient tout à fait seules, et parlant à voix basse, quand je serai mariée, je m'absenterai pendant quelques semaines : je serai plus tranquille, si vous venez habiter ici. N'importe qui vous invitera à aller ailleurs, venez habiter ici. Il vaut mieux être seul que… Je veux dire, fit-elle en se reprenant, que vous ne pouvez pas être mieux que chez vous, ma chère Florence.

— Je viendrai ici le jour même, maman.

— À la bonne heure. Je compte sur votre promesse. Maintenant, chère enfant, préparez-vous à venir avec nous. Vous me trouverez en bas, quand vous serez prête. »

Édith se promena lentement et l'air pensif dans cette demeure, dont elle allait bientôt devenir dame et maîtresse ; elle prenait peu d'intérêt à toute l'élégance, à toute la splendeur qui commençaient à s'y étaler. C'était toujours la même fierté indomptable, le même dédain orgueilleux exprimé dans ses yeux et sur ses lèvres, la même beauté hautaine, tempérée seulement par le peu de cas qu'elle en faisait, et le mépris des avantages qui s'y rattachent ; enfin, cette Édith qui se promenait dans les grands salons et dans les vestibules était bien la même qui, sous l'ombrage épais, avait trahi les luttes terribles de son âme sous l'œil curieux de Carker.

Les roses, représentées sur les murs et sur le parquet, avaient des épines qui lui déchiraient le cœur ; chaque brin d'or qui brillait à son œil lui semblait une odieuse particule de la somme qui l'avait achetée ; les glaces, hautes et larges, qui la réfléchissaient de grandeur naturelle lui montraient une femme qui avait encore dans l'âme de nobles senti-

ments, mais qui était trop fausse à ses propres yeux, trop vile et trop misérable pour se relever jamais. Elle croyait porter si visiblement sur son front son déshonneur, qu'elle cherchait à le dissimuler en se retranchant derrière son orgueil et, grâce à cet orgueil qui torturait son cœur jour et nuit, elle luttait fièrement contre le destin, bravait et défiait le sort.

Était-ce bien là la femme que Florence, jeune fille innocente, qui n'avait d'énergie que dans son affection et dans sa confiance naïve, pouvait espérer de ramener à des impressions plus douces ? était-ce là la femme qui, à ses côtés, semblait avoir changé la violence de sa nature ? serait-il vrai que la jeune fille timide eût pu imposer silence aux tempêtes de son cœur et subjuguer jusqu'à son orgueil ? Était-ce bien là la femme qui, maintenant assise à côté d'elle dans une voiture, prenait ses mains dans les siennes, d'un air caressant, l'invitait à l'aimer, à avoir confiance en elle, approchait sa belle tête de son sein pour l'y laisser reposer, toute prête à renoncer à la vie pour défendre cette tête chérie contre toute atteinte du mal ?

Édith, quel bonheur pour vous, de mourir en ce moment ! Oui, vous seriez plus heureuse peut-être de mourir en ce moment que de continuer à vivre jusqu'au bout.

L'honorable Mme Skewton était bien loin de tels sentiments ; semblable en cela à bon nombre de gens très comme il faut, d'ailleurs, dans tous les temps et dans tous les pays, elle ne pouvait entendre parler de la mort et ne comprenait pas qu'on pût jamais songer à une chose si basse et si vulgaire. L'honorable Mme Skewton avait emprunté une maison à Brook-Street, Grosvenor-Square, à un illustre parent de la race des Feenix. Comme il n'habitait pas la ville, il la prêta sans difficulté pour ce mariage ; il l'offrit même d'autant plus

volontiers qu'il espérait, grâce à ces événements, être délivré pour toujours des importunités de Mme Skewton et de sa fille. Comme il était nécessaire, dans l'intérêt de la réputation de la famille, de faire comme il faut les choses, dans une pareille circonstance, Mme Skewton eut recours à un fournisseur accommodant de la paroisse de Mary-le-Bone, qui prêtait toutes sortes d'objets aux gens de la noblesse et de l'aristocratie, depuis un service de vaisselle d'argent jusqu'à un régiment de domestiques. Il installa dans cette maison un sommelier à cheveux blancs qui fut payé plus cher en raison de son air de vieux domestique de la maison. Il y ajouta deux grands gaillards jeunes et beaux en livrée et une escouade de marmitons : aussi les malins firent-ils courir le bruit, à la cuisine, que le page Withers, débarrassé tout d'un coup de ses nombreuses corvées et surtout n'ayant plus à voiturer la chaise roulante, ce qui eût été incompatible avec les usages de la capitale, avait été surpris se frottant les yeux et se pinçant les mollets, pour mieux s'assurer qu'il n'était pas le jouet d'un songe délicieux, pendant lequel il s'était oublié dans son lit chez le nourrisseur de Leamington.

On tira du même établissement la vaisselle plate, la porcelaine et divers autres articles, y compris un coupé traîné par deux chevaux bais. Puis Mme Skewton s'étala sur les coussins du grand sofa, dans l'attitude de Cléopâtre, pour y tenir cour plénière.

« Et comment va ma charmante Florence ? dit Mme Skewton en voyant entrer sa fille et sa compagne. Il faut venir m'embrasser, ma chère Florence, s'il vous plaît. »

Florence se baissait timidement, cherchant sur la figure de Mme Skewton une place sans vermillon pour y déposer un

baiser, lorsque la dame la tira d'embarras en lui présentant le bout de l'oreille.

« Édith, ma chère, dit Mme Skewton, je crois positivement… Mettez-vous un peu plus au jour, ma bonne Florence, une minute seulement. »

Florence obéit en rougissant.

« Vous souvenez-vous, ma très-chère, dit Mme Skewton, comment vous étiez quand vous aviez l'âge de notre très-chère Florence ou quelques années de moins ?

— Il y a longtemps que je l'ai oublié, ma mère.

— Eh bien ! positivement, ma chère, je trouve une ressemblance frappante entre mon Édith d'alors et notre charmante amie ; cela prouve, dit Mme Skewton à voix basse, pour insinuer que Florence était dans un état d'éducation très-imparfait, ce que pourra faire la culture.

— Oui, cela fait quelque chose, » répondit Édith d'un air sombre.

Sa mère lui lança un regard pénétrant, et, se sentant sur un mauvais terrain, elle battit en retraite.

« Ma charmante Florence, il faut venir m'embrasser encore une fois, s'il vous plaît, mon ange. »

Florence obéit, comme de juste, et approcha une fois de plus ses lèvres du bout de l'oreille de Mme Skewton.

« Vous savez certainement, mon petit trésor chéri, dit Mme Skewton en gardant sa main dans la sienne, que votre papa, que nous aimons jusqu'à l'adoration, doit se marier d'aujourd'hui en huit avec ma chère Édith.

— Je savais que c'était prochain, dit Florence, mais je ne savais pas au juste le jour.

— Est-il possible, ma chère Édith ? fit Mme Skewton en riant, vous ne l'aviez donc pas dit à Florence ?

— Pourquoi l'aurais-je dit à Florence ? » répliqua vivement Édith. Il y avait dans cette réponse tant de vivacité et d'amertume, que Florence douta que ce fût la même voix.

Mme Skewton dit ensuite à Florence, par diversion et pour éviter un sujet de conversation épineux, que son père allait venir dîner et que, sans aucun doute, il serait agréablement surpris de la voir : comme il avait dit, la soirée précédente, qu'il s'habillerait dans la Cité et qu'il ignorait qu'Édith devait amener sa fille, Mme Skewton s'attendait à le voir tomber de son haut en la retrouvant chez elle. Cette nouvelle troubla Florence, et son inquiétude fut si vive, vers l'heure du dîner, que, si elle avait su comment s'y prendre pour prier qu'on la laissât retourner chez elle, sans donner pour raison le moins du monde qu'elle redoutait l'arrivée de son père, elle se serait sauvée à pied, tête nue, à perte d'haleine et seule, plutôt que de courir le risque de lui donner du mécontentement.

L'heure approchait et la pauvre Florence ne respirait plus. Elle n'osait venir près de la fenêtre, dans la crainte qu'il ne l'aperçût de la rue. Elle n'osait monter à l'appartement supérieur pour cacher son émotion, dans la crainte qu'en sortant elle ne le rencontrât tout à coup à la porte ; et puis, d'ailleurs, elle craignait de ne plus se sentir la force de revenir, quand on la rappellerait en présence de son père. Agitée par tous ces sentiments de terreur, elle était assise près du sofa de Cléopâtre, s'efforçant de suivre l'insipide conversa-

tion de la dame, lorsqu'elle entendit les pas de M. Dombey dans l'escalier.

« Je l'entends, s'écria Florence en regardant fixement la porte. Le voilà. »

Cléopâtre qui, dans son humeur juvénile, aimait toujours à plaisanter et qui, dans son égoïsme, ne s'inquiétait guère du trouble de Florence, la poussa derrière le canapé, et jeta sur elle un châle pour faire une charmante surprise à son père.

À peine était-elle ainsi cachée, que Florence entendit son terrible pas dans la chambre.

Il salua sa belle-mère future et sa fiancée. L'étrange son de sa voix fit tressaillir toutes les fibres de la pauvre enfant.

« Mon cher Dombey, dit Cléopâtre, venez ici, et dites-moi comment se porte votre gentille Florence.

— Florence se porte très-bien, dit M. Dombey s'approchant du sofa.

— Est-elle à la maison ?

— Elle est à la maison, répondit M. Dombey.

— Mon cher Dombey, fit Cléopâtre d'un ton d'espièglerie charmante, êtes-vous bien sûr de ne pas me tromper ? Je ne sais pas ce que va dire ma chère Édith ; mais, sur l'honneur, je crains bien, mon cher Dombey, que vous ne soyez le plus faux des hommes. »

M. Dombey eût-il été le plus faux des hommes, eût-il été pris en flagrant délit de mensonge, il n'aurait pu être plus déconcerté qu'il ne le fut, lorsque, Mme Skewton retirant le

châle, Florence lui apparut pâle et tremblante comme un spectre. Il n'était pas encore remis de sa surprise, que Florence, courant à lui, lui passa ses bras autour du cou, l'embrassa et sortit précipitamment de la chambre. Il regarda autour de lui comme pour demander le mot de l'énigme ; mais Édith était sorti avec Florence.

« Allons, mon cher Dombey, dit Mme Skewton en lui donnant la main, avouez maintenant que, de votre vie, vous n'avez été plus surpris, et surtout plus agréablement surpris.

— Je n'ai jamais été plus surpris, en effet, dit M. Dombey.

— Ni plus agréablement, mon très-cher Dombey, repartit Mme Skewton en levant son éventail.

— Je… ah ! oui, je suis bien aise de rencontrer Florence ici, » dit M. Dombey.

Il sembla réfléchir profondément à ce qu'il venait de dire ; puis il répéta d'une façon plut résolue :

« Oui, je suis réellement fort aise d'avoir rencontré Florence ici.

— Vous vous demandez avec étonnement comment elle est ici, n'est-ce pas ? dit Mme Skewton.

— C'est Édith… peut-être… insinua M. Dombey.

— Ah ! le scélérat ! il a deviné ! répliqua Cléopâtre en branlant la tête. Ah ! le rusé ! Je ne devrais pas vous le dire ; car, mon cher Dombey, les hommes sont si vains, si disposés à abuser de notre faiblesse ; mais vous lisez dans notre âme à livre ouvert… C'est bon, tout de suite. »

Cette réponse : *C'est bon, tout de suite*, s'adressait à l'un des grands laquais qui venait annoncer que le dîner était servi.

« Édith, mon cher Dombey, lui dit-elle tout bas à l'oreille, ne peut se passer de vous ; et j'ai beau lui dire que vous ne pouvez pas toujours être auprès d'elle, quand elle ne vous a pas là, elle veut au moins avoir quelque chose ou quelqu'un qui vous appartienne. C'est bien naturel, n'est-ce pas ? Aussi, rien au monde n'aurait pu l'empêcher d'aller chercher en voiture notre chère Florence aujourd'hui. C'est charmant, n'est-ce pas ? »

Comme elle attendait une réponse, M. Dombey répondit :

« Tout à fait charmant !

— Je vous en aime davantage, mon cher Dombey, pour cette preuve que vous me donnez de votre cœur, s'écria Cléopâtre en lui serrant la main. Mais je vois que je tourne trop au sérieux. Voyons, donnez-moi votre bras ; vous allez être mon ange gardien pour me descendre dans la salle à manger. Allons voir ce que ces gens-là ont l'intention de nous donner pour dîner… Oui, je le répète, je vous en aime davantage, cher Dombey ! »

Après cette dernière déclaration, Cléopâtre sauta de son canapé assez lestement. M. Dombey lui donna le bras et la conduisit en grande cérémonie dans la salle à manger. Un des jeunes laquais de louage, qui n'était pas fort sur le chapitre du respect, était en train de gonfler sa joue avec sa langue, au grand amusement de l'autre locatis, quand le couple parut dans la salle à manger.

Florence et Édith y étaient déjà assises à côté l'une de l'autre. Florence voulait se lever quand son père entra, pour lui céder sa place ; mais Édith lui mit la main sur le bras, et M. Dombey s'assit en face.

Mme Skewton fit presque à elle seule les frais de la conversation. Florence n'osait pas lever les yeux, de peur de faire voir qu'elle avait pleuré ; elle osait bien moins encore parler. Édith n'articulait pas une syllabe, si ce n'est pour répondre aux questions qui lui étaient adressées. Il faut avouer que Cléopâtre avait une rude besogne, pour en finir avec ce mariage, déjà à moitié bâclé. Franchement, il était juste qu'après s'être donné tant de peine, le mariage, au moins, fût des plus riches pour la récompenser.

« Eh bien mon cher Dombey, toutes les formalités seront bientôt remplies, dit Cléopâtre quand on eut apporté le dessert et que le sommelier aux cheveux blancs se fut retiré, même les actes… ?

— Oui, madame, répliqua M. Dombey. Le contrat est prêt, à ce que m'ont dit les hommes de loi, et, comme je vous le disais, si Édith daigne nous fixer l'époque de la signature… »

Édith était comme une statue, froide, muette, immobile.

« Mon amour, fit Cléopâtre, entendez-vous ce que dit M. Dombey ? Ah ! mon cher Dombey, lui dit-elle à part, comme la pensée de l'absence d'Édith, à mesure que le temps approche, me rappelle un de ces jours mémorables où son papa, l'homme le plus aimable du monde, était dans la même situation où je vous vois !

— Je n'ai rien à fixer. Ce sera quand vous voudrez, fit Édith, dont le regard ne daignait pas traverser la table pour parvenir jusqu'à M. Dombey.

— Demain ? fit M. Dombey.

— Si vous voulez.

— Ou après-demain, dit M. Dombey, si vous avez des empêchements.

— Je n'ai pas d'empêchements. Je suis toujours à votre disposition. Fixez le jour que vous voudrez.

— Vous n'avez pas d'empêchements, Édith ! lui représenta sa mère, lorsque vous êtes si horriblement occupée toute la journée, et que vous avez mille et une emplettes à faire.

— C'est votre affaire, vous savez bien, reprit Édith, qui se tourna vers elle avec un léger froncement de sourcils. Arrangez-vous avec M. Dombey.

— Vous avez raison, mon amour ; c'est une marque de déférence de votre part, dit Cléopâtre. Ma chère Florence, allons, il faut venir m'embrasser encore une fois, s'il vous plaît. »

Par une singulière coïncidence, tous ces élans de tendresse pour Florence suivaient presque toujours les dialogues auxquels Édith prenait part, ne fût-ce que pour dire un mot. Florence, certainement, n'avait jamais eu autant à embrasser de sa vie, et jamais peut-être elle n'avait été aussi utile sans s'en douter.

M. Dombey était loin de se plaindre intérieurement des manières de sa belle fiancée. Il avait de bonnes raisons pour

sympathiser avec cette fierté et cette froideur : c’étaient des sentiments qui lui étaient familiers. Il lui était agréable de penser que ce caractère d’Édith ressemblait au sien et promettait un accord parfait. Il aimait à se représenter cette femme fière et majestueuse faisant les honneurs de chez lui et glaçant ses hôtes tout à fait comme lui. La dignité de la maison Dombey et fils était en bonnes mains.

Telles étaient les réflexions de M. Dombey, qui, laissé seul à table après le dîner, pensait à sa fortune passée et rêvait à sa fortune future. Il se sentait dans son élément. Le froid triste et sombre de cette chambre ne lui déplaisait pas. Le fond en était d’un brun foncé ; de noires armoiries couvraient les murs ; vingt-quatre chaises noires, chacune avec autant de clous dorés, ressemblaient à des cercueils qui n’attendaient plus que les croque-morts pour les emporter ; peut-être étaient-ils déjà derrière la porte, au bout du tapis de Turquie ; plus loin, deux nègres étiques soutenaient les bras décharnés d’un candélabre, sur le buffet, d’où s’exhalait une odeur de renfermé, comme si les cendres de dix mille dîners étaient enfouies dans ce sarcophage. Le propriétaire de la maison vivait beaucoup à l’étranger ; l’air de l’Angleterre ne pouvait convenir longtemps à un membre de la famille des Feenix. Aussi, insensiblement, la chambre, prenant un aspect de plus en plus lugubre, avait fini par porter le deuil de son patron, si bien qu’il n’y manquait plus qu’un cadavre pour compléter l’illusion.

M. Dombey était là tout exprès pour le représenter, sinon par son attitude, au moins par sa roideur. Les yeux baissés sur la table d’acajou, il voyait se refléter, comme dans les profondeurs d’une mer immobile, les corbeilles de fruits, les carafes : on eût dit que les objets de ses pensées montaient à la surface un à un pour plonger et disparaître ensuite. Il

voyait d'abord Édith dans toute sa majesté ; puis, tout près d'elle, Florence, le regardant d'un air aussi embarrassé qu'au moment où elle avait quitté la chambre : les yeux d'Édith étaient fixés sur elle, et sa main s'avançait comme pour la protéger. Puis il vit surgir, au rayon de la lumière, une petite figure couchée dans un fauteuil, qui le regardait d'un air étonné ; ses yeux étincelaient, et sa figure vieillotte brillait comme la flamme du foyer ; puis, auprès de cette figure, Florence, toujours Florence, absorbait toute son attention.

Qui mieux que lui pouvait expliquer le sens de cette apparition ? Florence était-elle jetée là comme le tourment perpétuel de sa vie ? Était-ce une rivale qui l'avait entravé dans sa marche et qui pouvait l'entraver encore ? Au milieu des heureux préparatifs de son mariage, était-ce une enfant qui venait réclamer à ce moment le cœur de son père, le droit de n'être pas rebutée plus longtemps ? Ou bien cette vision était-elle un avertissement pour lui de sauver au moins les apparences en s'occupant, aux yeux des étrangers, de cette jeune fille, son sang, après tout ? Il le sentait bien lui-même, sans vouloir s'arrêter à cette pensée ; mais il avait beau faire ; à l'image des pompeuses cérémonies du mariage, de l'autel, à tous ses rêves ambitieux, il y avait toujours une tache qui venait lui en gâter le plaisir, c'était Florence, toujours Florence. Aussi, pour se soustraire à ces songes confus, il quitta la chambre.

Il était déjà tard quand on apporta les flambeaux, car la lumière incommodait Mme Skewton ; c'était, du moins, ce qu'elle disait d'un ton dolent. Dans l'intervalle, Florence et Mme Skewton avaient causé ensemble (Cléopâtre tenait tant à la garder près d'elle !) ; puis Florence avait joué sur le piano des *amoroso* pour le plaisir de Mme Skewton. Nous ne parlons pas des occasions qui se présentèrent dans la soirée, et

dont l'affectueuse dame profita pour demander à Florence d'autres baisers, ce qui arrivait toujours quand Édith avait dit quelque chose. Ces occasions, pourtant, ne furent pas très-fréquentes, car Édith se tint assise à l'écart près d'une croisée ouverte pendant toute la soirée, et cela en dépit de la sollicitude de sa mère, qui craignait de la voir s'enrhumer, ce qui ne l'empêcha pas d'y rester jusqu'au moment où M. Dombey prit congé d'elles. Quand il se retira, il se montra gracieux et serein pour Florence, et Florence, en allant se coucher dans la chambre d'Édith, était si heureuse, si pleine d'espérance, que la vie qu'elle avait menée jusqu'alors n'était plus qu'un rêve pour elle, l'histoire ancienne d'une pauvre petite fille abandonnée qui avait eu bien des chagrins : et, par pitié pour elle, elle sanglotait encore quand elle s'endormit.

La semaine s'écoulait vite. C'étaient des courses chez les modistes, les tailleurs, les joailliers, les hommes de loi, les fleuristes, les pâtissiers. Florence était toujours de la partie. Florence devait aller au mariage ; Florence devait quitter le deuil et revêtir ce jour-là une élégante toilette. La couturière (c'était une Française qui ressemblait beaucoup à Mme Skewton) avait tant de goût et d'élégance, que Mme Skewton commanda une robe tout à fait pareille pour elle-même. La couturière lui garantit qu'elle lui irait à merveille et que tout le monde ne manquerait pas de la prendre pour la sœur aînée de Florence.

La semaine s'écoulait toujours très-vite. Édith ne se mêlait de rien, ne s'inquiétait de rien. Ses belles robes arrivaient chez elle, étaient essayées, étaient admirées par Mme Skewton et les couturières, et mises de côté sans qu'elle dît un mot. C'était Mme Skewton qui organisait l'ordre et la marche de chaque journée. Quelquefois Édith restait assise

dans la voiture quand elles allaient faire des emplettes ; quelquefois, quand cela était absolument nécessaire, elle descendait dans les boutiques. Mais, quoi qu'il dût arriver, c'était Mme Skewton qui dirigeait tout ; Édith regardait avec aussi peu d'intérêt, ou plutôt avec autant d'indifférence que si cela ne la concernait pas. Florence l'aurait peut-être trouvée trop hautaine et trop insouciante ; mais, comme Édith ne l'avait jamais été pour elle, elle refoulait toujours dans son cœur ses mauvaises impressions pour ne songer qu'à sa reconnaissance.

La semaine, à force de s'écouler rapidement, était bien près de s'envoler pour toujours. La dernière soirée, celle qui précéda le jour du mariage, était déjà arrivée. Mme Skewton, Édith et M. Dombey étaient réunis dans le salon, qui n'était pas mieux éclairé, car la tête de Mme Skewton n'allait toujours pas mieux ; mais elle espérait bien se porter à merveille le lendemain. Édith était toujours près de sa croisée ouverte, à regarder dans la rue ; M. Dombey et Cléopâtre parlaient à voix basse sur le sofa. Il se faisait tard, et Florence, qui était fatiguée, alla se coucher.

« Mon cher Dombey, dit Cléopâtre, vous me laisserez Florence demain, puisque vous me privez de ma bonne Édith. »

M. Dombey répondit qu'il la lui laisserait avec plaisir.

« L'avoir ici avec moi, pendant que vous serez tous les deux à Paris, et penser qu'à raison de son âge, je puis contribuer à lui former le cœur, dit Cléopâtre, ce sera pour moi une grande consolation dans l'abandon où vous allez me laisser. »

Édith tourna vivement la tête. Jusque-là distraite, elle parut prendre tout à coup un vif intérêt à la conversation, et sans être vue, grâce à l'obscurité, elle écouta attentivement. M. Dombey répondit qu'il serait charmé de laisser Florence en d'aussi bonnes mains.

« Mon cher Dombey, répondit Cléopâtre, mille remercîments pour la bonne opinion que vous avez de moi. Je craignais que vous n'allassiez, de propos délibéré, comme disent ces abominables gens de loi, dans leur horrible prose, me condamner à la solitude.

— Pourquoi me faire cette injure, ma chère madame ? Dit M. Dombey.

— C'est que ma charmante Florence m'a si formellement dit qu'il lui fallait retourner à la maison demain, reprit Cléopâtre, que je commençais à craindre, mon cher Dombey, que vous ne fussiez tout à fait un pacha.

— Je n'ai, je vous assure, madame, donné aucun ordre à Florence. Et lui en eussé-je donné, il n'y a pas un ordre qui ne cédât devant un de vos désirs.

— Mon cher Dombey, répliqua Cléopâtre, quel courtisan vous faites ! et pourtant non, vous ne l'êtes pas, car les courtisans n'ont pas de cœur : et le vôtre se montre à chaque instant pour donner du charme à tout. Est-ce que vous allez déjà partir, vraiment, mon cher Dombey ? »

Mon Dieu ! oui, il allait partir : il commençait à se faire tard. Il fallait la quitter, à son grand regret.

« Je ne sais encore si je dors ou si je veille ? balbutia Cléopâtre. Je ne puis pas croire, mon cher Dombey, que ce

soit demain matin que vous allez venir me ravir ma douce compagne, mon Édith ! »

M. Dombey, qui était accoutumé à prendre les choses à la lettre, rappela à Mme Skewton qu'ils se reverraient d'abord à l'église.

« L'angoisse d'une mère, dit Mme Skewton, qui confie son enfant, même à vous, mon cher Dombey, est certainement des plus poignantes : tout cela joint à une délicatesse naturelle de constitution et à l'extrême stupidité du pâtissier qui s'est chargé du déjeuner, c'est plus que n'en peuvent porter mes forces. Mais je vais tâcher de surmonter tout cela demain, mon cher Dombey. Ne craignez rien pour moi, ne vous inquiétez pas. Que le ciel vous bénisse ! ma bonne Édith ! s'écria-t-elle d'un son de voix aigu : voilà quelqu'un qui nous quitte. » Édith avait encore tourné la tête du côté de la fenêtre, quand elle avait cessé de prendre intérêt à leur conversation. Elle se leva, sans faire un pas vers lui, sans prononcer une seule parole.

M. Dombey, avec une galanterie fière, conforme à sa dignité et à la circonstance, s'avança vers elle en faisant craquer ses bottes, et porta sa main à ses lèvres. « C'est demain matin, dit-il, que j'aurai le bonheur de demander cette main comme celle de Mme Dombey, » puis s'inclinant cérémonieusement, il sortit.

Mme Skewton sonna pour qu'on apportât de la lumière, aussitôt qu'elle entendit la porte de l'allée se fermer sur lui. Avec la lumière parut la servante portant la robe de jeune fille destinée à tromper le monde le lendemain. Mais cette robe se vengeait cruellement de l'injure d'être portée par Mme Skewton ; et comme il arrive toujours, elle la rendait infiniment plus vieille encore que sa sale robe de flanelle. Ce-

pendant Mme Skewton l'essaya avec un air de satisfaction minaudière ; elle souriait à son squelette dans la glace, comme si elle se préparait à produire un effet meurtrier sur le major ; puis, se laissant déshabiller par sa servante, chargée aussi des autres soins de sa toilette de nuit, Cléopâtre tomba en ruine comme un château de cartes.

Pendant tout ce temps-là, Édith était restée à la sombre fenêtre à regarder dans la rue. Lorsqu'elle fut seule avec sa mère, elle s'éloigna de la croisée pour la première fois de la soirée et vint se placer en face d'elle. Quand les yeux de la mère se levèrent sur la figure si fière de sa fille, dont le regard ardent se baissait vers elle, on eût pu voir dans les traits de cette vieille femme, qui bâillait en remuant la tête d'un air maussade, comme un remords, que la légèreté de son caractère ne pouvait dissimuler.

« Je suis mortellement fatiguée, dit-elle. On ne peut pas compter un moment sur vous, vous êtes pire qu'un enfant. Et encore un enfant est moitié moins obstiné et moins désagréable que vous.

— Écoutez-moi, ma mère, reprit Édith, en dédaignant de répondre à ce reproche. Il faut que vous restiez seule jusqu'à mon retour.

— Que je reste seule jusqu'à votre retour, Édith ? répéta sa mère.

— Sinon, je vous jure, au nom de celui que je prendrai demain à témoin si faussement, si honteusement que je refuse la main de cet homme à l'église. Si je ne le fais, que je tombe morte sur le carreau. »

Sa mère la regarda tout alarmée : le regard de sa fille n'était pas de nature à la rassurer.

« C'est bien assez, dit Édith avec fermeté, que nous soyons ce que nous sommes. Je ne veux pas qu'on ravale à mon niveau la jeunesse et l'innocence. Je ne veux pas qu'une âme candide soit corrompue, pervertie pour amuser les loisirs de toutes les mères du monde. Vous savez ce que je veux dire. Il faut que Florence retourne chez elle.

— Vous êtes une idiote, Édith ; s'écria sa mère irritée. Espérez-vous qu'il puisse y avoir un moment de tranquillité dans cette maison, tant qu'elle ne sera pas mariée ou qu'elle ne sera pas partie ?

— Demandez-moi, demandez-vous à vous-même, si je puis espérer la paix dans cette maison, lui répondit sa fille, et vous savez ma réponse.

— Je m'entendrai dire ce soir, après toutes les peines et tous les soucis que je me suis donnés, au moment même où par moi vous allez devenir indépendante, je m'entendrai dire qu'il n'y a en moi qu'impureté et corruption ! »

La voix de Mme Skewton poussait presque des sons inarticulés, et sa tête paralytique tremblait comme la feuille. « Je m'entendrai dire, continua-t-elle, que je ne suis pas une société convenable pour une jeune fille ! Qu'êtes-vous ? je vous prie ; qu'êtes-vous, je vous le demande ?

— Je me suis adressé la question plus d'une fois, répondit sa fille, couverte d'une sinistre pâleur et indiquant la croisée près de laquelle elle était restée si longtemps, quand j'étais assise là, et en voyant passer dans la rue une créature dégradée de mon sexe, Dieu sait quelle réponse j'ai trouvée dans mon cœur. Ma mère ! ma mère ! si vous m'aviez seulement abandonnée aux instincts de mon âme, quand j'étais

encore jeune fille, plus jeune que Florence, combien j'aurais été différente de ce que je suis ! »

Mme Skewton comprit que le moindre mouvement de colère pouvait être nuisible en pareille circonstance : elle se contraignit, s'abandonna à des gémissements, se plaignit d'avoir vécu trop longtemps : « Mon enfant me repousse, disait-elle ; dans ce siècle de fer, on n'a plus de respect pour ses parents ; s'il faut s'entendre dire de pareilles duretés par une enfant dénaturée, il y a de quoi dégoûter de la vie.

« Oui, dit-elle en pleurant, s'il fallait continuer de vivre exposée à de pareilles scènes, il vaudrait beaucoup mieux pour moi songer aux moyens de mettre fin à mon existence. Quoi ! Édith, c'est vous, ma fille, qui me tenez un pareil langage !

— Soit dit entre nous, ma mère, reprit Édith d'un air lugubre, le temps des récriminations est passé.

— Eh bien ! alors, répliqua sa mère, pourquoi raviver le passé ? Vous savez quels coups cruels vous me portez. Vous savez combien je suis sensible aux paroles désobligeantes. Et c'est dans un pareil moment, lorsque j'ai à penser à tant de choses et que je m'inquiète naturellement des moyens de paraître devant le monde à mon avantage ! Je ne vous comprends vraiment pas, Édith. Vous voulez donc que votre mère ait l'air d'un épouvantail le jour de votre mariage ? »

Édith baissa le même regard ferme sur sa mère, qui sanglotait et se frottait les yeux, et toujours avec la même froideur elle lui répondit :

« J'ai dit qu'il fallait que Florence retournât chez elle.

— Qu’elle retourne donc chez elle, s’écria Mme Skewton affligée et effrayée à la fois. Je ne m’y oppose pas. D’ailleurs, cette jeune fille, qu’est-elle pour moi ?

— Elle est beaucoup pour moi, reprit Édith : je ne permettrai pas que la lèpre dont mon âme est atteinte se communique à cette enfant ; non, je vous renierais plutôt, comme je renoncerais à lui demain à l’église, si vous m’y poussiez. Laissez-la seule. Tant que cela dépendra de moi, je ne souffrirai pas qu’on l’infecte des mauvais enseignements qu’on m’a donnés. Les conditions que je vous impose, dans cette triste soirée, ne sont pas trop dures, j’espère.

— Elles ne le seraient peut-être pas, Édith, fit sa mère en sanglotant, si vous vous étiez conduite en fille respectueuse. Mais après des paroles aussi amères…

— Il n’y en aura plus entre nous maintenant, fit Édith : suivez votre route, ma mère ; profitez, comme il vous plaira, de ce que vous avez gagné ; dépensez, jouissez, tirez-en tout le parti possible, et soyez aussi heureuse que vous le pourrez. Nous avons l’une et l’autre atteint le but de notre existence. Sachons donc toutes les deux en supporter les suites en silence. À partir de ce moment, mes lèvres sont à jamais fermées sur le passé. Je vous pardonne votre part de la mauvaise action que nous allons accomplir demain. Puisse Dieu me pardonner la mienne ! »

Sa voix ne tremblait pas, son attitude était ferme, et s’avançant d’un pas qui semblait écraser toute émotion tendre, elle souhaita le bonsoir à sa mère et se retira dans sa chambre.

Mais ce ne fut pas pour se reposer, car il n’y avait plus de repos possible pour elle quand elle était seule. Elle se

promena de long en large et toujours de long en large, au moins cinq cents fois, au milieu de ses brillants apprêts de toilette du lendemain. Ses cheveux noirs tombaient sur ses épaules, ses yeux lançaient un éclat sinistre, la peau blanche de sa belle poitrine était couverte de meurtrissures ; car elle se frappait de ses mains, tant elle avait de dédain pour ses attraits ! Elle marchait la tête détournée comme si elle eût voulu éviter dans la glace la vue de sa beauté et renoncer à cette compagne importune. C'est ainsi qu'Édith Granger passa la nuit qui précéda son mariage, à lutter contre les angoisses de son esprit, et dans cette lutte, abandonnée à elle-même, sans amie, elle demeura silencieuse et fière ; elle ne poussa pas un gémissement, ne versa pas une larme.

À la fin elle vit que la porte de la chambre dans laquelle Florence reposait était ouverte. Elle tressaillit, s'arrêta et regarda.

Une bougie, qui brûlait encore, lui montra Florence dans toute la fleur de l'innocence et de la beauté : elle était profondément endormie. Édith retint sa respiration et se sentit attirée vers elle.

Elle approcha plus près, plus près, toujours plus près ; à la fin, elle était si près qu'elle s'arrêta : elle porta ses lèvres sur la jolie main qui pendait hors du lit et la posa doucement autour de son cou. Cette main, sur la figure d'Édith, fut comme la verge du prophète de l'Écriture sur le rocher. Des larmes jaillirent de ses yeux, Édith s'affaissa sur ses genoux et reposa sa tête malade et ses cheveux épars sur l'oreiller de Florence.

C'est ainsi qu'Édith passa la nuit qui précéda son mariage. C'est ainsi que le soleil la trouva le matin de ses noces.

CHAPITRE X.

Le mariage.

L'aube au teint pâle et fade, se glisse furtivement et toute frissonnante du côté de l'église où repose la poussière du petit Paul, près de celle de sa mère, et regarde dans l'intérieur, à travers les vitraux. Il fait froid et sombre dans l'église. La nuit rampe sur les dalles et s'étend noire et pesante dans les angles et dans les coins de l'édifice. Le clocher s'élève au-dessus des maisons ; il sort d'un dôme où l'horloge marque régulièrement les innombrables ondulations du temps qui roule et va se briser sur l'éternel rivage : on le voit à travers la brume, semblable à un phare, qui indique au navigateur jusqu'où monte le flot ; mais dans l'intérieur, l'aurore pénètre lentement, la nuit résiste encore.

Voltigeant doucement autour de l'église, l'aube jette un regard triste au dedans, elle est tout en pleurs et se lamente de la courte durée de son règne. Ses larmes coulent goutte à goutte sur les vitraux ; les arbres qui bordent les murs de l'église, semblant se conformer à ses tristes pensées, penchent languissamment leurs têtes et agitent leurs mille bras. La nuit, pâlissant en sa présence, disparaît insensiblement. Mais elle erre encore au milieu des voûtes souterraines et s'assied sur les cercueils. Bientôt les feux naissants du jour qui éclairent le clocher et rougissent la flèche, sèchent les larmes de l'aurore et étouffent ses plaintes. Alors, tout effarée, elle s'attache aux traces de la nuit, la chasse de son der-

nier refuge, recule elle-même dans les souterrains et va se cacher épouvantée parmi les morts, jusqu'à ce que la nuit, encore fraîche du repos qu'elle va prendre, revienne l'en chasser à son tour.

Les souris, plus occupées à ronger les livres de prières que le curé à les lire, et à déchirer de leurs petites dents pointues les coussins des prie-Dieu usés par leurs morsures bien plus que par les genoux des fidèles, cachent leurs yeux brillants dans leurs trous, et tout effrayées se blottissent en entendant résonner la porte de l'église qui s'ouvre et se ferme à chaque instant. C'est que le bedeau, ce haut et puissant fonctionnaire, arrive de bonne heure ce matin avec le sacristain. Mme Miff, la petite loueuse de chaises, dont le nez siffle toujours, se trouve également à son poste : c'est aussi une puissance que Mme Miff : cette petite vieille sèche, si pincée dans ses vêtements, qu'il n'y a pas un pouce d'étoffe de perdu, attendait le bedeau (c'est dans l'ordre), depuis une demi-heure, à la porte de l'église.

Mme Miff avait une figure rechignée, un chapeau qui en avait vu de dures, et une soif insatiable de pièces de dix sous, mais encore plus de pièces de vingt sous. L'habitude de faire des signes aux gens égarés dans l'église, pour les inviter à entrer dans les bans de la nef, a donné à Mme Miff un air mystérieux. Il y a même dans son œil comme une arrière-pensée d'ouvreuse prudente qui connaît bien quelque part une meilleure place, mais qui la garde pour un fidèle plus généreux. Quant à M. Miff voilà plus de vingt ans qu'il n'en est plus question, et Mme Miff aime mieux qu'on ne lui en parle pas. Il paraîtrait que c'était un homme qui se permettait d'avoir des idées socialistes sur la gratuité des chaises dans l'église ; aussi Mme Miff n'oserait pas positivement garantir

qu'il soit en paradis : elle ne fait que l'espérer, par esprit de charité.

Pendant cette matinée-là, Mme Miff est occupée à la porte de l'église à battre et à épousseter la nappe d'autel, le tapis et les coussins ; et Mme Miff en a bien long à raconter sur le mariage qu'on va célébrer. On a dit à la brave femme que les nouveaux meubles et les changements faits à la maison Dombey coûtaient cent vingt-cinq mille francs, et elle tient de bonne main que la dame n'a pas un sou vaillant. Mme Miff se souvient également, comme si c'était hier, des funérailles de la première femme, du baptême et des funérailles de l'enfant, elle ajoute, par parenthèse, qu'elle va bien laver, bien savonner la pierre funéraire avant l'arrivée de la société.

M. Sownds, le bedeau, est assis au soleil sur les marches de l'église pendant tout ce temps-là : il fait rarement autre chose à moins qu'il ne gèle, parce qu'alors il aime mieux rester assis au coin du feu. Il donne son approbation aux commérages de Mme Miff et lui demande si elle a entendu dire que la dame était d'une merveilleuse beauté. Les renseignements de Mme Miff sont conformes à ceux de M. Sownds, homme d'église, respectable et orthodoxe dans sa foi, mais gras comme un moine, et grand amateur du beau sexe : aussi fait-il la remarque d'un air de componction que c'est une fameuse gaillarde… L'expression paraît un peu forte à Mme Miff, ou du moins elle lui paraîtrait un peu forte dans la bouche de tout autre que M. Sownds le bedeau.

Chez M. Dombey, à la même heure, il y a grand remue-ménage. Les femmes surtout se trémoussent : depuis quatre heures, il n'en est pas une qui ait fermé l'œil, et toutes étaient habillées avant six heures. Towlinson est, de la part

de la bonne, l'objet d'une plus grande considération que d'habitude : au déjeuner, la cuisinière dit qu'un mariage en fait faire d'autres. La bonne ne croit pas cela : les proverbes sont bien trompeurs. M. Towlinson ne dit ni oui ni non : il est mélancolique parce qu'il sait qu'on vient de retenir un étranger qui porte des favoris (Towlinson n'en a pas) pour accompagner l'heureux couple à Paris : en ce moment, il est en train de charger la voiture neuve. À propos de ce personnage, Towlinson déclare que les étrangers n'ont jamais porté bonheur, et se défend du reproche d'avoir des préjugés, en poussant l'argument suivant : voyez plutôt Bonaparte tout le premier, de quoi n'était-il pas capable ! La bonne trouve que l'observation est très-juste.

Le pâtissier est dans son coup de feu au milieu de la chambre funèbre de Brook-Street, et les jeunes laquais sont aussi très-occupés… à regarder. Un de ces grands gaillards commence déjà à sentir le Xérès, et ses yeux ont une tendance à rester fixés sur les objets sans les voir. Le grand gaillard a la conscience de son état, et dit à son camarade que ce n'est rien : cela tient à ce qu'il est un peu *en guinguette* ; mais la langue lui a tourné : il voulait dire *: en goguette*.

Les sonneurs de clochettes ont eu vent du mariage ainsi que les chapeaux chinois et les cymbales auxquelles se sont joints des musiciens ambulants. Les premiers appartiennent à un orchestre de guinguette, près de Battle-Bridge ; les seconds sont entrés en rapport, par l'entremise de leur chef, avec Towlinson auquel ils demandent de l'argent pour ne pas venir ; enfin les musiciens ambulants rôdent au coin de la rue, et par l'organe d'un rusé trombone, ils s'adressent à un marchand et lui promettent une récompense, s'il veut bien leur révéler le lieu et l'heure du déjeuner. L'impatience et l'agitation gagnent bien plus loin. De Ball-Pond, M. Perch

amène Mme Perch pour passer la journée avec les domestiques de M. Dombey et les accompagner, en tapinois, au mariage.

Si nous nous transportons au logement de M. Toots, nous le voyons tiré à quatre épingles, comme s'il était le marié pour le moins : il est fermement résolu à contempler le brillant spectacle, d'un coin obscur de la galerie et à y conduire Coq-Hardi : il a même pris le parti désespéré de montrer Florence à Coq-Hardi et de lui dire sans détour : « Tenez, mon Coq, je veux pas vous tromper plus longtemps ; l'ami, dont je vous ai quelquefois parlé, c'est moi ; l'objet de ma passion c'est Mlle Dombey, quelle est votre opinion à cet égard, et que me conseillez-vous sur-le-champ ? » Coq-Hardi, avant cette épreuve qui va le faire tomber de son haut, plonge son bec dans un pot de bière double, dans la cuisine de M. Toots, et engloutit deux livres de filet de bœuf. Sur la place de la Princesse, miss Tox est aussi dans tous ses états ; car malgré le cruel chagrin qui la dévore, elle a pris le ferme parti de mettre un shelling dans les mains de Mme Miff et de voir la cérémonie, qui a pour elle un intérêt douloureux, de quelque coin retiré de l'église. Le quartier du *Petit aspirant de marine* est aussi en émoi : car le capitaine Cuttle, avec ses brodequins lacés et son énorme col de chemise, est en train de déjeuner, prêtant l'oreille à la voix de Robin le rémouleur, qui lui lit d'avance avec docilité la messe de mariage d'un bout à l'autre. Le capitaine tient à comprendre parfaitement la solennité à laquelle il doit assister. Dans ce but, il interrompt gravement son chapelain de temps à autre, suivant qu'il a compris ou non : « Passons, » dit-il, ou bien : « Répétez cet article, » ou bien encore : « Bornez-vous à votre office et laissez-moi les *Amen* : » et, quand Robin haletant s'arrête pour souffler, le capitaine de pousser avec satisfaction un vigoureux *Amen*.

Vingt bonnes d'enfants, dans la rue de M. Dombey seulement, ont promis à vingt petites femmes en herbe qui, depuis leur berceau, rêvent mariage, de les conduire à la cérémonie. Vraiment, M. Sownds le bedeau a de bonnes raisons pour se pavaner dans l'exercice de ses hautes fonctions, chauffant au soleil sa majestueuse figure sur les marches de l'église, en attendant l'heure du mariage. Et Mme Miff, comme elle fait bien de vous flanquer à la porte un bout de femme, qui vient avec un grand dada d'enfant dans ses bras regarder à la porte !

Le cousin Feenix est revenu de l'étranger tout exprès pour assister au mariage. Le cousin Feenix était un gaillard dans son temps, il n'y a pas plus d'une quarantaine d'années ; mais d'ailleurs il est si bien conservé, il se tient si droit qu'on est surpris d'apercevoir des rides cachées sur la figure de sa seigneurie et des pattes d'oie de chaque côté de ses yeux. On s'étonne qu'il ne traverse pas la chambre d'un pas bien assuré et qu'il aille toujours à côté de l'endroit où il veut se diriger. Mais le cousin Feenix, quand il se lève à sept heures et demie du matin ne ressemble guère au cousin Feenix quand il est levé et habillé. En ce moment, par exemple, il fait triste figure, entre les mains de son barbier qui le rase à Long-Hôtel, dans Bond-street.

M. Dombey quitte son cabinet de toilette et traverse une armée de femmes sur l'escalier qui se dispersent dans toutes les directions, en faisant retentir le frôlement de leurs robes : Mme Perch, seule, étant dans une situation intéressante, ce qui lui arrive perpétuellement, ne manœuvre pas si facilement : elle se rencontre nez à nez avec M. Dombey et manque de se trouver mal de honte en lui faisant la révérence. Dieu veuille que cet accident n'amène pas de suites douloureuses pour la maison Perch ! M. Dombey se promène

dans son salon en attendant l'heure. Il est resplendissant avec son habit bleu, son pantalon ventre de biche et son gilet lilas. Le bruit même circule dans la maison que M. Dombey s'est fait friser.

Un double coup frappé à la porte annonce l'arrivée du major, resplendissant aussi, et portant un géranium tout entier à sa boutonnière ; il a les cheveux bien frisés, bien crépus ; son nègre n'est pas manchot.

« Eh bien, Dombey, dit le major en lui tendant les deux mains, comment vous portez-vous ?

— Et vous, major, comment cela va-t-il ?

— Par Jupiter, monsieur, dit le major, un jour comme celui-ci (là-dessus il se frappe violemment la poitrine), un jour comme celui-ci, Joe se sent de force, le diable m'emporte ! à faire deux mariages au lieu d'un, et à prendre la mère pour lui, monsieur. »

M. Dombey sourit, mais d'un sourire glacial, car M. Dombey sent qu'il va devenir le gendre de la mère ; il ne peut donc admettre qu'on parle d'elle d'un air si dégagé.

« Dombey, dit le major qui lit son embarras dans ses yeux. Je vous félicite. Je vous congratule, Dombey. Par Dieu ! monsieur, vous êtes le mortel le plus heureux de toute l'Angleterre. »

M. Dombey, ici encore, paraît être très-médiocrement de son avis, car en épousant cette dame, il lui fait le plus grand honneur, et s'il y a quelqu'un de très-heureux c'est assurément elle qui doit l'être.

« Quant à Édith Granger, monsieur, continue le major, il n'y a pas une femme dans toute l'Europe qui ne se sentît ho-

norée et même, permettez à Bagstock d'ajouter,… et même charmée de donner ses oreilles avec leurs boucles d'oreille par-dessus le marché, pour être à la place d'Édith Granger.

— Cela vous plaît à dire, major, dit M. Dombey.

— Dombey, vous le savez bien. Mettons de côté toute fausse modestie. Vous le savez aussi bien que moi. Voyons, le savez-vous ou ne le savez-vous pas ? dit le major qui commençait à s'enflammer.

— Vraiment, major, je…

— Sacrebleu, monsieur, reprend le major, le savez-vous, oui ou non ? Dombey ! le vieux Joe est-il votre ami ? Sommes-nous sur un pied d'intimité sans réserve, qui puisse justifier un homme comme le vieux Joseph B., monsieur, de dire franchement sa façon de penser, ou bien faut-il nous tenir sur le décorum, Dombey, garder ma distance et prendre des gants pour vous parler ?

— Mon cher major Bagstock, dit M. Dombey d'un air satisfait, comme vous vous échauffez !

— Par Dieu, oui, monsieur, je m'échauffe. Joseph B. ne va pas à l'encontre, Dombey. Il s'échauffe. Nous sommes dans des circonstances, monsieur, qui sont bien de nature à faire jaillir tout ce qu'il reste encore de franche et loyale sympathie dans la vieille et infernale carcasse de ce pauvre invalide de J. B. Que je vous dise, Dombey, en pareille occasion, il faut qu'un homme exprime tout ce qu'il ressent ou qu'on le muselle ; eh bien ! Joseph Bagstock vous dira en face, Dombey, comme il le dira derrière vous à son club, qu'il ne se laissera jamais museler, tant qu'il s'agira de Paul Dombey. Eh ! bien, sacrebleu, monsieur, que dites-vous de cela

maintenant ? et en parlant ainsi, le major avait un air déterminé.

— Major, dit M. Dombey, je vous assure que je vous suis réellement obligé. Je n'avais pas le moins du monde la pensée de vous faire un crime de votre amitié par trop partiale.

— Non, sacrebleu, non, monsieur, elle n'est pas trop partiale, Dombey : je maintiens que non, s'écrie le bouillant major.

— Eh bien, soit… je dirai donc pour votre amitié tout simplement. Je ne puis pas oublier, major, dans une circonstance comme celle-ci, tout ce que je dois à votre amitié.

— Dombey, dit le major, en tendant sa main, voici la main de Joseph Bagstock du franc Joe B., monsieur, si vous aimez mieux. Voici une main dont Son Altesse Royale, le feu duc d'Yorck m'a fait l'insigne honneur de dire, en parlant à Son Altesse Royale le feu duc de Kent, que c'était la main de Josh, solide et fin gaillard, un vieux coquin fini. Puisse, mon cher Dombey, le jour d'aujourd'hui être le plus heureux de notre vie. Que le ciel vous bénisse ! »

En ce moment entre M. Carker, tout resplendissant aussi et souriant en véritable invité de la noce. C'est à peine s'il peut consentir à laisser échapper de sa main celle de M. Dombey, tant il a de compliments à lui faire ! Et en même temps, il secoue la main du major si cordialement que sa voix, en sortant de ses dents, tremble comme ses bras.

« Ce jour est de bon augure, dit M. Carker. Il n'y en a jamais eu de plus gai ni de plus brillant. J'espère que je ne suis pas en retard d'une minute.

— Exactitude militaire, monsieur, dit le major.

— Ah ! j'en suis bien aise, dit M. Carker. J'ai eu peur un instant d'arriver quelques secondes après l'heure, car j'ai été retardé par une file de voitures qui n'en finissait plus. J'ai pris la liberté de passer à Brook-Street (ceci était à l'adresse de M. Dombey), et d'y laisser quelques pauvres petites fleurs d'une espèce rare pour Mme Dombey. Un homme dans ma position, assez privilégié pour être admis ici au nombre des invités, est fier de mettre à vos pieds quelque témoignage de son humble dévouement, et quoiqu'il ne soit pas douteux pour moi que Mme Dombey soit accablée de riches et magnifiques cadeaux (en disant cela il lança un étrange regard à son protecteur), j'espère que mon pauvre présent trouvera grâce auprès d'elle.

— Mme Dombey, reprend M. Dombey d'un air satisfait, sera sensible à votre marque d'attention, j'en suis sûr, Carker.

— Si elle doit devenir Mme Dombey aujourd'hui, monsieur, dit le major en posant sur la table sa tasse de café et en regardant à sa montre, il est grandement temps que nous partions. »

En conséquence, M. Dombey, le major Bagstock et M. Carker, montent en calèche pour se rendre à l'église. Le bedeau, M. Sownds, n'est plus assis depuis longtemps sur les marches de l'église ; il attend, debout, son tricorne à la main. Mme Miff, toujours faisant la révérence, propose des chaises dans la sacristie. M. Dombey préfère attendre dans l'église. Au moment où il lève les yeux dans la direction de l'orgue, Miss Tox, qui est dans la galerie, se dissimule derrière le mollet d'un chérubin, qui a des joues bouffies comme un jeune zéphir. Le capitaine Cuttle, au contraire, est debout, agitant son croc comme pour le féliciter et saluer sa bienve-

nue. M. Toots se met la main sur la bouche, et apprend avec un air de mystère à Coq-Hardi, que le monsieur du milieu, qu'il voit en pantalon ventre de biche est le père de son ange. Coq-Hardi, de sa grosse voix, lui répond à l'oreille qu'il n'a jamais vu de pékin si roide que ça ; mais que, grâce aux ressources de son art, il vous le plierait en deux bel et bien d'un bon coup de poing dans le creux de l'estomac.

M. Sownds et Mme Miff, qui ne sont pas loin, regardent M. Dombey, mais on entend un bruit de roues qui approchent : M. Sownds sort. Mme Miff, rencontrant le regard de M. Dombey, au moment où il le détourne de l'innocent et trop présomptueux Toots, qui le salue si poliment de la galerie, fait une révérence et l'informe qu'elle croit sa chère dame arrivée. Alors on entend un grand bruit à la porte, et la chère dame fait son entrée de son air le plus hautain.

Sur son visage, on ne voit aucune trace des souffrances de la nuit précédente. Vous ne diriez plus que c'est la même femme, qui a plié les genoux et qui a reposé, dans un mouvement de magnifique abandon, sa tête égarée sur le paisible oreiller de la jeune fille endormie. Cette jeune fille, si gracieuse et si aimable, est à ses côtés, contrastant fortement avec cette physionomie, où se lit un fier dédain, et avec cette attitude droite et réservée d'une femme qui ne veut pas laisser deviner ses pensées. Édith est là dans toute la splendeur et la majesté de ses charmes, mais pleine de mépris pour l'admiration qu'elle inspire et qu'elle foule aux pieds.

On s'arrête : M. Sownds, le bedeau, se glisse dans la sacristie pour aller chercher le ministre et son desservant. En ce moment, Mme Skewton s'adresse à M. Dombey ; elle parle avec plus de clarté et d'emphase que d'habitude et, en même temps, elle s'approche d'Édith.

« Mon cher Dombey, dit la tendre maman, je crains bien d'être obligée de renoncer à Florence, et de la laisser retourner chez elle, comme elle en a elle-même l'intention. Après la perte que je fais aujourd'hui, mon cher Dombey, je sens que je n'aurais pas même le courage de lui tenir compagnie.

— Ne ferait-elle pas mieux de rester avec vous, réplique le marié.

— Je ne le crois pas, mon cher Dombey ! Non, je ne le crois pas. Je serai mieux seule. D'autant plus que ma bonne Édith sera, à son retour, sa protectrice naturelle et constante ; je ferai mieux de ne pas empiéter sur ses droits. Elle pourrait en être jalouse ; n'est-ce pas, bonne Édith ?

La tendre mère, en disant cela, serre le bras de sa fille ; pour attirer son attention, peut-être.

« Sérieusement, mon cher Dombey, reprend-elle, je me séparerai de cette chère enfant, pour ne pas la faire souffrir de ma tristesse. Nous venons de convenir de cela tout à l'heure. Elle comprend mes raisons parfaitement, mon cher Dombey. Édith, ma bonne… n'est-ce pas qu'elle comprend parfaitement ? »

La bonne mère presse encore le bras de sa fille. M. Dombey n'ajoute aucune observation ; d'ailleurs, voici le ministre et son desservant.

Mme Miff et le bedeau, M. Sownds, conduisent les futurs conjoints à leurs places devant l'autel.

« *Qui donne la main de cette femme à cet homme*[4] *?* »

C'est le cousin Feenix qui la donne. Il arrive de Baden-Baden tout exprès pour cela. Que diable ! quand il entre dans la famille un riche personnage, c'est bien le moins qu'on lui témoigne quelque déférence, il faut faire quelque chose pour lui. C'est ce que disait le cousin Feenix (c'est un bon enfant, le cousin Feenix), il répond donc : « C'est moi qui donne la main de cette femme à cet homme. » Le cousin Feenix, qui se figurait aller en droite ligne du côté de la mariée, tandis que ses jambes obstinées le faisaient aller de côté, donne tout de travers à cet homme la main de cette femme, c'est-à-dire qu'il va prendre une demoiselle d'honneur de qualité, alliée de loin à la famille, et de l'âge de Mme Skewton, à dix ans près. Mais le chapeau de Mme Miff intervient, fait tourner notre cousin, comme sur un pivot, et le pousse droit vers la chère dame que le cousin Feenix donne par conséquent à cet homme.

« *Déclarent-ils à la face du ciel ?…* »

Oui, ils déclarent à la face du ciel. M. Dombey le déclare. Et Édith ? Édith le déclare aussi.

Ainsi, à partir de ce jour, ils se jurent fidélité ; ils sont unis, pour vivre ensemble pour le bien comme pour le mal, dans la richesse comme dans la pauvreté, qu'ils soient malades ou bien portants, et devront s'aimer et se chérir jusqu'à ce que la mort vienne les séparer.

D'une main ferme et dégagée, la mariée signe le registre, quand on est revenu à la sacristie.

---

[4] Texte de la liturgie anglicane pour les mariages.

« Je n'ai pas encore vu beaucoup de dames, venir ici et écrire leur nom comme cette bonne dame. » dit Mme Miff, en faisant la révérence, et, quand elle fait la révérence, son chapeau menace de faire le plongeon.

Le bedeau, M. Sownds, pense que c'est une fameuse gaillarde de signature, bien digne de son auteur ; mais cette opinion, il la garde pour lui, bien entendu.

Florence signe aussi, mais elle n'obtient pas le même succès ; car sa main tremble. Tout le monde signe : le cousin Feenix signe le dernier, se trompe de feuillet en signant, et, s'inscrivant sur la page des naissances, il certifie qu'il est né ce jour-là.

Alors le major s'avance, embrasse la mariée, et profite de la circonstance pour donner à toutes ces dames un échantillon de la galanterie militaire, même à Mme Skewton, très-difficile à embrasser, par parenthèse, et dont les cris perçants ébranlent l'édifice. Le cousin Feenix et même M. Dombey, sont entraînés par l'exemple. Enfin M. Carker, avec ses dents toutes brillantes de blancheur s'approche d'Édith : on dirait qu'il songe à la mordre plutôt qu'à cueillir sur ses lèvres un délicieux baiser.

La joue empourprée d'Édith, ses yeux étincelants semblent l'inviter à se tenir à distance, mais rien ne l'arrête, il l'embrasse comme tout le monde et lui souhaite toute sorte de bonheur.

« Si, ajouta-t-il à voix basse, il n'est pas superflu de former des souhaits pour une telle union…

— Je vous remercie, monsieur, répond-elle, en plissant la lèvre, et la poitrine oppressée. »

Édith sentirait-elle par hasard, comme le soir où elle savait que M. Dombey lui offrirait sa main, que Carker la connaît parfaitement et lit dans son cœur à livre ouvert ? se trouve-t-elle plus dégradée à ses propres yeux d'être connue de M. Carker que de tout autre ? Est-ce pour cela qu'en présence du sourire de cet homme, sa fierté diminue à vue d'œil comme la neige fond dans la main qui la presse ? est-ce pour cela que son regard impérieux se détourne du sien et se baisse vers la terre ?

« Je suis fier de voir, dit M. Carker, s'inclinant avec humilité (et cependant ses yeux et ses dents démentent ses paroles) ; je suis fier de voir que mon humble présent a été accueilli par Mme Dombey qui a bien voulu le porter dans ce jour si fortuné. »

Édith s'incline : mais, à la voir, on croirait un moment que sa main veut froisser les fleurs qu'elle tient, les jeter à terre et les fouler avec mépris. Cependant elle passe son bras au bras de son mari, qui causait avec le major, et recouvre son air fier, impassible et silencieux.

Les voitures sont encore une fois à la porte de l'église. M. Dombey, sa femme au bras, passe au milieu des vingt petites femmes en herbe, groupées sur les marches : chacune remarquant la façon, la couleur de chaque partie du vêtement de la mariée, se promet d'habiller de la même façon sa poupée qu'elle s'occupe à marier toute la journée.

Cléopâtre et le cousin Feenix montent dans la même voiture. Le major conduit dans la seconde Florence et la demoiselle d'honneur, qui avait failli devenir Mme Dombey par méprise : il entre lui-même avec elles, suivi de M. Carker. Les chevaux piaffent et se cabrent ; les cochers et les valets de pieds brillent sous les rubans, sous les fleurs et sous leurs

livrées toutes neuves. Les voitures partent au grand galop, traversent rapidement les rues, et, sur leur passage, mille têtes les regardent, et mille moralistes austères se vengent de leur célibat, en se disant que tous ces badauds ne songent pas à la courte durée d'un pareil bonheur.

Miss Tox quitte le mollet du chérubin, quand le calme s'est rétabli dans l'église, et descend lentement de sa galerie. Elle a les yeux rouges ; son mouchoir est trempé. Blessée jusqu'au fond du cœur, elle n'éprouve aucun sentiment de colère ; elle espère qu'ils seront heureux. Elle ne se refuse pas à s'avouer à elle-même que la mariée est belle et que, comparativement, les charmes qu'elle pourrait mettre en concurrence sont faibles et légèrement flétris ; mais l'image imposante de M. Dombey avec son gilet lilas, son pantalon ventre de biche se représente à son esprit, et miss Tox, derrière son voile, pleure de nouveau en regagnant son domicile de la place de la Princesse. Le capitaine Cuttle, qui s'est associé à la cérémonie en disant *amen* et en chantant pieusement les réponses avec sa grosse voix, se sent tout sanctifié après ces exercices religieux ; dans un état de béatitude parfaite, il traverse la nef, son chapeau de toile cirée à la main, et lit la plaque mortuaire gravée en souvenir du petit Paul. Le galant M. Toots, accompagné du fidèle Coq-Hardi, quitte l'édifice en proie aux tourments de l'amour. Coq-Hardi, jusqu'ici, est incapable d'imaginer un stratagème pour faire donner à Toots la main de Florence : mais il tient à sa première idée ; et il songe que si l'on pliait en deux M. Dombey d'un coup de poing, ce serait déjà quelque chose. Les domestiques de M. Dombey sortent de la retraite où ils s'étaient cachés pour assister à la cérémonie, et se disposent à s'élancer dans la direction de Brook-Street, quand tout à coup une indisposition de Mme Perch les arrête dans leur

élan. Mme Perch demande un verre d'eau, son état devient alarmant ; mais bientôt elle se trouve mieux : on l'emporte.

Cependant Mme Miff et le bedeau, M. Sownds, s'asseyent sur les marches pour calculer ce que la cérémonie leur a rapporté, et se mettent à jaser pendant que le sacristain sonne pour un mort.

En ce moment, les voitures arrivent à la demeure de la mariée ; on entend les clochettes, la musique militaire ; et M. Polichinelle, ce type de la félicité conjugale, fait des politesses à sa femme : puis les gens de la maison se précipitent, se poussent, se pressent, la bouche béante, pendant que M. Dombey, conduisant Mme Dombey par la main, fait son entrée solennelle dans les salons de la maison des Feenix ; le reste de la société descend de voiture et entre derrière eux. Pourquoi M. Carker, en traversant la foule, pense-t-il à la vieille femme qui lui a parlé un matin dans le bois ? Pourquoi Florence pense-t-elle, en frissonnant, au jour où, tout enfant, elle était perdue ? Pourquoi revoit-elle la figure de la bonne madame Brown ?

Les félicitations à l'occasion de ce jour, le plus heureux jour de la vie, se renouvellent à mesure qu'il entre plus de monde ; il est vrai que la société n'est pas nombreuse. On quitte le salon pour aller se mettre à table dans la sombre salle à manger, qu'aucun Vatel au monde ne peut se flatter d'égayer, et le restaurateur a beau faire et garnir les nègres étiques de fleurs et de nœuds d'amour, il ne changera pas le triste aspect de la salle.

Le pâtissier s'est distingué ; le déjeuner est splendide. M. et Mme Chick sont venus se joindre à la société. Mme Chick s'étonne de voir combien Édith, par sa nature, est déjà une Dombey accomplie, et elle se montre affable et confiante à

l'égard de Mme Skewton, dont l'esprit se sent soulagé d'un grand poids à qui ne laisse pas aux autres sa part de champagne. Le grand laquais, qui s'est mis trop en goguette le matin, éprouve, depuis, comme un vague sentiment de repentir ; il déteste l'autre laquais, lui arrache violemment les plats, se fait un malin plaisir de contrarier la société. Les convives sont calmes et froids : on peut dire qu'ils n'insultent pas aux tristes peintures, pendues à la muraille, par des excès de folle gaieté. Le cousin Feenix et le major sont les plus en train ; mais M. Carker a un sourire qui sert pour toute la table. Il a aussi un sourire tout particulier pour la mariée ; mais c'est un sourire qui n'a que rarement, très-rarement le bonheur de rencontrer le regard d'Édith.

Lorsque le déjeuner est terminé et que les domestiques ont quitté l'appartement, le cousin Feenix se lève : il a l'air singulièrement jeune avec ses manchettes blanches qui lui couvrent presque les mains (il fait bien, car elles sont toutes décharnées), et avec ses pommettes, que le champagne a rendues vermeilles.

Le cousin Feenix prend la parole et s'exprime en ces termes :

« Sur mon honneur, quoique ce que je vais faire puisse paraître singulier au premier abord dans une maison particulière, je demanderai la permission de vous inviter à porter ce que généralement on appelle… on appelle… enfin ce qu'on appelle un toast. »

Le major, de sa voix enrouée, déclare qu'il appuie la motion. M. Carker, avec un salut à l'adresse du cousin Feenix, sourit et donne plusieurs fois des signes non équivoques de son assentiment.

« Je disais donc que nous allions porter un… quoique réellement ce ne soit pas un… » Le cousin Feenix qui s'est repris plusieurs fois pour achever sa phrase, reste en chemin.

Le major profite de ce moment de silence de l'orateur, pour dire du ton d'un homme convaincu : « Écoutez, écoutez. »

M. Carker bat légèrement sa main gauche de l'extrémité de sa main droite, salue de nouveau, sourit, donne des signes non moins équivoques de son assentiment, comme si l'observation du major l'avait vivement frappé et comme s'il tenait à exprimer tout le plaisir qu'il en éprouve.

Le Cousin Feenix continue :

« Enfin c'est une circonstance toute particulière, où nous pouvons, sans inconvenance, nous départir un peu des usages ordinaires de la vie, et quoique je n'aie jamais été orateur, et que, lorsque j'étais à la chambre des communes, pour avoir eu l'honneur d'appuyer le projet d'adresse, j'aie été… enfin… j'aie été alité pendant quinze jours, par la crainte que j'avais de rester au-dessous de la circonstance… »

Le major et M. Carker parurent si charmés de ce détail biographique de la vie du cousin Feenix, que celui-ci se mit à rire : et s'adressant à eux particulièrement, il continua :

« Enfin… malgré ma diable de maladie, je sentis, vous le pensez bien, qu'un devoir sérieux m'incombait. Et quand un devoir sérieux incombe à un Anglais, il doit s'en acquitter, selon moi, de son mieux. Eh bien ! notre famille a eu la satisfaction aujourd'hui de s'allier dans la personne de mon affectionnée cousine, personne accomplie, ici présente… (Applaudissement général.)

« Présente, répète le cousin Feenix, sentant que c'était un mot qui valait la peine d'être répété… a eu, dis-je la satisfaction de s'allier avec un… oui, je puis le dire, avec un homme que le mépris ne pourra jamais… avec, je puis le dire enfin, avec mon honorable ami Dombey, s'il veut bien me permettre de l'appeler ainsi. »

Sur ce, le cousin Feenix salue M. Dombey ; et M. Dombey lui rend majestueusement son salut ; chacun est plus ou moins satisfait et ému de cet appel chaleureux et nouveau à la sensibilité de l'auditoire.

« Je n'ai pas pu, continue le cousin Feenix, trouver, autant que je l'aurais voulu, l'occasion de cultiver la connaissance de mon ami Dombey, et d'étudier ces qualités qui font tant d'honneur à un esprit, et enfin, je puis le dire, à son cœur ; car, malheureusement pour moi, j'étais… comme nous avions coutume de dire dans mon temps à la chambre des communes, à une époque où l'on n'avait pas pris l'habitude de faire allusion à la chambre des lords, et où les procédés parlementaires étaient peut-être mieux observés que maintenant, malheureusement pour moi j'étais… Enfin, dit le cousin Feenix se complaisant dans sa plaisanterie qu'il débite d'un ton goguenard, j'étais… s'écrie-t-il dans un beau mouvement, j'étais ailleurs. »

Le major tombe en convulsions et se remet avec peine.

« Mais j'en sais assez sur mon ami Dombey, continue le cousin Feenix d'un ton plus grave, comme si tout à coup il était devenu un philosophe austère, j'en sais assez pour savoir… pour savoir enfin qu'il est ce qu'on peut appeler dans toute la force du terme un… un négociant, un vrai négociant anglais, et… et… et… et un homme, enfin. Quoique j'aie séjourné à l'étranger pendant quelques années, et à ce propos

j'aurais eu grand plaisir de recevoir mon ami Dombey ainsi que toutes les personnes ici réunies, à Baden-Baden, et de rencontrer l'heureuse occasion de les présenter au grand-duc, je me flatte d'en savoir encore assez sur mon affectionnée cousine, personne accomplie, pour lui rendre la justice qu'elle possède toutes les conditions qui peuvent rendre un homme heureux, et que son mariage avec mon ami Dombey est, d'un côté comme de l'autre, un mariage d'inclination. »

M. Carker sourit beaucoup et donne de nombreuses marques de son assentiment.

« Aussi, dit le cousin Feenix, je félicite la famille à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir de l'acquisition qu'elle vient de faire dans la personne de mon ami M. Dombey. Je félicite M. Dombey de son union avec mon affectionnée cousine, personne accomplie, qui réunit toutes les conditions pour rendre un homme heureux, et je prends la liberté de vous inviter tous… à… à… enfin, à féliciter en cette circonstance et mon ami Dombey et mon affectionnée cousine, personne accomplie. »

Le *speech* du cousin Feenix est accueilli par de grands applaudissements, et M. Dombey lui adresse des remerciements pour lui et pour Mme Dombey.

J. B., peu de temps après, propose la santé de Mme Skewton. Une fois ces toasts portés, le déjeuner languit, les noires armoiries reprennent leur revanche de l'outrage qu'on vient de faire à leur gravité, et Édith se lève pour prendre ses vêtements de voyage.

Cependant tous les domestiques ont eu, eux aussi, leur déjeuner en bas. Le champagne, on n'en parle plus. Les volailles rôties, les pièces montées, des salades de homards, ils

en sont rassasiés ! Le jeune laquais s'est remis en gaieté ; il fait de nouveau allusion à la *guinguette*. L'œil de son camarade commence à rivaliser avec le sien ; lui aussi commence à regarder fixement les objets sans parvenir à en prendre une connaissance distincte. Les figures des dames sont généralement vermeilles : sous le rapport de la couleur, on remarque particulièrement celle de Mme Perch, qui est joyeuse et rayonnante : elle est si loin maintenant des choses de ce monde, que, si on lui demandait le chemin de Ball's-Pond, où elle habite, elle aurait peine à se rappeler la route.

M. Towlinson a proposé un toast à l'heureux couple ; le sommelier aux cheveux blancs y a répondu d'une manière simple et profondément sentie, car il commence sérieusement à se croire un peu un ancien serviteur de la famille, et par suite, obligé de prendre sa part des émotions domestiques. Toute la société, et surtout le beau sexe, devient tout à fait folichonne. La cuisinière de M. Dombey, le boute-en-train de toutes les réunions, déclare qu'après ce régal il est impossible d'en rester là : pourquoi n'irait-on pas en masse au spectacle ? Tout le monde, y compris Mme Perch, est de cet avis ; jusqu'au nègre qui a le vin féroce comme un tigre et qui fait peur aux dames, particulièrement à Mme Perch, par le roulement de ses yeux. L'un des deux lapais a même proposé un bal après le spectacle ; et personne, pas même Mme Perch, n'y fait l'ombre d'une objection. Il y a eu quelques mots échangés entre la servante et Towlinson : elle, sur la foi d'un vieux dicton, affirme que les mariages se font dans le ciel ; lui, prétend que la manufacture est autre part ; il suppose qu'elle parle ainsi parce qu'elle voudrait bien se marier à son idée ; à quoi elle répond qu'elle ne songe toujours pas, Dieu merci, à se marier avec lui.

Pour mettre fin à ces discussions, le sommelier aux cheveux blancs se lève et propose la santé de Towlinson ; « Le connaître, dit-il, c'est l'estimer, et l'estimer, c'est lui souhaiter un bon établissement avec l'objet de son choix, en quelque lieu que cet objet puisse se trouver. » Ce disant, le sommelier lance un coup d'œil à la bonne. Towlinson adresse au préopinant des remercîments dans un discours vivement senti dont la péroraison est dirigée contre les étrangers. « Sans doute, dit-il, les étrangers, pour des gens faibles et inconstants qui se laissent conduire par le bout du nez, peuvent avoir un moment de vogue, mais, Dieu merci, messieurs les étrangers, bon voyage ! j'espère bien n'entendre plus parler de vous de ma vie. » Le regard de Towlinson, en prononçant ces mots, est si sévère et si expressif, que la bonne est sur le point de se trouver mal, lorsque par bonheur elle apprend, ainsi que toute la société, que la mariée s'en va ; tous se précipitent alors, pour assister à son départ.

La voiture est à la porte ; la mariée descend dans le vestibule où l'attend M. Dombey. Florence est aussi sur l'escalier, prête à partir ; et miss Nipper, qui se trouve entre la salle à manger et la cuisine, se prépare à l'accompagner. Au moment où Édith paraît, Florence se précipite vers elle pour lui dire adieu.

Édith a-t-elle froid ? elle tremble. Y a-t-il dans le baiser de Florence, qui l'embrasse, quelque puissance magique qui fait frissonner et reculer cette fière beauté comme si elle ne pouvait supporter cette épreuve ? Elle est donc bien pressée, Édith ! car, à peine a-t-elle agité sa main en signe d'adieu, que la voilà déjà partie !

Mme Skewton, en sa qualité de mère, ne peut maîtriser son émotion ; elle se laisse tomber sur son sofa, toujours comme Cléopâtre, lorsque le bruit des roues de la voiture s'est perdu dans le lointain, et elle répand quelques larmes.

Le major, se levant de table avec les autres, essaye de la consoler ; mais elle ne veut pas entendre parler de consolation ; aussi le major prend-il congé. Le cousin Feenix et M. Carker en font autant. Tous les convives s'en vont. Cléopâtre, restée seule, se sent légèrement étourdie par suite de la violence de son émotion et s'endort.

En bas, dans les régions culinaires, on n'est pas moins agité. Le jeune laquais, qui s'est mis en goguette de si bonne heure, a la tête collée sur la table dans l'office et ne peut plus l'en détacher. Une violente réaction s'est opérée dans l'état de Mme Perch ; elle paraît abattue : M. Perch en est la cause : elle craint, dit-elle à la cuisinière, que son mari ne soit plus aussi attaché à son intérieur que lorsqu'ils n'étaient que neuf dans la famille. Towlinson a une musique continuelle dans les oreilles et une grande roue qui tourne, tourne, tourne sans fin dans sa tête. La bonne voudrait que ce ne fût pas un péché de désirer la mort. Il se passe encore un autre phénomène en bas, dans les régions culinaires : on a perdu toute idée du temps ; l'illusion leur fait croire qu'il est au moins dix heures du soir, tandis qu'il n'est pas encore trois heures de l'après-midi. Il règne dans la société comme un sentiment vague de quelque méfait ; on s'en croit réciproquement complice ; on se fuit, on s'évite l'un l'autre.

Personne, ni homme ni femme, n'ose parler d'aller au spectacle. Quant au bal, il n'en est plus question, ce serait s'exposer à être traité d'imbécile.

Mme Skewton dort encore en haut, deux heures après, comme on fait à la cuisine. Les armoiries de la salle à manger n'ont plus pour tout spectacle que des miettes de pain, des assiettes sales, des taches de vin sur la nappe, de la glace à moitié fondue, des restes de fromage informes, des morceaux de homard, des cuisses de volaille, des gelées qui ne peuvent plus se soutenir et se fondent en sirop. Le mariage même, en ce moment, est comme le déjeuner, dépouillé de tous ses ornements. Les domestiques de M. Dombey raisonnent à perte de vue sur l'événement, si bien qu'au moment du thé, à huit heures ou à peu près, ils en sont devenus tout moroses. M. Perch, qui arrive en ce moment de la Cité, dispos et jovial, avec un gilet blanc, fredonnant sa chanson à boire, tout prêt à bien passer la soirée et à se donner du plaisir, est tout étonné de voir qu'il est froidement accueilli, que Mme Perch est mal à son aise, et qu'en fait de plaisir il ne reste plus que celui d'escorter sa femme à l'omnibus pour rentrer avec elle.

Il fait nuit sombre. Florence, qui a erré dans la belle maison, de pièce en pièce, cherche sa chambre dans laquelle Édith a rassemblé tout le luxe et le confortable possible : elle se dépouille de ses beaux vêtements pour reprendre la simple robe de deuil qu'elle portait depuis longtemps en souvenir de son cher Paul ; elle s'assied pour lire, tandis que Diogène, étendu sur le parquet à côté d'elle, s'amuse à cligner de l'œil. Mais Florence ne peut pas lire aujourd'hui. Il y a pour elle quelque chose d'étrange dans cette maison, qui n'est plus l'ancienne maison Dombey, à la voir si animée et si retentissante. Son cœur s'assombrit : elle ne sait ni comment ni pourquoi ; mais elle a le cœur gros. Florence ferme son livre, et ce lourdaud de Diogène, qui prend cela pour un signal, pose ses pattes sur ses genoux de sa maîtresse, et se frotte les oreilles contre les douces mains de la jeune fille.

Mais, au bout de quelque temps de torpeur, la pauvre Florence ne le distingue plus bien ; un brouillard la sépare de son chien, et dans ce brouillard elle voit lui apparaître, brillants comme des anges, son frère et sa mère, qui ne sont plus. Walter aussi, le pauvre exilé, naufragé peut-être… Ah ! où donc peut-il être ?

Le major n'en sait certainement rien, et d'ailleurs, cela ne l'inquiète guère. Le major, qui a étouffé et dormi toute l'après-midi, va dîner tard à son club ; il s'assied, le nez sur sa carafe de madère, et entreprend un modeste jeune homme, à la figure rubiconde, assis à une table voisine, qui voudrait bien se lever pour s'en aller, mais en vain, il est cloué sur sa chaise. Le major lui désopile la rate par une foule d'anecdotes dont lui, Bagstock, monsieur, a été le héros au mariage de M. Dombey ; et il lui en raconte de belles sur le cousin Feenix, un ami diablement comme il faut du vieux Joe. Pendant ce temps-là, le cousin Feenix, qui devrait être à l'hôtel et dans son lit, se trouve à une table de jeu où l'ont conduit, bien malgré lui probablement, ses jambes obstinées.

La nuit, comme un géant, descend dans l'église qu'elle remplit depuis les dalles jusqu'au faîte, elle y règne pendant de longues et silencieuses heures. La pâle aurore revient encore une fois regarder à travers les vitraux ; puis, laissant la place au jour, elle voit la nuit se réfugier sous les voûtes, la suit, la chasse du séjour souterrain et se cache parmi les morts. Les timides souris se blottissent les unes contre les autres, quand elles entendent claquer les grandes portes. M. Sownds et Mme Miff reprennent leurs occupations journalières, dans lesquelles il n'y a pas plus de solution de continuité que dans un anneau de mariage. Les voilà encore qui entrent dans l'édifice.

Derechef, le chapeau à trois cornes et le chapeau de Mme Miff se laissent apercevoir au fond de la nef, à l'heure de la célébration des mariages ; derechef « aussi cet homme prend cette femme, et cette femme prend cet homme » avec la solennelle formule. « À partir de ce jour, ils seront unis pour vivre ensemble, pour le bien comme pour le mal, dans la richesse comme dans la pauvreté, qu'ils soient malades ou bien portants, ils devront s'aimer et se chérir jusqu'à ce que la mort vienne les séparer. »

Telles sont les paroles que M. Carker se répète à lui-même en faisant à cheval son entrée dans la ville, la bouche fendue jusqu'aux deux oreilles, et dirigeant sa monture avec délicatesse par les rues les plus propres.

CHAPITRE XI.

Le *Petit aspirant de marine* se disloque.

L'honnête capitaine Cuttle resta plusieurs semaines retranché dans son fort : il ne se départit pas un seul instant des prudentes précautions qu'il avait imaginées pour se mettre à l'abri d'un coup de main : il y renonça d'autant moins, que l'ennemi ne se laissait pas voir. Le capitaine disait, pour justifier sa circonspection, que cet état actuel de profonde sécurité était trop étonnant pour pouvoir durer longtemps ; il savait que, lorsque le temps était au beau, ce n'était jamais au beau fixe, et que la girouette, en pareil cas, ne tardait pas à tourner : il connaissait aussi trop bien le caractère de Mme Mac-Stinger pour croire que cette femme renoncerait à l'héroïque projet qu'elle devait avoir conçu de le découvrir et d'opérer sa capture. Toutes ces réflexions faisaient frissonner le pauvre capitaine, qui mena dès lors une vie solitaire et retirée : s'il sortait quelquefois, c'était bien rare et toujours à la brune, n'osant s'aventurer que dans les rues les plus sombres ; mais c'est surtout le dimanche qu'il se gardait bien de démarrer. Dans tous les cas, soit dans ses retranchements, soit dehors, il se garait des chapeaux de femme comme de la crinière des lions dévorants.

Le capitaine Cuttle ne pouvait pas s'imaginer comment il parviendrait à résister à Mme Mac-Stinger, si jamais, pendant les promenades qu'il se permettait, elle venait mettre le grappin sur lui. Il sentait que cela était complétement impos-

sible. Il se voyait déjà lui, capitaine Cuttle, bel et bien fourré dans un fiacre et transporté, par voie coërcitive, à son ancien logement. Et dame ! une fois mis dedans, c'était un homme perdu, il le prévoyait bien. Adieu son chapeau, et Mme Mac-Stinger ferait bonne garde jour et nuit : sans compter les reproches accumulés sur sa tête en présence de tous les petits Mac-Stinger ; il deviendrait un objet de soupçon et de défiance ; aux yeux des enfants ce serait un ogre, et aux yeux de Mme Mac-Stinger, leur mère, un traître démasqué.

Toutes les fois que ce triste tableau se présentait à l'imagination du capitaine Cuttle, il se sentait sur le front une sueur abondante et dans l'âme un profond découragement. Ce malaise momentané qu'il éprouvait l'obligeait de sortir un peu le soir pour prendre l'air et de l'exercice. Mais alors il comprenait si bien le danger auquel il s'exposait, qu'il prenait congé de Robin avec la dignité solennelle d'un homme qui peut ne revenir jamais : il l'exhortait, dans le cas où il viendrait à le perdre de vue pendant un certain temps, à marcher toujours dans le sentier de la vertu et à conserver toujours bien luisants les instruments de cuivre.

Cependant, pour ne pas renoncer à toute chance de salut et pour s'assurer les moyens de conserver des relations avec le monde extérieur, en supposant que les choses prissent la plus mauvaise tournure, il eut l'heureuse idée d'enseigner à Robin le rémouleur un signal, connu d'eux seuls, par lequel cet affidé pourrait, à l'heure du danger, faire connaître à son chef sa présence fidèle. Après beaucoup de réflexion, le capitaine s'arrêta au parti de lui apprendre à siffler l'air du marin :

« Eh ! gai, gai, gai ! mon officier. »

Robin le rémouleur atteignit à cet égard toute la perfection qu'on pouvait espérer d'un homme de terre ; le capitaine satisfait le pénétra des instructions suivantes de l'air le plus mystérieux.

« Maintenant, mon garçon, tiens bon ! Si jamais je suis pris !

— Comment ! pris ? capitaine, interrompit Robin en ouvrant tout grands ses yeux ronds.

— Eh bien, oui, dit le capitaine d'un air sombre, si jamais je pars avec l'intention de revenir souper, et que je ne revienne pas à portée de voix ; dans les vingt-quatre heures qui suivront ma disparition, va droit à Brig-Place et siffle l'air que je viens de te dire, tout près du vieux port où je suis resté si longtemps en amarre, surtout sans faire semblant de rien, tu entends ? Tu feras comme si tu flânais là par hasard. Si je te réponds sur le même air, détale, mon garçon, et reviens vingt-quatre heures après. Si je te réponds sur un autre air, cours bord sur bord en attendant que je t'envoie d'autres signaux. Comprends-tu mes ordres, dis ?

— Que je coure bord sur bord, capitaine ? demanda Robin. Est-ce sur le bord de la route ?

— Ne v'là-t-il pas un joli cadet, je vous le demande ! dit le capitaine qui regardait Robin d'un air sévère : il ne sait pas son alphabet. Va-t-en un brin et reviens après. Comprends-tu cela ?

— Oui, capitaine, dit Robin.

— À la bonne heure donc, fit le capitaine en se calmant. Eh bien ! voilà ! »

Pour mieux l'éprouver, le capitaine daignait quelquefois le soir, quand la boutique était fermée, lui faire répéter son rôle ; dans ce but, il se retirait dans la salle à manger, qui était censée le logement d'une Mme Mac-Stinger, et observait curieusement les mouvements de son compère, à travers l'espèce de meurtrière qu'il avait pratiquée dans le mur : Robin le rémouleur, toutes les fois qu'on le mettait à l'épreuve, remplissait son rôle avec une telle précision, un tact si merveilleux, qu'à diverses reprises le capitaine, pour lui témoigner sa satisfaction, lui mit dans la main une pièce de cinq francs ; et peu à peu il sentit naître dans son cœur la résignation d'un homme qui avait fait bonne provision de courage pour les mauvais jours, et qui avait pris toutes les précautions raisonnables pour résister aux coups de l'implacable destin.

Néanmoins, le capitaine ne voulut pas trop tenter la mauvaise fortune, ni s'aventurer à sortir plus qu'il ne l'avait fait jusque-là. Cependant il avait cru que ce serait un bon procédé de sa part, en sa qualité d'ami ordinaire de la famille, d'assister à la cérémonie du mariage de M. Dombey, mariage qui lui avait été annoncé par M. Perch, et de lui montrer du haut de la galerie un visage riant et congratulatoire. Donc, pour se conformer aux devoirs de la politesse, il s'était rendu à l'église au fond d'un fiacre, dont les stores étaient complétement baissés. Il aurait hésité même à se montrer aussi hardi, s'il n'avait su combien les croyances de Mme Mac-Stinger, qui suivait le révérend Melchisédech, rendaient invraisemblable sa rencontre dans cette église.

Le capitaine revint sain et sauf ; il reprit le train ordinaire de sa nouvelle existence, sans être alarmé autrement que par les chapeaux de femme qui passaient journellement dans la rue. Mais d'autres soucis encore pesaient sur le cœur

du brave capitaine. Pas de nouvelles du vaisseau de Walter. Pas de nouvelles du vieux Solomon Gills. Florence ne savait même rien de la fuite du vieillard, et le capitaine Cuttle n'eut pas le courage de lui en parler. Il faut l'avouer ; voyant que les espérances qu'il avait fondées sur le généreux Walter, sur ce beau jeune homme au cœur tendre et amoureux, qu'il avait chéri à sa façon dès son enfance, commençaient à s'évanouir de jour en jour, l'honnête capitaine commençait aussi à renoncer avec un regret bien naturel à l'idée d'échanger désormais la moindre parole avec Florence. Ah ! s'il avait eu de bonnes nouvelles à lui porter, il aurait bravé la maison fraîchement décorée, magnifiquement meublée : et pourtant la pensée de la nouvelle maison Dombey, jointe au souvenir qu'il avait conservé de la dame qu'il avait vue à l'église, était quelque chose de terrible pour lui ; mais, pour porter une bonne nouvelle à Florence, il aurait tout bravé et se serait frayé un chemin jusqu'à elle. Dans la nuit profonde, au contraire, qui engloutissait leurs communes espérances et qui jetait un sombre voile sur tous les instants de son existence, le capitaine semblait croire qu'il ne serait pour elle qu'un nouveau sujet d'affliction et de désespoir, et une visite de Florence elle-même l'aurait effrayé presque autant qu'une visite de Mme Mac-Stinger en personne.

C'était par une froide et sombre soirée d'automne : le capitaine Cuttle avait ordonné d'allumer du feu dans la petite salle à manger, qui, maintenant plus que jamais, ressemblait à la cabine d'un bâtiment. La pluie tombait dru et la bise soufflait fort. Quand le capitaine, en passant par la chambre à coucher de son vieil ami, exposée à tous les vents, monta au sommet de la maison pour prendre connaissance du temps, il sentit défaillir son cœur en présence de cette scène de triste désolation. S'il sentit défaillir son cœur, ce n'était pas qu'il fît un rapprochement entre ce temps affreux et la

destinée du pauvre Walter ; ce n'était pas non plus qu'il doutât que, si la Providence l'avait condamné, ce ne fût fait depuis longtemps ; mais il subissait en ce moment une influence extérieure complétement distincte de celle que ses réflexions pouvaient exercer sur lui : son courage était anéanti et ses espérances disparaissaient, comme cela s'est vu et se verra encore chez des gens qui en savent plus long que le capitaine Cuttle.

La figure tournée contre le vent impétueux et fouettée par la pluie, il regardait ce déluge qui inondait les toits des maisons ; il cherchait, mais en vain, quelque chose qui pût l'égayer. La vue des objets qui l'entouraient ne valait guère mieux. Près de lui il voyait des caisses à thé couvertes de poussière, ou d'autres boîtes sur lesquelles les pigeons de Robin le rémouleur roucoulaient comme une brise plaintive. Un petit aspirant de marine, qui servait de girouette dans son temps, avec son télescope à l'œil, visible autrefois de la rue, mais depuis longtemps démoli, était dans ce moment à grincer sur son pivot rouillé, à la merci de l'ouragan qui le faisait tourner comme un toton sur lui-même.

Sur l'étoffe grossière de l'habit bleu du capitaine, les froides gouttes de pluie brillaient comme autant de petites boules d'acier : c'est à peine s'il pouvait tenir tête au vent violent du nord-ouest assez impétueux pour lui faire faire la culbute par-dessus le balcon et le précipiter sur le pavé. « Si l'Espérance était quelque part ce soir-là, pensait le capitaine en retenant son chapeau sur sa tête, il fallait qu'elle fût restée à domicile ; elle ne se serait toujours pas risquée à mettre le nez dehors. » Aussi, le capitaine secouant tristement la tête, rentra pour voir s'il ne la trouverait pas chez lui.

Le capitaine Cuttle descendit lentement l'escalier qui conduisait à la petite salle à manger, il s'assit sur sa chaise ordinaire et chercha l'Espérance dans la flamme du foyer, mais elle n'y était pas, et pourtant la flamme brillait bien. Il tira de sa poche sa blague et sa pipe, et se disposa à fumer pour voir s'il ne la trouverait pas dans le brasier du fourneau de sa pipe et dans les flots de fumée qui ondulaient autour de ses lèvres ; mais dans la pipe, comme dans les tourbillons de feu, on ne voyait même pas une des pointes de l'ancre de l'Espérance. Il essaya d'un grog ; même déception : il ne trouva, au fond du verre, que de tristes réalités, et ne se sentit pas le courage de le vider. Il fit un tour ou deux dans la boutique, et chercha l'Espérance parmi les instruments ; mais, dans leur obstination, ces instruments retraçaient tous le naufrage du navire, en dépit des efforts du capitaine pour n'y pas croire : il voyait toujours devant lui le fond de la mer.

Pendant que le vent soufflait toujours, que la pluie continuait de frapper contre les volets fermés, le capitaine s'approcha du petit aspirant de marine, et, tout en essuyant avec sa manche l'uniforme mouillé du petit officier, il se prit à songer au grand nombre d'années que le petit aspirant avait vues passer sans qu'il s'opérât de grands changements dans l'équipage : il songea comme tous ces changements étaient venus fondre à la fois le même jour et balayer la boutique. D'un côté, la petite réunion de la salle à manger avait été dissoute, et la société qui la composait éparpillée ; d'un autre côté, il n'y avait plus d'oreilles pour entendre la ballade de la *Belle Suzon* lors même qu'il y aurait eu quelqu'un là pour la chanter, et il n'y avait personne ; car le capitaine était moralement sûr qu'il n'y avait que lui pour la chanter, et il n'en aurait pas le courage. Et puis qu'était devenue la figure enjouée de Walter ? En ce moment le capitaine retira sa manche de l'uniforme du petit aspirant pour la porter à

ses yeux. La perruque et les boutons de Solomon Gills n'étaient plus qu'un rêve du passé ; Richard Whittington s'était cassé le cou ; tous les plans, tous les projets qui se rattachaient à l'avenir du petit aspirant de marine avaient fait naufrage : le navire avait perdu ses mâts et son gouvernail et s'en allait à la dérive errant à la merci des flots.

Pendant que le capitaine, tout consterné, roulait toutes ces pensées dans sa tête, passant et repassant sa manche sur l'aspirant de marine, tant par l'amitié qu'il portait à cette vieille connaissance que par distraction, on entendit frapper à la porte. Le bruit fit tressaillir d'effroi Robin le rémouleur. Assis sur le comptoir, ses yeux ronds ardemment fixés sur le capitaine, il se demandait pour la centième fois si le capitaine n'était pas un assassin pour avoir une conscience si tourmentée et pour se cacher toujours ainsi.

« Qu'est-ce ? dit le capitaine à voix basse.

— Quelqu'un qui frappe, capitaine, » répondit Robin le rémouleur.

Le capitaine, prenant aussitôt un air tout penaud, s'esquiva sur la pointe du pied dans la salle à manger et s'y enferma aux verroux. Robin ouvrit la porte. Il aurait parlementé avec le visiteur sur le seuil, si le visiteur était venu habillé en femme, mais la personne appartenant au sexe masculin, et la consigne de Robin ne concernant que les femmes, il laissa la porte ouverte et fit entrer le visiteur. Celui-ci entra vivement pour se soustraire plus vite à l'averse.

« Allons, voilà de l'ouvrage pour Burgess et compagnie, dit le visiteur en regardant par-dessus l'épaule ses mollets trempés et couverts de boue. Eh ! comment cela va-t-il, monsieur Gills ? »

Cette question s'adressait au capitaine, qui eut l'air de sortir de la salle à manger, comme par le plus grand des hasards.

« Merci bien, continua l'inconnu sans attendre qu'on eût répondu à sa question, je me porte très-bien, je vous suis très-obligé. Mon nom est Toots. Monsieur Toots. »

Le capitaine se souvint d'avoir vu ce jeune homme au mariage ; il le salua. M. Toots répondit par un gros rire ; puis, embarrassé de lui-même, suivant son ordinaire, il souffla fort, secoua longtemps les mains du capitaine, et tombant sur Robin le rémouleur, faute de trouver une autre suite à la conversation, il lui secoua les mains de la façon la plus cordiale et la plus affectueuse.

« Dites donc, je voudrais bien vous dire un petit mot, s'il vous plaît, dit enfin Toots avec une merveilleuse présence d'esprit. Dites donc ; Mlle D, O, M, vous savez qui je veux dire ? »

Le capitaine, pour toute réponse, indiqua avec son croc d'un geste plein de gravité et de mystère la petite salle à manger, où M. Toots le suivit.

« Oh ! mais, je vous demande bien pardon, dit M. Toots en levant la tête vers la figure du capitaine au moment où il s'asseyait sur une chaise que le capitaine avait avancée pour lui. Vous ne connaîtriez pas par hasard Coq-Hardi ? non, n'est-ce pas ?

— Coq-Hardi ? dit le capitaine.

— Oui, Coq-Hardi. »

Le capitaine, remuant la tête d'une façon qui voulait dire non, M. Toots lui expliqua que l'homme dont il lui parlait

était le fameux personnage qui s'était couvert de gloire et avait illustré son pays par sa victoire sur un célèbre boxeur du Shropshire ; mais ce renseignement ne parut pas éclairer beaucoup l'esprit du capitaine.

« C'est qu'il est dans la rue à présent ; voilà tout : du reste, ça ne fait rien, peut-être qu'il ne se mouillera pas beaucoup.

— Je puis, pour lui, lever la consigne en un instant, répondit le capitaine.

— Eh bien ! dit Toots en riant de son gros rire, si vous vouliez avoir la bonté de lui permettre de s'asseoir dans la boutique avec votre jeune homme, je vous serais obligé. Parce que, vous savez, il ne faut pas grand'chose pour lui faire du mal, et l'humidité est nuisible à ses muscles. Eh bien ! je vais le faire entrer, monsieur Gills. »

Là-dessus M. Toots, regagnant la porte de la boutique, siffla dans les ténèbres d'une façon toute particulière : aussitôt se montra un individu solidement bâti, portant une redingote blanche à longs poils, un chapeau à rebords plats ; il avait les cheveux courts, un nez écrasé et un désert considérable de nudité chauve derrière chaque oreille.

« Asseyez-vous, Coq-Hardi, » dit M. Toots.

Le docile Coq-Hardi cracha quelques brins de paille dont il était en train de se curer les dents, et en prit de la fraîche qu'il tenait en réserve dans sa main.

« N'y aurait-il pas un verre de quelque chose là sous la main ? dit Coq-Hardi par manière de parler. Voilà une nuit qui n'est pas tendre pour un homme qui ne vit pas de ses rentes. »

Le capitaine Cuttle servit un verre de rhum, que Coq-Hardi se versa dans le gosier comme dans un tonneau, en s'écriant :

« À notre santé ! »

M. Toots et le capitaine, retournant alors dans la salle à manger, s'assirent de nouveau devant le feu, et M. Toots commença en ces termes :

« Monsieur Gills…

— Halte-là ! dit le capitaine, mon nom est Cuttle. »

M. Toots regarda d'un air ébahi le capitaine, qui continua gravement :

« Capitaine Cuttle est mon nom, l'Angleterre est ma patrie, cette maison est ma demeure ; que le saint nom du Seigneur soit béni ! Job ; dit le capitaine, citant son autorité.

— Ah bah ! dit M. Toots, vraiment je ne pourrais pas voir M. Gills ? Pourtant…

— Si vous pouviez voir Solomon Gills, jeune homme, dit le capitaine avec sentiment en lui posant sa lourde main sur le genou, si vous pouviez voir le vieux Sol, entendez-vous bien, de vos propres yeux, assis comme vous êtes là, voyez-vous, vous seriez pour moi plus qu'un vent d'arrière pour un vaisseau en bonasse. Mais vous ne pouvez pas voir Sol Gills. Et pourquoi ne pouvez-vous pas voir Sol Gills ? dit le capitaine, qui voyait à la figure de M. Toots qu'il produisait une impression profonde sur son esprit… parce qu'il est invisible. »

M. Toots, dans son trouble, allait répondre que ça ne faisait rien, mais il s'arrêta en chemin et s'écria :

« Il n’est pas Dieu possible !

— Cet homme, dit le capitaine, m’a chargé dans un écrit de garder sa boutique, et quoiqu’il fût pour moi aussi bon qu’un frère, je ne sais pas plus que vous où il est allé, ni pourquoi il est parti : est-il à la recherche de son neveu, ou a-t-il perdu la tête, je n’en sais rien ; tout ce que je sais, c’est qu’un beau matin il a sauté par-dessus bord et qu’il a fait le plongeon sans le moindre flic-flac, sans le moindre bruit. Je l’ai cherché de tous les côtés et je n’ai jamais pu remettre la main dessus.

— Mais, grand Dieu ! Mlle Dombey ne le sait pas, fit M. Toots.

— Voyons ! interrompit le capitaine en baissant la voix, je m’adresse à vous comme à un cœur sensible, et je vous le demande, pourquoi le saurait-elle ? Pourquoi le lui dire avant que le temps soit venu de désespérer tout à fait ? Cette bonne et douce petite créature, elle s’était attachée au vieux Sol Gills avec une bonté, avec une telle affection, avec… ai-je besoin de vous le dire… vous me comprenez…

— J’espère vous comprendre, fit M. Toots en riant de son gros rire, et en même temps il sentit le rouge lui monter au visage.

— Et vous venez ici de sa part, dit le capitaine.

— Je le crois, dit M. Toots, et là-dessus il se mit à ricaner plus fort.

— Eh bien ! tout ce que j’ai à vous dire, fit le capitaine, c’est que vous connaissez un ange : oui, c’est un ange qui vous a donné cette commission. »

M. Toots saisit avec empressement la main du capitaine et lui demanda de vouloir bien l'honorer de son amitié.

« Parole d'honneur, dit M. Toots en prenant un ton grave, je vous serai obligé de vouloir bien accepter mes offres d'amitié. J'aurais beaucoup de plaisir à vous connaître. Réellement j'ai besoin d'un ami, j'en ai besoin. Le petit Dombey était mon ami chez le vieux Blimber, et il le serait encore maintenant, s'il avait vécu. Coq-Hardi, sans doute, dit M. Toots à voix basse, est très-bien ; il est admirable dans son genre… c'est l'homme le plus fin qui soit au monde ; en sa qualité de boxeur, il n'y a pas de coup qu'il ignore à ce qu'on dit, moi, je n'en sais rien : mais enfin, il ne me remplace pas tout. Ainsi donc, oui, Mlle Florence est un ange, capitaine. S'il y a un ange quelque part, c'est bien Mlle Dombey : c'est toujours ce que j'ai dit. Franchement, là ! je vous serais bien obligé, si vous vouliez cultiver ma connaissance. »

Le capitaine reçut la proposition avec courtoisie, mais sans déclarer positivement qu'il l'acceptait ; il se contenta de lui répondre : « C'est bien, mon garçon, nous verrons cela ; » puis rappelant à M. Toots l'objet immédiat de sa mission, il lui demanda ce qui lui avait valu l'honneur de sa visite.

« Eh bien répliqua M. Toots, voici le fait ; je viens de voir la jeune personne. Non pas Mlle Dombey… mais Suzanne… Vous connaissez Suzanne ?

Le capitaine fit un signe de tête affirmatif, et la grave expression de sa figure sembla indiquer à M. Toots qu'il faisait grand cas de la jeune personne en question.

« Voilà comme cela est arrivé, dit M. Toots, je fais souvent des visites chez Mlle Dombey. Je n'y vais pas tout ex-

près, vous entendez bien, mais il m'arrive souvent de me trouver dans le quartier ; quand je m'y trouve, alors je fais une petite visite.

— Naturellement, fit le capitaine.

— Eh bien ! dit M. Toots, je suis allé tantôt faire une visite. Et ma parole d'honneur, je ne crois pas qu'il soit possible de se faire une idée de la figure angélique que Mlle Dombey avait tantôt. »

La tête du capitaine sembla répondre qu'il y avait peut-être des personnes pour qui cela n'était pas possible… mais que ce n'était pas lui.

« Au moment où je m'en allais, dit M. Toots, la jeune dame vint me prendre de la façon la plus inattendue et m'emmena dans l'office. »

Le capitaine parut un instant ne pas trouver cette façon d'agir de son goût, et se renversant sur sa chaise, il jeta à M. Toots un regard de défiance, sinon de menace.

« Et là, continua M. Toots, elle m'a montré ce journal : elle me dit qu'elle l'avait caché à mademoiselle toute la journée, parce que, disait-elle, il y avait dedans quelque chose qui intéressait une personne de la connaissance du pauvre Dombey et de sa sœur. Là-dessus elle me lut le passage. Très-bien. Puis elle me dit :… Attendez donc que je me le rappelle ; que diable qu'est-ce qu'elle me dit donc ? »

M. Toots, dont l'esprit était complétement absorbé à chercher ce que Suzanne lui avait dit, vint tout en parlant à rencontrer l'œil du capitaine : et l'expression de ce regard était si sombre que le pauvre garçon fut déconcerté et éprouva une peine infinie à reprendre le fil de son discours.

« Ah ! m'y voici, dit M. Toots après un long moment de réflexion : elle me dit qu'elle espérait que la nouvelle était fausse, ajoutant qu'elle ne pouvait guère sortir elle-même sans donner quelque soupçon à Mlle Dombey, et qu'elle me priait d'aller chez M. Solomon Gills, l'opticien, l'oncle de la susdite personne, et de lui demander s'il croyait que la chose fût vraie, et s'il n'avait pas reçu d'autres nouvelles de la Cité. Dans le cas où il ne pourrait pas me satisfaire, elle ne doutait pas que le capitaine Cuttle fût en état de me renseigner là-dessus… Ah ! mais ! tiens ! ajouta M. Toots, comme si le jour se faisait dans son esprit : alors c'est vous. »

Le capitaine jeta un coup d'œil sur le journal que M. Toots tenait à la main, et soupira.

« Eh bien ! continua M. Toots, la raison qui fait que je suis venu un peu tard, c'est que j'ai commencé par monter jusqu'à Finchley, pour m'y procurer de beau mouron pour le serin de Mlle Dombey : on ne le trouve que là. Mais je suis venu ici tout de suite après. Vous avez vu le journal, je suppose.

Le capitaine qui n'osait pas s'aventurer à lire le journal, dans la crainte de se voir dans les annonces, signalé en toutes lettres, à l'article *objets perdus* ou *réclamés*, se contenta de secouer la tête.

« Voulez-vous que je vous lise le passage ? » demanda M. Toots.

Le capitaine ayant fait un signe affirmatif, M. Toots lut les lignes suivantes, empruntées au bulletin maritime :

« Southampton. Le bâtiment *le Défi*, capitaine Henri James arrivé dans ce port aujourd'hui, avec une cargaison de sucre, de café, de rhum, déclare qu'ayant été pris de calme le

sixième jour de son retour de la Jamaïque, dans… telle et telle latitude… vous savez ce que cela veut dire, vous, dit Toots, après avoir tenté, mais en vain, de se reconnaître dans les chiffres énoncés.

— Bon quart, cria le capitaine, en donnant un coup de point sur la table. Cours sur ton ancre, mon garçon.

— Latitude… latitude… répéta M. Toots en jetant sur le capitaine un regard effaré, et telle et telle longitude… la vigie a aperçu, une demi-heure avant le coucher du soleil, quelques débris de navire qui flottaient à la distance d'un mille. Comme le temps était clair et le bâtiment en panne, une chaloupe fut mise à la mer, avec ordre d'examiner le susdit navire naufragé, qui consistait en différents espars et en agrès appartenant à un brick anglais, du port de cinq cents tonneaux, avec une partie de la poupe sur laquelle on voyait ces mots encore lisibles *Fils-et-Héritier*. Aucun cadavre sur les débris qui flottaient. Le livre de loch du bâtiment *le Défi* établit qu'une brise s'étant élevée dans la nuit, on n'aperçut plus le bâtiment. Il ne peut plus y avoir de doute sur le sort du vaisseau *Fils-et-Héritier* du port de Londres, chargé pour la Barbade : il est certain qu'il a fait naufrage dans la dernière tempête et qu'il a péri corps et biens.

Le capitaine, en cela semblable à tous les hommes, avait conservé jusque-là, au fond de son cœur, plus d'espérance qu'il ne le croyait : cette nouvelle lui porta le dernier coup. Pendant la lecture de l'article du journal, et encore une ou deux minutes après, comme s'il était plongé dans un sommeil léthargique, il regardait fixement le timide M. Toots : puis, tout d'un coup il se lève, met son chapeau de toile cirée, qu'il avait déposé sur la table en l'honneur de l'étranger,

et lui tournant le dos, il penche tristement la tête sur le marbre de la cheminée.

« Oh ! parole d'honneur, s'écria M. Toots, dont le cœur tendre fut vivement touché par la douleur du capitaine, c'est une bien triste chose que ce monde-ci : ou l'on y meurt ou l'on y est malheureux. Là, vraiment, je n'aurais jamais désiré entrer en possession de ma fortune, si j'avais su cela. Je n'ai jamais vu de monde pareil. C'est bien pis que chez les Blimber. »

Le capitaine Cuttle, sans changer de position, fit signe à M. Toots de ne pas faire attention à lui et se retourna vers la cheminée, son chapeau de toile cirée en arrière sur les oreilles, passant sa main sur son visage hâlé.

« Walter, mon cher garçon, dit le capitaine, adieu ! Walter, mon cher enfant, mon garçon, mon camarade, je t'aimais. Ce n'était ni ma chair ni mon sang, ajouta-t-il en regardant le feu. Je n'ai pas d'enfant, et pourtant, en perdant Walter j'éprouve quelque chose de ce qu'éprouve un père en perdant son fils. Pourquoi cela ? parce que c'est une perte qui en vaut douze. Qu'est devenu maintenant ce jeune écolier au teint vermeil et à la chevelure bouclée, qui venait toutes les semaines dans cette salle à manger, toujours gai comme un pinson ? Mort avec Walter. Qu'est devenu ce jeune et frais gaillard que rien ne pouvait fatiguer ni abattre, et qui devenait rouge comme un coq, quand nous le plaisantions sur les Délices du cœur, que c'était plaisir à le voir ? Qu'est-il devenu ? mort avec Walter. Qu'est devenu ce noble cœur qui ne pouvait pas voir le vieillard soucieux une seule minute sans s'inquiéter de lui-même ? Mort avec Walter. Oui, il n'y avait pas seulement un Walter ; il y en avait douze, que je connaissais, que j'aimais, qui tous les douze

m'ont dit adieu au moment de son départ. Hélas ! j'en pleure douze maintenant dans un même tombeau. »

M. Toots demeurait silencieux, s'occupant à plier et replier le journal sur ses genoux, comme s'il avait gagé avec quelqu'un de le faire tenir dans une bonbonnière.

« Et Sol Gills, dit le capitaine, les yeux toujours fixés sur le feu ; pauvre oncle sans neveu, où êtes-vous allé ? vous m'aviez été confié ; car les dernières paroles du pauvre naufragé furent celles-ci : Prenez soin de mon oncle. Qu'êtes-vous devenu, Sol ? Que vous est-il arrivé, Sol, quand vous êtes parti en disant adieu à Édouard Cuttle ? Que puis-je lui dire de vous, maintenant qu'il regarde du haut du ciel ? Sol Gills ! Sol Gills ! dit le capitaine en secouant sa tête lentement ; et dire que, quand ce journal vous passera sous les yeux, vous ne serez, pas seulement chez vous, avec un ami qui ait connu Walter, et qui puisse en parler avec vous ! Quand vous allez recevoir de moi ce paquet, il ne vous restera plus qu'à piquer une tête de désespoir. »

Poussant un profond soupir, le capitaine se tourna du côté de M. Toots, et finit par se rappeler la présence du jeune homme.

« Mon garçon, dit le capitaine, il faut dire carrément à la jeune personne que ces nouvelles ne sont que trop exactes. Voyez-vous, on ne s'amuse pas à fabriquer des histoires comme celles-là. C'est en toutes lettres sur le livre de loch, et c'est le livre le plus véridique qu'on puisse écrire. Demain matin, dit le capitaine, je mettrai le pied dehors et j'irai prendre des informations, qui n'aboutiront très-probablement à rien de bon : ce n'est pas possible. Si vous repassez ici dans l'après-midi, donnez un coup d'œil dans la boutique et je vous dirai ce que j'aurai appris ; mais dites à la jeune per-

sonne de la part du capitaine Cuttle que tout est fini, bien fini… »

Le capitaine, ôtant son chapeau avec son croc en retira son mouchoir, essuya ses cheveux gris d'un air désespéré et y renfonça son mouchoir avec le plus profond découragement.

« Je vous assure, dit M. Toots, que je suis en vérité bien désolé de tout cela. Parole d'honneur, je suis désolé, quoique je ne connaisse pas le jeune homme en question. Pensez-vous que Mlle Dombey soit bien affectée, capitaine Gills… M. Cuttle, veux-je dire ?

— Que le bon Dieu vous bénisse ! reprit le capitaine quelque peu touché de compassion pour l'innocence de M. Toots. Si elle sera affectée ! Quand elle n'était pas plus haute que ça, ils s'aimaient à la folie comme deux jeunes tourtereaux.

— En vérité ? dit M. Toots, dont la figure s'allongea démesurément.

— Ils étaient faits l'un pour l'autre, dit le capitaine d'une voix dolente ! Mais à quoi cela sert-il maintenant ?

— Parole d'honneur, s'écria M. Toots qui riait et pleurait à la fois, aussi son éloquence se ressentait-elle de ce singulier amalgame ; ce que vous venez de me dire là m'attriste encore plus. Vous le savez capitaine Gills, j'a… j'adore mademoiselle Dombey ; je… je suis blessé au cœur. » L'éclat de voix, qui accompagna ces dernières paroles du pauvre M. Toots, témoignait suffisamment de la véhémence de ses sentiments. « Mais où serait le mérite de ma manière de voir à son égard, si je n'éprouvais pas un sincère chagrin de la voir dans la désolation, quelle que soit d'ailleurs la cause de

son désespoir ? Mon affection n'est pas de l'égoïsme, vous le savez ; dit M. Toots dont la confiance pour le capitaine datait du moment où il avait pu apprécier sa sensibilité. Je suis un être bien singulier, capitaine Gills, c'est au point qu'il n'y a pas de chose que je ne me sente capable de supporter pour Mlle Dombey : je voudrais être écrasé, foulé aux pieds, précipité d'un sixième étage ; si c'était pour elle, ce serait le plus grand bonheur qui pût m'arriver. »

En disant cela, M. Toots avait bien soin de baisser la voix, dans la crainte que cette confidence ne parvînt jusqu'aux oreilles jalouses de Coq-Hardi, qui lui interdisait toute espèce d'émotion douce. Cet effort qu'il faisait pour contenir sa voix, joint aux sentiments vifs qui l'agitaient, le fit rougir jusqu'au bout des oreilles ; il avait l'air, aux yeux du capitaine Cuttle, d'éprouver un amour si désintéressé, que celui-ci, pour le consoler, le tapa doucement dans le dos en l'invitant à prendre courage.

« Merci, capitaine Gills, dit M. Toots, c'est bien aimable à vous, au milieu de vos peines, de me parler ainsi. Je vous suis vraiment bien obligé. Comme je vous l'ai déjà dit tout à l'heure, j'ai réellement besoin d'un ami et je serais fort aise de faire votre connaissance. Quoique je sois très-bien dans mes affaires, ajouta-t-il avec vivacité, vous ne pouvez vous figurer quelle malheureuse bête je fais ! Les badauds, qui me voient avec Coq-Hardi et des gens de distinction comme celui-là, me supposent heureux ; mais je suis bien misérable. Je souffre bien pour Mlle Dombey, capitaine Gills. La nourriture ne me profite plus, je ne trouve plus de plaisir à me faire habiller par Burgess et Cie ; souvent, quand je suis seul, je pleure comme un veau. Je vous le jure, capitaine, ce sera un plaisir pour moi que de revenir demain, que de revenir après-demain, que de revenir cinquante fois. »

En disant ces mots, M. Toots donna au capitaine une vigoureuse poignée de main ; puis, dissimulant son trouble, autant qu'il pouvait le faire, pour le cacher aux regards pénétrants de Coq-Hardi, il alla rejoindre le célèbre personnage dans la boutique. Coq-Hardi, tout disposé à être jaloux de l'ascendant qu'il exerçait sur M. Toots, lança au capitaine Cuttle un regard qui n'était rien moins que favorable, lorsque celui-ci dit adieu à M. Toots ; néanmoins, il suivit son protecteur sans autre manifestation de sa mauvaise humeur, laissant le capitaine plongé dans sa tristesse, et Robin le Rémouleur ravi jusqu'au huitième ciel de l'honneur qu'il avait eu de contempler, pendant près d'une heure, le vainqueur du célèbre boxeur du Shropshire.

Il y avait déjà longtemps que Robin le Rémouleur ronflait sous le comptoir, que le capitaine était encore assis regardant fixement la flamme du foyer ; il y avait déjà longtemps qu'il n'y avait plus de feu, que le capitaine était assis regardant fixement les chenêts, la tête traversée de mille pensées, impuissantes, hélas ! au sujet de Walter et du vieux Sol. La chambre d'en haut, exposée à tous les vents, n'était pas faite pour lui rendre le calme, et le lendemain matin, quand le capitaine se leva, il était triste et fatigué.

Aussitôt que les bureaux furent ouverts dans la Cité, il sortit pour se rendre au comptoir de Dombey et fils. Mais, ce jour-là, on n'ouvrit pas les fenêtres du petit aspirant de marine. Robin le Rémouleur, par les ordres du capitaine, laissa les volets fermés et la maison ressemblait à une maison mortuaire.

Le hasard voulut que M. Carker entrât dans le bureau au moment où le capitaine arrivait à la porte. Grave et silen-

cieux, le capitaine l'aborde ; M. Carker le salue et Cuttle prend la liberté de l'accompagner jusque dans son cabinet.

« Eh bien ! capitaine Cuttle, dit M. Carker en se mettant devant la cheminée dans sa posture accoutumée et en gardant son chapeau sur la tête, ça va mal !

— Vous avez reçu la confirmation des nouvelles qui étaient dans le journal d'hier, monsieur ? dit le capitaine.

— Oui, répond M. Carker, nous les avons reçues. Les détails sont précis ; les assureurs subissent un dommage considérable. C'est bien affligeant. Plus de remède. Voilà la vie !

M. Carker, tout en parlant, se faisait délicatement les ongles et souriait au capitaine qui, planté debout devant la porte, avait les yeux fixés sur lui.

« Je regrette bien vivement le pauvre Gay, dit Carker, ainsi que tout l'équipage. Je sais que, dans ce nombre, se trouvaient de bien braves gens. C'est toujours comme ça. Un grand nombre de personnes englouties qui laissent femme et enfants ! C'est encore une consolation, capitaine Cuttle, que de songer que le pauvre Gay n'était pas marié. »

Le capitaine, toujours debout, se frottait le menton et regardait le gérant. Le gérant promena ses regards sur des lettres cachetées qui se trouvaient sur son pupitre et prit le journal.

« Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous, capitaine Cuttle ? demanda Carker en détournant les yeux et en lançant du côté de la porte un sourire et un regard expressifs.

— Je désire, dit le capitaine, que vous me tranquillisiez sur un point et ce ne sera peut-être pas facile.

— Ah ! s'écria le gérant, de quoi s'agit-il ? Allons, capitaine Cuttle, dites vite, s'il vous plaît, car je suis très-occupé.

— Eh bien ! monsieur, dit le capitaine avançant d'un pas, avant que mon ami Walter fût parti pour cette désastreuse traversée…

— Allons, allons, capitaine Cuttle, interrompit le souriant Carker, ne parlons pas de désastreuse traversée. Il ne s'agit pas ici de désastreuses traversée, mon garçon. Il faut que vous ayez pris votre ration de bonne heure, pour ne pas vous rappeler qu'il y a des risques à courir dans tous les voyages, que ce soit sur terre ou sur mer. Vos injustes soupçons ne vont pas sans doute jusqu'à vous faire supposer que votre jeune… comment l'appelez-vous, ait péri dans une tempête sortie de ces bureaux ? Allons, capitaine, un bon somme et une bouteille d'eau de seltz, voilà le meilleur remède pour guérir des inquiétudes comme les vôtres.

— Mon garçon, reprit le capitaine tout doucement (car pour moi vous êtes un jeune garçon, je n'ai donc pas besoin de m'excuser pour ce mot qui vient de m'échapper), si vous trouvez du plaisir à plaisanter dans un pareil moment, vous n'êtes pas mon homme ; et, si vous n'êtes pas mon homme, j'ai de bonnes raisons pour n'en être que plus inquiet. Maintenant voici de quoi il s'agit monsieur Carker : Avant le départ de ce pauvre ami, qui s'est embarqué pour obéir à des ordres positifs, il m'a dit qu'il ne partait pas pour son intérêt, pour son avancement dans la maison, qu'il le savait. Moi, je croyais qu'il se trompait, et je lui dis ma façon de penser ; je vins ici en l'absence de votre chef, pour vous adresser très-poliment, et dans le but de me tranquilliser, une ou deux questions… À ces questions vous avez répondu très-franchement. Maintenant que le mal est fait, et il faut « sa-

voir endurer ce qu'on ne peut empêcher, » (vous qui êtes un malin, vous n'ignorez pas où se trouve cette citation ; cherchez et prenez-en note) maintenant, dis-je, pour me soulager la conscience, j'aurais besoin de savoir, en un mot comme en mille, si par hasard je n'ai pas fait une brioche ; si je n'aurais pas mieux fait de dire au vieillard le secret que m'avait confié Walter ; si véritablement en voguant pour le port de la Barbade, il s'en allait bon vent, bonnes voiles. Monsieur Carker, dit le capitaine dans toute la franchise de son innocence, la dernière fois que nous nous sommes vus, nous nous sommes plu tous les deux ; si je ne suis pas tout à fait aussi gai ce matin, à cause du malheur survenu à mon pauvre ami, et si quelqu'une de mes réflexions a pu vous offenser, je m'appelle Édouard Cuttle et je vous demande pardon.

— Eh bien ! capitaine Cuttle, reprit le gérant avec toute la politesse possible, je vous demanderai de m'accorder une faveur.

— Laquelle, monsieur ? demanda le capitaine.

— De sortir d'ici, s'il vous plaît, reprit le gérant en lui montrant la porte, et d'aller porter ailleurs votre jargon. »

Il n'y eut pas, sur toute la figure du capitaine, une seule verrue qui ne pâlit d'étonnement et d'indignation ; jusqu'à la raie rouge qu'il portait au front qui disparut, comme l'arc-en-ciel, au milieu des nuages qui s'amoncellent.

« Écoutez, capitaine Cuttle, dit le gérant en le menaçant du doigt, et il lui montrait ses dents de son air le plus aimable, j'ai été beaucoup trop indulgent pour vous la dernière fois que vous êtes venu. Vous appartenez à une catégorie de gens qui ne manquent ni d'astuce ni d'audace. Dans le désir que j'avais d'empêcher votre jeune homme d'être renvoyé de

sa place à coups de pieds dans le derrière, mon bon capitaine, je vous ai supporté. C'est bon une fois, mais deux, c'est trop. Maintenant, allez, mon ami. »

Le capitaine fut littéralement cloué au plancher ; sa langue ne pouvait plus remuer.

« Allez, dit le gérant toujours gracieux en soulevant de ses mains les pans de son habit et tenant ses jambes écartées devant la cheminée, allez, cœur sensible, et dépêchez-vous, si vous ne voulez pas que nous en venions à des moyens trop violents. Si M. Dombey était ici, capitaine, vous pourriez bien sortir d'une manière un peu plus ignominieuse. Je me contente de vous dire : allez-vous-en. »

Le capitaine, posant sa lourde main sur sa poitrine comme pour s'aider à reprendre haleine, toisa M. Carker de la tête aux pieds et promena ses regards autour du cabinet, comme s'il ne savait pas trop où il se trouvait ni avec qui.

« Vous avez beau être un profond scélérat, capitaine Cuttle, continua M. Carker avec l'aisance d'un homme du monde qui connaît trop bien les hommes pour se laisser déconcerter par la découverte d'une trahison, surtout quand elle ne le touchait pas directement, tout profond que vous êtes, la sonde en saura bien trouver le fond… Ce que je dis là pour vous, je le dis aussi pour votre ami absent, mon officier. Qu'avez-vous fait avec votre ami, capitaine ? Hein, qu'avez-vous fait ? »

Le capitaine mit encore sa main sur sa poitrine. Après avoir poussé un profond soupir, il se dit à lui-même :

« Allons, Cuttle, tiens bon ! mon garçon.

Mais il le dit si bas qu'on ne l'entendit pas.

« Il paraît que vous machinez de jolis petits complots, que vous tenez de jolis petits conciliabules, que vous donnez de jolis petits rendez-vous, enfin que vous recevez aussi de jolies petites visites, capitaine, hein ? dit Carker en abaissant son regard sur lui et en montrant toutes ses dents ; mais c'est être un peu effronté que de remettre le pied ici après une telle conduite. Au moins, auriez-vous dû montrer plus de discrétion. Pour des gens qui conspirent en secret, qui débauchent les enfants et les attirent dans leur piége, vous n'êtes pas encore bien malins. Voulez-vous me faire le plaisir de vous en aller ?

— Mon jeune garçon, dit le capitaine en faisant tous ses efforts pour ouvrir la bouche, tant sa voix était étouffée et tremblotante, et en serrant convulsivement son poing, j'aurais bien des choses à vous dire, mais, en ce moment, je n'ai pas assez la tête à moi pour mettre en ordre mes idées, parce que, voyez-vous, c'est seulement d'hier au soir, à mon compte, que mon jeune ami Walter s'est noyé, et j'en ai la tête perdue, vous pensez bien. Mais nous sommes gens de revue ; nous nous aborderons autre part, mon garçon, si nous vivons, vous et moi ; et, en disant cela, le capitaine levait son croc.

— Vous n'en serez pas le bon marchand, mon vieux, si vous venez me chercher, répondit le gérant toujours avec la même allure dégagée ; car vous pouvez compter, je vous en avertis, que je vous démasquerai, vous et vos manœuvres. Je ne veux pas me faire plus moral qu'un autre, mon bon capitaine ; mais tant que j'aurai des yeux et des oreilles, je ne permettrai pas qu'on abuse de la confiance de la maison et qu'on y trompe qui que ce soit. Bonjour, » dit M. Carker en secouant la tête.

Le capitaine Cuttle sortit du bureau en regardant fixement M. Carker, qui le lui rendait bien. Il laissa notre gérant debout, les jambes écartées devant le feu, toujours aussi calme, aussi souriant ; on eût dit qu'il se sentait la conscience aussi nette que sa blanche chemise, aussi fraîche que son menton tout frais rasé.

Le capitaine, en passant par le bureau d'entrée, jeta un regard sur le pupitre autrefois occupé par le pauvre Walter, et maintenant possédé par un autre jeune homme. Ce jeune homme avait la physionomie aussi ouverte et aussi rayonnante que celle du jeune Walter le jour où ils débouchèrent la fameuse avant-dernière bouteille de vieux madère dans la petite salle à manger. Cette ressemblance fortuite fit beaucoup de bien au capitaine ; il se sentit soulagé d'un poids énorme qui lui pesait sur le cœur : des larmes mouillèrent ses yeux.

De retour à la maison du petit Aspirant de marine, il alla s'asseoir dans un coin de la boutique. Sa douleur était si grande qu'elle l'emporta sur sa colère. Il lui semblait que cette mauvaise passion outrageait la mémoire de l'ami qu'il avait perdu, et que la pensée de la mort devait lui imposer silence. Tous les coquins et les scélérats de la terre n'étaient rien auprès de la perte d'un ami.

Ce qu'il y avait de plus clair maintenant pour le capitaine Cuttle, c'est qu'en perdant Walter il avait tout perdu. S'il se reprochait quelquefois, assez durement même, d'avoir, par sa complicité, favorisé les innocentes illusions de Walter, il pensait au moins aussi souvent à ce M. Carker, désormais perdu pour lui comme s'il était plongé au fond des mers ; à ce M. Dombey, qu'il avait aussi perdu de vue pour toujours ; aux *Délices du cœur*, qu'il ne devait plus revoir, et à la belle

Suzon, qui était allée, du même coup, briser sa ballade en mille morceaux contre l'écueil où Walter avait fait naufrage. Le capitaine, assis dans la sombre boutique, pensait à tout cela, oubliant l'injure qu'il avait reçue. Les yeux tristement baissés vers la terre, il était comme plongé dans la contemplation de tous ces rêves anéantis, dont les débris flottants passaient devant ses yeux.

Toutes ces réflexions ne l'empêchèrent cependant pas de songer à ce qu'il devait à la mémoire du pauvre Walter. Il sortit de sa léthargie, et réveillant aussi Robin le Rémouleur, que l'obscurité avait endormi, il partit comme une bombe, suivi de son second, la clef de la boutique dans sa poche. Il se rendit dans l'un de ces magasins si bien approvisionnés qu'on trouve dans les quartiers situés à l'est de Londres et acheta sur-le-champ deux vêtements de deuil, l'un beaucoup trop petit pour Robin le Rémouleur, l'autre beaucoup trop grand pour lui-même. Il pourvut aussi Robin d'une espèce de chapeau à deux fins, également admirable pour sa forme et son utilité, car il pouvait, au besoin, passer aussi bien pour un chapeau de marin que pour un chapeau de charbonnier : c'est ce qu'on appelle ordinairement un *sud-ouest*, et, sur la tête de quelqu'un qui tenait une boutique d'opticien, c'était une nouveauté. Le capitaine et le Rémouleur se revêtirent de leurs nouveaux costumes, qui, au dire du marchand, leur allaient si bien que c'était merveille de les voir, et qu'il avait fallu pour cela qu'ils fussent nés coiffés, sans compter que la façon en était incomparable et sans exemple, de mémoire d'habitant indigène. En effet, le capitaine et Robin, ainsi accoutrés, étaient des objets de curiosité pour tous ceux qui les voyaient passer.

Après avoir subi cette métamorphose, le capitaine reçut la visite de M. Toots.

« Eh bien, mon garçon, lui dit-il, je suis en détresse. Toutes les nouvelles sont mauvaises. Dites à la jeune bonne d'avertir avec ménagement sa maîtresse, et que toutes deux m'oublient ; surtout, dites-leur que cela ne m'empêchera pas de penser à elles toutes les fois que « la nuit viendra sur les ailes de la tempête et que la mer s'élèvera roulant ses flots comme des montagnes. » Ceci se trouve dans le docteur Watts ; cherchez-le et prenez-en note, mon cher frère. »

Le capitaine ajourna à une occasion plus convenable la question du savoir s'il devait accepter l'amitié que M. Toots lui avait offerte. Pour le moment, il le congédia. Bien mieux, il était tellement démoralisé qu'il était presque décidé, ce jour-là, à ne prendre aucune précaution contre les surprises de Mme Mac-Stinger, et à s'abandonner nonchalamment au caprice de la fortune, sans s'inquiéter de ce qui pouvait lui arriver. Sur le soir, pourtant, il y eut un peu de mieux dans son état il parla beaucoup de Walter à Robin, dont il loua en passant les soins et la fidélité. Robin ne rougit pas d'entendre le capitaine faire si sérieusement son éloge : assis devant lui, il le regardait, affectant de pleurer par sympathie, faisant le bon apôtre et conservant précieusement dans son esprit, en sa qualité d'espion, chacun des mots qu'il lui entendait dire.

Lorsque Robin se fut mis au lit et livré au sommeil, le capitaine moucha la chandelle, et se planta des lunettes sur le nez, car, malgré ses yeux de lynx, il n'avait pas cru pouvoir se dispenser, en entrant dans la maison d'un opticien, de porter lunettes. Puis il ouvrit son livre de prières au service des morts et lut tout bas, dans la petite salle à manger, s'arrêtant de temps en temps pour s'essuyer les yeux mouillés de larmes : dans la simplicité de son bon cœur, il recommanda aux abîmes sans fond les restes de Walter.

CHAPITRE XII.

Contrastes.

Jetons maintenant les yeux sur deux intérieurs bien différents : les maisons ne sont pas voisines, elles sont au contraire fort éloignées l'une de l'autre, mais elles sont toutes deux à proximité de la vaste cité de Londres.

La première de ces deux maisons est située dans une campagne verdoyante et boisée, tout près de Norwood. Elle n'a pas les proportions d'un grand château, mais elle est joliment arrangée, soigneusement tenue. À voir cette pelouse, cette pente douce et unie qui conduit à l'habitation ; à voir ce parterre de fleurs, ce bouquet d'arbres, au milieu desquels se dessinent gracieusement le frêne et le saule ; à voir cette serre et la véranda rustique ornée de fleurs odorantes qui grimpent autour des piliers ; à voir la simplicité de la maison à l'extérieur, la commode distribution des chambres à l'intérieur quoique, à tous égards, ce ne fût que le diminutif d'une villa, tout y était d'une élégance et d'un confortable qui auraient pu convenir à un palais.

Et, de fait, c'était au dedans une maison somptueuse et riche. Les meubles, par leurs proportions convenaient parfaitement à la grandeur et à la disposition des petites pièces ; leurs éclatantes couleurs étaient en harmonie avec la tenture des murs et le brillant des parquets, et la lumière, qui pénétrait au travers des glaces des portes et des croisées, ve-

naient se confondre dans ces couleurs variées, dont elle prenait la teinte. On remarquait aussi quelques gravures et quelques tableaux de prix. Quant aux livres, on en voyait une grande quantité sur des rayons placés dans des embrasures ; des jeux d'adresse et de hasard se trouvaient sur les tables ; c'étaient des pièces d'échiquier, aux figures fantastiques, des dés, des jeux de dames, des cartes et un billard.

Et pourtant, malgré cette opulence et tout ce confortable, pourquoi donc y a-t-il dans l'air un je ne sais quoi qui vous met mal à l'aise ? serait-ce par hasard que les tapis et les sofas sont trop moelleux, qu'ils étouffent trop le bruit, et que ceux qui marchent sur les uns et se couchent sur les autres ont un air mystérieux ? serait-ce que les gravures et les tableaux ne rappellent ni de grandes pensées ni de grandes actions, ou ne représentent pas la nature par le côté poétique, un paysage, par exemple, un château ou une cabane ; mais qu'ils ont tous une touche voluptueuse, et sont de purs échantillons de formes et de coloris ; rien de plus ? Serait-ce que les livres n'ont de précieux que leur reliure et que les titres du plus grand nombre sont en rapport avec les dessins et les peintures ? Serait-ce qu'au milieu de cette parfaite élégance on rencontre çà et là, dans mille détails insignifiants, une sorte d'humilité affectée, une humilité aussi mensongère que celle que vous remarquez sur ce portrait, d'une ressemblance trop frappante, suspendu à la muraille, aussi bien que dans l'original, assis maintenant sur son fauteuil devant son déjeûner ? Ou bien serait-ce que l'haleine de ce personnage, le maîtres de céans, laisse sur tous les objets qui l'entourent comme une émanation de lui-même, et imprime à tous les objets quelque chose de son caractère ?

C'est M. Carker le gérant qui est assis dans ce fauteuil. Sur la table, et renfermé dans une cage élégante, se balance

un perroquet aux couleurs éclatantes. Il mord de son bec les barreaux de sa cage, va, vient, grimpe, la tête en bas, au sommet de sa prison, qu'il ébranle en poussant des cris aigus ; mais M. Carker ne songe pas à l'oiseau ; ses regards sont fixés sur un tableau suspendu en face de lui ; il rêve et sourit à la fois.

« Vraiment, dit-il, c'est d'une ressemblance incroyable. Que c'est étrange ! »

Au gré du marchand, ce tableau pouvait représenter une *Junon*, ou *la femme de Putiphar*, ou bien quelque *nymphe dédaigneuse*, suivant le goût de l'acquéreur. C'est une tête de femme, d'une grande beauté, qui, en s'éloignant, jette sur le spectateur un regard plein de fierté.

On dirait Édith.

Il fait de la main un geste à ce tableau. Un geste de menace ? Non ; et pourtant on le croirait. Un geste de triomphe, peut-être ? Non ; mais il y a de cela plutôt. Serait-ce un insolent baiser qu'il lui envoie ? Non ; mais dans ce geste il y a de tout cela. Puis, il se lève de table et s'approche de l'oiseau qui s'irrite dans sa prison et qui vient, pour amuser son maître, se balancer sur l'anneau doré de sa cage, une espèce d'alliance monstre.

La seconde demeure est située de l'autre côté de Londres, tout près de la grande route du Nord, autrefois si animée, maintenant silencieuse et presque abandonnée. On n'y voit plus que de rares piétons voyageant péniblement le sac sur le dos. Cette maison est petite, sans apparence, meublée simplement et même pauvrement, mais tenue avec la plus grande propreté. Des fleurs ordinaires sont plantées près de la porte et dans le petit jardin. Elle est placée dans

un lieu qui n'appartient ni à la ville ni à la campagne. La ville, comme le géant avec ses bottes de sept lieues, a fait une enjambée et a passé par-dessus. Ses assises de briques et de mortier sont bien loin ; mais l'espace intermédiaire entre les deux jambes du géant n'est toujours qu'une campagne flétrie, qui n'est pas la ville. C'est là, au milieu de quelques hautes cheminées qui vomissent la fumée nuit et jour, au milieu de champs à briques, de sentiers où le gazon ne pousse plus, où les barrières sont brisées, où les chardons croissent tout couverts de poussière, où l'on voit encore çà et là un ou deux mauvais buissons, et où l'oiseleur vient encore par hasard perdre son temps, tout en jurant bien chaque fois qu'on ne l'y reprendra plus, c'est là que, se trouve la seconde demeure.

Celle qui l'habite est celle qui, dans son dévouement pour un frère repoussé par son frère, a quitté la première demeure. En la quittant, elle lui a enlevé comme son bon génie, elle a privé le maître de l'ange qui veillait sur lui. Il a cessé de l'aimer, depuis le jour où, dans son ingratitude, comme il le dit, elle l'a abandonné ; et, pour se venger, il la livre à son malheureux sort ; mais il a beau faire, il ne peut entièrement l'oublier, témoin le jardinet qu'elle aimait, encore rempli de fleurs, dans lequel il ne pose jamais le pied, mais qui reste là soigneusement entretenu au milieu des changements fastueux qu'il a faits, comme si elle l'avait quitté seulement la veille.

Henriette Carker a bien changé depuis, et sur ses beaux traits est venue tomber une ombre épaisse, plus épaisse que ne peut la faire dans sa course le temps, qui altère pourtant si vite la beauté ; cette ombre, c'est celle de l'angoisse, de la douleur, de la lutte qu'il lui faut subir contre la misère. Pourtant elle est belle encore ! Mais c'est une beauté douce, pai-

sible, discrète, et qu'il faut deviner, car elle ne sait pas se faire valoir ; qu'importe d'ailleurs ? quand elle le saurait, elle resterait ce qu'elle est et rien de plus.

Oui, cette personne si frêle, si délicate, si souffrante, vêtue de grossiers vêtements de laine de la plus grande propreté, ne laisse deviner sur sa physionomie que les tristes vertus domestiques, ces vertus que les idées généralement reçues placent si loin au-dessous de l'héroïsme et de la grandeur, à moins qu'elles ne soient l'attribut des puissants de la terre ; car alors l'opinion les entoure d'une auréole de gloire, elle en fait des astres qu'elle place immédiatement sans façon au firmament. Oui, cette personne si frêle, si délicate, si souffrante, appuyée sur le bras de cet homme jeune encore, malgré sa figure vieillie et sa tête grise, c'est sa sœur. C'est elle qui, seule au monde, a partagé sa honte et, mettant sa main dans la sienne d'un air à la fois doux et déterminé, lui a montré l'espérance au terme de sa triste route.

« Il est de bonne heure, John, dit-elle. Pourquoi partez-vous si tôt ?

— Quelques minutes seulement plus tôt que de coutume, Henriette. Si j'ai un peu de temps à ma disposition, je désirerais, c'est une envie, mais je désirerais aller me promener une fois encore du côté de cette demeure où je lui ai dit adieu.

— John, je regrette bien de ne l'avoir pas connu.

— Vous regretteriez plus encore de l'avoir connu, ma chère, quand on songe à son malheureux sort.

— Ah ! l'eussé-je connu, je ne déplorerais pas davantage cette mort funeste. Votre douleur n'est-elle pas la mienne ? Mais si je l'avais connu, peut-être trouveriez-vous plus

d'adoucissement à votre peine dans mes paroles, quand je vous parlerais de lui.

— Ô ma bien-aimée sœur, ne sais-je pas que vous partagez tout ce que j'éprouve, joie ou douleur ?

— J'espère que vous le croyez, John, car vraiment mon cœur et le vôtre ne font qu'un.

— Comment alors pourriez-vous me montrer plus de tendresse ou d'attachement que vous ne faites ? Il me semble que vous l'avez connu, Henriette, et que vous partagez tous mes sentiments à son égard. »

Elle jeta autour de son cou la main qu'elle tenait appuyée sur son épaule et répondit en hésitant :

« Non, pas tout à fait.

— C'est vrai ! c'est vrai ! dit-il ; car vous vous figurez que je n'aurais pas mal fait de lui laisser plus souvent cultiver notre connaissance.

— Si je me le figure ! mais j'en suis sûre !

— Dieu sait que je le faisais dans son intérêt, reprit-il en secouant tristement la tête : sa réputation était trop précieuse pour la compromettre par une amitié comme la mienne. Que vous partagiez ce sentiment ou non, ma chère…

— Je ne le partage pas, dit-elle tranquillement.

— C'est pourtant la vérité, Henriette, et le souvenir de la discrétion qui faisait alors ma peine est au contraire maintenant une consolation pour moi. »

Il fit trêve à sa mélancolie pour lui sourire en disant :

« Adieu !

— Adieu, cher Jean ! Ce soir à l'heure et à l'endroit ordinaires. Je vous attendrai. Adieu ! »

La figure amie, qu'elle tendit à ses baisers, était sa fortune, sa vie, son univers ; et pourtant, il faut le dire, c'était aussi une partie de son châtiment et de sa peine. Il voyait dans le nuage qui obscurcissait son front, nuage pur et calme comme les nues resplendissantes qui accompagnent le coucher du soleil ; il voyait dans sa constance, dans son dévouement, dans le sacrifice qu'elle avait fait de son bien-être, de son bonheur, de son avenir, il voyait dans tout cela les fruits amers de son crime passé, toujours présent, toujours nouveau.

Elle resta à la porte, les bras croisés sur la poitrine, tandis qu'il suivait sa route sur le terrain aride et raboteux qui s'étendait devant la maison. Ce terrain naguère encore était une verte prairie ; maintenant ce n'était qu'un amas confus de charpentes de petites maisonnettes sortant des gravois comme si elles eussent été semées là par hasard. Quand le frère tourna la tête, ce qu'il fit une fois ou deux, la figure de sa sœur était toujours là, conservant toute sa sérénité ; mais une fois qu'il eut disparu, et que ses yeux ne purent plus l'apercevoir, le cœur d'Henriette déborda et son visage s'inonda de larmes.

Mais elle ne resta pas longtemps pensive à la porte. Les soins journaliers du ménage la réclamaient et ce n'était pas une petite besogne. Car, bien souvent, ces gens communs, qui ne sont pas des héros selon le monde, n'en sont pas moins durs à la besogne, et Henriette se mit bientôt tout entière à la sienne. Quand elle eut fini, que tout dans la maison eut été bien nettoyé et mis en ordre, elle compta avec inquié-

tude le peu d'argent qui lui restait ; puis elle sortit, le cœur triste, pour faire les petites emplettes nécessaires à leur repas, pensant tout le long de la route à ce qui pourrait coûter le moins cher. C'est si misérable, ces petites gens ! Comment voulez-vous qu'ils aient quelque chose d'héroïque, au moins aux yeux de leurs valets et de leurs femmes de chambre ? ils n'ont pas seulement de valets ni de femmes de chambre pour faire valoir leur héroïsme !

Pendant son absence, comme il n'y avait plus personne dans la maison, un homme, suivant une autre route que celle qu'avait prise son frère, s'approchait de leur demeure. Cet homme n'était plus de la première jeunesse peut-être, mais son frais visage respirait la santé, sa démarche était ferme et sa physionomie ouverte attestait sa bonté et sa douceur. Ses sourcils étaient noirs encore, et si quelques mèches blanches se mêlaient à sa noire chevelure, elles ne servaient qu'à faire ressortir davantage la noirceur de ses sourcils, la beauté de son large front et la douceur de ses yeux.

Après avoir frappé une fois à la porte sans obtenir de réponse, le personnage s'assit sur un banc et attendit : il siffla quelques notes d'un air dont il battait la mesure avec ses doigts agiles sur son siége rustique ; à coup sûr c'était un musicien. À la satisfaction qu'il semblait éprouver en fredonnant lentement et avec goût un air dont on ne pouvait reconnaître le thème, on voyait de plus que ce n'était pas un musicien ordinaire.

Il était encore à fredonner son air, qui, semblable à une vis sans fin, tournait toujours en spirale au milieu de mille variations, quand Henriette apparut : il se leva à son approche et resta debout le chapeau à la main.

« Vous voilà revenu, monsieur ! dit-elle, d'une voix mal assurée.

— J'ai pris cette liberté, répondit-il. Vous serait-il possible de m'accorder quelques minutes ? »

Après un moment d'hésitation, elle ouvrit la porte et le fit entrer dans la petite salle à manger. Le monsieur s'assit, et, approchant sa chaise de la table pour se placer juste en face d'elle, il lui dit d'une voix qui répondait à sa physionomie et sa physionomie était des plus avenantes :

« Miss Henriette, il n'est pas possible que vous soyez fière. Vous me l'avez dit pourtant la dernière fois que je suis venu, mais pardonnez-moi si j'ose vous avouer que j'ai lu dans vos yeux, pendant que vous me parliez, et que vos yeux démentaient vos paroles. Tenez ! lui dit-il en posant doucement sa main sur son bras, en ce moment même ils les démentent de plus en plus. »

Dans son trouble et dans sa confusion elle ne trouvait rien à répondre.

« Les yeux sont le miroir de l'âme, et je ne vois dans les vôtres que sincérité et bienveillance. Pardonnez-moi de les croire et de revenir près de vous. »

Ses manières, en prononçant ces paroles, prouvaient que ce n'étaient pas de vains compliments. Il y avait dans son air quelque chose de si franc, de si sérieux, de si simple, de si sincère, qu'elle baissa la tête à la fois comme pour le remercier et pour rendre hommage à sa sincérité.

« La différence d'âge qu'il y a entre nous, dit l'inconnu, et l'honnêteté de mes intentions, me permettent, j'ose

l'espérer, de dire ce que je pense. C'est donc bien ce que je pense, et voilà pourquoi vous me revoyez une seconde fois.

— Il y a une sorte de fierté, monsieur, répondit-elle après un moment de silence, ou du moins on peut s'y tromper, qui n'est au fond que le sentiment de son devoir. J'espère n'en avoir pas d'autre.

— De la fierté pour vous-même, dit-il.

— Pour moi-même.

— Mais… pardon… hasarda le monsieur, et pour votre frère Jean ?

— Je suis fière de son amour, » dit Henriette, qui regarda fixement l'inconnu et changea aussitôt de ton, non pas qu'elle fût moins calme et moins retenue, mais il y avait dans sa voix tremblante un accent de sensibilité profonde qui prouvait l'énergie de sa résolution. « Et je suis fière aussi de lui, monsieur ; vous qui savez si bien l'histoire de sa vie et qui me l'avez redite, quand vous êtes venu ici la dernière fois…

— Seulement, pour gagner votre confiance, interrompit l'inconnu ; à Dieu ne plaise que vous supposiez…

— Je suis convaincue, dit-elle, que vous n'avez eu en me la rappelant qu'une intention honnête et bienveillante ; oui, j'en suis convaincue.

— Oh ! merci, répondit l'inconnu en portant vivement à ses lèvres la main qu'il tenait ; merci ! vous me rendez justice : vous disiez donc que moi, qui connais l'histoire de John Carker…

— Vous pouviez penser qu'il fallait que j'eusse bien de la fierté de reste pour vous dire que je suis fière de lui. Eh bien ! oui, je le suis. Vous savez qu'il y eut un temps où je ne l'étais pas, où je ne pouvais l'être, mais ce temps est passé. Tant d'années d'humiliation, sa faute expiée en silence, son repentir sincère, ses regrets amers, le chagrin que lui cause même ma tendresse, car il me croit bien à plaindre, et Dieu sait pourtant que je n'ai d'autre peine que la sienne ! Oh ! monsieur, après tout cela, après tout ce que j'ai vu, je ne puis que vous conjurer si jamais vous êtes puissant, et qu'on ait des torts avec vous, de n'infliger jamais un châtiment dont le coupable ne puisse se relever ; car il y a dans le ciel un Dieu plus puissant encore que nous tous qui peut changer les cœurs qu'il a faits.

— Oui, votre frère a changé, répondit l'inconnu d'un ton de compassion ; je n'ai, je vous assure, aucun doute à cet égard.

— Ah ! monsieur, c'est quand il commit sa faute, qu'il changea, dit Henriette, et s'il a changé maintenant, c'est pour redevenir ce qu'il était auparavant, soyez-en sûr.

— Mais en attendant nous allons toujours, dit l'inconnu passant sa main sur son front d'un air distrait, et tambourinant avec fureur sur la table du bout de ses doigts ; nous allons toujours notre petit train, jour par jour, heure par heure, sans pouvoir remarquer ni étudier ces changements-là. C'est… c'est une espèce d'étude métaphysique que nous autres… nous n'avons pas le temps de faire… ou que nous n'avons pas le courage de faire. On ne nous apprend cela ni dans les écoles, ni dans les colléges, et nous n'avons pas à ce sujet d'idées bien arrêtées. Bref, nous sommes de pauvres diables occupés de leur métier et voilà tout, dit l'inconnu al-

lant et venant jusqu'à la croisée, puis se rasseyant dans un état de mécontentement et de désappointement visibles. Oui, vraiment, continua-t-il en passant de nouveau sa main sur son front et tambourinant sur la table derechef, j'ai de bonnes raisons de croire qu'un petit trantran uniforme de tous les jours, de toutes les heures peut vous habituer à tout. On ne voit rien, on n'entend rien, on ne sait rien ; c'est la réalité. Nous allons toujours, acceptant tout comme on nous le donne, et c'est ainsi que nous marchons, que nous marchons toujours, jusqu'au moment où le bien, le mal, tout enfin se fait par habitude. Quand je me trouverai face à face avec ma conscience, sur mon lit de mort, je n'aurai vraiment à m'en prendre, je crois, qu'à l'habitude. Pure habitude, dirai-je. Si j'ai été sourd, muet et paralytique pour un million de choses, c'est par habitude. Monsieur un tel, dira la conscience, c'est bon dans la pratique du commerce et des affaires, ces excuses-là, mais ici cela ne prend pas. »

L'inconnu se leva, marcha jusqu'à la croisée, revint encore vraiment mal à l'aise, mais toujours donnant à son malaise cette expression particulière.

« Miss Henriette, dit-il en reprenant sa place, je voudrais que vous me permissiez de vous rendre service. Regardez-moi bien, je dois avoir l'air honnête, car je sais que mes intentions sont pures en ce moment. Dites, me croyez-vous honnête ?

— Oui, répondit-elle en souriant.

— Je crois tout ce que vous m'avez dit, reprit-il, et je ne saurais trop me reprocher d'être resté douze ans, sans avoir su tout cela, sans vous avoir connue lorsque je pouvais le faire. C'est à peine si je sais comment je suis venu ici. Stupide créature que je suis, de me faire l'esclave non-

seulement de mes habitudes, mais encore de celles des autres ! Puisque enfin j'en suis arrivé là, laissez-moi faire quelque chose pour vous. Je vous le demande en tout bien, tout honneur. Vous m'inspirez au plus haut degré estime et respect. Laissez-moi faire quelque chose pour vous.

— Ce que nous avons nous suffit, monsieur.

— Non, pas complétement, reprit l'inconnu. Il y a mille petits riens qui pourraient rendre plus douce votre existence et la sienne. Et la *sienne !* répéta-t-il croyant par là faire sur elle plus impression. Je m'étais imaginé, par habitude encore, qu'il n'y avait rien à faire pour lui, que tout était conclu, fini ! Bref, je n'y avais jamais songé. Maintenant je pense tout autrement. Permettez-moi alors de faire quelque chose pour lui. Vous aussi, dit l'inconnu avec une délicatesse pleine de réserve, vous aussi vous devez veiller soigneusement à votre santé par amour pour lui, et je crains que vous ne la ménagiez pas assez.

— Qui que vous soyez, monsieur, répondit Henriette en levant les yeux vers lui, croyez à ma profonde gratitude. Je suis convaincue que vous n'avez d'autre but que de nous obliger. Il y a bien longtemps déjà que nous menons cette existence ; enlever à mon frère si peu que ce soit de ce qui me l'a rendu si cher et qui prouve ses bonnes résolutions, lui enlever une parcelle du mérite qu'il a à travailler seul à sa réhabilitation dans le silence et dans l'oubli, ce serait diminuer la consolation que nous trouverons lui et moi, quand viendra pour nous l'heure dont vous me parliez. Les larmes que vous voyez dans mes yeux sont un remercîment plus expressif que tout ce que je pourrais vous dire, croyez-le bien, monsieur. »

L'inconnu attendri porta à ses lèvres la main qu'elle lui tendait, et le baiser qu'il y déposa était celui d'un tendre père, heureux de voir dans sa fille un tel amour du devoir, si ce n'est qu'un père aurait montré moins de respect.

« Quand le jour sera venu, dit Henriette, où il aura recouvré en partie la position qu'il a perdue…

— Recouvré ! s'écria vivement l'inconnu, et comment l'espérer ? Qui pourrait lui rendre sa position ? Je ne crois pas me tromper ; mais il me semble que son frère ne lui pardonnera jamais d'avoir emporté avec lui un trésor inappréciable.

— Vous abordez un sujet, dont il n'est jamais question entre nous, non, jamais, pas même entre nous.

— Veuillez me pardonner, dit l'inconnu ; j'aurais dû le savoir. Oubliez, je vous prie, ce qui vient de m'échapper. Je n'ose insister davantage, car je doute que j'en aie le droit ; Dieu sait pourtant que ce doute de ma part est peut-être une habitude encore, et l'inconnu passait la main sur son front d'un air aussi découragé qu'auparavant. Mais laissez-moi, tout étranger que je suis, quoique je ne le sois pas par l'intérêt que je prends à vos peines, vous demander deux faveurs.

— Lesquelles ?

— La première, la voici : si vous venez à changer de résolution, permettez-moi de vous offrir mes services. Mon nom sera toujours à votre disposition ; en ce moment il vous serait sinon inutile, au moins sans objet.

— Nous n'avons pas assez d'amis, répondit-elle en souriant tristement, pour avoir besoin de réfléchir longtemps. Je puis vous promettre ce que vous me demandez.

— Voici maintenant la seconde. Laissez-moi quelquefois, tous les lundis matins à neuf heures (c'est encore une habitude, vraiment ; je suis bien routinier), dit l'inconnu en secouant la tête, comme pour s'adresser un reproche à lui-même, laissez-moi, quand je passerai, vous apercevoir ou à la porte ou à la fenêtre. Je ne vous demande pas la permission d'entrer, car à cette heure, votre frère sera parti. Je ne vous demande pas non plus la permission de vous parler. Je vous prie seulement de me laisser voir, pour satisfaire mon inquiétude, si vous n'êtes point malade. Permettez-moi, en me montrant à vous dehors seulement, de vous rappeler que vous avez un ami, un ami d'un certain âge, dont les cheveux déjà gris seront bientôt blancs, mais un ami toujours prêt à vous servir, quand il vous plaira. »

La figure franche et cordiale de la jeune fille se tourna de son côté. Ses yeux exprimaient la confiance, et promirent ce qu'on demandait.

« Je suis convaincu, dit l'inconnu en se levant, que vous ne direz rien de ma visite à John Carker ; vous craindriez qu'il ne fût affligé de l'idée que je sais son histoire. Je serai bien aise qu'il ignore cette visite, car elle pourrait lui paraître singulière ; elle n'est pas conforme aux usages de ce monde, j'allais encore dire aux habitudes, dit l'inconnu en s'interrompant avec impatience, et il semble qu'il n'y ait rien de mieux à faire que de se conformer toujours aux usages du monde. »

En disant ces mots, il se dirigea vers la porte, le chapeau à la main, et prit congé d'elle. Il y avait dans cet adieu un

heureux mélange de profond respect et de sincère intérêt que la politesse n'avait pu dicter, que la confiance ne pouvait méconnaître pour l'expression d'un cœur pur et sincère.

Cette visite réveilla dans le cœur de la sœur bien des impressions à moitié effacées. Il y avait si longtemps qu'aucun étranger n'avait passé le seuil de la porte ! Il y avait si longtemps qu'une voix amie n'avait fait résonner à son oreille des sons sympathiques ! Aussi la figure de l'inconnu lui revint-elle bien des fois à la pensée après son départ, pendant qu'assise à la croisée, elle faisant tenir son aiguille ; il lui semblait toujours entendre les paroles qu'il avait prononcées. C'est qu'il avait touché au secret de sa vie tout entière ; et si elle perdait de vue un moment l'apparition de l'étranger, c'était pour se plonger plus avant dans les mille souvenirs du grand événement qui faisait le fond de cette vie même. Travaillant et songeant tour à tour, tantôt se mettant à la tâche pendant un temps assez long puis laissant tomber son ouvrage sans s'en apercevoir, entraînée qu'elle était par ses pensées, Henriette Carker vit les heures s'écouler et le jour toucher à sa fin. Le temps clair et beau le matin, s'était couvert peu à peu ; un vent froid s'élevait, la pluie tombait avec force et un brouillard épais enveloppait la ville, dont il lui dérobait la vue.

Plus d'une fois elle jeta un regard de compassion sur les pauvres voyageurs qui se rendaient à Londres. Se traînant sur la grand'route, tout épuisés de fatigue, ils regardaient avec effroi l'immense cité qu'ils avaient devant eux, comme s'ils eussent prévu que leur misère ne serait qu'une goutte perdue dans la mer, un grain de sable sur le rivage, et ils avançaient en tremblant, courbant la tête devant l'orage courroucé, car les éléments mêmes semblaient les repousser. Chaque jour, pensait-elle, combien il en passe de ces voya-

geurs, et toujours dans la même direction, toujours allant vers la ville ! Engloutis dans cette cité immense, où ils semblaient entraînés par une force invincible, ils n'en revenaient plus jamais ; vraie pâture des hôpitaux, des cimetières, des prisons, du fleuve, de la fièvre, de la folie, du vice et de la mort, tous allaient se faire dévorer par ce monstre qu'on entendait gronder au loin.

Le vent froid mugissait, la pluie tombait, la nuit approchait quand Henriette, levant les yeux de dessus l'ouvrage auquel elle travaillait avec ardeur, aperçut un des voyageurs s'approcher.

C'était une femme ; une femme seule et d'environ trente ans. Elle était grande et bien faite ; ses traits étaient fort beaux, mais elle était misérablement vêtue. Son manteau gris, fouetté par la pluie, était souillé de boue, de poussière, d'argile et de sable, il avait dû traîner sur bien des routes et par tous les temps. Point de chapeau sur sa tête ; un mouchoir en lambeaux protégeait seul contre la pluie sa belle chevelure noire et le vent qui soufflait avec violence, fouettant son visage des coins de son mouchoir et des mèches de ses longs cheveux, forçait de s'arrêter souvent pour les écarter afin de voir son chemin.

Elle venait de s'arrêter dans ce but, quand Henriette la remarqua. Elle passa ses deux mains sur son front brûlé par le soleil et écarta de son visage les cheveux qui le couvraient ; elle laissa voir alors des traits empreints d'une beauté insouciante et sauvage, d'une résolution hardie et dépravée, prête à défier bien d'autres obstacles que la pluie ou le mauvais temps, d'une insensibilité parfaite à tout ce qui pouvait lui tomber sur la tête du ciel ou d'ailleurs : sa vue

toucha le cœur de celle qui la regardait passer : n'était-ce pas une femme, comme elle ?

Elle pensa à cette âme aussi déchirée, aussi souillée au dedans peut-être que ses vêtements extérieurs, aussi endurcie que son corps ; elle pensa à tous les dons que le ciel avait répandus sur cette créature, et qui avaient été jetés aux vents comme ses cheveux épars ; elle pensa à cette belle ruine fouettée par la pluie et l'orage au déclin du jour.

En pensant à tout cela, elle ne se détourna pas avec indignation, ce que font trop souvent des femmes tendres et compatissantes, à ce qu'on dit ; elle la plaignit seulement.

Sa sœur déchue continua sa route, regardant au loin devant elle, et cherchant à percer le brouillard qui enveloppait la ville. De temps en temps, elle jetait un coup d'œil égaré et inquiet de chaque côté du chemin. Quoique son pas fût ferme et courageux, elle était fatiguée et, après un moment d'irrésolution, elle s'assit sur un tas de pierres, sans chercher à s'abriter contre la pluie.

Elle se trouvait alors juste en face de la maison. Après avoir laissé un moment reposer sa tête sur ses deux mains, elle la releva et ses yeux rencontrèrent ceux d'Henriette.

En un instant, Henriette fut à la porte, et l'autre, sur un signe, se leva et s'avança lentement vers elle, avec un regard assez dur.

« Pourquoi restez-vous à la pluie ? dit Henriette avec douceur.

— Je n'ai pas d'abri, répondit-elle.

— Mais il y a bien des endroits où vous auriez pu vous mettre à couvert près d'ici ; sous ce petit porche, par

exemple, dit-elle, et elle montrait celui de la maison, vous seriez mieux que là où vous êtes. Vous pouvez vous y asseoir. »

La mendiante la regarda d'un air de doute et de surprise, mais sans exprimer la moindre reconnaissance. Quand elle se fut assise, elle ôta un de ses mauvais souliers pour en secouer les cailloux et le sable, et montra son pied meurtri et ensanglanté.

Henriette poussa un cri de pitié et l'étrangère lui adressa un sourire, plein de mépris et d'incrédulité.

« Qu'est-ce qu'un pied meurtri pour une femme comme moi ? Et qu'est-ce qu'un pied meurtri chez une femme comme moi, pour une femme comme vous ?

— Entrez, dit Henriette de sa voix douce : vous allez le laver, et je vous donnerai un linge pour l'envelopper. »

La femme se cacha le visage et pleura, non comme une femme, mais comme un homme courageux, honteux de se laisser voir en flagrant délit de faiblesse. Sa poitrine se soulevait avec violence, et les efforts qu'elle faisait pour se remettre prouvaient combien les émotions étaient rares chez elle.

Elle se laissa conduire dans la maison, et pansa son pied malade, plutôt pour faire honneur à la bonté de la dame que par souci d'elle-même. Henriette plaça ensuite devant elle les restes de son frugal dîner dont elle mangea sobrement. Comme l'étrangère témoignait le désir de continuer sa route, Henriette la pria, avant de partir, de sécher ses vêtements devant le feu : ce fut encore plutôt pour reconnaître la bonté de la dame que par intérêt pour sa propre personne qu'elle s'assit devant la cheminée. Elle détacha le mouchoir qu'elle

avait sur la tête : ses épais cheveux noirs, mouillés par la pluie, tombèrent sur ses épaules, et tout en regardant la flamme, elle les pressa dans ses mains, pour les sécher.

« Je suis sûre que vous vous dites, fit-elle en levant tout à coup la tête, que j'ai dû être belle autrefois. Je crois l'avoir été. Je sais que je l'ai été. Regardez ! » Elle releva ses cheveux, d'un air farouche, avec ses deux mains ; on eût dit qu'elle allait les arracher, mais elle les laissa retomber, les rejetant en arrière, comme autant de serpents qui lui faisaient horreur.

« Vous êtes peut-être étrangère dans ce pays ? demanda Henriette.

— Étrangère ! répondit-elle s'arrêtant entre chaque parole et regardant le feu. Oui, voilà dix ou douze ans, que j'y suis étrangère. Je n'avais pas d'almanach où j'étais ; ce doit être dix ou douze ans. Je ne reconnais plus ce pays. C'est bien changé, depuis que je suis partie.

— Est-ce que vous êtes allée bien loin ?

— Très-loin. J'ai voyagé sur mer bien des mois, et je suis allée plus loin encore. Je suis allée où vont les condamnés, ajouta-t-elle, en regardant en face son interlocutrice : j'en étais une moi-même.

— Que le ciel vous vienne en aide et vous pardonne ! répondit Henriette avec douceur.

— Ah ! que le ciel me vienne en aide et me pardonne, répliqua-t-elle en secouant sa tête devant le feu. Si les hommes nous venaient en aide un peu plus, Dieu n'aurait pas tant besoin de nous pardonner. »

Mais l'air plein de bienveillance et d'aménité d'Henriette, sa douceur et son indulgence l'émurent et elle dit d'un ton moins rude :

« Nous devons être à peu près du même âge vous et moi. Si je suis plus âgée, ce ne peut être que d'un an ou deux. Qui le croirait ! »

Elle ouvrit ses bras comme pour montrer l'état misérable auquel elle était réduite, corps et âme, puis elle les laissa retomber et pencha tristement la tête.

« Il n'y a rien que nous ne puissions espérer de réparer. Il n'est jamais trop tard pour nous corriger, dit Henriette. Vous vous repentez ?

— Non, répondit-elle, je ne me repens pas. C'est impossible. Les femmes comme moi ne se repentent pas, et pourquoi donc me repentirais-je, moi, quand on laisse tout le monde libre de faire ce qu'il veut ? On me parle de repentir ; et qui donc se repentira du mal qu'on m'a fait ? »

Elle se leva, noua son mouchoir autour de sa tête et se prépara à sortir.

« Où allez-vous ? dit Henriette.

— Là-bas, à Londres ! et elle indiqua du doigt la ville.

— Avez-vous un asile ?

— Je dois avoir une mère. Une mère à peu près comme son logement est un asile ! et elle fit entendre un amer éclat de rire.

— Prenez ceci, dit Henriette en lui mettant un peu d'argent dans la main. Tâchez de vous bien conduire. C'est

peu de chose, mais c'est assez pour vous empêcher de mal faire au moins pendant un jour.

— Êtes-vous mariée ? dit l'autre, d'une voix faible, en prenant l'argent.

— Non, je vis ici avec mon frère. Nous ne sommes pas riches ; sans cela je vous donnerais davantage.

— Voulez-vous me permettre de vous embrasser ? »

Ne voyant sur le visage d'Henriette ni mépris, ni répugnance, la mendiante se pencha vers elle sans attendre la réponse, et approcha ses lèvres de sa joue. Puis, elle se cacha de nouveau le visage et disparut.

Elle disparut dans la nuit profonde au milieu du vent mugissant et sous un torrent de pluie. Elle allait d'un pas rapide vers la grande cité brumeuse dont les lumières vacillantes brillaient dans le lointain : ses cheveux noirs, sa coiffure en désordre retombaient sur son visage insouciant.

CHAPITRE XIII.

Une autre mère et une autre fille.

Dans une pièce noire et malpropre, une vieille femme noire et malpropre aussi était assise : blottie près d'un maigre feu, elle écoutait mugir le vent et tomber la pluie, plus occupée pourtant de l'un que de l'autre. Toujours dans la même attitude, elle ne se dérangeait que lorsque des gouttes de pluie tombaient sur la cendre chaude : alors elle levait la tête et semblait prêter l'oreille au bruit de l'ouragan. Puis elle laissait retomber sa tête, qui se penchait toujours, toujours de plus en plus, à mesure que ses pensées l'absorbaient davantage. Quand elle était dans cet état de rêverie, l'orage n'arrivait plus à son oreille que comme le monotone bruissement de la mer qui se brise sur le rivage.

Il n'y avait d'autre clarté dans la chambre que celle que jetait la flamme du foyer. Brillant de temps à autre, comme l'œil d'une bête fauve à moitié endormie, elle éclairait une foule d'objets qui se seraient bien passés de cette illumination. Ici des guenilles, là des os, plus loin un mauvais grabat, deux ou trois chaises, ou plutôt deux ou trois escabeaux boiteux, une muraille enfumée, un plafond plus noir encore, voilà ce que la flamme vacillante éclairait par intervalles. La vieille, dont la silhouette gigantesque se dessinait sur la muraille et sur le plafond, était penchée sur les briques mal jointes qui remplaçaient une grille absente ; on eût dit qu'elle était là à attendre, devant l'autel de quelque sorcière, une

réponse favorable. Si le mouvement de ses mâchoires et de son menton n'eût été plus vif que le va-et-vient de la flamme, on aurait attribué à une illusion d'optique ce mouvement d'un visage aussi immobile d'ailleurs que la personne même.

Si Florence était entrée dans cette chambre et qu'elle eût jeté un seul coup d'œil sur cette femme penchée devant le feu, elle n'eût pas hésité à reconnaître la bonne Mme Brown, cette terrible vieille qui avait baissé dans ses souvenirs d'enfant une silhouette aussi grotesque et aussi fantastique que celle qu'elle eût vue projetée alors sur le mur. Mais Florence n'y était pas pour la voir et la bonne Mme Brown restait là sans témoin, les yeux fixés sur son feu.

Comme la pluie tombait plus fort et formait un petit ruisseau le long de la cheminée, la bonne Mme Brown releva la tête avec impatience pour mieux écouter ; mais cette fois elle ne la baissa plus, car une main s'était posée sur le loquet de la porte et elle entendit un bruit de pas dans la chambre.

« Qui est là ? dit-elle en regardant par dessus son épaule.

— Quelqu'un qui vous apporte des nouvelles, répondit une voix de femme.

— Des nouvelles ? D'où ?

— De bien loin.

— D'au delà des mers ? s'écria la vieille femme en se levant d'un bond.

— Oui, d'au delà des mers. »

La vieille femme attisa vivement son feu et s'approcha de l'étrangère. Celle-ci était entrée, avait fermé la porte et se tenait droite et immobile au milieu de la chambre. La vieille

posa sa main sur le manteau de l'étrangère, traversé par la pluie, et lui tourna le visage vers la flamme du foyer sans qu'elle fît la moindre résistance. Sans doute, ce n'était pas la personne qu'elle s'était attendue à voir, car elle laissa retomber le manteau et, dans son désappointement, elle poussa un cri de plainte et de douleur.

« Qu'est-ce que vous avez ? demanda l'autre.

— Oh ! oh ! s'écria la vieille en relevant la tête avec un hurlement terrible.

— Qu'est-ce que vous avez ? demanda encore l'étrangère.

— Ce n'est pas ma fille ! s'écria la vieille en levant ses bras et joignant ses mains au-dessus de sa tête. Où est mon Alice ? Où est ma belle Alice ? Ils me l'ont tuée !

— Non ! ils ne l'ont pas encore tuée, si votre nom est Marwood, dit l'étrangère.

— Auriez-vous vu ma fille ? s'écria la vieille ; m'a-t-elle écrit ?

— Elle a dit que vous ne saviez pas lire, reprit l'autre.

— Non, c'est vrai ! cria la vieille en se tordant les mains.

— N'avez-vous pas de lumière ici ? » dit l'inconnue en promenant ses regards tout autour de la chambre.

La vieille femme marmotta quelques paroles sur sa belle Alice, et tout en mâchonnant et branlant la tête, elle tira d'une armoire une chandelle, l'approcha du feu d'une main tremblante et, après l'avoir allumée avec peine, elle la posa sur la table. La mèche dégoûtante brûla faiblement d'abord ;

noyée dans son suif, et quand les yeux rouges de la vieille et sa vue affaiblie purent distinguer quelque chose, elle aperçut l'étrangère assise, les bras croisés, les yeux tournés vers elle et le mouchoir qui avait entouré sa tête placé sur la table.

« Ma fille Alice m'a envoyé de ses nouvelles verbalement, alors, marmotta la vieille après avoir attendu quelques instants ; Qu'est-ce qu'elle a dit ?

— Regardez ! » répondit l'étrangère.

La vieille répéta ce mot d'un air de doute et d'effroi, mit sa main devant ses yeux pour mieux voir l'étrangère, puis promena ses yeux tout autour de la chambre pour les arrêter de nouveau sur elle.

« Alice a dit : Regardez encore, mère ! » reprit l'étrangère, fixant ses yeux sur elle.

La vieille regarda encore tout autour de la chambre, revint à l'étrangère, et chercha de nouveau autour d'elle. Puis, se levant tout d'un coup elle saisit la chandelle, la plaça devant le visage de l'inconnue, poussa un grand cri, et jetant la lumière elle tomba dans ses bras.

« C'est ma fille ! c'est mon Alice ! c'est ma jolie fille ! Elle vit ! elle est revenue ! cria la vieille en se balançant sur la poitrine qui répondait froidement à ses embrassements. C'est ma fille ! c'est mon Alice ! c'est ma jolie fille ! elle vit ! elle est revenue ! cria-t-elle de nouveau, et elle se prosternait devant elle, serrait ses genoux, y reposait sa tête, se balançant encore avec toute l'énergie frénétique que permettaient ses forces affaiblies.

— Oui, mère, répondit Alice qui se baissa un moment pour l'embrasser, mais en cherchant toutefois à se délivrer

de son étreinte. Me voici enfin. Laissez-moi, mère, laissez-moi. Relevez-vous et asseyez-vous. À quoi sert tout cela ?

— Elle revient plus dure pour moi qu'elle n'était partie ! s'écria la mère en levant les yeux vers elle, mais sans quitter ses genoux. Elle ne se soucie guère de moi, après tant d'années d'absence et la misérable vie que j'ai menée !

— Eh bien, mère, dit Alice en secouant sa robe toute déguenillée pour faire lâcher prise à la vieille, je n'étais pas non plus sur des roses. J'ai eu mes mauvaises années comme vous les vôtres. Levez-vous ! levez-vous ! »

Sa mère se leva, sanglota, se tordit les mains et se tint à quelques pas d'elle sans la quitter des yeux. Puis, elle reprit la chandelle, tourna autour d'elle et l'examina des pieds à la tête, en faisant entendre tout le temps un sourd gémissement. Elle replaça ensuite la chandelle sur la table, reprit son siége, se mit à frapper dans ses mains, comme pour battre la mesure de quelque air monotone, et se balançant de droite et de gauche elle continua à gémir et à se lamenter.

Alice se leva, ôta son manteau tout mouillé, et le jeta dans un coin. Cela fait, elle s'assit à la même place, et les bras croisés, les yeux fixés sur le feu, elle écouta en silence et d'un air de mépris les plaintes inarticulées de sa vieille mère.

« Aviez-vous espéré me voir revenir aussi jeune que j'étais partie, mère ? dit-elle enfin en tournant les yeux vers la vieille femme. Aviez-vous espéré qu'une vie dans les pays lointains, qu'une vie comme la mienne était faite pour embellir les gens ? On le croirait à vous entendre.

— Ce n'est point cela, répondit la mère. Elle sait bien que ce n'est point cela.

— Qu'est-ce donc alors ? Tenez, mère, pas tant de grimaces, ou je sortirai plus vite que je ne suis entrée.

— L'entendez-vous ? s'écria la mère. Après tant d'années de séparation, elle me menace déjà de me quitter, quand elle ne fait que de revenir !

— Je vous répète, mère, pour la seconde fois que j'ai eu mes mauvaises années, comme vous avez eu les vôtres, dit Alice. Je suis, dites-vous, revenue plus dure. Sans doute, je suis revenue plus dure. Pouviez-vous espérer autre chose ?

— Plus dure pour moi, plus dure pour sa tendre mère ! s'écria la vieille femme.

— Qu'est-ce donc qui a commencé à m'endurcir, si ce n'est ma tendre mère ? répondit-elle les bras croisés, les sourcils froncés, et les lèvres serrées, comme si elle voulait étouffer au passage tout sentiment plus tendre qui voudrait sortir de son cœur. Écoutez, mère, un mot ou deux ! si nous nous comprenons maintenant, il n'y aura plus de querelle entre nous, peut-être. Je suis partie jeune fille, je reviens femme faite. Quand je suis partie, j'étais indocile, oublieuse de tous mes devoirs ; je ne suis pas revenue meilleure, je vous le jure. Mais vous, avez-vous été ce que vous deviez être pour moi ?

— Moi ? s'écria la vieille. Moi, pour ma fille ? Est-ce qu'une mère doit quelque chose à sa fille ?

— Cela ne paraît guère naturel, n'est-ce pas ? répondit la fille dont le beau visage sévère, froid et dur, se tourna d'un air indifférent de son côté ; mais j'y ai songé assez pendant le cours de mes années solitaires, pour m'y être habituée. J'ai entendu parler du devoir avant et après ; mais il s'agissait toujours de ce que je devais aux autres. Je me suis demandé

de temps en temps, par manière de distraction, si l'on n'avait pas aussi quelque devoir à remplir envers moi. »

Sa mère s'assit toujours grimaçant, toujours mâchonnant et branlant la tête. Était-ce de colère, de regret ? Repoussait-elle cette accusation ? ou bien était-ce seulement un effet des infirmités de l'âge ? Qui peut le dire ?

« Il y avait une fois une enfant appelée Alice Marwood, dit la fille en riant et se regardant elle-même d'un air d'amère dérision. Elle était née dans la pauvreté et dans l'abandon, et elle grandit dans la pauvreté et dans l'abandon. Personne ne lui a rien appris, personne ne lui a montré la bonne route, personne ne s'est inquiété d'elle.

— Personne ! répéta la mère en se montrant elle-même du doigt à sa fille et se frappant la poitrine.

— On ne s'inquiétait d'elle, répondit la fille, que pour la battre, la faire jeûner ou la tourmenter. Elle aurait pu mieux tourner sans cela. Elle vivait dans des trous comme celui-ci, elle courait les rues avec un tas de petites malheureuses comme elle, et cependant elle sortit jolie d'une pareille enfance. Tant pis pour elle ! Plût à Dieu qu'elle eût été huée, et bafouée comme un monstre de laideur !

— Continuez, continuez, s'écriai la mère.

— Je continue. Il y avait donc une fille appelée Alice Marwood. Elle était belle. On s'occupa trop tard de lui apprendre quelque chose. Quand on s'en occupa, ce fait pour lui apprendre le mal. Oh ! alors on ne lui donna que trop de soins. On ne la suivit que de trop près, on ne l'encouragea que trop dans cette mauvaise voie, on ne sut que trop bien guider ses pas. Comme vous l'aimiez dans ce temps-là ! Et puis ça vous rapportait gros. Ce qui est arrivé à cette fille ar-

rive tous les ans à des milliers d'autres. Ce n'était qu'une fille perdue de plus. Comme si elle n'était pas née pour ça !

— Après tant d'années, dit d'une voix plaintive la vieille, voilà comme elle commence.

— Elle aura bientôt fini, dit Alice. Il y eut donc une coupable appelée Alice Marwood ; c'était une jeune fille encore, mais seule et abandonnée. Elle fut jugée et condamnée. Ah ! Dieu, comme MM. les juges parlaient de son crime ! et le président, comme il fut sévère, quand il lui parla de ses devoirs, auxquels elle avait failli, des dons de la nature qu'elle avait employés pour le mal, comme s'il ne savait pas mieux que personne que ces dons n'avaient été qu'une malédiction pour elle. Quel beau sermon il lui fit sur le bras plein de force de la loi, bras bien fort, en vérité, pour la sauver, du temps qu'elle n'était qu'une pauvre petite innocente sans secours et sans appui ! comme tout cela était solennel et religieux ! J'y ai souvent pensé depuis ! » Elle croisa ses bras plus étroitement sur sa poitrine et fit entendre un rire auprès duquel le hurlement de la vieille femme était presque harmonieux. « Alice Marwood fut donc déportée, mère, poursuivit-elle. On l'a envoyée apprendre son devoir dans un endroit où, au lieu du devoir, on n'apprend que le mal, le déshonneur et l'infamie ! et Alice Marwood est revenue femme : elle est revenue ce qu'elle devait être après un tel exil.

« Quand le temps sera venu, les choses se passeront encore avec plus de solennité, les sermons seront encore plus beaux, le bras de la loi sera encore plus fort, et il ne sera plus question d'Alice Marwood ; mais, après elle, les juges n'ont que faire de craindre de n'avoir plus de besogne. Il y a encore un tas de petits vagabonds, filles ou garçons, qui gran-

dissent dans les rues et qui leur donneront assez d'occupation pour faire leur fortune. »

La vieille femme appuya ses coudes sur la table, cacha sa figure dans ses mains et fit semblant d'avoir un profond désespoir… Après ça, qui sait ? c'était peut-être vrai.

« Allons, fini mère, dit la fille en secouant la tête comme pour changer de sujet. J'en ai dit assez. Ne parlons plus l'une et l'autre de devoirs, quoi que nous fassions. Votre enfance a été ce qu'a été la mienne sans doute. Tant pis pour nous deux ! Je n'ai ni à vous blâmer, ni à me défendre. À quoi bon ? Tout cela est passé depuis longtemps ; mais je suis femme maintenant, je ne suis plus une enfant ; et nous n'avons besoin ni l'une ni l'autre de dresser le procès-verbal de notre vie, comme MM. les juges. Nous savons bien ce qui en est, n'est-ce pas ? »

Toute perdue et dégradée qu'elle était, elle avait conservé une certaine beauté, qui même, sous le jour le moins favorable, ne pouvait échapper à l'œil le plus attentif. Lorsqu'elle fut replongée dans le silence et que sa figure, qu'une émotion poignante avait agitée, se fut calmée, son regard sombre changea d'expression. Ses yeux, tout à l'heure étincelants de colère, semblaient adoucis par quelques tristes pensées ; dans ses traits, altérés par la misère et la fatigue, resplendissait comme un rayon de l'ange déchu.

Sa mère la considéra en silence pendant quelques instants, puis, s'enhardissant, elle glissa tout doucement sa main décharnée du côté de sa fille ; ne trouvant pas de résistance, elle osa l'approcher de sa figure ; puis la passa sur ses beaux cheveux. Alice avait sans doute le sentiment que sa mère en ce moment était sincère aussi ne la repoussa-t-elle pas. Insensiblement, elle renoua les tresses de sa fille, lui re-

tira sa chaussure humide, si l'on peut appeler ça une chaussure, lui mit sur les épaules un vêtement sec, tourna et retourna timidement autour d'elle, se parlant tout bas à elle-même et se réjouissant de reconnaître enfin ses traits, son expression d'autrefois.

« Vous êtes bien pauvre, ma mère, je le vois, dit Alice en promenant ses regards autour de la chambre après être restée assise pendant quelque temps.

— Bien pauvre, ma chérie, » répliqua la vieille.

Elle admirait sa fille et elle en avait peur. Ce sentiment d'admiration, elle l'avait éprouvé pour la première fois le jour où elle avait vu quelque chose de beau sortir vainqueur de sa lutte avec la misère. Quant à la crainte qu'elle ressentait, elle était due peut-être au langage qu'elle venait d'entendre. Quoi qu'il en soit, elle était devant son enfant dans une attitude soumise et respectueuse. Elle courbait la tête et semblait prier humblement sa fille de lui épargner d'autres reproches.

« Comment avez-vous vécu ?

— En mendiant, ma chérie.

— Et aussi en volant, mère ?

— Quelquefois, Alice, mais de petites choses. Je suis vieille et timide. Je prenais de temps en temps des riens à des enfants que je rencontrais, mais bien rarement. J'ai fait quelques tournées dans la campagne, ma chérie, et je sais bien ce que je sais. J'ai guetté.

— Guetté ? répliqua sa fille en fixant son regard sur elle.

— J'ai suivi à la piste une famille, dit la vieille d'un ton de plus en plus humble.

— Quelle famille ?

— Chut ! chérie ! ne vous fâchez pas contre moi : c'est pour vous que je l'ai fait, pour ma pauvre fille qui était bien loin au delà des mers ! »

Elle tendit une main suppliante vers sa fille, et, la ramenant à elle, la porta à ses lèvres.

« Il y a bien des années, ma chérie, poursuivit-elle en regardant d'un air craintif le visage sévère de sa fille, j'ai rencontré son enfant par hasard.

— L'enfant de qui ?

— Ce n'est pas le *sien*, chère Alice, ne me regardez pas ainsi, ce n'est pas le sien. Comment voulez-vous que ce soit le *sien* ? Vous savez bien qu'il n'en a pas.

— L'enfant de qui alors ? reprit la fille, vous m'avez dit son enfant.

— Chut ! Alice. Vous m'effrayez, ma petite. C'est celui de M. Dombey, de M. Dombey seulement. Depuis, ma chère, je les ai revus souvent, je l'ai même vu aussi *lui*. »

En prononçant ce dernier mot, la vieille se baissa et recula soudain, comme si elle craignait que sa fille ne la frappât. Mais sa fille, qui avait les yeux fixés sur elle, et qui semblait, en effet en proie à la plus violente colère, demeura immobile ; seulement elle serrait fortement ses deux bras entrelacés sur sa poitrine comme pour les empêcher de se porter à des voies de fait sur elle-même ou sur quelque autre, tant elle était aveuglée par la rage.

« Il ne se doutait pas que c'était moi, dit la vieille femme en montrant son poing fermé.

— Et il s'en souciait fort peu, sans doute ! dit la jeune fille entre ses dents.

— Mais enfin nous nous sommes vus face à face, dit la vieille. Je lui ai parlé et il m'a parlé. J'étais assise et je le regardais tandis qu'il suivait sa route sous une longue allée d'arbres, et à chaque pas qu'il faisait je l'ai maudit corps et âme.

— Ce qui ne l'empêchera pas de prospérer, répliqua la fille avec dédain.

— C'est vrai qu'il prospère toujours, » dit la vieille.

Elle se tut, car le visage de sa fille était défiguré par la rage. Son sein se soulevait avec une telle violence, qu'on eût dit qu'il allait se briser sous les émotions qui l'agitaient. Les efforts qu'elle faisait pour se contenir n'étaient pas moins terribles que sa rage ; ils montraient dans tout son jour le caractère violent et dangereux de cette femme en lutte avec elle-même. Cependant elle parvint à dompter sa fureur et demanda après un moment de silence.

« Est-il marié ?

— Non, chérie.

— Se mariera-t-il bientôt ?

— Non, pas que je sache, chérie. Mais son maître, son ami, est marié. Oh ! nous pouvons les féliciter tous ! s'écria la vieille ivre de joie. Ce mariage-là ne peut que nous porter bonheur. Rappelez-vous ce que je vous dis ! »

La fille la regarda comme pour lui demander une explication.

« Mais vous êtes mouillée et fatiguée ; vous avez faim, vous avez soif, dit la vieille qui alla clopin-clopant jusqu'à l'armoire ; et il y a peu de chose ici, bien peu de chose ; et fouillant dans sa poche elle en tira quelques sous qu'elle jeta sur la table. Alice, chérie, n'avez-vous pas un peu d'argent ? »

Le regard plein d'avidité et d'impatiente convoitise qui accompagna cette question au moment où sa fille tirait de son sein le peu d'argent qu'elle avait reçu tout à l'heure de miss Carker, en disait plus sur l'histoire de cette mère et de sa fille, qu'Alice n'en avait laissé voir dans ses paroles.

« Est-ce là tout ? dit la mère.

— Je n'en ai pas davantage. Et encore je le dois à la charité.

— À la charité ma bonne ! dit la vieille qui se pencha avidement sur la table. Pour regarder les pièces de monnaie, dont elle doutait toujours, tant qu'elle les voyait dans la main de sa fille. Voyons, six pence et six font douze et six font dix-huit. Bien ! il s'agit maintenant d'en tirer le meilleur parti possible. Je vais aller acheter quelque chose pour boire et manger. »

Aussitôt, de ses mains tremblantes elle s'affuble d'un vieux chapeau, plie un châle tout déchiré sur ses épaules, et cela beaucoup plus vite qu'on n'aurait pu s'y attendre de la part d'une femme que l'âge et la misère avaient rendue décrépite et hideuse. Elle avait toujours les yeux fixés avec la même avidité sur l'argent que sa fille tenait dans sa main.

« Quel est donc le bonheur qui résultera pour nous de ce mariage, mère ? vous ne me l'avez pas dit.

— Le bonheur, répondit-elle en s'arrangeant à la hâte, d'y voir, au lieu de l'amour, l'orgueil et la haine ; le bonheur de voir le trouble et la discorde au milieu de ces fiers personnages, le bonheur d'y voir le péril, le péril, Alice.

— Quel péril ?

— J'ai vu ce que j'ai vu, je sais ce que je sais, dit la mère en ricanant : on n'a qu'à se bien tenir et à veiller au grain. Ma fille pourrait bien avoir des camarades. »

Puis voyant sa fille qui la regardait d'un air tout étonné serrer involontairement l'argent dans sa main, elle se dépêcha de s'en saisir et ajouta d'un ton précipité :

« Allons ! je vais aller acheter quelque chose. »

Pendant qu'elle tendait la main à sa fille, celle-ci regardant encore une fois son argent le porta à ses lèvres avant de s'en séparer.

« Eh bien ! Alice, vous l'embrassez, dit la vieille en ricanant, c'est comme moi, j'en fais souvent autant. Oh ! l'argent, c'est si bon ! »

Et elle serrait avec amour sous son menton ridé son unique sou, couvert de vert-de-gris, qu'elle tenait dans la main.

« Ah ! oui, c'est bien bon l'argent ; malheureusement il n'y en a pas des masses.

— Si je l'ai embrassé, mère, c'est en souvenir de la personne qui me l'a donné, car c'est la première fois que cela m'arrive.

— La personne qui vous l'a donné ? ma chérie, répliqua la vieille, dont les yeux ternes brillèrent d'un vif éclat quand elle se saisit de l'argent. Eh bien ! moi, je l'embrasserai aussi pour la personne qui l'a donné, quand elle en donnera davantage. Mais il faut que je me dépêche, ma chérie, je vais revenir bientôt.

— Il me semble, d'après ce que vous disiez tout à l'heure, que vous savez beaucoup de choses, ma mère ; dit la fille en l'accompagnant de ses regards jusqu'à la porte. Vous êtes devenue bien savante depuis que nous nous sommes quittées.

— Si je sais bien des choses ! croassa la vieille, qui revint sur ses pas ; j'en sais plus que vous ne pensez. J'en sais plus qu'il ne croit aussi, *lui*, ma chère ; mais je vais vous conter ça tout à l'heure. Je sais tout ce qui l'intéresse. »

Alice sourit d'un air incrédule.

« Je sais ce que c'est que son frère, Alice, dit la vieille allongeant le cou avec un regard effrayant de méchanceté. Celui-là aurait bien pu aller où vous êtes allée pour avoir volé de l'argent. Il demeure avec sa sœur, de l'autre côté, par là-bas, sur la route du Nord.

— Où ?

— Sur la route du Nord, hors de Londres. Vous pourrez voir la maison, si vous y tenez. Il n'y a pas de quoi s'en vanter, quelque gentille qu'elle soit, sa maison ! Non, non, s'écria la vieille qui voyait sa fille se lever, pas maintenant. »

Et, en disant cela, elle branlait la tête et riait de toutes ses forces. Pas maintenant, c'est trop loin, c'est là-bas près de la borne, il y a un tas de pierres. Demain, ma chérie, s'il fait beau et que vous soyez disposée… Mais il faut que je me dépêche de sortir.

« Arrêtez, dit la fille en se jetant au-devant d'elle avec cette expression de colère, qui était comme un feu dévorant. Sa sœur n'est-elle pas une grande et belle diablesse aux cheveux bruns ? »

La vieille femme étonnée et terrifiée fit signe de la tête que c'était bien elle.

« En effet, je vois en elle un reflet du visage de cet homme. C'est une maison rouge, seule dans la campagne ? devant la porte il y a un petit porche vert ? »

La vieille fit le même signe de tête.

« C'est là que je me suis assise aujourd'hui !… Rendez-moi l'argent !

— Alice, ma chérie !

— Rendez-moi l'argent, ou je vous frappe. »

Elle ouvrit de force la main de la vieille tout en parlant, et sans montrer le moindre souci de ses plaintes et de ses prières, elle reprit les vêtements qu'elle avait quittés et s'éloigna d'un pas rapide.

La mère la suivit tant bien que mal, lui adressant des remontrances qui ne produisaient pas plus d'effet sur elle que sur le vent, la pluie, l'obscurité qui les enveloppait. Inflexible et armée d'une ferme résolution, indifférente à ce qui se passait autour d'elle, la fille défiait l'orage et la distance,

comme si elle n'eût été arrêtée ni par la fatigue, ni par la longueur du chemin, et elle se rendit à la maison où elle avait été secourue.

Après un quart d'heure de marche, la vieille épuisée et hors d'haleine se hasarda à la retenir par ses vêtements. Mais elle n'osa rien de plus, et elles marchèrent en silence à travers la pluie et l'obscurité. Si la mère, de temps en temps, faisait entendre une plainte, elle s'arrêtait court de peur que sa fille ne la repoussât pour marcher seule. Quant à la fille, elle était muette. Il était environ une heure du matin quand elles eurent laissé derrière elles les rues régulières et qu'elles entrèrent dans le chemin désert où la maison était située. La ville s'apercevait au loin lugubre et sombre ; un vent noir mugissait dans la plaine découverte : tout autour ce n'étaient que ténèbres, solitude et morne silence.

« Cette place me convient, dit la fille en s'arrêtant pour re-garder en arrière. J'y avais déjà pensé aujourd'hui, quand je m'y suis arrêtée.

— Alice, ma chérie, s'écria la mère en la tirant doucement par sa robe. Alice !

— Qu'est-ce, ma mère ?

— Ne rendez pas l'argent, ma chérie. Oh non ! je vous en prie. Nous ne le pouvons pas. Il faut que nous soupions, chérie ! L'argent est de l'argent, peu importe la main qui le donne. Dites lui tout ce que vous voudrez, mais gardez l'argent.

— Tenez, dit la fille pour toute réponse, voici la maison que je veux dire. Est-ce bien celle dont vous me parliez ? »

La vieille fit un signe affirmatif ; quelques pas de plus et toutes deux se trouvèrent sur le seuil de la porte.

Il y avait de la lumière et du feu dans la chambre où Alice s'était assise pour faire sécher ses vêtements. Quand elle frappa à la porte, John Carker sortit tout surpris d'une telle visite à une heure aussi avancée. Il demanda à Alice ce qu'elle voulait.

« Je veux votre sœur : la femme qui m'a donné de l'argent aujourd'hui. »

Comme elle avait élevé la voix, Henriette parut.

« Oh ! dit Alice, vous voilà ! Vous souvenez-vous de moi ?

— Oui, » répondit elle avec surprise.

Le visage qui s'était humilié devant elle auparavant avait alors une expression terrible de haine et de défi. La main qui avait doucement touché son bras semblait la menacer et s'apprêter à l'étrangler.

Henriette, à cette vue, se rapprocha de son frère comme pour y chercher un refuge.

« Dire que je vous ai parlé sans vous reconnaître ! dire que j'étais près de vous et que je n'ai pas senti le sang qui coulait, dans vos veines au battement de mon cœur ! dit Alice avec un geste de menace.

— Que voulez-vous dire ? Que vous ai-je fait ?

— Ce que vous m'avez fait ? reprit Alice. Vous m'avez fait asseoir à votre foyer, vous m'avez donné de la nourriture

et de l'argent. Vous m'avez témoigné de la compassion, vous dont je maudis le nom ! »

La vieille femme, avec une malveillance qui rendait sa laideur vraiment terrible, étendit sa main décharnée vers le frère et la sœur comme pour confirmer les paroles de sa fille. Mais, en même temps, elle tirait toujours la robe d'Alice, la suppliant de garder l'argent.

« Si j'ai versé une larme sur votre main, que cette larme la brûle ! Si j'ai prononcé une parole de douceur à vos oreilles, puisse cette parole vous rendre sourde à jamais ! Si je vous ai touchée de mes lèvres, puisse ce baiser vous donner la mort ! Malédiction sur la maison qui m'a offert un abri ! Que la douleur et la honte vous accablent ! Que tout ce qui vous appartient soit détruit, ruiné de fond en comble ! »

En prononçant ces paroles, elle jeta l'argent sur le carreau et le foula aux pieds.

« Je le jette dans la boue ! je ne le ramasserais pas quand j'en verrais jonché le chemin qui devrait me conduire au ciel ! Plût à Dieu que ce pied ensanglanté qui m'a fait entrer ici fût tombé de pourriture avant de m'amener chez vous ! »

Henriette, pâle et tremblante, arrêta son frère et la laissa continuer sans l'interrompre…

« Fallait-il que je fusse l'objet de votre pitié et de votre pardon, de vous ou des vôtres, le premier jour de mon retour ! Fallait-il que vous fissiez la bonne dame pour moi ! Je vous remercierai au lit de mort ; je prierai pour vous et pour toute votre race, vous pouvez y compter. »

Elle fit de la main un geste d'une énergie farouche, elle semblait arroser de sa haine le seuil de cette maison et vouer à la ruine ceux qu'elle avait sous les yeux. Puis, elle leva ses regards vers le ciel sombre et disparut au milieu des ténèbres.

La mère, qui l'avait tirée mainte et mainte fois par sa robe, avait toujours les yeux, des yeux avides, fixés sur les sous dispersés dans la chambre. Tout son être semblait concentré sur ce trésor évanoui ; elle voulait rôder encore autour de la maison replongée dans l'obscurité, pour tâtonner dans la boue si elle n'en retrouverait pas quelques pièces. Mais sa fille l'entraîna, et les deux femmes revinrent droit à leur demeure. La vieille pleurait et se lamentait en chemin sur la perte qu'elle venait de faire ; dans son humeur chagrine, elle reprochait aussi ouvertement qu'elle l'osait à sa jolie fille, d'avoir manqué à ses devoirs en la privant de son souper, dès le premier soir de leur réunion.

Elle alla donc se coucher presque à jeun ; car elle n'avait chez elle que de mauvaises croûtes de pain qu'elle grignotait encore, tout en mâchonnant et en marmottant, accroupie devant les cendres chaudes, longtemps après que sa fille, oublieuse de tous ses devoirs, se fut endormie.

Cette misérable mère et cette misérable fille n'étaient-elles pas en miniature, dans leur sphère dégradée, le portrait véritable de certains vices qu'on retrouve dans des classes plus élevées ? Dans cette machine ronde composée de mille cercles concentriques, serait-il vrai qu'après nous être donné bien du mal à le visiter de haut en bas, nous en sommes réduits au bout du compte à reconnaître que les deux extrêmes se touchent, et qu'à la fin du voyage nous nous retrouvons au point de départ ? Sauf la qualité et la richesse de l'étoffe

qui les distinguent, ne pourrait-on pas trouver chez les gens comme il faut des échantillons du même tissu ?

Parlez, Édith Dombey ? et vous, Cléopâtre, la meilleure des mères, qu'en pensez-vous ?

CHAPITRE XIV.

L'heureux couple.

La tache que la maison de M. Dombey faisait dans la rue est effacée ; maintenant, si son hôtel se distingue des autres bâtiments, c'est seulement par sa splendeur incomparable du haut de laquelle il les domine fièrement. Il y a un proverbe qui dit : « Il n'est pas de petit chez-soi ; » si le contraire est vrai et qu'on puisse dire qu'il n'y a pas de trop grand chez-soi, l'hôtel de M. Dombey était le plus bel hôtel qu'on pût élever à la gloire des dieux pénates.

Ce soir-là les lumières étincellent aux fenêtres, l'éclat écarlate des charbons ardents de la cheminée se reflète sur les tentures et sur les tapis moelleux : on va servir le dîner : la table est richement garnie, et pourtant il n'y a en tout que quatre convives ; le buffet est encombré de vaisselle. C'est la première fois que la maison a été disposée pour l'habiter depuis les derniers changements : on attend l'heureux couple d'un moment à l'autre.

Après la matinée du jour de noces, cette soirée de retour est l'époque qui éveille le plus l'intérêt et la curiosité de toute la maison. Mme Perch est dans la cuisine, en train de prendre son thé : elle a fait sa tournée, dans la maison, elle a évalué le prix des soies, des damas, à tant le mètre ; pour exprimer son admiration et son ébahissement elle a épuisé et au delà toutes les interjections du dictionnaire. Le contre-

maître du tapissier, qui a laissé sous une chaise de la pièce d'entrée son chapeau, et dedans son mouchoir de poche, tous deux exhalant un vigoureux parfum d'encaustique, donne un dernier coup d'œil dans la maison : il regarde en haut les corniches, il regarde en bas les tapis ; parfois, saisi d'un secret ravissement, il tire un mètre de sa poche pour se donner un avant-goût de ce que coûteront ces décorations somptueuses, avec un sentiment impossible à décrire. La cuisinière est dans toute sa verve ; elle ne demande pas mieux que d'avoir beaucoup de monde, car elle parierait bien dix sous qu'à présent il va y avoir du monde à traiter, l'impossible ; quel bonheur ! elle qui aime tant l'activité ! d'ailleurs elle a toujours été comme cela dès son enfance, je ne sais pas si vous le savez. Cette opinion qu'elle énonce sur ses qualités paraît arracher de la poitrine de Mme Perch un soupir approbateur. Tout ce que la bonne espère, c'est qu'ils seront heureux : « Mais, se dit-elle à elle-même, le mariage n'est qu'une loterie » et plus elle y pense, plus elle sent combien il y a d'indépendance et de tranquillité dans le célibat. Towlinson est taciturne et sombre ; ce qu'il voudrait, c'est la guerre avec l'étranger. À bas la France ! Il faut dire qu'à ses yeux tout étranger est un Français, ou doit l'être, suivant toutes les lois de la nature.

Toutes et quantes fois qu'on entend un bruit de voiture, on s'interrompt, quoi qu'on dise, et on écoute. Souvent, dans un élan général, on crie : « Les voilà ! » Mais ce ne sont pas encore eux. La cuisinière pleure sur son dîner qu'on a déjà rapporté deux fois ; le contremaître du tapissier continue toujours, sans être troublé dans sa rêverie bienheureuse, son dernier coup d'œil dans l'appartement.

Florence est prête à recevoir son père et sa nouvelle maman. Toutes les émotions qui font palpiter son cœur sont-

ce des sentiments de plaisir ou de peine ? elle n'en sait rien. Mais ses joues se colorent, ses yeux brillent. On dit dans la cuisine tout bas, parce que c'est toujours tout bas qu'on parle de Florence, quand on en parle, on dit à la cuisine : « Comme Florence est belle ce soir ! comme elle a grandi, la pauvre enfant ! » Il se fait un moment de silence ; la cuisinière, comprenant, en sa qualité de présidente, qu'on attend son opinion, s'étonne que… elle n'achève pas. La bonne s'étonne aussi, ainsi que Mme Perch, qui jouit de l'heureuse faculté de s'étonner quand les autres s'étonnent, sans savoir au juste pourquoi elle s'étonne. Towlinson, s'apercevant qu'il est temps de calmer l'agitation de ces dames et de la ramener à sa température, dit : « Qui vivra verra. » Il souhaite seulement que tout tourne bien. La cuisinière fait entendre un petit soupir en disant : « C'est en vérité un bien singulier monde que le nôtre ! » Quand cette phrase a fait le tour de la table, elle ajoute d'un ton de conviction : « Après tout, la position de Mlle Florence ne peut toujours pas perdre au change, Tom. »

Towlinson, qui vient de préparer une réponse d'une portée effrayante, s'écrie : « … Vraiment ? » Mais il comprend qu'un simple mortel ne doit pas pousser plus loin les prédictions, et qu'il n'y a plus qu'à tirer l'échelle : Il garde le silence.

Mme Skewton s'est mise en mesure pour recevoir sa chère fille et son cher gendre à bras ouverts ; dans ce but, elle a endossé un costume tout à fait juvénile ; une robe à manches courtes. Pour le moment, pourtant, ses charmes un peu mûrs fleurissent à l'ombre du magnifique appartement qui lui est destiné : elle n'en est pas encore sortie depuis qu'elle en a pris possession il y a quelques heures ; elle commence à faire la moue en voyant que le dîner attend.

La femme de chambre de Mme Skewton, qui devrait être un squelette pour bien faire, mais qui est au contraire une bonne gaillarde, montre l'humeur la plus aimable : elle pense que ses gages ne manqueront plus à présent de lui être payés régulièrement chaque trimestre, sans compter qu'elle sera mieux logée et mieux nourrie.

Où donc est-il cet heureux couple qui tient toute cette belle maison dans l'attente ? Est-ce que par hasard la vapeur, le vent, la marée, les chevaux, la nature tout entière s'arrêtent à contempler un si grand bonheur ? Sont-ils entravés dans leur marche triomphale par un essaim d'Amours et de Grâces qui viennent folâtrer autour de leurs têtes ? L'heureux sentier qu'ils suivent est-il tellement jonché de fleurs qu'ils ne puissent avancer qu'entourés de toutes parts de roses sans épines et d'églantiers odorants ?

Enfin les voilà ! On entend un bruit de roues, le bruit devient plus distinct, une voiture s'arrête à la porte. L'odieux étranger a frappé un coup de tonnerre avant que M. Towlinson et la société, qui se précipitent, aient eu le temps d'ouvrir la porte. M. Dombey et la mariée descendent, M. Dombey donne le bras à sa femme.

« Ah ! ma tendre Édith, et vous, mon cher Dombey, » s'écrie une voix émue sur l'escalier ; puis les manches courtes s'enlacent autour de l'heureux couple et embrassent les époux l'un après l'autre.

Florence aussi est descendue jusqu'au vestibule, mais elle n'ose pas avancer ; elle attend avec timidité que les transports d'une personne plus chère se soient calmés. Cependant les yeux d'Édith la cherchent ; Édith, laissant un léger baiser sur la joue de sa tendre mère, s'élance du côté de Florence et l'embrasse.

« Comment vous portez-vous, Florence ? » dit M. Dombey en lui tendant la main.

Florence, toute tremblante, porte cette main à ses lèvres et, au même moment, rencontre son regard. Dans ce regard, il y avait une froideur qui la tenait à distance, et cependant elle crut y voir plus d'intérêt qu'il ne lui en avait jamais montré. À sa vue, M. Dombey témoigna une légère surprise, mais ce n'était pas une surprise désagréable. Elle n'osa plus lever les yeux, mais elle sentait qu'il la regardait encore d'une manière qui ne lui était pas défavorable. En ce moment un frémissement de plaisir traversa tout son être à l'idée, bien vague encore pourtant, que sa maman, cette maman si belle, pourrait l'aider à conquérir l'affection de son père !

« Vous ne serez pas longtemps à vous habiller, je présume, madame Dombey ?

— Je suis prête à l'instant.

— Qu'on serve le dîner dans un quart d'heure. »

Là-dessus M. Dombey se dirigea de son pas majestueux vers son cabinet de toilette, et Mme Dombey monta à sa chambre. Mme Skewton et Florence entrèrent dans le salon. Là, cette excellente mère crut de son devoir de répandre quelques larmes, émotion bien naturelle en présence du bonheur de sa fille ; elle essuyait encore ses yeux délicatement avec son mouchoir de dentelle, lorsque son gendre parut.

« Eh bien ! mon cher Dombey, comment avez-vous trouvé Paris, la plus délicieuse des villes ? » En lui adressant cette question, elle faisait tout ce qu'elle pouvait pour maîtriser son émotion.

« Il y faisait froid, reprit M. Dombey.

— Gai comme toujours, cela va sans dire ? fit Mme Skewton.

— Pas précisément ; je l'ai trouvé triste.

— Allons donc, mon cher Dombey, fit-elle de son petit ton moqueur ; que dites-vous là ?

— Voilà l'impression qu'il m'a faite, madame, répondit M. Dombey avec une politesse pleine de gravité. Je crois que Mme Dombey l'a trouvé triste aussi, elle me l'a dit deux ou trois fois.

— Eh bien, vilaine ! qu'est-ce que j'entends ? s'écria Mme Skewton d'un ton de raillerie adressé à sa chère enfant qui entrait ; quelles affreuses hérésies vous vous êtes permises sur le compte de Paris ? »

Édith leva ses sourcils d'un air fatigué ; elle passa devant les portes toutes grandes ouvertes qui laissaient voir les appartements dans leur nouvelle splendeur ; mais elle se contenta d'y jeter un simple coup d'œil et s'assit à côté de Florence.

« Mon cher Dombey, dit Mme Skewton, n'est-ce pas charmant de voir avec quel art on a mis à exécution les idées que nous avions données ? En vérité, ce n'est plus une maison, c'est un palais.

— En effet, dit M. Dombey en promenant ses regards autour de lui, c'est très-beau. J'avais donné l'ordre de ne pas regarder à la dépense ; et tout ce que l'argent pouvait faire a été fait, ce me semble.

— Et l'argent peut tout, mon cher Dombey ! dit Cléopâtre.

— Il est bien puissant, répondit M. Dombey, » tournant vers sa femme son regard majestueux, sans lui adresser une parole. Puis, après un moment de silence, il lui dit d'un ton très-distinct :

« J'espère, madame Dombey, que ces changements ont votre approbation.

— Ils sont aussi beaux qu'ils peuvent être, reprit Édith avec une insouciance hautaine. Cela devait être et je n'en suis pas surprise. »

On lisait toujours sur le visage orgueilleux de cette femme une expression de mépris qui en semblait inséparable ; mais quand on faisait appel à son admiration, à son respect ou à sa considération pour la richesse de M. Dombey, peu importe sur quel objet insignifiant ou banal, ce mépris avait toujours un accent nouveau, où il semblait qu'elle mît toute l'énergie dédaigneuse dont elle était capable. Si M. Dombey enveloppé dans sa propre grandeur n'y avait pas fait attention, ce n'était toujours pas faute d'avoir eu bien des fois l'occasion d'y voir clair. En ce moment par exemple le regard que cet œil noir lui lança, après avoir passé rapidement et d'un air de mépris sur la splendeur qui le rendait si fier, aurait dû suffire pour ne plus lui laisser aucun doute. Il aurait pu lire dans ces yeux, que sa fortune, fût-elle mille fois plus considérable, ne lui ferait jamais obtenir un regard affectueux de cette femme orgueilleuse qui lui était unie, mais dont l'âme se soulevait tout entière contre lui. Il aurait pu lire dans ces yeux, qu'elle méprisait sa fortune, même pour l'influence sordide et vénale qu'elle avait eue sur elle, tout en réclamant cette fortune comme son droit, son

marché, comme la récompense basse et indigne de ce qu'elle était devenue sa femme. Il aurait pu lire dans ce regard que, si elle tendait sa joue aux coups de sa honte volontaire et de son propre mépris, l'allusion la plus innocente de M. Dombey à la puissance de ses richesses l'humiliait plus encore, la faisait tomber plus bas à ses propres yeux et mettait le comble à son ignominie.

Mais le dîner fut annoncé et M. Dombey offrit son bras à Cléopâtre ; Édith et Florence les suivirent. Elle passa devant la vaisselle d'or et d'argent étalée sur le buffet comme elle aurait passé près d'un tas de boue : et, sans daigner jeter un seul regard sur tout le luxe qui l'entourait, elle s'assit, pour la première fois à sa table, muette, immobile comme une statue.

M. Dombey, qui, de son côté, ressemblait naturellement assez à une statue, n'était pas autrement mécontent de trouver dans cette femme si belle cette froideur calme et fière. Comme ses manières n'en étaient pas moins élégantes ni moins gracieuses, c'était dans sa tenue, un mérite de plus en harmonie avec son propre caractère. Il présida le repas, avec sa dignité habituelle ; mais, tout à fait incapable par sa nature de donner à sa femme la vivacité et l'entrain qui lui manquaient, il fit les honneurs de la table avec une satisfaction peu animée. Quoi qu'il en soit, le dîner d'installation, sans avoir eu à la cuisine un grand succès ou sans avoir donné beaucoup d'espérance pour l'avenir, ne laissa rien à désirer sous le rapport de la politesse, des convenances et de la distinction : il n'avait d'autre tort que d'être à la glace.

Aussitôt après le thé, Mme Skewton alla se coucher. Elle affectait d'être fatiguée d'émotion et toute hors d'elle-même, tant elle avait eu de joie du retour de sa chère enfant unie à

l'homme de son cœur ; mais il est probable qu'elle ne trouvait pas fort gaie cette réunion de famille, car, depuis une heure déjà, elle bâillait derrière son éventail. Édith se retira aussi, sans dire un mot et ne revint plus. Si bien que Florence, qui était montée à sa chambre pour caresser un peu Diogène, en rentrant dans le salon avec son petit panier à ouvrage, ne trouva plus que son père qui se promenait de long en large au milieu d'une lugubre magnificence.

« Pardon, mon père. Dois-je me retirer ? dit Florence, d'une voie tremblante, en s'arrêtant à la porte.

— Non, répondit M. Dombey, en tournant seulement la tête, vous pouvez aller et venir comme il vous plaira, Florence. Cette pièce n'est pas mon cabinet. »

Florence entra et s'assit pour travailler devant une petite table éloignée. C'était la première fois de sa vie qu'elle se trouvait seule avec son père, qu'elle lui tenait compagnie, oui, la première fois depuis son enfance. Elle, sa compagne naturelle, son unique enfant ; qui, dans sa vie solitaire et dans sa douleur avait connu toutes les angoisses d'un cœur ulcéré ; elle, qui, voyant son amour repoussé, n'avait jamais manqué le soir de prier Dieu pour lui, et tout en larmes d'appeler sur son père les bénédictions que le ciel ne pouvait pas exaucer ! Elle, qui avait désiré mourir jeune, pour mourir dans ses bras, elle qui en retour de l'abandon, de la froideur et de l'indifférence qu'il avait pour elle, lui avait voué un amour inaltérable, l'excusant, le défendant comme son bon ange !

Elle tremblait et ne voyait plus autour d'elle. Son père en se promenant dans la chambre lui semblait augmenter de taille et de volume quand il se rapprochait d'elle. Tantôt il lui apparaissait comme dans un nuage, et c'est à peine si elle

pouvait le reconnaître. Tantôt elle le voyait bien distinctement et tel qu'il était. Puis elle se croyait le jouet d'un rêve qui durait déjà, depuis bien des années, toujours le même. Elle se sentait attirée vers lui, et reculait à son approche. Émotion contre nature pour une enfant, si pure, si innocente ! Mais combien, plus dénaturée la main qui avait si cruellement labouré son cœur pour y jeter les germes d'une telle émotion !

Florence, ne voulant ni l'affliger ni l'offenser par sa douleur, se contenait et travaillait en silence. Après s'être promené encore quelque temps dans la chambre, il s'arrêta, s'assit sur un fauteuil dans un coin, obscur et, ayant couvert sa tête de son mouchoir, il se prépara à dormir.

Florence était heureuse d'être là à le veiller ; de temps en temps elle tournait, les yeux de son côté, et quand elle baissait son visage sur sa broderie, son cœur n'en restait pas moins avec lui ; elle éprouvait un mélange de peine et de plaisir à penser qu'*il pouvait* dormir pendant qu'elle était près de lui, et que la présence de sa fille, depuis si longtemps oubliée, depuis si longtemps étrangère, ne troublait pas du moins son sommeil.

Qu'aurait-elle dit, si elle avait su que son père la regardait fixement ; que ce voile posé sur sa figure laissait, soit par un effet du hasard, soit par calcul, ses yeux à découvert et qu'il ne la perdait pas de vue un instant ! Si elle avait su que ses yeux expressifs, lorsqu'ils se tournaient vers lui dans ce coin obscur, ses yeux plus tendres et plus éloquents, qui l'accusaient plus énergiquement dans leur muet langage que tous les orateurs du monde, avaient rencontré ceux de son père sans qu'elle s'en doutât ! Si elle avait su qu'il respirait plus librement, quand elle baissait sa tête sur son ouvrage,

tout en continuant à regarder avec la même attention son front si blanc, ses cheveux retombant en boucles sur ses joues, et ses doigts si agiles, et, trouvait un tel charme dans cette contemplation secrète qu'il ne pouvait détacher ses regards de sa fille.

Quelles pouvaient être les pensées de ce père ? Sous l'empire de quelles émotions dirigeait-il secrètement, son regard sur sa fille qu'il connaissait si peu ? Lisait-il sur ce visage si calme, dans ces yeux si doux quelque reproche contre sa conduite ? Commençait-il enfin à tenir compte des droits de Florence à son affection ? Ces droits qu'il avait si longtemps méconnus le touchaient-ils au cœur ? Réveillaient-ils en lui quelques remords de sa cruelle injustice ?

Il y a, dans la vie des hommes les plus sévères et les plus durs, des moments d'attendrissement quoiqu'ils tiennent bien cachées leurs émotions. La vue de sa fille dans toute sa beauté, de sa fille devenue femme, à son insu, pouvait bien avoir touché le cœur de cet homme si orgueilleux. Peut-être avait-il pensé qu'il avait eu le bonheur sous sa main ; que le bon génie de son foyer domestique s'était souvent agenouillé devant lui, sans qu'il eût daigné déroger à sa grandeur empesée, pour abaisser vers elle un regard ; que sa triste arrogance avait tout gâté, tout perdu. Malgré lui peut-être il avait lu dans ses yeux, dont l'éloquence était si simple et pourtant si claire, ces mots touchants : « Au nom des lits funèbres près desquels j'ai prié, au nom de l'enfance malheureuse que j'ai subie, au nom de notre rencontre dans cette triste maison au milieu de la nuit, au nom des plaintes que mon cœur, dans son angoisse, a laissées échapper, mon père, je vous en prie, tournez-vous vers moi et venez chercher un refuge dans mon amour, avant qu'il soit trop tard. » Peut-être, au contraire, était-il absorbé dans des pensées moins honorables et

moins élevées ; peut-être se disait-il qu'à présent que de nouveaux liens avaient remplacé le fils qu'il avait perdu, il pouvait pardonner à sa fille de l'avoir supplanté dans son affection. C'était aussi quelque chose de penser que Florence allait être un ornement de plus pour sa maison. Quoi qu'il en soit, plus il la regardait, plus il s'adoucissait à son égard. Plus il la regardait, plus il se plaisait à la confondre avec l'enfant qu'il avait aimé ; son esprit ne pouvait pas les séparer. Un moment même, pendant qu'il la considérait, elle lui apparut sous un jour plus clair et plus brillant. Ce n'était plus sa rivale penchée sur l'oreille de cet enfant ; pensée impie d'un père dénaturé ! C'était le bon génie de sa maison qui avait veillé sur lui-même, lorsqu'il était agenouillé au pied de son petit lit. Il se sentit disposé à lui parler et à l'appeler. Ces mots : « Florence, venez ici, » naissaient déjà sur ses lèvres, mais c'étaient des mots si étranges pour lui qu'ils ne répondaient point à son appel et s'arrêtaient étonnés en chemin. Il s'arrêta lui-même devant un bruit de pas qui se fit entendre dans l'escalier.

C'était sa femme. Elle avait quitté sa robe du dîner pour prendre un peignoir ; ses cheveux flottaient librement sur ses épaules, mais ce ne fut point là le changement qui le fit tressaillir.

« Florence, ma chérie, dit-elle, je vous ai cherchée partout ; » et s'asseyant à côté de Florence, elle se pencha et lui baisa la main. Il pouvait à peine reconnaître sa femme, elle était si changée ! Ce n'était pas seulement son sourire, qui était nouveau pour lui, bien qu'il ne l'eût jamais vu, mais ses manières, son ton de voix, l'éclat de ses yeux l'intérêt, la confiance, le désir de plaire… Ce n'était pas Édith !

« Doucement, chère maman, papa dort ! »

C’était bien Édith cette fois, quand elle tourna ses regards du côté où il était assis ; il la reconnut aisément à l’air de son visage.

« Je n’espérais guère vous trouver ici, Florence. »

Comme en un instant sa physionomie avait changé encore pour prendre une expression plus douce !

« Je suis sortie de bonne heure, poursuivit, Édith, afin d’aller en haut causer avec vous. Mais, en entrant dans votre chambre, je me suis aperçue que mon cher oiseau s’était envolé, et je suis restée à attendre son retour. »

Et Florence eût été son oiseau, qu’elle ne l’aurait pas serrée plus tendrement ni plus doucement contre son cœur.

« Venez, chérie.

— Papa ne sera pas surpris de ne pas me trouver ici à son réveil ? dit Florence en hésitant.

— Qu’en pensez-vous, Florence ? » dit Édith, en la regardant en face.

Florence baissa la tête, se leva et prit son panier à ouvrage. Édith posa sa main sur son bras. Elles sortirent du salon comme deux sœurs.

M. Dombey la suivit des yeux jusqu’à la porte, et trouva que le pas même d’Édith n’était plus le même. Il resta si longtemps dans son coin obscur, que l’horloge de l’église sonna trois fois l’heure, avant qu’il sortît. Tout ce temps, ses yeux restèrent fixés sur la place où Florence avait été assise.

La chambre devint plus obscure, car les lumières baissaient et s'éteignaient enfin. Mais l'ombre de la nuit n'était pas plus épaisse que celle qui vint obscurcir son front.

Florence et Édith, assises devant le feu dans la chambre éloignée où le petit Paul était mort, causèrent ensemble pendant longtemps. Diogène, qui était de la partie avait d'abord refusé l'entrée de la chambre à Édith, et même, malgré l'intervention de sa maîtresse, il n'y avait consenti qu'en grognant. Mais il sortit peu à peu de l'antichambre, où il s'était retiré comme dans un fort, et parut comprendre qu'avec les meilleures intentions du monde, il avait commis une de ces erreurs auxquelles sont exposés les chiens les mieux élevés. En signe de réconciliation, il vint se placer entre elles deux, au beau milieu de la cheminée, et s'étendit tout haletant devant le feu, tirant la langue de l'air le plus niais et prêtant l'oreille à la conversation.

Elle roula d'abord sur les lectures de Florence, ses occupations favorites et la manière dont elle avait passé le temps, depuis le mariage. En dernier lieu, elles abordèrent un sujet d'un bien vif intérêt pour Florence, qui dit, les larmes aux yeux :

« Oh ! maman, j'ai eu un grand chagrin, depuis ce jour-là.

— Vous, un grand chagrin, Florence ?

— Oui, le pauvre Walter est noyé. »

Florence se couvrit le visage de ses mains et pleura de tout son cœur. Le malheureux sort de Walter lui avait déjà coûté bien des larmes secrètes ; ses larmes n'en coulaient pas avec moins d'abondance chaque fois qu'elle pensait à lui ou qu'elle en parlait.

« Mais dites-moi, chérie, fit Édith en la caressant, qui était Walter ? Que vous était-il ?

— Il était mon frère, maman. Après la mort de Paul, nous nous sommes dit que nous serions frère et sœur. Je le connaissais depuis longtemps, depuis mon enfance. Il connaissait Paul aussi, qui avait beaucoup d'amitié pour lui. Paul a dit, presque au moment de mourir : « Prenez soin de Walter, cher papa, je l'aimais beaucoup ! » On était allé chercher Walter pour le voir, et il était là, dans cette chambre…

— Et a-t-il pris soin de Walter ? demanda Édith d'un ton grave.

— Papa ? Il l'a fait partir aux colonies avec un emploi. C'est en y allant qu'il s'est noyé, dans un naufrage, pendant la traversée, dit Florence en sanglotant.

— Votre père sait-il qu'il est mort ? demanda Édith.

— Je l'ignore, maman ; je n'ai aucun moyen de le savoir. Chère maman ! s'écria Florence en se jetant dans ses bras et cachant son visage sur son sein, je sais que vous vous êtes aperçue…

— Chut ! arrêtez, Florence ! »

Édith était si pâle et parlait d'un ton si sérieux que Florence se serait tue, lors même qu'Édith ne lui aurait pas posé le doigt sur la bouche.

« Dites-moi d'abord l'histoire de Walter ; dites-la-moi tout entière. »

Florence raconte tout en détail. Elle n'omit pas même l'amitié de M. Toots, dont elle ne pouvait parler au milieu de

ses larmes sans sourire, quoiqu'elle lui fût sincèrement reconnaissante.

Quand elle eut terminé son récit, que sa mère avait écouté avec la plus grande attention, en tenant sa main dans la sienne, Édith, après un moment de silence, lui dit :

« De quoi pensez-vous que je me sois aperçue, Florence ?

— Vous vous êtes aperçue que je ne suis pas… et Florence cacha encore sa figure dans le sein d'Édith… que je ne suis pas sa fille bien-aimée. Je ne l'ai jamais été ; je n'ai jamais su que faire pour le devenir. Je n'ai pas su comment m'y prendre, et je n'avais personne pour m'en instruire ! Oh ! apprenez-moi comment je pourrai devenir plus chère à papa ! Apprenez-le-moi, vous qui le savez si bien. »

Et, se serrant plus étroitement contre elle, Florence prononça quelques mots de reconnaissance et de tendresse. Elle avait dit son triste secret, et elle pleura longtemps ; mais ses larmes n'étaient pas aussi amères que par le passé. Elle étreignait dans ses bras sa nouvelle mère.

Pâle comme la mort, Édith cherchait à donner à son orgueilleuse beauté un calme qu'on eût pris pour celui de la tombe ; puis elle regarda la jeune fille qui pleurait, et l'embrassa. Bientôt elle se dégagea peu à peu de son étreinte, et, éloignant doucement Florence, elle prit l'attitude d'une statue de marbre et dit d'un son de voix qui devenait plus grave à mesure qu'elle parlait, mais sans trahir la moindre émotion :

« Florence, vous ne me connaissez pas ! Que le ciel vous préserve de prendre de mes leçons.

— Que le ciel me préserve ? répéta Florence toute surprise.

— Oui, que le ciel me préserve de vous enseigner à aimer ou à être aimée ! dit Édith. Si vous pouviez me l'apprendre vous-même, cela vaudrait mieux ; mais il est trop tard ! vous m'êtes chère, Florence ! Je ne pensais pas que quelqu'un pût me devenir aussi cher en si peu de temps !

Florence allait parler ; elle lui fit signe de ne pas l'interrompre.

« Je serai toujours votre amie sincère. Je vous chérirai autant, sinon aussi bien que qui que ce soit au monde. Vous pouvez vous confier à moi (cela, je puis le dire et en répondre). Vous pouvez vous confier à moi avec tout l'abandon même de votre cœur innocent et pur. Votre père aurait pu épouser des milliers de femmes meilleures que moi sous tous les rapports, Florence ; mais je défie qu'il trouvât ailleurs un cœur qui battît pour vous d'une affection plus tendre et plus fidèle.

— Je le sais, chère maman ! s'écria Florence ; depuis cet heureux jour, je le sais !

— Cet heureux jour ! »

Édith sembla répéter ces mots involontairement et continua :

« Je n'ai guère de mérite à cela, cependant, car j'avais bien peu pensé à vous avant de vous voir ; mais laissez-moi trouver dans votre confiance et dans votre amour une récompense à laquelle je n'ai point droit. Et ce soir, ce soir, Florence, le premier que je passe ici, je suis amenée à un

aveu que je crois utile de vous faire pour la première et la dernière fois. »

Florence, sans savoir pourquoi, craignait presque de l'entendre continuer ; mais elle tint ses yeux fixés sur ce beau visage, qui la regardait attentivement.

« Ne cherchez jamais, dit Édith en mettant la main sur son cœur, à trouver en moi ce qui n'y est pas. Si vous le pouvez, ne vous éloignez pas de moi parce que vous ne l'y aurez pas trouvé. Peu à peu, vous me connaîtrez mieux, et le temps viendra où vous me connaîtrez comme je me connais moi-même. Soyez alors pour moi aussi indulgente que vous pourrez, et ne changez pas en amertume le seul doux souvenir qui me restera. »

Les larmes qui mouillaient ses paupières, tandis qu'elle regardait Florence, prouvaient que son calme apparent n'était qu'un beau masque. Mais elle le garda et continua :

« Oui, je me suis aperçue de ce que vous me disiez tout à l'heure, et je sais combien c'est vrai. Mais croyez-le (si vous ne le pouvez en ce moment, vous le croirez bientôt), il n'y a personne au monde moins capable que moi de changer ce qui est et de venir à votre secours. Ne me demandez jamais pourquoi, Florence ; qu'il ne soit plus jamais question, de ceci entre nous, comme aussi ne me parlez jamais non plus de mon mari ; qu'il y ait désormais entre nous à ce sujet comme le silence de la tombe ! »

Elle resta muette quelques instants ; Florence osait à peine respirer. Au milieu du brouillard épais qui l'environnait, la vérité se faisait jour. Elle en prévoyait toutes les funestes conséquences ; mais, terrifiée et voulant douter encore, son imagination repoussait tous les instincts de sa

raison. À peine Édith eut-elle cessé de parler, que son visage reprit cette expression plus calme et plus douce qu'elle avait généralement quand elle se trouvait seule avec Florence ; puis elle le cacha dans ses mains, et, quand elle se leva et qu'elle embrassa tendrement Florence en lui souhaitant le bonsoir, elle s'éloigna bien vite, sans se retourner.

Mais lorsque Florence fut couchée et que la pièce ne fut plus éclairée que par la flamme du foyer, Édith rentra en disant qu'elle ne pouvait dormir, que sa chambre était trop solitaire. Elle approcha un fauteuil de la cheminée et s'assit auprès, restant à regarder les étincelles mourir une à une. Florence, elle aussi, les regarda de son lit aussi longtemps qu'elle le put. Mais le feu et le noble visage penché devant le foyer, avec sa belle chevelure qui flottait sur ses épaules et ses yeux qui reflétaient la flamme du foyer, tout devint confus, et bientôt elle s'endormit.

Dans son sommeil, pourtant, Florence conservait encore une impression vague de ce qui venait de se passer. Elle rêva de la conversation qu'elle avait eue avec Édith ; elle en fut comme poursuivie, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre, mais toujours le rêve était pénible, et elle se sentait triste et effrayée. Elle croyait son père dans un désert ; elle courait sur sa trace ; elle gravissait des hauteurs prodigieuses ; elle descendait dans des mines ou des cavernes profondes ; elle portait avec elle le poids d'un secret remède qui devait l'arracher à ses horribles souffrances ; elle ne savait pas ce que c'était, ni comment le lui faire parvenir ; le but reculait toujours devant ses pas sans qu'elle pût l'atteindre, et délivrer son père. Puis elle le voyait mort ; sur ce même lit, dans cette même chambre ; elle savait qu'il ne l'avait jamais aimée jusqu'à son dernier soupir, et elle se jetait sur sa froide poitrine, étouffée par ses sanglots. Puis elle

apercevait un horizon lointain ; un fleuve coulait, et une voix plaintive qu'elle connaissait lui criait : « Il coule ; Florence ! Il n'a jamais cessé de couler ! il vous entraîné avec lui » Et elle le voyait, de loin, lui tendre les bras, tandis qu'une figure qui ressemblait à celle de Walter était à ses côtés, sereine et, calme, d'une immobilité effrayante. À chaque vision nouvelle Édith lui apparaissait toujours allant et venant : tantôt elle en était heureuse, tantôt elle en était chagrine, jusqu'à ce qu'enfin elles se trouvèrent seules sur le bord d'une tombe, et Édith lui en montrant le fond, elle regarda et vit… quoi ? une autre Édith étendue dans la fosse.

Saisie de terreur, elle poussa un grand cri et s'éveilla. Une douce voix murmurait à son oreille : « Florence, chère Florence, ce n'est qu'un rêve. » Elle étendit les bras et rendit à sa nouvelle maman caresse pour caresse ; puis Édith sortit de la chambre, qu'éclairait faiblement la pâle lueur de l'aurore. Un moment, Florence se demanda si tout cela n'était qu'un rêve. Ce dont elle ne pouvait douter, c'est que le jour commençait à paraître, qu'il ne restait plus, dans la cheminée, que des cendres noircies, et qu'elle se trouvait toute seule.

C'est ainsi que se passa la première nuit du retour de l'heureux couple au logis.

CHAPITRE XV.

On pend la crémaillère.

Bien des jours se succédèrent de la même manière, si ce n'est qu'on recevait et qu'on rendait de nombreuses visites. Mme Skewton tenait, dans ses appartements, de petits levers dont le major Bagstock n'était pas le courtisan le moins assidu. Florence ne rencontra plus une seconde fois le regard de son père, quoiqu'elle le vît tous les jours. Elle ne parlait pas non plus beaucoup à sa nouvelle mère, qui était impérieuse et froide pour tout le monde dans la maison, excepté pour elle. Florence ne pouvait s'empêcher d'en faire la remarque. Bien qu'Édith l'envoyât toujours chercher quand elle revenait de faire ses visites, ou qu'elle allât elle-même la rejoindre ; bien qu'elle ne manquât jamais d'aller la trouver le soir dans sa chambre avant de se coucher, à quelque heure que ce fût, et qu'elle ne laissât jamais échapper l'occasion de se trouver avec elle, cependant, même pendant qu'elle lui tenait compagnie, elle demeurait longtemps silencieuse et pensive.

Florence, qui avait tant espéré de ce mariage, ne pouvait s'empêcher quelquefois de comparer la brillante maison d'aujourd'hui à la demeure d'autrefois si triste et si solitaire. Elle se demandait avec étonnement quand elle pourrait enfin jouir, sous une forme quiconque, de ce qu'on appelle le foyer domestique ; car au fond de son cœur un secret pressentiment lui disait que le foyer domestique n'était pas là, quoique partout régnât l'abondance et la richesse. Florence

passait bien des heures, le jour et la nuit, à réfléchir tout en larmes à ses espérances évanouies ; car elle se rappelait que sa nouvelle mère lui avait énergiquement déclaré qu'elle était moins que personne en état de lui apprendre le moyen de se faire aimer de son père. Bientôt Florence commença à croire ou ce qui serait plus vrai, s'efforça de croire que c'était par compassion pour son pauvre cœur que sa mère lui avait ainsi répondu et lui avait interdit à l'avenir un pareil sujet de conversation, sachant mieux que personne qu'on ne pouvait espérer de vaincre ou de changer la froideur de son père à son égard. Désintéressée en cela, comme dans toutes les actions et dans toutes les pensées de sa vie, Florence se résigna à cette nouvelle blessure plutôt que d'encourager les soupçons les plus légers qui pourraient, être défavorables à son père. Elle trouvait encore moyen de se dévouer pour lui, même dans le trouble de ses pensées ; quant au foyer domestique, elle espérait qu'il y trouverait plus d'agrément quand les premiers moments de dérangement et de transition seraient passés ; mais elle ne songeait guère à elle-même, et se plaignait moins encore.

Si le foyer domestique manquait à l'intérieur, il fut résolu qu'au moins Mme Dombey en aurait un aux yeux du monde et cela sans délai. Pour célébrer le récent mariage, et pour se créer des relations, M. Dombey et Mme Skewton organisèrent quelques réunions. Il fut convenu que Mme Dombey resterait chez elle un soir de chaque semaine et que M. et Mme Dombey auraient l'honneur de recevoir ce jour-là à dîner des gens de sociétés différentes, assez mal assortis d'ailleurs.

M. Dombey, en conséquence, dressa une liste des plus riches négociants de la Cité qui furent invités par lui à cette fête. Mme Skewton, agissant du nom de sa chère fille, qui trai-

tait avec une suprême indifférence un pareil sujet, donna aussi sa liste comprenant une société tout opposée. Dans cette liste se trouvait compris le cousin Feenix qui n'était pas encore retourné à Bade, au grand détriment de ses intérêts personnels ; un assortiment de muscadins de toute condition et de tout âge qui, à diverses reprises, avaient papillonné autour de la lumière de sa charmante fille ou de Mme Skewton elle-même, mais heureusement sans s'y être brûlé les ailes. Florence, sur l'ordre d'Édith, fut inscrite pour le dîner comme membre de la famille, bien que Mme Skewton eût eu l'idée, un moment, de l'éliminer, Florence avec un cœur sensible qui s'étonnait de cette hésitation, mais aussi avec un tact exquis pour deviner tout ce qui pouvait blesser son père, prit en silence sa part modeste de la fête.

La fête commença par l'apparition de M. Dombey dans le salon. Il avait une cravate d'une hauteur et d'une roideur extraordinaires, et se promena dans la pièce sans s'arrêter jusqu'au moment du dîner. À l'heure ponctuelle, arriva un directeur de la compagnie des Indes, jouissant d'une immense fortune : il portait un gilet qu'on eût dit taillé dans une bonne planche de sapin par un brave charpentier, quoiqu'en réalité il fut sorti de la main d'un tailleur et fait tout bonnement de nankin. Quand il arriva, il fut reçu par M. Dombey, qui était seul dans le salon. Second acte de la fête : M. Dombey envoie ses compliments à Mme Dombey en l'avertissant de l'heure exacte à la pendule ; ensuite, le directeur de la compagnie des Indes, laissant tomber la conversation et M. Dombey n'étant pas homme à la relever, ils regardèrent le feu en attendant qu'on vint les tirer d'embarras. Ce fut Mme Skewton qui arriva à leur secours, et le directeur, débutant par un pas de clerc, la prit pour Mme Dombey, et lui fit en cette qualité les compliments les plus flatteurs.

Ensuite on vit entrer un directeur de la Banque, réputé assez riche pour avoir le moyen d'acheter tout, même le genre humain, s'il lui prenait fantaisie de le faire coter à la Bourse : ce qui ne l'empêchait pas d'être l'homme le plus modestes en paroles : il poussait même la modestie jusqu'à la vanité ; il parla de sa petite maison à Kingston sur la Tamise, où il pourrait offrir à Dombey un lit et une côtelette, s'il voulait bien venir le voir.

« Quant aux dames, lorsqu'on vit comme moi, dans la retraite, il serait présomptueux de leur faire une invitation ; mais si Mme Skewton et sa fille, Mme Dombey, passaient jamais par là, elles lui feraient un grand honneur en daignant jeter un coup l'œil sur quelques petits bosquets qu'il avait là, sur quelque humble plate-bande, sur une petite serre à ananas et sur deux ou trois petites bagatelles du même genre. »

Pour jouer son rôle jusqu'au bout, il se mettait fort simplement. Il portait un énorme mouchoir de batiste en cravate, de gros souliers, un habit qui lui était trop large, un pantalon trop étroit. Mme newton ayant parlé de l'Opéra, il dit qu'il y allait très-rarement, qu'il ne pouvait pas se permettre d'y aller plus souvent. Il semblait prendre un plaisir et un amusement extrêmes à se faire ainsi tout petit, pour se faire mieux valoir, et à chaque trait de modestie du même genre, il rayonnait ensuite sur son auditoire, les mains dans ses goussets, les yeux tout pétillants de satisfaction.

Enfin Mme Dombey entra belle et fière : son regard dédaigneux semblait défier tout le monde comme si la couronne de mariée, posée sur son front, était une guirlande de pointes d'acier enfoncées dans sa tête pour la faire plier, mais sans succès : elle aurait mieux aimé mourir plutôt que de céder. Elle était accompagnée de Florence. Quand elles

entrèrent ensemble, le visage de M. Dombey s'assombrit comme le soir du retour. Mais ni l'une ni l'autre ne s'en aperçut ; Florence n'osait lever les yeux de son côté, et l'indifférence d'Édith était trop grande pour qu'elle s'occupât de lui.

Les invités arrivèrent bientôt en foule. Des directeurs, des chefs de compagnies, de vieilles dames qui portaient de vrais paquets sur leur tête en guise de coiffure, toutes amies de Mme Skewton, au teint fleuri comme elle, et comme elle, chargeant de colliers d'un grand prix leur cou, qui n'en avait plus pour personne ; puis le cousin Feenix et le major Bagstock. Parmi les dames, il y avait une jeunesse de soixante-cinq ans, si légèrement vêtue qu'elle devait avoir bien froid au dos et aux épaules : elle parlait en minaudant, ne pouvait lever les yeux sans rougir, et ses manières avaient ce charme indéfinissable qui s'attache à l'étourderie du jeune âge. Comme la plupart des invités de M. Dombey étaient taciturnes, et que la plupart des invités de Mme Dombey étaient fort bavards, il n'y avait guère entre eux de sympathie. La liste de Mme Dombey, comme par un effet magnétique, forma une ligue contre la liste de M. Dombey. Les invités de M. Dombey, errant de chambre en chambre d'un air désespéré, ou cherchant un refuge dans les coins, s'embarrassaient dans les jambes de ceux qui entraient, se barricadaient derrière les sofas, recevaient des coups de porte sur la tête, et subissaient enfin toutes sortes de martyres.

Quand le dîner fut annoncé, M. Dombey offrit son bras à une vieille dame, qui ressemblait à une pelote de velours cramoisi toute bourrée de billets de banque ; on aurait pu la prendre pour la vieille dame de Threadneedle-street si connue dans le monde pour sa richesse et son humeur revêche.

Le cousin Feenix donna le bras à Mme Dombey ; le major Bagstock à Mme Skewton. La jeunesse aux épaules découvertes donna le bras au directeur de la compagnie des Indes sur lequel elle produisit l'effet d'un éteignoir ; les autres dames restaient pour compte dans le salon, délaissées par les autres messieurs jusqu'à ce qu'enfin les plus téméraires prenant leur parti en braves, se présentèrent pour les conduire à la salle à manger, dont ces héros intrépides, ornés de leurs captives, escaladèrent les portes, laissant derrière eux sept messieurs timides se morfondre dans le vestibule. Quand tous les autres eurent pris leurs places, un des messieurs timides apparut tout souriant et confus sans pouvoir trouver la sienne ; il fit deux fois le tour de la table escorté par le sommelier et parvint à la découvrir à la gauche de Mme Dombey. Après quoi, le monsieur timide ne releva plus la tête de tout le dîner.

À ce moment, la vaste salle à manger avec tous les invités assis autour de cette table brillante, occupés à remuer les cuillers, les couteaux, les fourchettes et les assiettes, tout cela brillant du plus vif éclat, avait l'air d'une Californie d'or et d'argent, où l'on n'a qu'à se baisser et à en prendre. M. Dombey, censé le roi de la Californie, jouait son rôle de placerer à merveille, et le surtout de métal précieux, froid comme la glace, qui le séparait de Mme Dombey et où des Cupidons transis offraient à chacun d'eux des fleurs sans parfum, complétait l'illusion par une allégorie.

Le cousin Feenix était plein de vigueur et paraissait étonnamment jeune, mais il était quelquefois distrait dans sa bonne humeur ; car sa mémoire, de temps en temps, le trompait comme ses jambes, et, dans cette occasion, il fit frissonner toute la société. Voici comment : la jeune douairière au dos décolleté, qui faisait au cousin Feenix mille aga-

ceries pleines de tendresse avait manœuvré de manière à se faire conduire près de lui par le directeur de la compagnie des Indes. En retour de cette complaisance, elle planta là le directeur qui, se trouvant, de l'autre côté, à l'ombre d'une triste toque de velours noir, plantée sur la tête d'une femme osseuse et muette, qui jouait de l'éventail, s'abandonna à la mélancolie et se mit à songer à part soi. Le cousin Feenix et la jeune dame étaient d'une gaieté folle, et la jeune dame riait si fort de ce que lui contait le cousin Feenix, que le major Bagstock demanda de la part de Mme Skewton, sa vis-à-vis, si l'histoire ne pouvait pas tomber dans le domaine public.

« Oh ! sur ma vie, dit le cousin Feenix, ce n'est rien ; cela ne vaut pas la peine d'être répété. En réalité, c'est tout bonnement un épisode de la vie de Jack Adams. Je suis sûr que mon ami Dombey, (car l'attention générale était concentrée sur le cousin Feenix) se rappelle Jack Adams : Jack Adams et non Jo ; Jo était son frère. Jack, le petit Jack, comme on l'appelait, qui louchait et qui avait un peu d'embarras dans la langue ; je ne sais plus quel bourg il représentait à la chambre des communes. Nous avions l'habitude de l'appeler du temps que j'étais au parlement, Adams bassinoire, parce qu'il en tenait lieu à un jeune mineur du pays, auquel il gardait sa place à la chambre pour la lui repasser toute chaude à sa Majorité. Mon ami Dombey a peut-être connu notre homme ? »

M. Dombey, qui ne le connaissait pas plus que Guy Faux, fit un signe de tête négatif ; mais un des sept messieurs timides se posa tout de suite, en disant qu'il l'avait connu et que même il portait toujours des bottes à la hussarde.

« C'est bien cela, dit le cousin Feenix qui se pencha pour voir le monsieur timide et lui adresser un sourire d'encouragement du bout de la table ; celui-là c'était Jack : son frère Jo portait…

— Des bottes à revers, dit le monsieur timide qui montait, à chaque parole, dans l'estime publique.

— Ma foi ! il faut, dit le cousin Feenix, que vous ayez été leur ami intime ?

— Je les connaissais tous les deux, » dit le monsieur timide. »

Sur quoi M. Dombey lui fit l'honneur de trinquer avec lui.

« Il était diablement bon enfant ce Jack, dit le cousin Feenix en se penchant encore pour sourire.

— Excellent, répondit le monsieur timide que le succès enhardissait ; c'était un des meilleurs enfants que j'aie jamais vus.

— Vous connaissez sans doute l'histoire, dit le cousin Feenix ?

— Peut-être la connais-je, répondit le monsieur timide devenu audacieux ; je vais le voir quand je l'aurai entendu raconter à votre seigneurie ; et ce disant, il se renversa sur sa chaise en souriant au plafond, comme s'il la savait par cœur et qu'il en eût d'avance la colique.

— À dire vrai, ce n'est pas une histoire, dit le cousin Feenix en souriant à toute la table et secouant la tête d'un air des plus gracieux : cela ne mérite même pas un mot de préface. C'est un simple trait qui peut servir à montrer l'esprit

de Jack. Le fait est que Jack fut invité à un mariage ; je crois dans le Barkshire.

— C'était dans le Shropshire, dit le présomptueux monsieur timide qui pensa qu'on en appelait à ses souvenirs.

— C'est possible, dit le cousin Feenix, Barkshire, Shropshire, je n'y tiens pas : c'était toujours un shire[5]. Donc, mon ami ayant été invité à ce mariage, dans quelque shire (et le cousin Feenix rit bien fort de sa plaisanterie), il se mit en route, tout comme le premier d'entre nous, qui a eu l'honneur d'être invité au mariage de ma belle et charmante cousine avec mon ami Dombey. Il ne se le fit pas répéter deux fois ; il était si diablement heureux d'assister à cette cérémonie intéressante ! Voilà donc Jack parti maintenant, je vous dirai que ce mariage était celui d'une jeune fille d'une beauté remarquable, avec un homme dont elle ne se souciait guère, mais qu'elle acceptait, à cause de sa fortune qui était immense. Quand Jack revint à Londres, après le mariage, un de ses amis le rencontrant dans la salle des conférences de la chambre des communes, lui dit : « Eh bien Jack, comment va le couple mal assorti ? – Le couple mal assorti ? dit Jack : mais, point du tout, c'est une affaire qui s'est passée dans les règles. *Elle*, d'abord, elle a été bel et bien achetée, et *lui*, je peux vous répondre qu'il l'a payée bel et bien. »

À ce point culminant de son récit intéressant, le cousin Feenix s'apprêtait à jouir de tout le succès de son esprit, quand le frisson électrique, qui avait couru tout autour de la table, le frappa à son tour et l'arrêta tout court. À partir de ce

---

[5] Shire, *comté*. Chacune des grandes divisions territoriales de l'Angleterre se termine ainsi : Yorkshire, comté d'York, etc.

moment, on ne vit plus sur aucun visage s'épanouir le moindre sourire, quel que fût le sujet de la conversation. Il se fit un profond silence, et le malheureux monsieur timide, qui était aussi innocent de cette histoire que l'enfant qui vient de naître, eut la douleur de lire dans tous les yeux qu'on le regardait comme responsable de cette maladresse.

La figure de M. Dombey n'était pas de nature à changer pour si peu ; il avait pris son air de roideur imposante pour la fête et ne témoigna aucune émotion. Il se contenta de dire d'un air solennel, au milieu du silence : « C'est charmant ! » Édith lança un regard rapide du côté de Florence, mais elle conserva d'ailleurs un extérieur froid et indifférent.

Au milieu des nombreux services de mets recherchés, de vins fins, et surtout d'une vaisselle d'or et d'argent qui ne finissait pas ; au milieu de tout ce que la terre, l'air, le feu et l'eau pouvaient fournir ; au milieu des corbeilles remplies de fruits, qui montaient en pyramides, et de la glace, peu nécessaire dans les repas de M. Dombey, déjà bien assez froid, le dîner se passa tranquillement. Pendant le dernier service, le marteau de la porte jouait sans cesse, annonçant l'arrivée d'invités qui, pour tout régal, n'avaient que le fumet des plats.

Quand Mme Dombey se leva, il fallait voir son mari, le cou roide, la tête droite, tenir la porte ouverte pour laisser sortir les dames ; et surtout il fallait voir comme elle passa devant lui sans y faire la moindre attention, sa fille à son bras.

M. Dombey, après le départ des dames, reprit son air grave derrière les carafes, toujours retranché dans sa dignité. Le directeur des Grandes-Indes faisait une triste figure à son bout de table isolé ; le major avait l'air martial pour raconter

les histoires du duc d'Yorck aux six paisibles messieurs timides, car le septième était un homme perdu à tout jamais ; le directeur de la Banque avait un air plein d'humilité et dessinait avec quelques cuillers à dessert le plan de sa petite serre à ananas pour le plaisir de quelques amateurs ; le cousin Feenix avait l'air tout pensif, en rabattant ses longues manchettes et en ajustant, sans faire semblant de rien, sa perruque ; mais tous ces airs changèrent bientôt, car on quitta la chambre pour aller prendre le café.

Il y avait foule dans les salons du premier, et, à chaque minute, il arrivait de nouveaux invités : mais la liste de M. Dombey continuait, d'instinct, à ne pouvoir s'amalgamer avec la liste de Mme Dombey : chacun se rangeait sous son drapeau. La seule exception à cette règle, peut-être, était M. Carker, qui souriait à toute la société. Il se tenait dans le cercle formé autour de Mme Dombey, lançant ses regards vers Édith, vers son chef, vers Cléopâtre et le major, vers Florence, vers tout ce qui l'entourait ; paraissant fort à l'aise avec les deux partis, dans sa neutralité.

Florence avait peur de lui, et sa présence dans le salon lui faisait l'effet d'un cauchemar. Elle ne pouvait échapper à ce sentiment de terreur, car, malgré elle, ses yeux se tournaient vers lui de temps en temps, fascinée par le mépris et le dégoût qu'il lui inspirait. Et cependant elle avait bien autre chose à penser. Tandis qu'elle était assise dans un coin, sans être vue ni admirée de personne, mais toujours conservant le calme et la douceur de son âme, elle songeait au peu de part que son père prenait à la fête ; elle voyait avec peine combien il semblait mal à l'aise, comme on s'occupait peu de lui, tandis qu'il restait adossé à une porte, attendant les invités qu'il désirait honorer d'une attention particulière en les présentant à sa femme. Avec quelle froideur Édith les recevait !

elle ne montrait pas la moindre envie de plaire, et jamais, après le salut de politesse, elle n'ouvrait les lèvres pour répondre à la présentation de son mari, ou pour dire quelques mots gracieux aux amis qu'il lui présentait. Comment Édith qui la traitait avec tant de bonté, avec tant de tendresse, pouvait-elle se conduire de la sorte avec tout le monde ? c'était pour Florence une énigme pénible : elle se reprochait presque comme une ingratitude d'être témoin de cette disparate déplaisante.

Qu'elle aurait été heureuse, si elle avait osé seulement tenir compagnie à son père, ne fût-ce que par un regard ! mais elle était heureuse aussi de ne pas connaître la véritable cause du malaise de son père. Cependant, craignant de lui laisser voir qu'elle devinait combien sa position était fausse, de peur de lui déplaire ; partagée entre son désir de lui être agréable et son affectueuse reconnaissance pour Édith, elle osait à peine lever les yeux vers l'un ou vers l'autre. Inquiète et malheureuse pour tous deux, elle se prenait à penser, au milieu de toute cette foule, qu'il aurait mieux valu pour eux que les invités n'eussent jamais mis le pied dans cette demeure, que la tristesse et l'abandon de cette vieille maison n'eussent jamais vu ces changements splendides, et que l'enfant négligée, au lieu de trouver une amie dans Édith, eût continué à vivre solitaire dans l'abandon et l'oubli.

Mme Chick avait bien quelques pensées de ce genre, mais elle n'était pas aussi calme que Florence. Cette honnête dame s'était sentie humiliée tout d'abord de n'avoir pas reçu une invitation pour le dîner. Remise en partie de ce coup, elle avait fait d'immenses dépenses pour se présenter chez Mme Dombey dans une toilette capable de l'éblouir et de faire mourir de dépit Mme Skewton.

« On ne prend pas plus garde à moi qu'à Florence, dit Mme Chick à son mari. Qui s'occupe de moi ? Personne.

— C'est vrai ; personne, ma chère, dit M. Chick, en faisant un signe d'assentiment. Il s'était assis à côté de Mme Chick, tout près du mur, où, sans souci de la compagnie, il se consolait, comme d'habitude, en sifflant tout bas.

— On dirait vraiment que je n'avais que faire ici, s'écria Mme Chick, les yeux pleins de colère.

— C'est vrai, ma chère, on le dirait en effet, répondit M. Chick.

— Il faut que Paul soit fou, » fit Mme Chick.

M. Chick siffla.

« Ah ça ! monsieur, si vous n'êtes pas un monstre, comme je suis quelquefois tentée de le croire, dit Mme Chick avec candeur, je vous prie de ne pas siffler ainsi. Comment un homme peut-il voir, de sang-froid, la belle-mère de Paul, habillée comme elle l'est, se promener avec le major Bagstock, encore une des jolies nouveautés dont nous sommes redevables à votre Lucrèce Tox…

— Ma Lucrèce Tox, ma chère ! dit M. Chick étonné.

— Oui, fit Mme Chick, avec gravité, votre Lucrèce Tox. Je demande si l'on peut voir de sang-froid cette belle-mère de Paul, cette orgueilleuse épouse de Paul, toutes ces horreurs de vieilles femmes avec leurs dos et leurs épaules indécentes ; en un mot, tout ce qui se passe ici est un mystère pour moi, Dieu Merci ! » (Et Mme Chick appuya sur cette réflexion avec une telle expression de mépris que M. Chick en trembla. Il se tordit les lèvres pour se mettre dans

l'impossibilité de fredonner ni de siffler un air, et tâcha de prendre un air contemplatif.)

« Mais c'est égal, je n'en sais pas moins ce qui m'est dû, dit Mme Chick, toute gonflée d'indignation. Permis à Paul de l'oublier ; mais je ne viendrai pas m'asseoir ici, moi, un membre de la famille, pour qu'on ne fasse pas plus d'attention à moi. Ne semblerait-il pas que M. Dombey ne me regarde déjà pas plus que la boue de ses souliers ! Pas encore, monsieur Dombey, pas encore, répétait Mme Chick, comme si elle eût voulu dire que c'était bon pour demain ou après-demain, mais qu'il était trop tôt aujourd'hui. Je préfère m'en aller. Je ne prétends pas dire, quoique à cet égard je puisse penser ce que je veux, je ne prétends pas dire qu'on a eu l'intention de m'humilier, ou de m'insulter. Je m'en irai. Je suis sûre qu'on n'y fera seulement pas attention ! »

Mme Chick se leva fièrement et prit le bras de M. Chick, qui l'escorta hors de la chambre, après y être restée environ une demi-heure à l'ombre. Pour rendre justice à sa pénétration, nous sommes obligé de dire qu'en effet on ne fit pas la moindre attention à sa disparition.

Mais elle n'était pas la seule des invitées qui fût mécontente ; la liste de M. Dombey, toujours en délicatesse, était mécontente, d'un commun accord, de la liste de Mme Dombey : car les invités de celle-ci avaient toujours le lorgnon et demandaient assez haut pour qu'on pût les entendre ce que c'étaient que ces gens là. La liste de Mme Dombey se plaignait d'un ennui mortel et la jeunesse aux épaules, privée des attentions de ce jeune et charmant cousin Feenix, qui s'était retiré après le dîner dit en confidence à trente ou quarante amies qu'elle s'ennuyait à périr. Toutes les vieilles dames, avec leurs paquets de fleurs, sur la

tête, avaient à se plaindre plus ou moins de Mme Dombey. Les directeurs, les chefs des grandes compagnies pensaient ensemble que, si Dombey devait se marier, il aurait mieux valu pour lui qu'il eût épousé une personne d'un âge mieux assorti, et un peu mieux dans ses affaires, dût-elle être moins jolie. L'opinion générale, parmi les hommes de cette classe, était que Dombey avait fait là une grande faute et qu'il ne tarderait pas à s'en mordre les doigts. Il n'y eut pour ainsi dire personne, sauf les messieurs timides, qui se retirât sans avoir à se plaindre de l'accueil de M. Dombey et de Mme Dombey. Quant à la dame silencieuse, à la toque de velours noir, elle avait été frappée de mutisme, parce que la dame à la toque de velours cramoisi avait été conduite à table avant elle. La nature même des messieurs timides se gâta dans cette contagion, soit qu'ils eussent fait des excès de sirop de limonade qui leur avaient tourné sur le cœur, soit qu'ils eussent gagné la maladie générale. Ils se permettaient des plaisanteries entre eux et se moquaient tout bas de la soirée sur les escaliers ou derrière les portes. Le mécontentement et l'ennui s'étaient répandus jusque dans la cuisine, où les laquais ne s'amusaient pas plus que les invités. Les porte-flambeaux mêmes, qui étaient à la porte, étaient atteints du même mal et comparaient la réunion à un enterrement, si ce n'est qu'on n'y portait pas le deuil et que personne de la société n'avait de legs dans le testament.

À la fin, les invités se retirèrent tous, les porte-flambeaux aussi ; la rue, tout à l'heure encore encombrée de voitures, devint silencieuse, et l'on ne vit plus dans les salons, à la lueur mourante des flambeaux, que M. Dombey et M. Carker, qui causaient ensemble dans un coin, et Mme Dombey et sa mère dans l'autre. La première était assise sur une ottomane, la seconde était étendue, toujours comme Cléopâtre, attendant l'arrivée de sa femme de chambre.

M. Dombey ayant fini de donner ses instructions à Carker, celui-ci s'avança d'un air humble pour prendre congé.

« J'espère, dit-il, que les fatigues de cette délicieuse soirée ne compromettront pas la santé de Mme Dombey pour demain.

— Mme Dombey, dit M. Dombey en s'avançant, s'est épargné assez de fatigue, pour que vous n'ayez aucune inquiétude à cet égard. Je regrette d'avoir à vous dire, madame Dombey, que j'aurais désiré vous voir vous fatiguer un peu plus dans cette circonstance. »

Elle lui lança un regard plein d'arrogance comme pour lui dire qu'il était inutile d'en ajouter davantage, et elle détourna la tête sans répondre.

« Je regrette, madame, dit M. Dombey que vous n'ayez pas regardé comme de votre devoir… »

Elle le regarda encore une fois.

« Comme de votre devoir, madame, poursuivit M. Dombey, de recevoir mes amis avec un peu plus de déférence. Quelques-uns de ceux qu'il vous a plu de laisser de côté ce soir d'une manière assez claire, madame Dombey, vous font honneur, je puis vous le dire, en venant chez vous.

— Savez-vous qu'il y a quelqu'un ici ? répondit-elle en le regardant fixement.

— Non ! Carker, je vous prie de ne pas sortir ; je désire que vous ne sortiez pas, s'écria M. Dombey en arrêtant le gérant qui se retirait sans bruit : M. Carker, madame, comme vous le savez, a toute ma confiance. Il connaît comme moi-même le sujet dont je parle. J'ai l'honneur de vous prévenir, pour votre gouverne, madame Dombey, que la visite de ces

personnes riche et haut placées m'honore moi-même. » Et M. Dombey se renversa sur son fauteuil, comme si ces paroles eussent donné à ses invités une importance sans pareille.

« Je vous demande, répéta-t-elle, en arrêtant sur lui son regard plein de dédain et de fermeté, si vous ne savez pas qu'il y a quelqu'un ici, monsieur.

— Je vous prie, dit M. Carker, en faisant un pas vers la porte, je vous supplie de me permettre de me retirer. Quelque légère, quelque insignifiante que soit cette petite discussion… »

Mme Skewton, qui n'avait cessé de regarder sa fille, coupa la parole à M. Carker.

« Ma bien chère Édith, dit-elle, et vous, mon cher Dombey, notre excellent ami, M. Carker, car vraiment je crois pouvoir l'appeler ainsi… »

M. Carker s'inclina en disant : « C'est trop d'honneur. »

« M. Carker a employé les mots que j'avais sur les lèvres ! depuis une éternité, je mourais d'envie de les dire : *légère* et *insignifiante*. Ma bien chère Édith et mon cher Dombey, ne savons-nous pas qu'une petite discussion entre vous deux… Non, Flowers, pas encore… »

Flowers était la femme de chambre de Mme Skewton. En voyant les messieurs dans le salon, elle se retira précipitamment.

« Ne savons-nous pas qu'une petite discussion entre vous deux, reprit Mme Skewton, avec le cœur que vous avez tous les deux et la douce chaîne de sentiments qui vous unit, ne peut être jamais que tout à fait *légère et insignifiante ?*

Quels mots pourraient mieux définir le fait dont il s'agit ? Aucun. Aussi je suis heureuse de saisir cette petite occasion, une bagatelle en un mot, où se retrouvent encore la nature, le type primitif de vos caractères particuliers, tout ce qui est si propre à faire venir les larmes dans les yeux d'une mère, je suis heureuse de dire que je n'attache aucune importance à tout ceci, qui n'est, selon moi, en définitive, que l'expansion la plus naturelle des mouvements de l'âme : j'ajoute que, différente en cela de la plupart des belles mères (quel odieux nom, mon cher Dombey !) de ces belles-mères, comme on me les a représentées dans ce monde si peu naturel, je ne m'interposerai jamais entre vous, dans aucune circonstance, et que je ne puis pas voir avec regret jaillir entre vous deux quelques étincelles de la torche de… comment l'appelez-vous… non, pas Cupidon, mais cette autre délicieuse créature. »

Il y avait dans le regard, que la bonne mère lança à ses deux enfants en parlant, une certaine malice qui semblait cacher une ferme résolution sous ses longues périphrases : c'était la résolution de se mettre à l'écart, dès le commencement, de toutes les brouilles qui pourraient survenir, de faire croire à sa foi sincère quand elle leur parlait de leur affection, et de leur bonne intelligence.

« J'ai indiqué à Mme Dombey, dit M. Dombey, de son ton le plus roide, ce qui m'a déplu dans sa conduite dès le commencement de notre mariage, et ce dont je désire voir se corriger. Carker, et il lui fit de la tête un signe d'adieu, bonsoir. »

Carker s'inclina devant l'impérieuse Édith, dont les yeux brillants étaient fixés sur son mari, et s'arrêtant devant la

couche de Cléopâtre, il porta à ses lèvres d'un air humble et flatteur la main qu'elle lui tendait avec grâce.

Si la belle Édith eût fait des reproches à son mari, si elle eût changé de contenance, ou qu'elle eût rompu le silence qu'elle avait gardé, maintenant qu'ils étaient seuls (car Cléopâtre avait fui), M. Dombey aurait pu discuter avec elle sa conduite à son égard. Mais il n'avait aucune ressource contre le mépris profond, inouï, incroyable avec lequel, après l'avoir regardé, elle baissa les yeux, comme s'il était inutile de continuer cette discussion. Il ne trouvait rien à répondre à ce dédain suprême, à cette arrogance qu'elle lui montra en s'asseyant en face de lui ; il ne pouvait rien devant cette résolution froide, inflexible, que trahissait chacun de ses traits : il était atterré. Il la laissa donc occupée à concentrer son mépris sur lui du haut de son arrogante beauté.

Fut-il assez lâche pour aller la guetter, une heure après, sur le vieil escalier, où il avait vu jadis Florence à la clarté de la lune, monter tout doucement avec le petit Paul ? ou bien se trouvait-il dans l'obscurité par un effet du hasard, quand, levant les yeux, il l'aperçut sortir, une lumière à la main, de la chambre où couchait Florence, et quand il vit combien ce visage indomptable pour lui, avait changé d'expression ?

Mais, tout changé qu'il était, il était impossible qu'il le fût autant que le sien. Jamais, dans son orgueil et dans sa passion, il ne sut quelle ombre épaisse était tombée sur sa figure, le soir de son retour, tandis qu'il était assis dans un coin obscur du salon à les considérer toutes deux. Combien de fois elle s'assombrit depuis, et, en ce moment surtout, qu'il regardait passer Édith !

CHAPITRE XVI.

Plus d'un avertissement.

Florence, Édith et Mme Skewton étaient ensemble le lendemain, et la voiture attendait à la porte pour les emmener. Car Cléopâtre avait retrouvé sa galère et Withers, qu'on ne pouvait plus appeler le *Blême*, depuis qu'il s'engraissait à la cuisine du patron, se tenait tout roide, pendant le dîner, derrière sa chaise non roulante qu'il n'avait plus à pousser à coups de tête comme un bélier : il portait une belle veste gorge de pigeon et une culotte galonnée. Ses cheveux étaient luisants de pommade, à présent qu'il n'avait plus qu'à se peigner ; il portait des gants de chevreau et sentait l'eau de Cologne.

On était dans la chambre de Cléopâtre. Le serpent du vieux Nil (soit dit sans l'offenser) était étendu sur son sofa, humant son chocolat du matin, à trois heures de l'après midi. Flowers, sa femme de chambre, était occupée à assujettir ses manchettes et sa collerette de jeune personne, à mettre enfin la dernière main à sa toilette, en lui plaçant sur la tête un chapeau de velours, couleur fleur de pêcher. Les roses artificielles tremblaient comme agitées par une douce brise, mais c'était la paralysie qui se jouait au milieu d'elles.

« Il me semble que je suis un peu nerveuse ce matin, Flowers, dit Mme Skewton ; ma main tremble.

— Vous avez été l'âme de la réunion d'hier soir, madame, répondit Flowers, il n'est pas étonnant que vous en ressentiez aujourd'hui quelque fatigue. »

Édith, qui avait emmené Florence à la croisée, regardait dans la rue et tournait le dos à la toilette de son estimable mère. Tout à coup, elle se retourna brusquement, comme si un éclair lui eût frappé la vue.

« Ma chère fille, s'écria Cléopâtre d'un ton languissant, est-ce que vous aussi vous deviendriez nerveuse ? Oh ! non, non, ma chère Édith, vous, qui savez vous vaincre à faire envie à tout le monde, j'espère que vous n'allez pas commencer à devenir une vraie martyre des nerfs comme votre malheureuse mère !… Withers, il y a quelqu'un à la porte.

— Voici une carte, madame, dit Withers en la présentant à Mme Dombey.

— Je sors, dit-elle sans la regarder.

— Mon amour, dit Mme Skewton d'une voix traînante, quelle bizarrerie de faire cette réponse sans avoir seulement regardé le nom ! Apportez-moi la carte, Withers. Oh ! mon amour, c'est M. Carker, cet homme si exquis !

— Je sors, répéta Édith. Et cette fois, elle parla d'un ton si impérieux que Withers, s'élançant vers la porte, dit aussi du ton le plus impérieux au domestique qui attendait : « Mme Dombey sort. Décampez ! » Sur quoi il lui ferma la porte au nez.

Mais le domestique revint un instant après, parla encore tout bas à Withers, qui se présenta de nouveau, mais d'assez mauvaise grâce, devant Mme Dombey.

« Pardon, madame, mais M. Carker vous présente ses très-humbles compliments et demande la faveur de quelques minutes d'entretien, si vous le pouvez ; c'est pour affaire, madame, je vous demande bien pardon.

— En vérité, mon amour, dit Mme Skewton de son ton le plus doux, car le visage de sa fille était menaçant, si vous vouliez me permettre de dire un mot, je vous engagerais…

— Faites-le entrer, dit Édith. Et pendant que Withers disparaissait pour remplir cette commission, elle ajouta regardant sa mère en fronçant le sourcil : puisqu'il vient d'après vos désirs, il sera reçu dans votre chambre.

— Puis-je ?… dois-je me retirer, s'écria vivement Florence. »

Édith lui fit de la tête un signe affirmatif, mais, au moment où Florence sortait, elle rencontra le visiteur qui entrait. Il lui adressa quelques paroles de ce même ton désagréable, demi-familier, demi-protecteur qu'il avait déjà pris une fois avec elle, mais il y avait quelque chose de plus doucereux dans sa voix. « J'espère, lui dit-il, que mademoiselle Florence se porte tout à fait bien ? Il est presque inutile de le demander, car ce visage répond d'avance. C'est à peine si j'ai pu vous reconnaître hier soir, mademoiselle, tant vous êtes changée ! » et il tenait la porte ouverte pour qu'elle pût sortir ; mais ses manières pleines de déférence et de politesse cachaient mal un secret sentiment de la puissance qu'il avait sur la jeune fille, qui fuyait son approche.

Puis il se baissa un moment sur la main que lui tendait Mme Skewton avec condescendance, et enfin il salua Édith. Elle répondit froidement à son salut, ne tourna pas la tête de

son côté et attendit, debout et sans le faire asseoir, qu'il voulût bien s'expliquer.

Quoiqu'elle se retranchât derrière son orgueil et la puissance de ses charmes, et qu'elle appelât à elle toute la fermeté de son âme (car depuis longtemps elle s'était dit que sa mère et elle étaient connues de cet homme sous le jour le plus défavorable, du moment même où elles avaient fait sa connaissance) ; elle sentait que son ignominie n'était pas plus un mystère pour lui que pour elle-même ; qu'il lisait dans sa vie comme dans un mauvais livre : que son regard, l'inflexion de sa voix, des signes qu'elle seule pouvait remarquer, tout cela c'était comme les feuillets de ce livre qu'il faisait passer sous ses yeux ; elle se sentait faible et vaincue d'avance. Aussi quoi qu'elle fût là, devant lui, fière, impérieuse, le forçant à s'humilier, quoique ses lèvres dédaigneuses semblassent lui intimer l'ordre de sortir, quoique son sein se soulevât irrité de sa présence, que ses longs cils voilassent l'éclat de ses yeux noirs pour empêcher qu'un rayon n'allât tomber sur lui, tandis que *lui*, Carker, penchait la tête d'un air humble, réclamant contre un arrêt qu'il ne méritait pas, et se montrant l'esclave de ses volontés, elle savait au fond de son cœur que les rôles étaient changés, que c'était lui le vainqueur, le triomphateur, et qu'il avait la conscience de sa victoire.

« J'ai pris la liberté, dit M. Carker, de solliciter de vous un moment d'entretien, et si je me suis permis de dire qu'il s'agissait d'affaire, c'est que…

— Peut-être M. Dombey vous a-t-il chargé de quelque message de reproche, dit Édith. Vous avez tellement sa confiance, monsieur, que je ne serais pas surprise que ce fût là l'affaire en question.

— Je n'ai aucun message pour la dame qui jette un si grand lustre sur son nom, dit M. Carker ; mais je supplie cette dame, dans mon propre intérêt, d'être juste pour un humble serviteur qui ne fait que lui demander justice ; je ne suis qu'un humble serviteur de M. Dombey, et je la prie de vouloir bien songer qu'il m'a été absolument impossible hier d'éviter la part qu'on m'a forcé de prendre dans une circonstance si pénible.

— Ma bien chère Édith, dit Cléopâtre à voix basse, en laissant retomber son lorgnon, c'est vraiment charmant de la part de M…, comment l'appelez-vous ? C'est plein de cœur !

— Car, si j'ose, dit M. Carker en se tournant vers Mme Skewton et la remerciant du regard, si j'ose appeler cette circonstance pénible, ce n'est pas qu'elle le fût pour d'autres que pour moi qui ai eu le malheur d'en être témoin. Une discussion si légère n'est vraiment rien entre les deux parties intéressées, entre des personnes qui s'aiment avec un dévouement sans bornes et qui se sacrifieraient l'une pour l'autre, dans tous les cas. Certainement ce n'est rien, comme Mme Skewton l'a dit elle-même avec tant de vérité et de sentiment hier soir, ce n'est absolument rien. »

Édith ne pouvait se décider à le regarder ; elle lui dit cependant après quelques instants :

« Et votre affaire, monsieur…

— Édith, mon cœur, dit Mme Skewton, M. Carker est debout ! Mon cher monsieur Carker, asseyez-vous, je vous prie. »

Il ne répondit pas à la mère, mais fixa ses yeux sur la fière Édith. On eût dit qu'il ne voulait obéir qu'à elle et qu'il était résolu à attendre ses ordres. Édith, en dépit d'elle-

même, s'assit et lui indiqua faiblement de la main un siége. Rien de plus froid, de plus altier, de plus insolent que ce geste impérieux et humiliant, mais elle avait lutté sans résultat contre cette concession, qui, en définitive, lui était arrachée. M. Carker n'en demandait pas davantage, il s'assit.

« Madame me permettra, dit M. Carker en tournant vers Mme Skewton ses dents d'une blancheur éblouissante, une dame d'un tact aussi exquis que le vôtre, d'un goût aussi parfait, me permettra, j'en suis sûr, de confier à Mme Dombey ce que j'ai à lui dire, en la laissant libre toutefois de faire part de cette communication à vous, madame, qui êtes sa meilleure et sa plus sincère amie, après M. Dombey. »

Mme Skewton allait se retirer, Édith l'arrêta. Elle allait aussi l'arrêter, lui, et le forcer avec colère à s'expliquer ouvertement ou à se taire, mais il lui dit à voix basse :

« Mlle Florence, la jeune fille, qui vient de quitter tout à l'heure cette chambre… »

Édith le laissa parler ; elle le regardait fixement maintenant et en le voyant se pencher pour se rapprocher d'elle, toujours avec les plus grandes marques de respect et de soumission, en le voyant, avec son sourire insinuant, découvrir ses deux rangées de dents, il lui sembla qu'elle aurait eu plaisir à le tuer.

« La position de Mlle Florence dit-il, a été malheureuse ; il m'est difficile d'aborder ce sujet avec vous, qui avez pour son père un attachement tel, que votre affection souffrirait, je n'en doute pas, du moindre mot qui pourrait porter atteinte à son caractère (quoique sa manière de parler fût en tout temps précise et doucereuse, rien ne peut donner une idée de la précision et de la douceur avec laquelle il prononça ces

mots et quelques autres du même genre) ; mais en ma qualité d'homme dévoué à M. Dombey, par position, et toujours plein d'admiration pour son caractère, m'est-il permis de dire, sans offenser votre tendresse d'épouse, que Mlle Florence a été malheureusement négligée… par son père. Oui, qu'il me soit permis de le dire… par son père ?

— Je le sais, répondit Édith.

— Vous le savez ; dit M. Carker, comme soulagé d'un grand poids. C'est une montagne de moins sur mon cœur. Puis-je espérer que vous savez comment cet abandon a commencé ? à quelle charmante époque de l'orgueil de M. Dombey, de son caractère, veux-je dire ?

— Vous pouvez passer tout cela sous silence, monsieur, répondit-elle, et en venir au but de votre visite.

— En vérité, je vois, madame, répliqua M. Carker, je vois fort bien que M. Dombey n'a besoin d'être justifié en rien devant vous. Jugez donc avec bonté de mes sentiments par les vôtres et vous me pardonnerez mon intérêt pour lui, si cet intérêt excessif, sort quelquefois des bornes. »

Quel coup pour un cœur si fier, d'être là, assise face à face avec lui, et de lui entendre prendre sans cesse à témoin le faux serment qu'elle avait prêté devant l'autel, le lui jeter au visage, comme les dernières gouttes d'une coupe amère, qu'il fallait boire jusqu'à la lie sans détourner la tête ! Quelle honte, quel remords, quelle fureur se disputaient son cœur, lorsque, droite et majestueuse, elle se tenait devant lui, drapée dans sa fière beauté, sachant au fond de son âme qu'il la tenait sous ses pieds !

« Mlle Florence, dit M. Carker, laissée aux soins, si l'on peut appeler cela des soins, de domestiques et de merce-

naires, de toute façon ses inférieurs, avait nécessairement besoin de conseils et de direction dans son enfance ; et, comme conseils et direction lui ont manqué, elle a commis quelques légèretés, et, jusqu'à un certain point, oublié son rang. Elle a eu une petite amourette avec un certain Walter, un jeune homme du peuple, qui, fort heureusement, est mort maintenant ; elle a eu aussi des rapports fort regrettables, je suis désolé de le dire, avec certain marin de cabotage dont la réputation n'est rien moins que bonne, et avec un vieux banqueroutier qui a disparu.

— Je sais tous ces détails, monsieur, dit Édith, en abaissant sur lui son regard dédaigneux, et je sais que vous les altérez, à votre insu peut-être ; au moins je l'espère.

— Je vous demande pardon, dit M. Carker, je crois que personne ne les connaît aussi bien que moi. Votre nature ardente et généreuse, madame, cette nature, qui venge si noblement un mari aimé et honoré, et qui lui reconnaît toutes les qualités qu'il possède, cette nature, je la respecte, je la vénère, et je m'incline devant elle. Mais quant aux circonstances pour lesquelles j'ai osé réclamer votre attention, je ne puis avoir le moindre doute à ce sujet, car, en ma qualité de confident de M. Dombey, j'ose dire d'ami de M. Dombey, je m'en suis assuré moi-même. Pour me rendre digne de cette confiance, pour obéir au profond intérêt que je lui porte, intérêt que vous devez si bien comprendre et qui s'étend à tout ce qui le touche, ou bien, si vous voulez (car vraiment je crains d'encourir votre disgrâce), poussé par le motif plus humble de lui prouver mon activité et de me faire mieux agréer, c'est moi qui me suis mis à la recherche de tous ces renseignements ; et, pour parvenir à mon but, j'ai employé des gens sûrs : aussi ai-je entre les mains une foule de preuves irrécusables. »

Elle leva les yeux seulement jusqu'à la hauteur de la bouche qui venait de parler, et elle put y voir dans chaque dent percer toute sa méchanceté.

« Veuillez me pardonner, madame, continua-t-il, si dans l'embarras où je suis, je viens prendre conseil de vous, et vous demander votre avis. Je crois avoir remarqué que vous vous intéressez beaucoup à Mlle Florence ? »

Cet homme lisait donc dans le fond de son cœur, il connaissait donc ses sentiments les plus secrets ! Humiliée et hors d'elle-même à cette pensée, elle mordit ses lèvres tremblantes pour cacher son trouble et lui fit un léger signe de tête pour toute réponse.

« Cet intérêt, madame, qui est une nouvelle preuve de l'attachement que vous avez pour tout ce qui touche à M. Dombey, m'invite à tarder encore avant de lui raconter tous ces détails qu'il ignore. À vous dire vrai, je sens à cet égard ma fidélité pour M. Dombey si ébranlée, que, sur un mot de vous, je garderais le silence. »

Édith releva vivement la tête, recula d'un pas et abaissa vers lui un sombre regard. Il le reçut en souriant de l'air le plus doux et le plus respectueux, et il ajouta :

« Vous disiez, madame, que j'altérais les détails que je vous ai donnés. Je crains bien de n'avoir raconté que la vérité, la pure vérité ; supposons pourtant que tout cela soit faux. L'inquiétude, que je ressens depuis quelque temps à ce sujet, provient de ceci : Mlle Florence, dans sa candeur et son innocence, pourrait continuer ses rapports avec de telles gens, et tout insignifiants qu'ils peuvent être, M. Dombey les considérerait comme une chose sérieuse. Déjà mal disposé à son égard, la conduite de Mlle Florence le conduirait à pren-

dre un parti auquel je sais qu'il a déjà songé quelquefois. Il se séparerait de sa fille et la renverrait de chez lui. Pardonnez-moi, madame, et souvenez-vous des rapports que j'ai avec M. Dombey, de la connaissance que j'ai de son caractère, presque depuis mon enfance, quand je dis que, s'il a un défaut, c'est une volonté inflexible qui lui vient de ce noble orgueil, de ce sentiment élevé qu'il a conçu de sa puissance devant laquelle nous devons tous courber la tête. Cette volonté ne ressemble en rien à l'entêtement de bien d'autres, elle est inébranlable et de jour en jour, d'année en année, elle devient de plus en plus invincible. »

Elle abaissa encore son regard sur lui, mais pendant qu'il lui dépeignait ce qui devait lui faire courber la tête devant M. Dombey, ses narines dilatées, sa respiration oppressée, et sa lèvre légèrement retroussée ne lui échappèrent pas ; quoique l'expression de son visage n'eût pas changé, elle vit bien qu'il l'avait devinée.

« La discussion d'hier soir, dit-il, s'il m'est permis d'y faire allusion, quelque légère qu'elle soit, prouve la vérité de ce que j'avance, bien plus qu'une discussion plus sérieuse. Dombey et fils ne connaît ni temps, ni lieu, ni saison, il triomphe de tout. Mais je me réjouis de la circonstance qui m'a permis d'aborder ce sujet aujourd'hui avec madame Dombey, quand bien même j'aurais pu encourir pour un temps son déplaisir. Madame, au milieu du trouble et de l'inquiétude où m'avait jeté ce sujet, j'ai été appelé par M. Dombey à Leamington. C'est-là que je vous vis pour la première fois. Il me fut impossible de ne pas deviner la place que vous auriez bientôt dans son cœur, pour son bonheur et pour le vôtre. Je résolus alors d'attendre le moment de votre installation ici pour faire la démarche que je viens de faire. Je ne crains pas d'avoir manqué à mes devoirs envers

M. Dombey, en ensevelissant dans votre cœur la confidence que je vous fais. Car, lorsque deux personnes ne font qu'un cœur et qu'une âme, comme dans une telle union, l'un peut représenter l'autre. Je puis donc soulager ma conscience en me confiant à vous aussi bien qu'à lui. Pour les raisons que je vous ai dites, je préfère me confier à vous. Puis-je espérer que vous agréez ma confiance, et que je puis me croire déchargé maintenant de toute responsabilité ? »

Il se rappela longtemps le regard qu'elle lui lança ; qui aurait pu l'oublier ? Il se rappela longtemps aussi le combat intérieur qu'elle parut se livrer à elle-même. Enfin elle dit :

« J'accepte, monsieur ; vous voudrez bien ne plus revenir sur ce sujet, et n'en parler à personne autre. »

Il fit un humble salut et se leva. Elle se leva aussi et il prit congé d'elle avec toutes les marques du plus profond respect. Mais Withers, qui le rencontra sur l'escalier, fut saisi de la blancheur de ses dents, et de l'éclat de son sourire ; et pendant qu'il s'éloignait au trot sur son cheval blanc, les passants le prirent pour un dentiste, tant ses deux rangées de dents étaient éblouissantes. Quant à Édith, lorsqu'elle sortit dans sa voiture, les passants la prirent pour une grande dame aussi heureuse qu'elle était riche et belle. Mais c'est qu'ils ne l'avaient pas vue, un moment auparavant, toute seule dans sa chambre ; ils ne l'avaient pas entendue s'écrier : Oh ! Florence ! Florence ! »

Mme Skewton, assise sur son sofa, et humant son chocolat, n'avait saisi dans la conversation que le vulgaire mot *d'affaire*, pour lequel elle se sentait une si mortelle aversion qu'elle l'avait banni de son vocabulaire et que, par suite, elle avait failli ruiner plusieurs modistes et d'autres fournisseurs qui avaient affaire à elle ; mais cela toujours de la manière la

plus charmante, toujours pour se donner tout entière aux choses du cœur, aux douces jouissances de l'âme. Mme Skewton, donc, ne fit aucune question et ne témoigna pas la moindre curiosité. Du reste, son chapeau de velours, fleur de pêcher, l'occupa suffisamment, quand elle fut sortie ; car, perché sur le sommet de sa tête, agité par le vent qui était assez violent, il se démenait comme un forcené, pour se séparer de Mme Skewton, sans vouloir entendre raison. Quand la voiture fut fermée et que le chapeau fut à l'abri du vent, la paralysie se joua de nouveau, au milieu des roses artificielles ; on eût pris la voiture pour un hôpital de retraite à l'usage des zéphirs octogénaires. Mme Skewton avait donc assez à penser, sans se préoccuper d'autre chose.

Elle n'alla pas mieux vers le soir. Quand Mme Dombey se fut habillée dans sa chambre, et l'eut attendue pendant une demi-heure ; que M. Dombey, dans le salon, se fut promené avec une impatience solennelle, car tous trois devaient aller dîner en ville, Flowers, la femme de chambre, apparut toute pâle devant Mme Dombey, en disant :

« Je vous demande bien pardon, madame, mais je ne puis rien faire de ma maîtresse.

— Que voulez-vous dire ? demanda Édith.

— Ah ! madame, répliqua la femme de chambre épouvantée, je ne sais pas moi-même ce que cela veut dire ; elle fait des grimaces ! »

Édith se précipita avec elle vers la chambre de sa mère. Cléopâtre était en grande toilette avec ses diamants, ses manches courtes, son rouge, ses papillottes, ses fausses dents et toute sa mise de jeune personne au grand complet. Mais elle n'avait pu avec tout cela donner le change à la pa-

ralysie, qui était venue la réclamer comme sa proie, et la frapper juste devant son miroir, où elle était encore comme une affreuse poupée qui vient de se casser en tombant.

On la démonta pièce par pièce, sans vergogne, et on plaça sur le lit le peu de réel qui restait encore d'elle. On envoya chercher les médecins, qui arrivèrent bientôt ; on eut recours à des remèdes énergiques ; le résultat de la consultation fut qu'elle se relèverait de cette attaque, mais que, si elle en avait une autre, elle n'y survivrait pas. Elle resta là bien des jours, sans recouvrer la parole, les yeux fixés au plafond. Quelquefois elle faisait entendre des sons inarticulés, quand on lui demandait si elle reconnaissait les personnes qui étaient auprès d'elle ; d'autres fois on n'obtenait d'elle ni le moindre signe ni le moindre geste, pas même un mouvement de sa prunelle.

À la fin, elle commença à recouvrer le sentiment et même un peu le mouvement. Mais la parole ne lui était pas encore revenue. Un jour, elle retrouva l'usage de sa main droite, et la montrant à sa femme de chambre, qui ne la quittait pas d'une minute, elle parut intérieurement agitée et parvint à faire comprendre par ses gestes qu'elle voulait un crayon et du papier. La femme de chambre lui donna aussitôt ce qu'elle demandait, pensant qu'elle allait faire son testament pour mettre par écrit ses volontés dernières. Mme Dombey n'étant pas à la maison, la femme de chambre attendit le résultat avec une émotion profonde.

Après un griffonnage pénible et rempli de ratures, la vieille femme parvint à tracer quelques lettres tout de travers, qui semblaient tomber au hasard du bout de son crayon et elle lui tendit le document suivant :

« Des rideaux roses. »

Voyant la femme de chambre, saisie d'étonnement, et ce n'était pas sans raison, Cléopâtre rectifia le manuscrit en y ajoutant trois mots.

« Des rideaux roses pour les médecins. »

La femme de chambre découvrit alors qu'elle désirait ces rideaux pour présenter à la faculté une mine plus fleurie. Comme les gens de la maison, qui la connaissaient le mieux, n'avaient aucun doute sur cette interprétation, que Mme Skewton, du reste, confirma elle-même, on plaça, à son lit, des rideaux roses, et, à partir de ce moment, elle se remit avec une incroyable rapidité. Bientôt elle put se lever, en papillottes, bonnet monté et en robe de chambre. Elle n'oublia pas de remplir de rouge les profondes cavernes de ses joues.

C'était quelque chose d'affreux que de voir cette femme dans ses atours, jouant de la prunelle, minaudant avec la mort, et lui faisant des agaceries comme si elle avait affaire au major. Mais l'affaiblissement de ses facultés intellectuelles, qui suivit cette attaque, donnait autant à penser et n'était pas moins effrayant.

Cette attaque eut-elle pour effet de la rendre plus rusée et plus fausse qu'auparavant ? Mme Skewton, à dater de ce moment, mêla-t-elle dans son cerveau ce qu'elle avait fait semblant d'être, et ce qu'elle avait été réellement ? Eut-elle comme un remords de sa conduite passée, remords qui ne pouvait se produire au grand jour, ni rester complétement dans l'obscurité ? ou bien la maladie qui troubla ses facultés produisit-elle tous ces résultats à la fois ? ce qui est très-probable ; voici du moins ce qu'on remarqua dans sa conduite ; elle devint excessivement exigeante sous le rapport de l'affection, de la reconnaissance et des égards qu'elle réclama d'Édith : elle faisait elle-même son propre éloge, se

proclamant la plus estimable des mères, elle se montrait jalouse de la tendresse d'Édith : elle allait même très-loin ; ainsi, laissant de côté le pacte conclu entre elle et sa fille, elle faisait constamment allusion au mariage d'Édith qui était à ses yeux une preuve de plus de son amour de mère incomparable ; tout cela, joint à la faiblesse et à l'humeur acariâtre résultant de son état, lui servait d'occasion pour revenir avec des regrets plus amers sur la légèreté et la jeunesse de ses sentiments dont elle ne pouvait se défaire.

« Où est Mme Dombey ? dit-elle à sa femme de chambre.

— Elle est sortie, madame.

— Sortie ? Elle sort donc toujours pour éviter sa mère, Flowers ?

— Oh ! Dieu non, madame. Mme Dombey est sortie pour faire une promenade en voiture avec Mlle Florence.

— Mlle Florence ! Qu'est-ce que Mlle Florence ? Ne me parlez pas de Mlle Florence. Qu'est-ce que Mlle Florence auprès de moi ? »

Assez ordinairement on arrêtait les larmes qui commençaient alors à s'échapper de ses yeux en lui mettant sa parure de diamants, ou bien son chapeau fleur de pêcher (car, longtemps avant de sortir, elle mettait son chapeau pour recevoir ses visites), ou bien encore en l'affublant de mille colifichets. Elle attendait alors assez tranquillement qu'Édith vînt la voir. Mais, en apercevant ce visage orgueilleux, elle retombait de nouveau dans le désespoir.

« Ah ! vraiment, vous voilà, Édith ! cria-t-elle en secouant la tête.

— Qu'y a-t-il, ma mère ?

— Ce qu'il y a ? Je ne sais réellement pas ce qu'il y a. Le monde devient si artificiel, si ingrat, que je commence à croire qu'il n'y a plus de cœur ici-bas, ni rien qui y ressemble. Non, vraiment, Withers est plus mon enfant que vous ne l'êtes. Il s'occupe de moi beaucoup plus que ma propre fille. Vraiment, j'en viens à regretter de paraître encore aussi jeune, et tout ce qui s'ensuit, car alors peut-être penserait-on davantage à moi.

— Que désirez-vous ? ma mère.

— Oh ! bien des choses, Édith, dit-elle avec impatience.

— Y a-t-il quelque chose qui vous manque ? En ce cas ce serait bien votre faute.

— Ma faute ! et elle ajouta plus bas : Quand je songe à la tendresse que j'ai eue pour vous, Édith. J'ai fait de vous ma compagne depuis le berceau, et quand vous me négligez, que vous n'avez pas pour moi plus d'affection que pour une étrangère, pas la vingtième partie de la tendresse que vous avez pour Florence (il est vrai que je ne suis que votre mère et je pourrais la corrompre d'un jour à l'autre), vous venez me dire que c'est ma faute.

— Ma mère ! ma mère ! Je ne vous reproche rien. Reviendrez-vous toujours sur ce sujet ?

— N'est-il pas naturel que j'y revienne, moi qui suis toute tendresse, tout sentiment ; n'est-il pas naturel que chacun de vos regards me fasse la plus cruelle blessure ?

— Je n'ai point l'intention de vous blesser, ma mère. Ne vous souvient-il plus de ce qui a été convenu entre nous ? Oublions le passé !

— Oui, oublions ! Oublions la reconnaissance que l'on me doit, l'affection que l'on me doit ; laissez-moi seule dans ma chambre retirée, abandonnée de tous, sans société, sans soins, lorsque vous, vous faites de nouvelles connaissances, qui prennent tout votre amour, quoiqu'elles ne vous soient rien. Bonté du ciel ! Édith, vous ne songez donc pas au brillant établissement qui a fait de vous comme une reine ?

— Si, mais silence.

— Et à cet excellent gentleman, M. Dombey ? Savez-vous que vous êtes sa femme, Édith, que vous avez un sort assuré, une position magnifique, une fortune superbe, une voiture, et que sais-je ?

— Oui ! ma mère, je le sais. C'est bon !

— Tout ce que vous auriez eu enfin avec ce charmant garçon, comment l'appelait-on, Granger… Oui s'il n'était pas mort ! Et qui devez-vous remercier de tout cela, Édith ?

— Vous, ma mère, vous !

— Alors, passez-moi vos bras autour du cou et embrassez-moi. Enfin, prouvez-moi, Édith, que vous savez bien qu'il n'y eut jamais de meilleure mère que je ne l'ai été pour vous. Tâchez que je ne devienne pas horrible à faire peur, à force de gémir sur votre ingratitude, ou, sans cela, quand je reparaîtrai dans le monde, personne ne me reconnaîtra, pas même cet odieux animal de major. »

Mais parfois, quand Édith s'approchait d'elle et, baissant sa tête superbe, déposait sur sa joue un froid baiser, la mère re-culait comme effrayée. Il lui prenait une crise nerveuse, et elle s'écriait qu'elle sentait sa tête s'en aller. Quelquefois elle la priait humblement de s'asseoir sur une chaise, à côte de

son lit, et elle la regardait d'un air rêveur, avec un visage dont les traits, malgré le reflet des rideaux roses, n'en étaient pas moins toujours un épouvantail de laideur.

Les rideaux roses avaient bien pu, avec le temps, aider à la convalescence de Cléopâtre ; ils avaient bien pu déteindre sur ses vêtements, qu'elle portait plus jeunes que jamais, pour réparer les ravages de la maladie, sur son rouge, sur ses dents, sur ses papillottes, sur ses diamants, sur ses manches courtes, enfin sur toute la layette de la poupée, qui s'était cassée un jour devant la glace. De temps en temps, ils avaient bien pu déteindre sur ses paroles mal articulées, qu'elle dissimulait sous un rire enfantin, et aussi sur sa mémoire qui la trahissait d'une façon très-irrégulière, allant, venant, au gré de ses caprices, comme pour narguer sa capricieuse maîtresse.

Mais les rideaux roses ne purent changer la teinte de ses pensées ni de ses discours, à l'égard de sa fille ; et bien qu'Édith eût souvent l'occasion d'éprouver leur influence, les rideaux roses ne purent se refléter sur son froid visage, ni l'animer d'une teinte gracieuse, ni illuminer d'un rayon d'amour filial l'expression sévère de sa triste beauté.

CHAPITRE XVII.

Miss Tox tire partie d'une vieille connaissance

La désolée miss Tox était donc abandonnée par son amie Louisa Chick, et privée de la vue de M. Dombey. On ne voyait pas, unies par un fil d'argent, les deux cartes de noces du nouveau couple figurer sur la glace de sa cheminée, sur sa harpe mélodieuse, ni sur les étagères destinées à mettre en relief toutes ses jolies choses : non elle était pour cela trop abattue, trop triste et trop mélancolique.

On n'entendit plus, pendant quelque temps, sur la place de la Princesse la jolie *valse des Oiseaux* ; les fleurs furent négligées, et la poussière s'amassa sur le portrait en miniature de l'ancêtre de miss Tox, avec sa tête poudrée et sa queue enfarinée.

Mais miss Tox, n'était ni d'âge, ni d'humeur à se désoler éternellement. Il n'y avait encore que deux cordes de sa harpe qui fussent détendues quand elle fit résonner de nouveau la *valse des Oiseaux* sous ses doigts agiles dans le petit salon circulaire. Il n'y avait encore qu'une tige de géranium qui eût péri faute de culture lorsqu'elle se remit à jardiner sur ses caisses vertes, tous les matins. Il n'y avait pas plus de six semaines que la tête poudrée de l'ancêtre avait disparu sous un nuage de poussière quand miss Tox se décida à souffler

sur son visage souriant et à l'essuyer avec une peau de chamois.

Cependant miss Tox se trouvait bien seule et bien embarrassée. Ses amitiés, malgré leur forme ridicule, n'en étaient pas moins réelles et solides, et, si pour nous servir de ses propres expressions, elle était profondément blessée du mépris immérité de Louisa, sa colère ne pouvait durer : la colère ne fut jamais le défaut de miss Tox. Si elle avait suivi son petit bonhomme de chemin dans la vie bien paisiblement, sans opinion bien tranchée, elle avait au moins cet avantage d'être parvenue où elle en était, sans avoir éprouvé les orages du cœur. Un jour elle aperçut dans la rue, à une assez grande distance Louisa Chick. À cette vue, sa timide nature ressentit un tel saisissement qu'elle fut forcée de chercher un refuge immédiat dans la boutique d'un pâtissier ; et là, retirée dans une petite salle, où l'on mangeait habituellement de la soupe, et au milieu d'une atmosphère tout imprégnée d'un parfum de bouillon de queues de bœuf, elle soulagea son cœur en pleurant à chaudes larmes.

Quant à M. Dombey, Miss Tox ne pensait pas avoir à se plaindre de lui. Elle avait une si haute opinion de la grandeur de ce gentleman, qu'une fois séparée de lui il lui semblait qu'elle aurait dû toujours être à une immense distance d'un tel personnage, et qu'elle devait lui savoir gré de la condescendance avec laquelle il avait daigné jusque-là tolérer ses visites. Il n'y avait pas de femme trop belle, trop brillante pour lui, pensait sincèrement miss Tox. Il était bien naturel que, voulant se marier, il élevât très-haut ses prétentions, Miss Tox les larmes aux yeux, y pensait vingt fois par jour, et chaque fois arrivait à la même conclusion. Elle oubliait la manière hautaine dont M. Dombey l'avait rendue l'esclave de ses fantaisies et de ses caprices, faisant d'elle à

grand'peine et tout au plus une des bonnes de son fils. Elle se rappelait seulement, pour parler comme elle, qu'elle avait passé dans cette maison bien des moments heureux, dont elle se souviendrait toujours avec reconnaissance ; elle ne cesserait jamais, disait-elle de regarder M. Dombey comme un des hommes les plus saisissants, les plus imposants qu'elle eût jamais vus.

Brouillée avec l'implacable Louisa, et se tenant à distance du major, dont elle se méfiait un peu maintenant, miss Tox trouvait fort ennuyeux de ne rien savoir de ce qui se passait dans la maison de M. Dombey. Habituée comme elle l'était en réalité, à regarder Dombey-et-fils comme le pivot sur lequel tournait le monde en général, elle résolut, plutôt que de rester ignorante de faits aussi intéressants pour elle, de renouer son ancienne connaissance avec Mme Richard. Elle savait que, le jour mémorable où elle avait été renvoyée par M. Dombey, Richard était restée en communication avec les domestiques de la maison. Peut-être miss Tox, en allant visiter la famille Toodle cachait-elle au fond de son cœur un tendre motif ; le désir, par exemple de trouver quelqu'un avec qui parler de M. Dombey. L'humble situation de la personne n'y faisait rien du tout.

Miss Tox dirigea donc un soir ses pas vers la demeure de M. Toodle. M. Toodle, tout noir de cendre et de fumée, prenait son thé, au sein de sa famille. Dans la vie de M. Toodle, il n'y avait que trois phases. Il prenait le thé audit sein de sa famille, ou bien courait les champs, sur la locomotive, avec une vitesse de dix à quinze lieues à l'heure, ou enfin il dormait après son travail. Quand il n'était pas entraîné par un tourbillon, il était dans un calme plat : Il n'y avait pas de milieu. Mais, dans quelque phase qu'on le trouvât, M. Toodle était toujours le plus paisible et le plus satisfait

des hommes. On eût dit qu'il était né avec la spécialité de fourgonner, d'activer les machines de sa connaissance, de les faire courir, toujours haletant, soufflant, grondant, se démenant de la façon la plus désespérée, tandis que lui, Toodle, menait une vie calme et uniforme.

« Polly, ma fille, dit M. Toodle ; il avait un petit Toodle sur chaque genou ; deux autres lui préparaient son thé, et une quantité d'autres, étaient éparpillés dans la chambre : car M. Toodle n'était jamais à court d'enfants ; il en avait toujours sous la main une bonne provision de rechange.

« Y a-t-il longtemps que vous n'avez vu notre Biler, hein ?

— Oui, répliqua Polly, mais je suis presque sûre de le voir ce soir. C'est son jour, et il n'y manque jamais.

— Je pense, dit M. Toodle, en dégustant son thé, que notre Biler va maintenant droit son chemin comme un joli garçon, hein, Polly ?

— Oh ! il se conduit comme un homme, répondit Polly.

— Il n'y a rien de louche, hein, Polly ? demanda M. Toodle.

— Non, non, répondit Mme Toodle d'un air catégorique.

— Je suis bien aise qu'il n'y ait rien de louche, Polly, dit M. Toodle, de son ton lent et mesuré, tout en fourgonnant dans son pain beurré avec son eustache, comme il eût fait dans sa machine. J'en suis bien aise ; car cela ne vaut rien, hein, Polly ?

— Certainement que ça ne vaut rien, père. Cette question !

— Vous voyez, mes enfants, tant filles que garçons, dit M. Toodle en promenant ses regards sur toute sa famille, toutes et quantes fois que vous suivrez la bonne route, m'est avis que vous ne pourrez jamais mieux faire que d'y aller de franc jeu. Si jamais vous vous trouvez dans des tunnels ou des souterrains, ne vous amusez pas à jouer à cache-cache, allez toujours votre chemin, chantant et sifflant comme d'habitude, qu'on sache où vous êtes. »

Les Toodle se levèrent comme un seul homme en poussant tous ensemble un cri perçant, pour attester leur résolution de profiter du conseil paternel.

« Mais pourquoi parler comme ça de Robin, père ? demanda Polly, d'un air inquiet.

— Polly ma veille, dit M. Toodle, j'n'en sais trop rien quoique pourtant ça me vienne toujours comme ça pour Robin. J'pars avec Robin seulement ; j'arrive à une bifurcation ; j'prends le chemin qui se trouve devant moi, et v'là qu'une foule d'idées s'viennent mêler dans ma tête avec lui, avant que j'sache où je suis, ou d'où elles me viennent. Quels embranchements que les pensées d'un homme, dit M. Toodle c'est drôle tout d'même ! »

M. Toodle rafraîchit ce profond raisonnement en s'ingurgitant un grand pot de thé, et lui donna plus de solidité en engloutissant force tartines de pain et de beurre. Pendant ce temps il ordonna à ses petites filles de remplir le pot d'eau bouillante, car il avait le gosier sec et une soif à avaler la mer et ses poissons.

Tout en se délectant, M. Toodle n'oubliait pas les petits re-jetons qui étaient autour de lui. Bien qu'ils eussent fait leur repas du soir, ils étaient là à guetter les morceaux de

rencontre comme si c'étaient les meilleurs. Le père les distribuait en faisant mordre à chacun des enfants, l'un après l'autre, une bouchée à d'énormes tartines de beurre, ou bien en leur distillant, à tour de rôle, avec une cuillère, de petites doses de thé. Cette distribution était tellement du goût des jeunes Toodle qu'après le partage, ils se mettaient à danser chacun de leur côté, sautaient à cloche-pied, ou se livraient à mille autres exercices pour mieux prouver leur joie. Après avoir ainsi donné carrière à leur gaieté folâtre, ils revenaient les uns après les autres se ranger autour de M. Toodle, les yeux fixés sur lui quand il reprenait de nouvelles tartines ou d'autres bols de thé, tout en faisant semblant de ne plus s'attendre à une nouvelle distribution, en causant seulement de choses et d'autres, et chuchotant entre eux à demivoix.

M. Toodle, au milieu de sa petite famille à laquelle il donnait toujours de bons exemples, mais surtout pour l'appétit, faisait sauter sur ses genoux les deux plus jeunes Toodle qu'il était censé emmener à Birmingham par un train express ; il contemplait les autres par-dessus un rempart de tartines beurrées, quand Robin le Rémouleur apparut avec son chapeau du sud-ouest, et ses vêtements de deuil : aussitôt toute la marmaille de se précipiter au-devant de lui.

« Eh ! bien, mère ! dit Robin en l'embrassant avec respect, comment vous portez-vous ?

— Voilà mon garçon ! dit Polly en l'embrassant et lui tapant sur l'épaule. Lui, quelque chose de louche ! Dieu merci ! non, père. »

Ceci était dit pour l'édification particulière de M. Toodle, mais Robin le Rémouleur qui n'était pas sourd, attrapa le mot au vol.

« Ah ! mon père a encore dit quelque chose sur mon compte, n'est-ce pas ? s'écria l'innocent Robin. C'est pas moins bien cruel, hein, si on a une fois fait une faute, que votre père vous la jette toujours au visage, quand vous n'êtes pas là. C'est bien assez pourtant, s'écria Robin en se frottant les yeux du revers de sa manche, en signe de profond désespoir, de faire faire quelque chose à un garçon malgré lui !

— Mon pauvre fils ! s'écria Polly, le père n'a rien voulu dire…

— Si le père n'a rien voulu dire, sanglota le malheureux Rémouleur, pourquoi qu'il revient toujours là-dessus, mère ? Il n'y a personne qui ait aussi mauvaise opinion de moi que mon père. Est-ce naturel ! Je voudrais qu'on me coupe la tête je suis sûr que ça lui serait égal, et moi j'aimerais autant que ce soit lui qu'un autre qui me la coupe. »

À ces paroles de désespoir, les jeunes Toodle répondirent par un cri de douleur. Le Rémouleur ne fit qu'augmenter leur chagrin en les suppliant de ne pas pleurer à cause de lui : « Si vous êtes des bons garçons et des bonnes filles, vous, leur dit-il d'un ton ironique, vous n'avez rien de mieux à faire que de me détester. » Ce dernier trait toucha si vivement l'avant-dernier Toodle, qui était fort sensible, qu'il en fut presque suffoqué. M. Toodle, consterné, l'emporta dehors jusqu'à la pompe, et l'aurait mis sous le robinet, si la vue de cet instrument n'eût suffi pour lui faire recouvrer la respiration.

Les choses ayant pris cette tournure, M. Toodle s'expliqua, et les vertueux élans de sensibilité du fils n'ayant plus de raison de prendre la mouche, ils se donnèrent la main tous les deux, et l'harmonie fut rétablie.

« Voulez-vous faire comme moi, Biler, mon garçon ? demanda son père en retournant à son thé avec une nouvelle ardeur.

— Non, je vous remercie, mon père. Mon maître et moi nous avons pris notre thé ensemble.

— Et comment va votre maître, Robin ? dit Polly.

— Oh ! ma foi, j'n'en sais rien. Il n'y a toujours pas de quoi s'en vanter. On ne fait pas d'affaires, voyez-vous. Il n'y connaît rien…, le capitaine s'entend. Aujourd'hui v'là qu'un homme entre dans la boutique et dit :

« Je désirerais un… »

« Je ne me rappelle plus comment il a dit ça, c'était un mot difficile à prononcer.

« – Un quoi ? répond le capitaine.

« – Un… machin, dit l'autre.

« – Eh bien mon ami, reprend le capitaine, voulez-vous regarder dans la boutique ?

« – Mais, dit l'autre, c'est ce que j'ai fait.

« – Voyez-vous ce qu'il vous faut ? continue le capitaine.

« – Non, je ne le vois pas.

« – Le reconnaîtriez-vous bien si vous le voyiez, dit le capitaine.

« Non, répond l'autre.

« – Oh ! bien alors, mon brave, dit le capitaine ; voyez-vous, vous feriez mieux de retourner demander à quoi ça ressemble, car je n'en sais rien non plus. »

— Ça n'est pas le moyen de gagner de l'argent, hein ? dit Polly.

— De l'argent, ma mère ! Il n'en gagnera jamais. Il a des façons que je n'ai jamais vues à d'autres. Ce n'est pas un mauvais maître, je dois lui rendre cette justice-là ; mais ça ne me suffit pas, et je ne pense pas rester longtemps avec lui.

— Sortir de votre place, Robin ! s'écria sa mère, tandis que M. Toodle ouvrait de grands yeux.

— Oui, de celle-là, peut-être, répondit le Rémouleur en clignant de l'œil. Je ne serais pas surpris… quand on est bien en cour, vous savez… mais il ne s'agit pas de cela pour le moment, mère ; tout va bien, ça suffit. »

Les réticences, les airs de mystères du Rémouleur, tout en voulant prouver d'une manière irrécusable combien M. Toodle le soupçonnait à tort par avance, auraient cependant conduit de nouvelles récriminations sur ses fautes passées et auraient encore jeté le trouble dans la famille, s'il n'était pas justement arrivé, tout à propos, une visite. Cette personne, à la grande surprise de Polly, était à la porte, souriant à tous d'un air de protection et de bienveillance.

« Comment vous portez-vous, madame Richard ? dit miss Tox. Je viens vous faire une petite visite. Puis-je entrer ? ».

La bonne figure de Mme Richard répondit mieux que ses paroles ; et miss Tox, acceptant le siége qu'on lui offrit, salua en passant M. Toodle d'un air gracieux, dénoua les brides de

son chapeau, et dit qu'elle voulait commencer par embrasser tous les enfants les uns après les autres.

Le malheureux Toodle, l'avant-dernier, qui sans doute était né sous une mauvaise étoile, tant il éprouvait toujours de tourments domestiques, ne put se présenter comme les autres pour recevoir son baiser. Il s'était amusé d'abord avec le chapeau du sud-ouest, puis se l'était mis sur la tête sens devant derrière, et il lui était tout à fait impossible de s'en retirer. Dans son trouble, il se crut à tout jamais condamné à passer le reste de ses jours dans la plus affreuse obscurité, séparé pour toujours de ses parents et de ses amis ; à cette horrible pensée, il se débattait de toutes ses forces, trépignant et poussant des cris étouffés. Quand on l'eut délivré, sa figure était cramoisie et inondée de sueur ; miss Tox le prit sur ses genoux encore tout haletant.

« Vous m'avez presque oubliée, je pense, monsieur ? dit miss Tox à M. Toodle.

— Non, madame, non, dit Toodle ; mais nous avons tous pris quelques années de plus depuis ce temps-là.

— Et comment allez-vous, monsieur ? demanda miss Tox de sa voix douce.

— Moi, je suis toujours assez gaillard, je vous remercie, répondit Toodle. Et vous, madame, comment vous sentez-vous ? Les rhumatismes ne vous tourmentent pas trop ? Quand on prend de l'âge, il faut s'attendre à ça !

— Vous êtes bien bon, dit miss Tox ; je n'en ai pas encore eu de ma vie.

— C'est de la chance, madame, répondit M. Toodle ; bien des gens à votre âge en souffrent le martyre. Je me rappelle que ma mère… »

Un coup d'œil de sa femme l'arrêta tout court, et M. Toodle ensevelit la fin de sa phrase dans un autre bol de thé.

« Serait-il possible, madame Richard, s'écria miss Tox en regardant Robin, que ce fût là votre…

— Mon aîné, oui, madame, dit Polly ; oui, c'est lui. C'est ce petit bonhomme qui a été la cause innocente de tant d'événements.

— C'est ce p'tit, dit Toodle, le p'tit aux jambes courtes ; et elles étaient courtes, ces pauvres petites jambes, bien courtes pour des culottes de cuir (M. Toodle dit cela d'un ton sentimental). Oui, c'est bien lui dont M. Dombey a voulu faire un Rémouleur. »

À ce souvenir, miss Tox pensa se trouver mal. Ce sujet avait pour elle un intérêt tout particulier : elle tendit la main à Robin, adressa à la mère des compliments sur son air franc et ingénu. Robin l'entendant parler ainsi sur son compte, ne voulut pas la faire mentir, et chercha à se donner l'air d'un petit saint, mais il avait bien de la peine à y arriver.

« Et maintenant, madame Richard, dit miss Tox, et vous aussi, monsieur (elle se tourna vers M. Toodle), je vais vous dire bien franchement pourquoi je suis venue ici. Vous pouvez être surprise, madame Richard, et vous pouvez être surpris aussi, monsieur, de la distance qui me sépare maintenant de quelques-uns de mes amis, et vous pouvez vous étonner qu'une maison que j'avais l'habitude de fréquenter, ne me revoie plus. »

Polly qui, avec ce tact naturel aux femmes, avait saisi la chose du premier coup, le témoigna par un petit regard d'intelligence. Quant à M. Toodle, qui n'avait pas la moindre idée de ce que voulait dire miss Tox, pour toute réponse, il ouvrit de grands yeux.

« Comme de juste, dit miss Tox, ce n'est pas le moment de vous dire pourquoi nous sommes un peu en froid, et il serait parfaitement inutile de discuter ici le pour et le contre. Je me contenterai de vous déclarer que j'ai le plus profond respect et le plus sincère attachement pour M. Dombey (la voix de miss Tox trembla), ainsi que pour tout ce qui le touche. »

M. Toodle, qui commençait à comprendre, secoua la tête et dit qu'il avait eu vent de tout cela, et que, pour sa part, il avait toujours pensé que M. Dombey était un mauvais coucheur.

« Oh ! ne dites pas cela, je vous en prie, monsieur, répondit miss Tox ; je vous en prie, ne dites jamais chose pareille, monsieur, jamais de votre vie. Des observations comme celles-là ne peuvent que m'être fort pénibles, et vous serez le premier, bon comme vous l'êtes, à regretter de les avoir faites. »

M. Toodle, qui s'était attendu à une approbation méritée, resta confondu.

« Tout ce que je désire, madame Richard, continua miss Tox, je m'adresse à vous aussi, monsieur, c'est que vous me teniez au courant de ce qui peut arriver à la famille ; dites-moi s'ils sont heureux, s'ils sont en bonne santé. Ce sera toujours un bonheur pour moi de causer avec Mme Richard de cette famille et de notre bon vieux temps ; et comme

Mme Richard et moi n'avons jamais eu le moindre différend ensemble, bien que je regrette de ne pas l'avoir connue davantage (c'est un reproche que j'ai à me faire), j'espère qu'elle ne me refusera pas son amitié, qu'elle me permettra d'entrer ici et de sortir quand je voudrai, sans être regardée comme une étrangère. Maintenant j'ose compter, madame Richard, dit miss Tox d'un ton grave, que vous ne me refuserez pas, vous avez toujours été si bonne ! »

Polly était enchantée, elle le témoigna par ses regards ; M. Toodle, qui ne savait s'il était enchanté ou non, conserva son calme impassible.

« Vous savez, madame Richard, dit miss Tox, et je pense que vous le savez aussi, monsieur… que j'aurai mille petites occasions de vous rendre quelques légers services, si vous voulez me traiter en amie, et je serai très-heureuse de vous être utile. Ainsi, je pourrai apprendre quelque chose à vos enfants ; j'apporterai quelques petits livres, si vous voulez me le permettre, et un peu d'ouvrage ; et de temps en temps, le soir, ils prendront une petite leçon. Je suis sûre qu'ils apprendront à merveille, ne fût-ce que pour faire honneur à leur maîtresse.

M. Toodle, qui avait le plus profond respect pour la science, fit de la tête, à sa femme, un solide signe d'approbation, et se frotta les mains d'avance pour témoigner sa jubilation.

« N'étant pas sur le pied d'une étrangère, dit miss Tox, je ne gênerai personne, et tout ira comme si je n'étais pas là. Mme Richard raccommodera, repassera, bercera ses enfants, fera toutes ses petites affaires enfin, sans s'occuper de moi. Et vous, vous fumerez votre pipe, si vous en avez envie, n'est-ce pas ?

— Bien obligé, madame, dit M. Toodle ; et puis je mâcherai aussi ma petite chique.

— C'est bien aimable à vous, monsieur, répondit miss Tox et vraiment, je puis vous dire en toute sincérité, que je trouverai à cet arrangement une grande consolation. Quelque bien que je puisse faire aux enfants, je serai plus que payée si vous voulez bien accepter ce petit traité de bon cœur, sans vous gêner et sans plus de cérémonie. »

Le traité fut signé sur place, et miss Tox se sentit si à l'aise que, sans plus tarder, elle fit passer un examen préliminaire à tous les enfants à la ronde, ce qui excita l'admiration de M. Toodle ; elle inscrivit leur âge, leur nom, et ce qu'ils savaient sur un morceau de papier. Ces formalités et les bavardages qui suivirent prolongèrent la soirée bien au delà de l'heure où la famille devait être au lit ; et miss Tox était encore au coin du feu de M. Toodle qu'il était trop tard pour elle de rentrer seule à la maison. Le galant Rémouleur, cependant, qui était toujours là, s'offrit poliment pour l'accompagner jusqu'à sa porte. Miss Tox accepta la proposition. Elle éprouvait un charme secret à se faire conduire chez elle par un jeune garçon qui devait à M. Dombey ses premières culottes.

Après avoir donné une bonne poignée de main à M. Toodle et à Polly, après avoir embrassé les enfants, miss Tox quitta la maison au mieux avec toute la famille. Son cœur était si léger que Mme Chick en eût éprouvé un vif dépit si elle eût pu le soupçonner.

Robin le Rémouleur, par déférence, voulait marcher derrière, mais miss Tox désira le garder près d'elle pour causer avec lui, et, comme elle le dit dans la suite à sa mère, elle l'avait *retourné,* chemin faisant.

Ce que c'est que d'être retourné ! Il sortit de là si brillant, si pur, si blanc que miss Tox en fut charmée. Plus miss Tox le retournait, plus elle le trouvait à son goût. On n'avait jamais vu de jeune homme meilleur ni plus capable de donner des espérances ; jamais de plus tendre, de plus posé, de plus sage, de plus sobre, de plus honnête, de plus soumis, de plus candide que Robin ce soir-là, quand il eut été bien retourné.

« Je suis bien aise de vous connaître maintenant, dit miss Tox lorsqu'elle fut arrivée chez elle. J'espère que vous me regarderez comme votre amie, et que vous viendrez me voir toutes les fois que cela vous fera plaisir. Avez-vous une tirelire ?

— Oui, madame, j'économise en attendant que j'aie assez pour placer à la caisse d'épargne.

— À la bonne heure, dit miss Tox, je suis contente de vous entendre parler ainsi. Mettez cet écu dans votre tirelire.

— Oh ! merci bien, madame, répondit Robin ; mais pourtant je ne voudrais pas vous en priver.

— J'aime votre désintéressement, dit miss Tox ; mais cela ne me prive nullement, je vous assure. Vous me fâcheriez de ne pas accepter ce que je vous donne de bon cœur. Bonsoir, Robin.

— Bonsoir, madame, merci bien ! »

Il se mit à courir, riant sous cape, pour aller changer son écu et le dépenser chez le premier pâtissier. C'est qu'à l'école des Rémouleurs on n'enseignait pas l'honnêteté ; le système d'éducation dominant formait surtout des hypocrites. C'était au point que la plupart des partisans et des pa-

trons même des Rémouleurs disaient : « Si c'est là tout ce que le peuple retire de l'éducation, il vaut bien mieux ne pas lui en donner. » D'autres, plus raisonnables, disaient : « Donnons-en une meilleure. » Mais les gros bonnets de la société des Rémouleurs avaient toujours des réponses toutes prêtes. En épluchant bien, ils finissaient par trouver quelques sujets qui avaient bien tourné, en dépit du système. « S'ils ont bien tourné, disaient-ils avec aplomb, c'est que le système est bon. » C'est ainsi qu'ils fermaient la bouche aux faiseurs d'objections, et qu'ils établissaient glorieusement la réputation de l'institution des Rémouleurs.

FIN DU TOME II